LES DRUSES.

—

SCÈNES DE LA VIE ORIENTALE.

A TIMOTHÉE O'NEIL.

I. — LE MATIN ET LE SOIR.

Que dirons-nous de la jeunesse, ô mon ami! nous en avons passé les plus vives ardeurs, il ne nous convient plus d'en parler qu'avec modestie, — et cependant à peine l'avons-nous connue, à peine avons-nous compris qu'il fallait en arriver bientôt à chanter pour nous-mêmes l'ode d'Horace : *Eheu fugaces, Posthume...* si peu de temps après l'avoir expliquée. Ah! l'étude nous a pris nos plus beaux instans! — Le grand résultat de tant d'efforts perdus, que de pouvoir, par exemple, comme je l'ai fait ce matin, comprendre le sens d'un chant grec qui résonnait à mes oreilles sortant de la bouche avinée d'un matelot levantin : *Nè kalimèra! nè orà kali!* Tel était le refrain que cet homme jetait avec insouciance au vent des mers, aux flots retentissans qui battaient la grève : « Ce n'est pas bonjour, ce n'est pas bonsoir! » Voilà le sens que je trouvais à ces paroles, et, dans ce que je pus saisir des autres vers de ce chant populaire, il y avait, je crois, cette pensée :

Le matin n'est plus, le soir pas encore!
Pourtant de nos yeux l'éclair a pâli;

et le refrain revenait toujours :

Nè kalimèra, nè orà kali!

mais, ajoutait la chanson :

Mais le soir vermeil ressemble à l'aurore,
Et la nuit, plus tard, amène l'oubli!

Triste consolation, que de songer à ces soirs vermeils de la vie et à la nuit qui les suivra! Nous arriverons bientôt à cette heure solennelle qui n'est plus le matin, qui n'est pas le soir, et rien au monde ne peut faire qu'il en soit autrement. Quel remède y trouveras-tu?

J'en vois un pour moi : c'est de continuer à vivre sur ce rivage d'Asie où le sort m'a jeté; il me semble, depuis peu de mois, que j'ai remonté le cercle de mes jours; je me sens plus jeune en effet, je le suis, je n'ai que vingt ans!

J'ignore pourquoi en Europe on vieillit si vite; nos plus belles années se passent au collége, loin de la vie réelle, loin du monde agissant, loin des femmes, — et à peine avons-nous eu le temps d'endosser la robe virile, que déjà nous ne sommes plus des jeunes gens. « La vierge des premières amours » nous accueille d'un ris moqueur, — les belles dames plus usagées rêvent auprès de nous peut-être les vagues soupirs de Chérubin!

C'est un préjugé, n'en doutons pas, et surtout en Europe, où les Chérubins sont si rares. Je ne connais rien de plus gauche, de plus mal fait, de moins gracieux en un mot qu'un Européen de seize ans. Nous reprochons aux très jeunes filles leurs mains rouges, leurs épaules maigres, leurs gestes anguleux, leur voix criarde; mais que dira-t-on de l'éphèbe aux contours chétifs qui fait chez nous le désespoir des conseils de révision? Plus tard seulement les membres se modèlent, le galbe se prononce, les muscles et les chairs se jouent avec puissance sur l'appareil osseux de la jeunesse; l'homme est formé.

En Orient, les enfans sont moins jolis peut-être que chez nous; ceux des riches sont bouffis, ceux des pauvres sont maigres avec un ventre énorme, — en Égypte surtout; mais généralement le second âge est beau dans les deux sexes. Les jeunes hommes ont l'air de femmes, et ceux qu'on voit vêtus de longs habits se distinguent à peine de leurs mères et de leurs sœurs; mais par cela même l'homme n'est séduisant en réalité que quand les années lui ont donné une apparence plus mâle, un caractère de physionomie plus marqué. Un amoureux imberbe n'est point le fait des belles dames de l'Orient, de sorte qu'il y a une foule de chances, pour celui à qui les ans font une barbe majestueuse et bien fournie, d'être le point de mire de tous les yeux ardens qui luisent à travers les trous du *yamack*, ou dont le voile de gaze blanche estompe à peine la noirceur.

Et, songes-y bien, après cette époque où les joues se revêtent d'une épaisse toison, il en arrive une autre où l'embonpoint, faisant le corps

plus beau sans doute, le rend souverainement inélégant sous les vêtemens étriqués de l'Europe, avec lesquels l'Antinoüs lui-même aurait l'air d'un épais campagnard. C'est le moment où les robes flottantes, les vestes brodées, les caleçons à vastes plis et les larges ceintures hérissées d'armes des Levantins leur donnent justement l'aspect le plus majestueux. Avançons d'un lustre encore, voici des fils d'argent qui se mêlent à la barbe et qui envahissent la chevelure; cette dernière même s'éclaircit, et dès-lors l'homme le plus actif, le plus fort, le plus capable encore d'émotion et de tendresse, doit renoncer chez nous à tout espoir de devenir jamais un héros de roman. En Orient, c'est le bel instant de la vie; — sous le tarbouch ou le turban, peu importe que la chevelure devienne rare ou grisonnante; le jeune homme lui-même n'a jamais pu prendre avantage de cette parure naturelle; — elle est rasée; il ignore dès le berceau si la nature lui a fait les cheveux plats ou bouclés. Avec la barbe teinte au moyen d'une mixture persane, l'œil animé d'une légère teinte de bitume, un homme est, jusqu'à soixante ans, sûr de plaire, pour peu qu'il se sente capable d'aimer.

Oui, soyons jeunes en Europe tant que nous le pouvons, mais allons vieillir en Orient, — le pays des hommes dignes de ce nom, la terre des patriarches! En Europe, où les institutions ont supprimé la force matérielle, la femme est devenue trop forte. Avec toute la puissance de séduction, de ruse, de persévérance et de persuasion que le ciel lui a départie, la femme de nos pays est socialement l'égale de l'homme, — c'est plus qu'il n'en faut pour que ce dernier soit toujours à coup sûr vaincu. J'espère que tu ne m'opposeras pas le tableau du bonheur des ménages parisiens pour me détourner d'un dessein où je fonde mon avenir; j'ai eu trop de regret déjà d'avoir laissé échapper une occasion pareille au Caire. — Il faut que je m'unisse à quelque fille ingénue de ce sol sacré qui est notre première patrie à tous, que je me retrempe à ces sources vivifiantes de l'humanité, d'où ont découlé la poésie et les croyances de nos pères!

Tu ris de cet enthousiasme, qui, je l'avoue, depuis le commencement de mon voyage, a déjà eu plusieurs objets; — mais songe bien aussi qu'il s'agit d'une résolution grave et que jamais hésitation ne fut plus naturelle. Tu le sais, et c'est ce qui a peut-être donné quelque intérêt jusqu'ici à mes confidences, j'aime à conduire ma vie comme un roman, et je me place volontiers dans la situation d'un de ces héros actifs et résolus qui veulent à tout prix créer autour d'eux le drame, le nœud, l'intérêt, l'action en un mot. Le hasard, si puissant qu'il soit, n'a jamais réuni les élémens d'un sujet passable, et tout au plus en a-t-il disposé la mise en scène; aussi, laissons-le faire, et tout avorte malgré les plus belles dispositions. Puisqu'il est convenu qu'il n'y a que deux sortes de dénoûmens, le mariage ou la mort, visons du moins à l'un des deux,

— car jusqu'ici mes aventures se sont presque toujours arrêtées à l'exposition : à peine ai-je pu accomplir une pauvre péripétie dans mon existence, en accolant à ma fortune l'aimable esclave que m'a vendue Abd-el-Kerim. Cela n'était pas bien malaisé sans doute; mais encore fallait-il en avoir l'idée et surtout en avoir l'argent. J'y ai sacrifié tout l'espoir d'une tournée dans la Palestine qui était marquée sur mon itinéraire, et à laquelle il faut renoncer. Pour les cinq bourses que m'a coûtées cette fille dorée de la Malaisie, j'aurais pu visiter Jérusalem, Bethléem, Nazareth, et la mer Morte et le Jourdain! Comme le prophète puni de Dieu, je m'arrête aux confins de la terre promise, et à peine puis-je, du haut de la montagne, y jeter un regard désolé. Les gens graves diraient ici qu'on a toujours tort d'agir autrement que tout le monde, et de vouloir faire le Turc quand on n'est qu'un simple Nazaréen d'Europe. Auraient-ils raison? qui le sait?

Sans doute je suis imprudent, sans doute je me suis attaché une grosse pierre au cou, sans doute encore j'ai encouru une grave responsabilité morale; mais ne faut-il pas aussi croire à la fatalité qui règle tout dans cette partie du monde? C'est elle qui a voulu que l'étoile de la pauvre Zeynèby se rencontrât avec la mienne, que je changeasse, peut-être favorablement, les conditions de sa destinée! Une imprudence! vous voilà bien avec vos préjugés d'Europe! et qui sait si, prenant la route du désert, seul et plus riche de cinq bourses, je n'aurais pas été attaqué, pillé, massacré par une horde de Bédouins flairant de loin ma richesse! Va, — toute chose est bien qui pourrait être pire, — ainsi que l'a reconnu depuis long-temps la sagesse des nations.

Peut-être penses-tu, d'après ces préparations, que j'ai pris la résolution d'épouser l'esclave indienne et de me débarrasser, par un moyen si vulgaire, de mes scrupules de conscience. Tu me sais assez délicat pour ne pas avoir songé un seul instant à la revendre; je lui ai offert la liberté, — elle n'en a pas voulu, et cela par une raison assez simple, c'est qu'elle ne saurait qu'en faire; de plus, je n'y joignais pas l'assaisonnement obligé d'un si beau sacrifice, — à savoir une dotation propre à placer pour toujours la personne affranchie au-dessus du besoin, — car on m'a expliqué que c'était l'usage en pareil cas. Pour te mettre au courant des autres difficultés de ma position, il faut que je te dise d'abord ce qui m'est arrivé depuis mon retour d'une expédition dans la montagne, dont je t'ai envoyé dernièrement le récit.

Je suis revenu pour quelques jours m'établir à l'hôtel de Baptiste en attendant une occasion pour passer par mer à Saïda, l'ancienne Sidon. Le temps était devenu si mauvais, qu'aucune barque n'osait sortir. Pourtant à terre le soleil brille, l'azur implacable du ciel n'est pas terni d'un seul nuage : on ne se plaint guère que du vent qui soulève çà et là des colonnes de poussière; mais, sur la mer, tout remue et se

balance, les navires ivres entre-croisent leurs mâts et leurs cheminées. Rien n'est plus étonnant à voir que ce désordre au milieu du calme, — cette tempête à sec, cette mer perfide qui ouvre ses noirs abîmes sous de gais rayons de soleil. Il doit être doublement triste de se voir noyé par un si beau temps.

J'ai retrouvé à la table d'hôte le missionnaire anglais dont j'avais fait la connaissance quelque temps auparavant; la tempête ne le contrariait pas moins que moi et l'arrêtait dans le projet du même voyage. La prévision d'être bientôt compagnons de route vint donner à nos relations quelque chose de plus intime, et nous sortîmes ensemble après le déjeuner pour aller voir le beau spectacle de la mer agitée.

En descendant au port, nous rencontrâmes le père Planchet, qui s'arrêta et voulut bien causer quelque temps avec nous. Ce n'est pas un des moindres sujets d'étonnement dans ce pays de contrastes que de voir un jésuite et un missionnaire évangélique s'entretenir avec affabilité. En effet, quelles que soient leurs luttes intimes et détournées, ces pieux adversaires se rencontrent continuellement à la table des consuls et se font bon visage à défaut de mieux. Du reste, à part l'influence occulte qu'ils peuvent conquérir dans les luttes des montagnards, ils ne risquent plus guère en fait de conversion de se rencontrer sur le même terrain. Les agens catholiques ont renoncé depuis long-temps à convertir les Druses, et ne s'attaquent guère qu'aux Grecs schismatiques, dont les idées ont plus de rapport avec les leurs. Les missionnaires anglais ont, au contraire, à leur service toutes les nuances variées des diverses sectes protestantes, et finissent par trouver des points de rapport extraordinaires entre leur foi et celle des Druses. La question en fin de compte étant d'inscrire le plus de noms possible au livre qui contient l'état de leurs travaux, ils parviennent à prouver aux néophytes qu'au fond les Anglais sont un peu Druses. Cela explique le proverbe de ces derniers : *Ingliz, Durzi sava-sava;* « les Anglais, les Druses, c'est la même chose. » — Et peut-être de cette façon sont-ce les missionnaires eux-mêmes qui ont l'air de se convertir?

II. — UNE VISITE A L'ÉCOLE FRANÇAISE.

Je m'étais empressé, à mon retour de la province de Kesrouan, d'aller à la pension de Mme Carlès, où j'avais placé la pauvre Zeynèby, ne voulant pas l'emmener dans mes excursions. — C'était dans une de ces hautes maisons d'architecture italienne, dont les bâtimens à galerie intérieure encadrent un vaste espace moitié terrasse, moitié cour, sur lequel flotte l'ombre d'un *tendido* rayé. La maison avait servi autrefois de consulat français, et l'on voyait encore sur les frontons des écussons à fleurs de lis, anciennement dorés. Des orangers et des grenadiers,

plantés dans des trous ronds pratiqués entre les dalles de la cour, égayaient un peu ce lieu fermé de toutes parts à la nature extérieure. Un pan de ciel bleu dentelé par les frises, que traversaient de temps à autre les colombes de la mosquée voisine, tel était le seul horizon des pauvres écolières. J'entendis dès l'entrée le bourdonnement des leçons récitées, et, montant l'escalier du premier étage, je me trouvai dans l'une des galeries qui précédaient les appartemens. Là, sur une natte des Indes, les petites filles formaient cercle, accroupies à la manière turque autour d'un divan où siégeait Mme Carlès. Les deux plus grandes étaient auprès d'elle, et dans l'une des deux je reconnus l'esclave, qui vint à moi avec de grands éclats de joie.

Mme Carlès se hâta de nous faire passer dans sa chambre, laissant sa place à l'autre *grande*, qui, par un premier mouvement naturel aux femmes du pays, s'était hâtée à ma vue de cacher sa figure avec son livre. Ce n'est donc pas, me disais-je, une chrétienne, car ces dernières se laissent voir sans difficulté dans l'intérieur des maisons. De longues tresses de cheveux blonds entremêlés de cordonnets de soie, des mains blanches aux doigts effilés, avec ces ongles longs qui indiquent la race, étaient tout ce que je pouvais saisir de cette gracieuse apparition. J'y pris à peine garde, au reste; il me tardait d'apprendre comment l'esclave s'était trouvée de sa position nouvelle. Pauvre fille! elle pleurait à chaudes larmes en me serrant la main contre son front. J'étais très ému, sans savoir encore si elle avait quelque plainte à me faire, ou si ma longue absence était cause de cette effusion.

Je lui demandai si elle se trouvait bien dans cette maison. Elle se jeta au cou de sa maîtresse en disant que c'était sa mère.

— Elle est bien bonne, me dit Mme Carlès avec son accent provençal, mais elle ne veut rien faire; elle apprend bien quelques mots avec les petites, c'est tout. Si l'on veut la faire écrire ou lui apprendre à coudre, elle ne veut pas. Moi je lui ai dit : Je ne peux pas te punir; quand ton maître reviendra, il verra ce qu'il voudra faire.

Ce que m'apprenait là Mme Carlès me contrariait vivement; j'avais cru résoudre la question de l'avenir de cette fille en lui faisant apprendre ce qu'il fallait pour qu'elle trouvât plus tard à se placer et à vivre par elle-même; j'étais dans la position d'un père de famille qui voit ses projets renversés par le mauvais vouloir ou la paresse de son enfant. D'un autre côté, peut-être mes droits n'étaient-ils pas aussi bien fondés que ceux d'un père. Je pris l'air le plus sévère que je pus, et j'eus avec l'esclave l'entretien suivant, favorisé par l'intermédiaire de la maîtresse :

— Et pourquoi ne veux-tu pas apprendre à coudre?

— Parce que, dès qu'on me verrait travailler comme une servante, on ferait de moi une servante.

— Les femmes des chrétiens, qui sont libres, travaillent sans être des servantes.

— Eh bien! je n'épouserai pas un chrétien, dit l'esclave; chez nous, le mari doit donner une servante à sa femme.

J'allais lui répondre qu'étant esclave elle était moins qu'une servante; mais je me rappelai la distinction qu'elle avait établie déjà entre sa position de *cadine* (dame) et celle des *odaleuk*, destinées aux travaux.

— Pourquoi, repris-je, ne veux-tu pas non plus apprendre à écrire? On te montrerait ensuite à chanter et à danser : ce n'est plus là le travail d'une servante.

— Non; mais c'est toute la science d'une *almée*, d'une baladine, et j'aime mieux rester ce que je suis.

On sait quelle est la force des préjugés sur l'esprit des femmes de l'Europe; mais il faut dire que l'ignorance et l'habitude de mœurs appuyées sur une antique tradition les rendent indestructibles chez les femmes de l'Orient. Elles consentent encore plus facilement à quitter leurs croyances qu'à abandonner des idées où leur amour-propre est intéressé. Aussi Mme Carlès me dit-elle : Soyez tranquille, une fois qu'elle sera devenue chrétienne, elle verra bien que les femmes de notre religion peuvent travailler sans manquer à leur dignité, et alors elle apprendra ce que nous voudrons. Elle est venue plusieurs fois à la messe au couvent des capucins, et le supérieur a été très édifié de sa dévotion.

— Mais cela ne prouve rien, dis-je; j'ai vu au Caire des santons et des derviches entrer dans les églises, soit par curiosité, soit pour entendre la musique, et marquer beaucoup de respect et de recueillement.

Il y avait sur la table, auprès de nous, un Nouveau-Testament en français; j'ouvris machinalement ce livre, et je trouvai en tête un portrait de Jésus-Christ et plus loin un portrait de Marie. Pendant que j'examinais ces gravures, l'esclave vint près de moi et me dit en mettant le doigt sur la première : *Aïssé!* (Jésus), et sur la seconde : *Myriam!* (Marie). — Je rapprochai en souriant le livre ouvert de ses lèvres; mais elle recula avec effroi, en s'écriant : *Mafisch!* (non pas!)

— Pourquoi recules-tu? lui dis-je; n'honorez-vous pas, dans votre religion, *Aïssé* comme un prophète et *Myriam* comme l'une des trois femmes saintes?

— Oui, dit-elle; mais il a été écrit : « Tu n'adoreras pas les images. »

— Vous voyez, dis-je à Mme Carlès, que la conversion n'est pas bien avancée.

— Attendez, attendez encore, me dit Mme Carlès.

III. — L'AKKALÉ.

Je me levai en proie à une grande irrésolution. Je me comparais tout à l'heure à un père, et il est vrai que j'éprouvais un sentiment d'une nature pour ainsi dire *familiale* à l'égard de cette pauvre fille qui n'avait que moi pour appui. Voilà certainement le seul beau côté de l'esclavage tel qu'il est compris en Orient. L'idée de la possession, qui attache si fort aux objets matériels et aussi aux animaux, aurait-elle sur l'esprit une influence moins noble et moins vive en se portant sur des créatures pareilles à nous? Je ne voudrais pas appliquer cette idée aux malheureux noirs des colonies, et je parle ici seulement des esclaves que possèdent les musulmans, et de qui la position est réglée par la religion et par les mœurs. Je pris la main de la pauvre Zeynèby, et je la regardai avec tant d'attendrissement, que Mme Carlès se trompa sans doute à ce témoignage.

— Voilà, dit-elle, ce que je lui fais comprendre : vois-tu bien, ma fille, si tu veux devenir chrétienne, ton maître t'épousera peut-être et il t'emmènera dans son pays.

— Oh! madame Carlès! m'écriai-je, n'allez pas si vite dans votre système de conversion. Quelle diable d'idée vous avez là!

Je n'avais pas encore songé à cette solution... Oui, sans doute, il est triste, au moment de quitter l'Orient pour l'Europe, de ne savoir trop que faire d'une esclave qu'on a achetée; mais l'épouser! ce serait beaucoup trop chrétien. Madame Carlès, vous n'y songez pas! Cette femme a dix-huit ans déjà, ce qui, pour l'Orient, est assez avancé; elle n'a plus que dix ans à être belle, après quoi je serai, moi jeune encore, l'époux d'une femme jaune qui a des soleils tatoués sur le front et sur la poitrine, et dans la narine gauche la boutonnière d'un anneau qu'elle y a porté. Songez un peu qu'elle est fort bien en costume levantin, mais qu'elle est affreuse avec les modes de l'Europe. Me voyez-vous entrer dans un salon avec une beauté qu'on pourrait suspecter de goûts anthropophages! Cela serait fort ridicule et pour elle et pour moi. Non, la conscience n'exige pas cela de moi, et l'affection ne m'en donne pas non plus le conseil. Cette esclave m'est chère sans doute, mais enfin elle a appartenu à d'autres maîtres. L'éducation lui manque, et elle n'a pas la volonté d'apprendre. Comment faire son égale d'une femme, non pas grossière ou sotte, mais certainement illettrée? Comprendra-t-elle plus tard la nécessité de l'étude et du travail? De plus, le dirai-je? j'ai peur qu'il soit impossible qu'une sympathie très grande s'établisse jamais entre deux êtres de races si différentes que les nôtres. — Et pourtant je quitterai cette femme avec peine...

Explique qui pourra ces sentimens irrésolus, ces idées contraires, qui se mêlaient en ce moment-là dans mon cerveau. — Je m'étais levé, comme pressé par l'heure, pour éviter de donner une réponse précise à Mme Carlès, et nous passions de sa chambre dans la galerie, où les jeunes filles continuaient à étudier sous la surveillance de la plus grande. L'esclave alla se jeter au cou de cette dernière, et l'empêcha ainsi de se cacher la figure, comme elle l'avait fait à mon arrivée. — *Ya makbouba!* c'est mon amie! — s'écria-t-elle. Et la jeune fille, se laissant voir enfin d'assez bonne grace, me permit d'admirer des traits où la blancheur européenne s'alliait au dessin pur de ce type aquilin qui, en Asie comme chez nous, a quelque chose de royal. Un air de fierté, tempéré par la grace, répandait sur son visage quelque chose d'intelligent, et son sérieux habituel donnait du prix au sourire qu'elle m'adressa après que je l'eus saluée. Mme Carlès me dit :

— C'est une pauvre fille bien intéressante et dont le père est l'un des cheiks de la montagne. Malheureusement il s'est laissé prendre dernièrement par les Turcs. Il a été assez imprudent pour se hasarder dans Beyrouth à l'époque des troubles, et on l'a mis en prison parce qu'il n'avait pas payé l'impôt depuis 1840. Il ne voulait pas reconnaître les pouvoirs actuels; c'est pourquoi le séquestre a été mis sur ses biens. Se voyant ainsi captif et abandonné de tous, il a fait venir sa fille, qui ne peut l'aller voir qu'une fois par jour; le reste du temps elle demeure ici. Je lui apprends l'italien, et elle enseigne aux petites filles l'arabe littéral,... car c'est une savante. Dans sa nation, les femmes d'une certaine naissance peuvent s'instruire et même s'occuper des arts, ce qui chez les musulmanes est regardé comme la marque d'une condition inférieure.

— Mais quelle est donc sa nation? dis-je.

— Elle appartient à la race des Druses, répondit Mme Carlès.

Je la regardai dès-lors avec plus d'attention. Elle vit bien que nous parlions d'elle, et cela parut l'embarrasser un peu. L'esclave s'était à demi couchée à ses côtés sur le divan et jouait avec les longues tresses de sa chevelure. Mme Carlès me dit :

— Elles sont bien ensemble; c'est comme le jour et la nuit. Cela les amuse de causer toutes deux, parce que les autres sont trop petites. Je dis quelquefois à la vôtre : Si au moins tu prenais modèle sur ton amie, tu apprendrais quelque chose.... Mais elle n'est bonne que pour jouer et pour chanter des chansons toute la journée. Que voulez-vous? quand on les prend si tard, on ne peut plus rien en faire.

Je donnais peu d'attention à ces plaintes de la bonne Mme Carlès, accentuées toujours par sa prononciation provençale. Toute au soin de me montrer qu'elle ne devait pas être accusée du peu de progrès de l'esclave, elle ne voyait pas que j'eusse tenu surtout dans ce moment-là à

être informé de ce qui concernait son autre pensionnaire. Toutefois je n'osais marquer trop clairement ma curiosité; je sentais qu'il ne fallait pas abuser de la simplicité d'une bonne femme habituée à recevoir des pères de famille, des ecclésiastiques et autres personnes graves, — et qui ne voyait en moi qu'un client également sérieux.

Appuyé sur la rampe de la galerie, l'air pensif et le front baissé, je profitais du temps que me donnait la faconde méridionale de l'excellente institutrice pour admirer le tableau charmant qui était devant mes yeux. L'esclave avait pris la main de l'autre jeune fille et en faisait la comparaison avec la sienne; avec une gaieté imprévoyante, elle continuait cette pantomime en rapprochant ses tresses noires des cheveux blonds de sa voisine, qui souriait d'un tel enfantillage. Il est clair qu'elle ne croyait pas se nuire par ce parallèle, et ne cherchait qu'une occasion de jouer et de rire avec l'entraînement naïf des Orientaux; pourtant ce spectacle avait un charme dangereux pour moi : je ne tardai pas à l'éprouver.

— Mais, dis-je à Mme Carlès avec l'air d'une simple curiosité, comment se fait-il que cette pauvre fille druse se trouve dans une école chrétienne?

— Il n'y a pas à Beyrouth d'institutions selon son culte; les musulmans n'ont jamais eu d'asiles publics pour les femmes : elle ne pouvait donc séjourner honorablement que dans une maison comme la mienne. Vous savez, du reste, que les Druses ont beaucoup de croyances semblables aux nôtres : ils admettent la Bible et les Évangiles, et prient sur les tombeaux de nos saints.

Je ne voulus pas, pour cette fois, questionner plus longuement Mme Carlès. Je sentais que les leçons étaient suspendues par ma visite, et les petites filles paraissaient causer entre elles avec surprise. Il fallait rendre cet asile à sa tranquillité habituelle; il fallait aussi prendre le temps de réfléchir sur tout un monde d'idées nouvelles qui venait de surgir en moi. Je pris congé de Mme Carlès, et lui promis de revenir la voir le lendemain.

En lisant les pages de ce journal, tu souris, n'est-ce pas? de mon enthousiasme pour une petite fille arabe rencontrée par hasard sur les bancs d'une classe; tu ne crois pas aux passions subites, tu me sais même assez éprouvé sur ce point pour n'en concevoir pas si légèrement de nouvelles; tu fais la part sans doute de l'entraînement, du climat, de la poésie des lieux, du costume, de toute cette mise en scène des montagnes et de la mer, de ces grandes impressions de souvenir et de localité qui échauffent d'avance l'esprit pour une illusion passagère. Il te semble, non pas que je suis épris, mais que je crois l'être, — comme si ce n'était pas la même chose en résultat! J'ai entendu des gens graves plaisanter sur l'amour que l'on conçoit pour des actrices, pour

des reines, pour des femmes poètes, — pour tout ce qui, selon eux, agite l'imagination plus que le cœur, et pourtant, avec de si folles amours, on aboutit au délire, à la mort, ou à des sacrifices inouis de temps, de fortune et d'intelligence. Ah! je crois être amoureux, ah! je crois être malade, n'est-ce pas? Mais, si je crois l'être, je le suis!

Je te fais grace de mes émotions; lis toutes les histoires d'amoureux possibles, depuis le recueil qu'en a fait Plutarque jusqu'à *Werther*, — et si, dans notre siècle, il se rencontre encore de ceux-là, songe bien qu'ils n'en ont que plus de mérite pour avoir triomphé de tous les moyens d'analyse que nous présentent l'expérience et l'observation. Et maintenant échappons aux généralités.

En quittant la maison de Mme Carlès, j'ai emporté mon amour comme une proie dans la solitude. Oh! que j'étais heureux de me voir une idée, un but, une volonté, quelque chose à rêver, à tâcher d'atteindre! Ce pays qui a ranimé toutes les forces et les inspirations de ma jeunesse ne me devait pas moins sans doute; j'avais bien senti déjà qu'en mettant le pied sur cette terre maternelle, en me replongeant aux sources vénérées de notre histoire et de nos croyances, j'allais arrêter le cours de mes ans, que je me refaisais enfant à ce berceau du monde, jeune encore au sein de cette jeunesse éternelle.

Préoccupé de ces pensées, j'ai traversé la ville sans prendre garde au mouvement habituel de la foule. Je cherchais la montagne et l'ombrage, je sentais que l'aiguille de ma destinée avait changé de place tout à coup; il fallait longuement réfléchir et chercher des moyens de la fixer. Au sortir des portes fortifiées, par le côté opposé à la mer, on trouve des chemins profonds, ombragés de halliers et bordés par les jardins touffus des maisons de campagne; plus haut, c'est le bois de pins parasols plantés, il y a deux siècles, pour empêcher l'invasion des sables qui menacent le promontoire de Beyrouth. Les troncs rougeâtres de cette plantation régulière, qui s'étend en quinconce sur un espace de plusieurs lieues, semblent les colonnes d'un temple élevé à l'universelle nature, et qui domine d'un côté la mer et de l'autre le désert, ces deux faces mornes du monde. J'étais déjà venu rêver dans ce lieu sans but défini, sans autre pensée que ces vagues problèmes philosophiques qui s'agitent toujours dans les cerveaux inoccupés en présence de tels spectacles. Désormais j'y apportais une idée féconde; je n'étais plus seul, mon avenir se dessinait sur le fond lumineux de ce tableau : la femme idéale que chacun poursuit dans ses songes s'était réalisée pour moi; tout le reste était oublié.

Je n'ose te dire quel vulgaire incident vint me tirer de ces hautes réflexions pendant que je foulais d'un pied superbe le sable rouge du sentier. Un énorme insecte le traversait, en poussant devant lui une boule plus grosse que lui-même : c'était une sorte d'escarbot qui me rappela

les scarabées égyptiens, qui portent le monde au-dessus de leur tête. Tu me connais pour superstitieux, et tu penses bien que je tirai un augure quelconque de cette intervention symbolique tracée à travers mon chemin. — Je revins sur mes pas avec la pensée d'un obstacle contre lequel il me faudrait lutter.

Je me suis hâté, dès le lendemain, de retourner chez Mme Carlès. Pour donner un prétexte à cette visite rapprochée, j'étais allé acheter au bazar des ajustemens de femme, une *mandille* de Brousse, quelques pics de soie ouvragée en torsades et en festons pour garnir une robe, et des guirlandes de petites fleurs artificielles que les Levantines mêlent à leur coiffure. — Lorsque j'apportai tout cela à l'esclave, que Mme Carlès, en me voyant arriver, avait fait entrer chez elle, celle-ci se leva en poussant des cris de joie et s'en alla dans la galerie faire voir ces richesses à son amie. Je l'avais suivie pour la ramener, en m'excusant près de Mme Carlès d'être cause de cette folie; mais toute la classe s'unissait déjà dans le même sentiment d'admiration, et la jeune fille druse avait jeté sur moi un regard attentif et souriant qui m'allait jusqu'à l'ame. — Que pense-t-elle? me disais-je; elle croira sans doute que je suis épris de mon esclave, et que ces ajustemens sont des marques d'affection. Peut-être aussi tout cela est-il un peu brillant pour être porté dans une école; j'aurais dû choisir des choses plus utiles, par exemple des babouches; celles de la pauvre Zeynèby ne sont plus d'une entière fraîcheur. Je remarquais même qu'il eût mieux valu lui acheter une robe neuve que des broderies à coudre aux siennes. Ce fut aussi l'observation que fit Mme Carlès, qui s'était unie avec bonhomie au mouvement que cet épisode avait produit dans sa classe : — Il faudrait une bien belle robe pour des garnitures si brillantes!

— Vois-tu, dit-elle à l'esclave, si tu voulais apprendre à coudre, le *sidi* (seigneur) irait acheter au bazar sept à huit pics de taffetas, et tu pourrais te faire une robe de grande dame. — Mais certainement l'esclave eût préféré la robe toute faite.

Il me sembla que la jeune fille druse jetait un regard assez triste sur ces ornemens, qui n'étaient plus faits pour sa fortune, et qui ne l'étaient guère davantage pour celle que l'esclave pouvait tenir de moi; — je les avais achetés au hasard, sans trop m'inquiéter des convenances et des possibilités. Il est clair qu'une garniture de dentelle appelle une robe de velours ou de satin; tel était à peu près l'embarras où je m'étais jeté imprudemment. De plus, je semblais jouer le rôle difficile d'un riche particulier, tout prêt à déployer ce que nous appelons un luxe asiatique, et qui, en Asie, donne l'idée plutôt d'un luxe européen.

Je crus m'apercevoir que cette supposition ne m'était pas en général défavorable. Les femmes sont, hélas! un peu les mêmes dans tous les pays. Mme Carlès eut peut-être aussi plus de considération pour

moi dès-lors, et voulut bien ne voir qu'une simple curiosité de voyageur dans les questions que je lui fis sur la jeune fille druse. Je n'eus pas de peine non plus à lui faire comprendre que le peu qu'elle m'en avait dit le premier jour avait excité mon intérêt pour l'infortune du père.

— Il ne serait pas impossible, dis-je à l'institutrice, que je fusse de quelque utilité à ces personnes; je connais un des employés du pacha, de plus vous savez qu'un Européen un peu connu a de l'influence sur les consuls.

— Oh! oui, faites cela si vous pouvez, me dit Mme Carlès avec sa vivacité provençale; elle le mérite bien, et son père aussi sans doute. C'est ce qu'ils appellent un *akkal*, un homme saint, un savant, et sa fille, qu'il a instruite, a déjà le même titre parmi les siens, *akkalé-siti* (dame spirituelle).

— Mais ce n'est que son surnom, dis-je; elle en a un autre encore?

— Elle s'appelle Salèma; l'autre nom lui est commun avec toutes les autres femmes qui appartiennent à l'ordre religieux. La pauvre enfant, ajouta Mme Carlès, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'amener à devenir chrétienne, mais elle dit que sa religion c'est la même chose; elle croit tout ce que nous croyons, et elle vient à l'église comme les autres.... Eh bien! que voulez-vous que je vous dise? ces gens-là sont de même avec les Turcs; votre esclave, qui est musulmane, me dit qu'elle respecte aussi leurs croyances, de sorte que je finis par ne plus lui en parler. Et pourtant, quand on croit à tout, on ne croit à rien! Voilà ce que je dis.

IV. — LE CHEIK DRUSE.

Je me hâtai, en quittant la maison, d'aller au palais du pacha, pressé que j'étais de me rendre utile à la jeune akkalé-siti. Je trouvai mon ami l'Arménien à sa place ordinaire, dans le serdar ou salle d'attente, et je lui demandai ce qu'il savait sur la détention d'un chef druse emprisonné pour n'avoir pas payé l'impôt. — Oh! s'il n'y avait que cela, me dit-il, je doute que l'affaire fût grave, car aucun des cheiks druses n'a payé le miri depuis trois ans. Il faut qu'il s'y joigne quelque méfait particulier.

Il alla prendre quelques informations près des autres employés, et revint bientôt m'apprendre qu'on accusait le cheik Seïd-Eschrazy d'avoir fait parmi les siens des prédications séditieuses. C'est un homme dangereux dans les temps de troubles, ajouta l'Arménien. Du reste, le pacha de Beyrouth ne peut pas le mettre en liberté; cela dépend du pacha d'Acre.

— Du pacha d'Acre! m'écriai-je; mais c'est le même pour lequel j'ai une lettre, et que j'ai connu personnellement à Paris!

Et je montrai une telle joie de cette circonstance, que l'Arménien me crut fou. Il était loin certes d'en soupçonner le motif.

Rien n'ajoute de force à un amour commençant comme ces circonstances inattendues qui, si peu importantes qu'elles soient, semblent indiquer l'action de la destinée. Fatalité ou providence, il semble que l'on voie paraître sous la trame uniforme de la vie certaine ligne tracée sur un patron invisible, et qui indique une route à suivre sous peine de s'égarer. Aussitôt je m'imagine qu'il était écrit de tout temps que je devais me marier en Syrie; que le sort avait tellement prévu ce fait immense, qu'il n'avait fallu rien moins pour l'accomplir que mille circonstances enchaînées bizarrement dans mon existence, et dont sans doute je m'exagérais les rapports.

Par les soins de l'Arménien, j'obtins facilement une permission pour aller visiter la prison d'état située dans un groupe de tours qui fait partie de l'enceinte orientale de la ville. Je m'y rendis avec lui, et, moyennant le *bakchis* donné aux gens de la maison, je pus faire demander au cheik druse s'il lui convenait de me recevoir. La curiosité des Européens est tellement connue et acceptée des gens de ce pays, que cela ne fit aucune difficulté. Je m'attendais à trouver un réduit lugubre, des murailles suintantes, des cachots; mais il n'y avait rien de semblable dans la partie des prisons qu'il me fit voir. Cette demeure ressemblait parfaitement aux autres maisons de Beyrouth, ce qui n'est pas faire absolument leur éloge; il n'y avait de plus que des surveillans et des soldats. Le cheik, maître d'un appartement complet, avait la faculté de se promener sur les terrasses. Il nous reçut dans une salle servant de parloir, et fit apporter du café et des pipes par un esclave qui lui appartenait. Quant à lui-même, il s'abstenait de fumer, selon l'usage des akkals. Lorsque nous eûmes pris place et que je pus le considérer avec attention, je m'étonnai de le trouver si jeune; il me paraissait à peine plus âgé que moi. Des traits nobles et mâles traduisaient dans un autre sexe la physionomie de sa fille; le timbre pénétrant de sa voix me frappa fortement par la même raison. J'avais, sans trop de réflexion, désiré cette entrevue, et déjà je me sentais ému et embarrassé plus qu'il ne convenait à un visiteur simplement curieux; l'accueil simple et confiant du cheik me rassura. J'étais au moment de lui dire à fond ma pensée; mais les expressions que je cherchais pour cela ne faisaient que m'avertir de la singularité de ma démarche. Je me bornai donc pour cette fois à une conversation de touriste. Il avait vu déjà dans sa prison plusieurs Anglais, et était fait aux interrogations sur sa race et sur lui-même.

Sa position, du reste, le rendait fort patient et assez désireux de conversation et de compagnie. La connaissance que j'avais déjà de l'histoire de son pays me servait surtout à lui prouver que je n'étais guidé que par un motif de science. Sachant combien on avait de peine à

faire donner aux Druses des détails sur leur religion, j'employais simplement la formule semi-interrogative : Est-il vrai que?... et je développais toutes les assertions de Niebuhr, de Volney et de Sacy. Le Druse secouait la tête avec la réserve prudente des Orientaux, et me disait simplement : « Comment? Cela est-il ainsi?... Les chrétiens sont-ils aussi savans?... De quelle manière a-t-on pu savoir cela? » et autres phrases évasives.

Je vis bien qu'il n'y avait pas grand'chose de plus à en tirer pour cette fois. Notre conversation s'était faite en italien, qu'il parlait assez purement. Je lui demandai la permission de le revenir voir pour lui soumettre quelques fragmens d'une histoire du grand émir Fakardin dont je lui dis que je m'occupais. Je supposais que l'amour-propre national le conduirait du moins à rectifier les faits peu favorables à son peuple. Je ne me trompais pas. Il comprit peut-être que, dans une époque où l'Europe a tant d'influence sur la situation des peuples orientaux, il convenait d'abandonner un peu cette prétention à une doctrine secrète qui n'a pu résister à la pénétration de nos savans.

— Songez donc, lui dis-je, que nous possédons dans nos bibliothèques une centaine de vos manuscrits religieux qui tous ont été lus, traduits, commentés.

— Notre Seigneur est grand! dit-il en soupirant.

Je crois bien qu'il me prit cette fois pour un missionnaire, mais il n'en marqua rien extérieurement, et m'engagea vivement à le revenir voir, puisque j'y trouvais quelque plaisir.

Je ne puis te donner qu'un résumé des entretiens que j'eus avec le cheik druse, et dans lesquels il voulut bien rectifier les idées que je m'étais formées de sa religion d'après des fragmens de livres arabes traduits au hasard et commentés par les savans de l'Europe. Autrefois ces choses étaient secrètes pour les étrangers, et les Druses cachaient leurs livres avec soin dans les lieux les plus retirés de leurs maisons et de leurs temples. C'est pendant les guerres qu'ils eurent à soutenir, soit contre les Turcs, soit contre les Maronites, qu'on parvint à réunir un grand nombre de ces manuscrits et à se faire une idée de l'ensemble du dogme; mais il était impossible qu'une religion établie depuis huit siècles n'eût pas produit un fatras de dissertations contradictoires, œuvres des sectes diverses et des phases successives amenées par le temps. Certains écrivains y ont donc vu un monument des plus compliqués de l'extravagance humaine; d'autres ont exalté le rapport qui existe entre la religion druse et la doctrine des initiations antiques. On a comparé les Druses successivement aux pythagoriciens, aux esséniens, aux gnostiques, et il semble aussi que les templiers, les rose-croix et les francs-maçons modernes leur aient emprunté beaucoup d'idées. On ne peut douter que les écrivains des croisades ne les aient confondus sou-

vent avec les Ismaéliens, dont une secte a été cette fameuse association des assassins qui fut un instant la terreur de tous les souverains du monde; mais ces derniers occupaient le Curdistan, et leur *cheik-el-djebel*, ou vieux de la montagne, n'a aucun rapport avec le *prince de la montagne* du Liban. La religion des Druses a cela de particulier, qu'elle prétend être la dernière révélée au monde. En effet, son messie apparut vers l'an 1000, près de quatre cents ans après Mahomet. Comme le nôtre, il s'incarna dans le corps d'un homme; mais il ne choisit pas mal son enveloppe et pouvait bien mener l'existence d'un dieu, même sur la terre, puisqu'il n'était rien moins que le commandeur des croyans, le calife d'Égypte et de Syrie, près duquel tous les autres princes de la terre faisaient une bien pauvre figure en ce glorieux an 1000. A l'époque de sa naissance, toutes les planètes se trouvaient réunies dans le signe du cancer, et l'étincelant *Pharouïs* (Saturne) présidait à l'heure où il entra dans le monde. En outre, la nature lui avait tout donné pour soutenir un tel rôle : il avait la face d'un lion, la voix vibrante et pareille au tonnerre, et l'on ne pouvait supporter l'éclat de son œil d'un bleu sombre. Il semblerait difficile qu'un souverain doué de tous ces avantages ne pût se faire croire sur parole en annonçant qu'il est Dieu. Cependant Hakem ne put trouver dans son propre peuple qu'un petit nombre de sectateurs. En vain fit-il fermer les mosquées, les églises et les synagogues, en vain établit-il des maisons de conférences où des docteurs à ses gages démontraient sa divinité : la conscience populaire repoussait le dieu, tout en respectant le prince. L'héritier puissant des Fatimites obtint moins de pouvoir sur les ames que n'en eut à Jérusalem le fils du charpentier, et à Médine le chamelier Mahomet. L'avenir seulement lui gardait un peuple de croyans fidèles, qui, si peu nombreux qu'il soit, se regarde, ainsi qu'autrefois le peuple hébreu, comme dépositaire de la vraie loi, de la règle éternelle, des arcanes de l'avenir. Dans un temps rapproché, Hakem doit reparaître sous une forme nouvelle et établir partout la supériorité de son peuple, qui succédera en gloire et en puissance aux musulmans et aux chrétiens. L'époque fixée par les livres druses est celle où les chrétiens auront triomphé des musulmans dans tout l'Orient. On voit déjà qu'elle ne peut être éloignée.

Lady Stanhope, qui vivait dans le pays des Druses et qui peu à peu s'était infatuée de leurs idées, avait, comme l'on sait, dans sa cour un cheval tout préparé pour le *Mahdi*, qui est ce même personnage apocalyptique, et qu'elle espérait accompagner dans son triomphe. On sait que ce vœu a été déçu. Cependant le cheval futur du Mahdi, qui porte sur le dos une selle naturelle formée par des replis de la peau, existe encore et a été racheté par un des cheiks druses.

Avons-nous le droit de voir dans tout cela des folies? Au fond, il n'y a pas une religion moderne qui ne présente des conceptions sembla-

bles. Disons plus, la croyance des Druses n'est qu'un syncrétisme de toutes les religions et de toutes les philosophies antérieures.

Les Druses ne reconnaissent qu'un seul dieu, qui est Hakem; seulement ce dieu, comme le Boudda des Indous, s'est manifesté au monde sous plusieurs formes différentes. Il s'est incarné dix fois en différens lieux de la terre : dans l'Inde d'abord, en Perse plus tard, dans l'Iémen, à Tunis et ailleurs encore. C'est ce qu'on appelle les *stations*. Hakem se nomme au ciel *Albar*.

Après lui viennent cinq ministres, émanations directes de la Divinité, dont les noms d'anges sont Gabriel, Michel, Israfil, Azariel et Métatron; on les appelle symboliquement l'Intelligence, l'Ame, la Parole, le Précédant et le Suivant. Trois autres ministres d'un degré inférieur s'appellent, au figuré, l'Application, l'Ouverture et le Fantôme; ils ont, en outre, des noms d'hommes qui s'appliquent à leurs incarnations diverses, car eux aussi interviennent de temps en temps dans le grand drame de la vie humaine.

Ainsi, dans le catéchisme druse, le principal ministre, nommé Hamza, qui est le même que Gabriel, est regardé comme ayant paru sept fois; il se nommait Schatnil à l'époque d'Adam, plus tard Pythagore, David, Schoaïb; du temps de Jésus, il était le vrai messie et se nommait Éléazar; du temps de Mahomet, on l'appelait Salman-el-Farési, et enfin, sous le nom d'Hamza, il fut le prophète de Hakem, calife et dieu, et fondateur réel de la religion druse.

Voilà, certes, une croyance où le ciel se préoccupe constamment de l'humanité. Les époques où ces puissances interviennent s'appellent *révolutions*. Chaque fois que la race humaine se fourvoie et tombe trop profondément dans l'oubli de ses devoirs, l'Être suprême et ses anges se font hommes, et, par les seuls moyens humains, rétablissent l'ordre dans les choses. C'est toujours au fond l'idée chrétienne avec une intervention plus fréquente de la Divinité, mais l'idée chrétienne sans Jésus, car les Druses supposent que les apôtres ont livré aux Juifs un faux messie, qui s'est dévoué pour cacher l'autre; le véritable (Hamza) se trouvait au nombre des disciples, sous le nom d'Éléazar, et ne faisait que souffler sa pensée à Jésus, fils de Joseph. Quant aux évangélistes, ils les appellent *les pieds de la sagesse*, et ne font à leurs récits que cette seule variante. Il est vrai qu'elle supprime l'adoration de la croix et la pensée d'un Dieu immolé par les hommes.

Maintenant, par ce système de révélations religieuses qui se succèdent d'époque en époque, les Druses admettent aussi l'idée musulmane, mais sans Mahomet. C'est encore Hamza qui, sous le nom de Salman-el-Farési, a semé cette parole nouvelle. Plus tard, la dernière incarnation de Hakem et d'Hamza est venue coordonner les dogmes divers révélés au monde sept fois depuis Adam, et qui se rapportent aux époques d'Hé-

noch, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Pythagore, du Christ et de Mahomet.

On voit que toute cette doctrine repose au fond sur une interprétation particulière de la Bible, car il n'est question dans cette chronologie d'aucune divinité des idolâtres, et Pythagore en est le seul personnage qui s'éloigne de la tradition mosaïque. On peut s'expliquer aussi comment cette série de croyances a pu faire passer les Druses tantôt pour Turcs, tantôt pour chrétiens.

Nous avons compté huit personnages célestes qui interviennent dans la foule des hommes, les uns luttant comme le Christ par la parole, les autres par l'épée comme les dieux d'Homère. Il existe nécessairement aussi des anges de ténèbres qui remplissent un rôle tout opposé. Aussi, dans l'histoire du monde qu'écrivent les Druses, voit-on chacune des sept périodes offrir l'intérêt d'une action grandiose où ces éternels ennemis se cherchent sous ce masque humain, et se reconnaissent à leur supériorité ou à leur haine. Ainsi l'esprit du mal sera tour à tour Eblis ou le serpent, Méthouzaël, le roi de la ville des géans, à l'époque du déluge; Nemrod, du temps d'Abraham; Pharaon, du temps de Moïse; plus tard, Antiochus, Hérode et autres monstrueux tyrans, secondés d'acolytes sinistres, qui renaissent aux mêmes époques pour contrarier le règne du Seigneur. Selon quelques sectes, ce retour est soumis à un cycle millénaire que ramène l'influence de certains astres; — dans ce cas, on ne compte pas l'époque de Mahomet comme grande révolution périodique; — le drame mystique qui renouvelle à chaque fois la face du monde est tantôt le paradis perdu, tantôt le déluge, tantôt la fuite d'Égypte, tantôt le règne de Salomon; la mission du Christ et le règne de Hakem en forment les deux derniers tableaux. A ce point de vue, le Mahdi ne pourrait maintenant reparaître qu'en l'an 2000.

Dans toute cette doctrine, on ne trouve point trace du péché originel; il n'y a aussi ni paradis pour les justes, ni enfer pour les méchans. La récompense et l'expiation ont lieu sur la terre par le retour des ames dans d'autres corps. La beauté, la richesse, la puissance, sont données aux élus; les infidèles sont les esclaves, les malades, les souffrans. Une vie pure peut cependant les replacer encore au rang dont ils sont déchus, et faire tomber à leur place l'élu trop fier de sa prospérité. Quant à la transmigration, elle s'opère d'une manière fort simple. Le nombre des hommes est constamment le même sur la terre. A chaque seconde, il en meurt un et il en naît un autre; l'ame qui fuit est appelée magnétiquement dans le rayon du corps qui se forme, et l'influence des astres règle providentiellement cet échange de destinées; mais les hommes n'ont pas, comme les esprits célestes, la conscience de leurs migrations. Les fidèles peuvent cependant, en s'élevant par les neuf degrés de l'initiation, arriver peu à peu à la connaissance de toutes

choses et d'eux-mêmes. C'est là le bonheur réservé aux akkals (spirituels), et tous les Druses peuvent s'élever à ce rang par l'étude et par la vertu. Ceux au contraire qui ne font que suivre la loi sans prétendre à la sagesse s'appellent *djahels*, c'est-à-dire ignorans. Ils conservent toujours la chance de s'élever dans une autre vie et d'épurer leurs ames trop attachées à la matière.

Quant aux chrétiens, juifs, mahométans et idolâtres, on comprend bien que leur position est fort inférieure. Cependant il faut dire, à la louange de la religion druse, que c'est la seule peut-être qui ne dévoue pas ses ennemis aux peines éternelles. Lorsque le messie aura reparu, les Druses seront établis dans toutes les royautés, gouvernemens et propriétés de la terre en raison de leurs mérites, et les autres peuples passeront à l'état de valets, d'esclaves et d'ouvriers; enfin ce sera la plèbe vulgaire. Le cheik m'assurait à ce propos que les chrétiens ne seraient pas les plus maltraités. Espérons donc que les Druses seront bons maîtres.

Ces détails m'intéressaient tellement, que je voulus connaître enfin la vie de cet illustre Hakem, que les historiens ont peint comme un fou furieux mi-partie de Néron et d'Héliogabale. Je comprenais bien qu'au point de vue des Druses sa conduite devait s'expliquer d'une tout autre manière.

Le bon cheik ne se plaignait pas trop de mes visites fréquentes; de plus il savait que je pouvais lui être utile auprès du pacha d'Acre. — Il a donc bien voulu me raconter, avec toute la pompe romanesque du génie arabe, cette histoire d'Hakem que je transcris telle à peu près qu'il me l'a dite. En Orient tout devient conte. — Il ne faut pas croire cependant que ceci fasse suite aux *Mille et une nuits*. Les faits sont fondés sur les traditions les plus authentiques.

HISTOIRE DU CALIFE HAKEM.

I.

Sur la rive droite du Nil, à quelque distance du port de Fostat, où se trouvent les ruines du vieux Caire, non loin de la montagne du Mokattam, qui domine la ville nouvelle, il y avait quelque temps après l'an 1000 des chrétiens, qui se rapporte au IVe siècle de l'hégire musulmane, un petit village habité en grande partie par des gens de la secte des sabéens.

Des dernières maisons qui bordent le fleuve, on jouit d'une vue charmante; le Nil enveloppe de ses flots caressans l'île de Rodda, qu'il a l'air de soutenir comme une corbeille de fleurs qu'un esclave porte-

rait dans ses bras. Sur l'autre rive, on aperçoit Gizeh, et le soir, lorsque le soleil vient de disparaître, les pyramides déchirent de leurs triangles gigantesques la bande de brume violette du couchant. Les têtes des palmiers-doums, des sycomores et des figuiers de Pharaon se détachent en noir de ce fond clair. Des troupeaux de buffles que semble garder de loin le sphinx, allongé dans la plaine comme un chien en arrêt, descendent par longues files à l'abreuvoir, et les lumières des pêcheurs piquent d'étoiles d'or l'ombre opaque des berges.

Au village des sabéens, l'endroit où l'on jouissait le mieux de cette perspective était un *okel* aux blanches murailles, ombragé d'un immense caroubier, dont la terrasse avait le pied dans l'eau, et dont toutes les nuits les bateliers qui descendaient ou remontaient le Nil pouvaient voir trembloter les veilleuses.

A travers les baies des arcades, un curieux placé dans une cange au milieu du fleuve aurait aisément discerné dans l'intérieur de l'okel les voyageurs et les habitués assis devant de petites tables sur des cages de bois de palmier ou des divans recouverts de nattes, et se fût assurément étonné de leur aspect étrange. Leurs gestes extravagans suivis d'une immobilité stupide, les rires insensés, les cris inarticulés qui s'échappaient par instans de leur poitrine, lui eussent fait deviner une de ces maisons où, bravant les défenses, les infidèles vont s'enivrer de vin, de *bouza* (bière) ou de hachich.

Un soir, une barque dirigée avec la certitude que donne la connaissance des lieux vint aborder dans l'ombre de la terrasse, au pied d'un escalier dont l'eau baisait les premières marches, et il s'en élança un jeune homme de bonne mine, qui semblait un pêcheur, et qui, montant les degrés d'un pas ferme et rapide, s'assit dans l'angle de la salle à une place qui paraissait la sienne. Personne ne fit attention à sa venue; c'était évidemment un habitué.

Au même moment, par la porte opposée, c'est-à-dire du côté de terre, entrait un homme vêtu d'une tunique de laine noire, portant, contre la coutume, de longs cheveux sous un *takieh* (bonnet blanc).

Son apparition inopinée causa quelque surprise. Il s'assit dans un coin à l'ombre, et, l'ivresse générale reprenant le dessus, personne bientôt ne fit attention à lui. Quoique ses vêtemens fussent misérables, le nouveau-venu ne portait pas sur sa figure l'humilité inquiète de la misère. Ses traits, fermement dessinés, rappelaient les lignes sévères du masque léonin. Ses yeux, d'un bleu sombre comme celui du saphir, avaient une puissance indéfinissable; ils effrayaient et charmaient à la fois.

Yousouf, c'était le nom du jeune homme amené par la cange, se sentit tout de suite au cœur une sympathie secrète pour l'inconnu dont il avait remarqué la présence inaccoutumée. N'ayant pas encore pris

part à l'orgie, il se rapprocha du divan sur lequel s'était accroupi l'étranger.

— Frère, dit Yousouf, tu parais fatigué; sans doute tu viens de loin? Veux-tu prendre quelque rafraîchissement?

— En effet, ma route a été longue, répondit l'étranger. Je suis entré dans cet okel pour me reposer; mais que pourrais-je boire ici, où l'on ne sert que des breuvages défendus?

— Vous autres musulmans, vous n'osez mouiller vos lèvres que d'eau pure; mais nous, qui sommes de la secte des sabéens, nous pouvons, sans offenser notre loi, nous désaltérer du généreux sang de la vigne ou de la blonde liqueur de l'orge.

— Je ne vois pourtant devant toi aucune boisson fermentée?

— Oh! il y a long-temps que j'ai dédaigné leur ivresse grossière, dit Yousouf en faisant signe à un noir qui posa sur la table deux petites tasses de verre entourées de filigrane d'argent et une boîte remplie d'une pâte verdâtre où trempait une spatule d'ivoire. — Cette boîte contient le paradis promis par le prophète à ses croyans, et, si tu n'étais pas si scrupuleux, je te mettrais dans une heure aux bras des houris sans te faire passer sur le pont d'Alsirat, continua en riant Yousouf.

— Mais cette pâte est du hachich, si je ne me trompe, répondit l'étranger en repoussant la tasse dans laquelle Yousouf avait déjà déposé une portion de la fantastique mixture, et le hachich est prohibé.

— Tout ce qui est agréable est défendu, dit Yousouf en avalant une première cuillerée.

L'étranger fixa sur lui ses prunelles d'un azur sombre, la peau de son front se contracta avec des plis si violens, que sa chevelure en suivait les ondulations; un moment on eût dit qu'il voulait s'élancer sur l'insouciant jeune homme et le mettre en pièces; mais il se contint, ses traits se détendirent, et, changeant subitement d'avis, il allongea la main, prit la tasse, et se mit à déguster lentement la pâte verte.

Au bout de quelques minutes, les effets du hachich commençaient à se faire sentir sur Yousouf et sur l'étranger; une douce langueur se répandait dans tous leurs membres, un vague sourire voltigeait sur leurs lèvres. Quoiqu'ils eussent à peine passé une demi-heure l'un près de l'autre, il leur semblait se connaître depuis mille ans. La drogue agissant avec plus de force sur eux, ils commencèrent à rire, à s'agiter et à parler avec une volubilité extrême, l'étranger surtout, qui, strict observateur des défenses, n'avait jamais goûté de cette préparation et en ressentait vivement les effets. Il paraissait en proie à une exaltation extraordinaire; des essaims de pensées nouvelles, inouies, inconcevables, traversaient son ame en tourbillons de feu, ses yeux étincelaient comme éclairés intérieurement par le reflet d'un monde inconnu, une dignité surhumaine relevait son maintien, puis la vision s'éteignait, et

il se laissait aller mollement sur les carreaux à toutes les béatitudes du kief.

— Eh bien! compagnon, dit Yousouf, saisissant cette intermittence dans l'ivresse de l'inconnu, que te semble de cette honnête confiture aux pistaches? Anathématiseras-tu toujours les braves gens qui se réunissent tranquillement dans une salle basse pour être heureux à leur manière?

— Le hachich rend pareil à Dieu, répondit l'étranger d'une voix lente et profonde.

— Oui, répliqua Yousouf avec enthousiasme; les buveurs d'eau ne connaissent que l'apparence grossière et matérielle des choses. L'ivresse, en troublant les yeux du corps, éclaircit ceux de l'ame; l'esprit, dégagé du corps, son pesant geôlier, s'enfuit comme un prisonnier dont le gardien s'est endormi, laissant la clé à la porte du cachot. Il erre joyeux et libre dans l'espace et la lumière, causant familièrement avec les génies qu'il rencontre et qui l'éblouissent de révélations soudaines et charmantes. Il traverse d'un coup d'aile facile des atmosphères de bonheur indicible et dans l'espace d'une minute qui semble éternelle, tant ces sensations s'y succèdent avec rapidité. Moi, j'ai un rêve qui reparaît sans cesse toujours le même et toujours varié : lorsque je me retire dans ma cange, chancelant sous la splendeur de mes visions, fermant la paupière à ce ruissellement perpétuel d'hyacinthes, d'escarboucles, d'émeraudes, de rubis, qui forment le fond sur lequel le hachich dessine des fantaisies merveilleuses, comme au sein de l'infini j'aperçois une figure céleste plus belle que toutes les créations des poètes, qui me sourit avec une pénétrante douceur, et qui descend des cieux pour venir jusqu'à moi. Est-ce un ange, une péri? Je ne sais. Elle s'assied à mes côtés dans la barque, dont le bois grossier se change aussitôt en nacre de perle et flotte sur une rivière d'argent, poussée par une brise chargée de parfums.

— Heureuse et singulière vision! murmura l'étranger en balançant la tête.

— Ce n'est pas là tout, continua Yousouf. Une nuit, j'avais pris une dose moins forte; je me réveillai de mon ivresse, lorsque ma cange passait à la pointe de l'île de Rodda. Une femme semblable à celle de mon rêve penchait sur moi des yeux qui, pour être humains, n'en avaient pas moins un éclat céleste; son voile entr'ouvert laissait flamboyer aux rayons de la lune une veste raide de pierreries. Ma main rencontra la sienne; sa peau douce, onctueuse et fraîche comme un pétale de fleur, ses bagues, dont les ciselures m'effleurèrent, me convainquirent de la réalité.

— Près de l'île de Rodda, se dit l'étranger d'un air méditatif.

— Je n'avais pas rêvé, poursuivit Yousouf sans prendre garde à la

remarque de son confident improvisé; le hachich n'avait fait que développer un souvenir enfoui au plus profond de mon âme, car ce visage divin m'était connu. Par exemple, où l'avais-je vu déjà? dans quel monde nous étions-nous rencontrés? quelle existence antérieure nous avait mis en rapport? C'est ce que je ne saurais dire; mais ce rapprochement si étrange, cette aventure si bizarre ne me causait aucune surprise : il me paraissait tout naturel que cette femme, qui réalisait si complétement mon idéal, se trouvât là dans ma cange, au milieu du Nil, comme si elle se fût élancée du calice d'une de ces larges fleurs qui montent à la surface des eaux. Sans lui demander aucune explication, je me jetai à ses pieds, et, comme à la péri de mon rêve, je lui adressai tout ce que l'amour dans son exaltation peut imaginer de plus brûlant et de plus sublime; il me venait des paroles d'une signification immense, des expressions qui renfermaient des univers de pensées, des phrases mystérieuses où vibrait l'écho des mondes disparus. Mon ame se grandissait dans le passé et dans l'avenir; l'amour que j'exprimais, j'avais la conviction de l'avoir ressenti de toute éternité.

A mesure que je parlais, je voyais ses grands yeux s'allumer et lancer des effluves; ses mains transparentes s'étendaient vers moi s'effilant en rayons de lumière. Je me sentais enveloppé d'un réseau de flamme et je retombais malgré moi de la veille dans le rêve. Quand je pus secouer l'invincible et délicieuse torpeur qui liait mes membres, j'étais sur la rive opposée à Gizeh, adossé à un palmier, et mon noir dormait tranquillement à côté de la cange qu'il avait tirée sur le sable. Une lueur rose frangeait l'horizon; le jour allait paraître.

— Voilà un amour qui ne ressemble guère aux amours terrestres, dit l'étranger sans faire la moindre objection aux impossibilités du récit d'Yousouf, car le hachich rend facilement crédule aux prodiges.

— Cette histoire incroyable, je ne l'ai jamais dite à personne; pourquoi te l'ai-je confiée à toi que je n'ai jamais vu? Il me paraît difficile de l'expliquer. Un attrait mystérieux m'entraîne vers toi. Quand tu as pénétré dans cette salle, une voix a crié au fond de mon ame : « Le voilà donc enfin. » Ta venue a calmé une inquiétude secrète qui ne me laissait aucun repos. Tu es celui que j'attendais sans le savoir. Mes pensées s'élancent au-devant de toi, et j'ai dû te raconter tous les mystères de mon cœur.

— Ce que tu éprouves, répondit l'étranger, je le sens aussi, et je vais te dire ce que je n'ai pas même osé m'avouer jusqu'ici. Tu as une passion impossible, moi j'ai une passion monstrueuse; tu aimes une péri, moi j'aime... ma sœur! et cependant, chose étrange, je ne puis éprouver aucun remords de ce penchant illégitime; j'ai beau me condamner, je suis absous par un pouvoir mystérieux que je sens en moi. Mon amour n'a rien des impuretés terrestres. Ce n'est pas la volupté qui me pousse

vers ma sœur, bien qu'elle égale en beauté le fantôme de mes visions; c'est un attrait indéfinissable, une affection profonde comme la mer, vaste comme le ciel, et telle que pourrait l'éprouver un dieu. L'idée que ma sœur pourrait s'unir à un homme m'inspire le dégoût et l'horreur comme un sacrilége; il y a chez elle quelque chose de céleste que je devine à travers les voiles de la chair. Malgré le nom dont la terre la nomme, c'est l'épouse de mon ame divine, la vierge qui me fut destinée dès les premiers jours de la création; par instans je crois ressaisir à travers les âges et les ténèbres des apparences de notre filiation secrète. Des scènes qui se passaient avant l'apparition des hommes sur la terre me reviennent en mémoire, et je me vois sous les rameaux d'or de l'Éden assis auprès d'elle et servi par les esprits obéissans. En m'unissant à une autre femme, je craindrais de prostituer et de dissiper l'ame du monde qui palpite en moi. Par la concentration de nos sangs divins, je voudrais obtenir une race immortelle, un dieu définitif, plus puissant que tous ceux qui se sont manifestés jusqu'à présent sous divers noms et diverses apparences!

Pendant qu'Yousouf et l'étranger échangaient ces confidences bizarres, les habitués de l'okel, agités par l'ivresse, se livraient à des contorsions extravagantes, à des rires insensés, à des pamoisons extatiques, à des danses convulsives; mais peu à peu, la force du chanvre s'étant dissipée, le calme leur était revenu, et ils gisaient le long des divans dans l'état de prostration qui suit ordinairement ces excès.

Un homme à mine patriarcale, dont la barbe inondait la robe traînante, entra dans l'okel et s'avança jusqu'au milieu de la salle.

— Mes frères, levez-vous, dit-il d'une voix sonore; je viens d'observer le ciel; l'heure est favorable pour sacrifier devant le sphinx le coq blanc en l'honneur d'Hermès et d'Agathodœmon.

Les sabéens se dressèrent sur leurs pieds et parurent se disposer à suivre leur prêtre; mais l'étranger, en entendant cette proposition, changea deux ou trois fois de couleur : le bleu de ses yeux devint noir, des plis terribles sillonnèrent sa face, et il s'échappa de sa poitrine un rugissement sourd qui fit retourner l'assemblée d'effroi, comme si un lion véritable fût tombé au milieu de l'okel.

— Impies! blasphémateurs! brutes immondes! adorateurs d'idoles! s'écria-t-il d'une voix retentissante comme un tonnerre.

A cette explosion de colère succéda dans l'assemblée un mouvement de stupeur. L'inconnu avait un tel air d'autorité et soulevait les plis de son sayon par des gestes si fiers, que nul n'osa répondre à ses injures.

Le vieillard s'approcha et lui dit : Quel mal trouves-tu, frère, à sacrifier un coq suivant les rites aux bons génies Hermès et Agathodœmon?

L'étranger grinça des dents d'une manière formidable.

— Si tu ne partages pas la croyance des sabéens, qu'es-tu venu faire ici? Es-tu sectateur de Jésus ou de Mahomet?

— Mahomet et Jésus sont des imposteurs! s'écria l'inconnu avec une puissance de blasphème incroyable.

— Sans doute tu suis la religion des Parsis, tu vénères le feu...

— Fantômes, dérisions, mensonges que tout cela! interrompit l'homme au sayon noir avec un redoublement d'indignation.

— Alors qui adores-tu?

— Il me demande qui j'adore!... Je n'adore personne, puisque je suis Dieu moi-même! le seul, le vrai, l'unique Dieu, dont les autres ne sont que les ombres.

A cette assertion inconcevable, inouie, folle, les sabéens se jetèrent sur le blasphémateur, à qui ils eussent fait un mauvais parti, si Yousouf, le couvrant de son corps, ne l'eût entraîné à reculons jusqu'à la terrasse que baignait le Nil, quoiqu'il se débattît et criât comme un forcené. Ensuite, d'un coup de pied vigoureux donné au rivage, Yousouf lança la barque au milieu du fleuve. Quand ils eurent pris le courant : — Où faudra-t-il que je te conduise? dit Yousouf à son ami.

— Là-bas dans l'île de Rodda, où tu vois briller ces lumières, répondit l'étranger, dont l'air de la nuit avait calmé l'exaltation.

En quelques coups de rames, il atteignit la rive, et l'homme au sayon noir, avant de sauter à terre, dit à son sauveur en lui offrant un anneau d'un travail ancien qu'il tira de son doigt : « En quelque lieu que tu me rencontres, tu n'as qu'à me présenter cette bague, et je ferai ce que tu voudras. » Puis il s'éloigna et disparut sous les arbres qui bordent le fleuve. Pour rattraper le temps perdu, Yousouf, qui voulait assister au sacrifice du coq, se mit à couper l'eau du Nil avec un redoublement d'énergie.

II.

Quelques jours après, le calife sortit comme à l'ordinaire de son palais pour se rendre à l'observatoire du Mokattam. Tout le monde était accoutumé à le voir sortir ainsi, de temps en temps, monté sur un âne et accompagné d'un seul esclave qui était muet. On supposait qu'il passait la nuit à contempler les astres, car on le voyait revenir au point du jour dans le même équipage, et cela étonnait d'autant moins ses serviteurs, que son père, Aziz-Billah, et son grand-père, Moëzzeldin, le fondateur du Caire, avaient fait ainsi, étant fort versés tous deux dans les sciences cabalistiques; mais le calife Hakem, après avoir observé la disposition des astres et compris qu'aucun danger ne le menaçait immédiatement, quittait ses habits ordinaires, prenait ceux de l'esclave,

qui restait à l'attendre dans la tour, et, s'étant un peu noirci la figure de manière à déguiser ses traits, il descendait dans la ville pour se mêler au peuple et apprendre des secrets dont plus tard il faisait son profit comme souverain. C'est sous un pareil déguisement qu'il s'était introduit naguère dans l'okel des sabéens.

Cette fois-là, Hakem descendit vers la place de Roumelieh, le lieu du Caire où la population forme les groupes les plus animés : on se rassemblait dans des boutiques et sous des arbres pour écouter ou réciter des contes et des poèmes, en consommant des boissons sucrées, des limonades et des fruits confits. Des jongleurs, des almées et des montreurs d'animaux attiraient ordinairement autour d'eux une foule empressée de se distraire après les travaux de la journée; mais, ce soir-là, tout était changé, le peuple présentait l'aspect d'une mer orageuse avec ses houles et ses brisans. Des voix sinistres couvraient çà et là le tumulte, et des discours pleins d'amertume retentissaient de toutes parts. Le calife écouta, et entendit partout cette exclamation : Les greniers publics sont vides!

En effet, depuis quelque temps, une disette très forte inquiétait la population; l'espérance de voir arriver bientôt les blés de la Haute-Égypte avait calmé momentanément les craintes : chacun ménageait ses ressources de son mieux; pourtant, ce jour-là, la caravane de Syrie étant arrivée très nombreuse, il était devenu presque impossible de trouver à se nourrir, et une grande foule excitée par les étrangers s'était portée aux greniers publics du vieux Caire, ressource suprême des plus grandes famines. Le dixième de chaque récolte est entassé là, dans d'immenses enclos formés de hauts murs et construits jadis par Amrou. Sur l'ordre du conquérant de l'Égypte, ces greniers furent laissés sans toiture, afin que les oiseaux du ciel pussent y prélever leur part. On avait respecté depuis cette disposition pieuse, qui ne laissait perdre d'ordinaire qu'une faible partie de la réserve, et semblait porter bonheur à la ville; mais, ce jour-là, quand le peuple en fureur demanda qu'il lui fût livré des grains, les employés répondirent qu'il était venu des bandes d'oiseaux qui avaient tout dévoré. A cette réponse, le peuple s'était cru menacé des plus grands maux, et depuis ce moment la consternation régnait partout.

— Comment, se disait Hakem, n'ai-je rien su de ces choses? Est-il possible qu'un prodige pareil se soit accompli? J'en aurais vu l'annonce dans les astres; rien n'est dérangé non plus dans le *pentacle* que j'ai tracé.

Il se livrait à cette méditation, quand un vieillard, qui portait le costume des Syriens, s'approcha de lui et dit : — Pourquoi ne leur donnes-tu pas du pain, seigneur?

Hakem leva la tête avec étonnement, fixa son œil de lion sur l'étranger et crut que cet homme l'avait reconnu sous son déguisement.

Cet homme était aveugle.

— Es-tu fou, dit Hakem, de t'adresser avec ces paroles à quelqu'un que tu ne vois pas et dont tu n'as entendu que les pas dans la poussière!

— Tous les hommes, dit le vieillard, sont aveugles vis-à-vis de Dieu.

— C'est donc à Dieu que tu t'adresses?

— C'est à toi, seigneur.

Hakem réfléchit un instant, et sa pensée tourbillonna de nouveau comme dans l'ivresse du hachich.

— Sauve-les, dit le vieillard, car toi seul es la puissance, toi seul es la vie, toi seul es la volonté.

— Crois-tu donc que je puisse créer du blé ici, sur l'heure? répondit Hakem en proie à une pensée indéfinie.

— Le soleil ne peut luire à travers le nuage, il le dissipe lentement. Le nuage qui te voile en ce moment, c'est le corps où tu as daigné descendre, et qui ne peut agir qu'avec les forces de l'homme. Chaque être subit la loi des choses ordonnées par Dieu. Dieu seul n'obéit qu'à la loi qu'il s'est faite lui-même. Le monde, qu'il a formé par un art cabalistique, se dissoudrait à l'instant, s'il manquait à sa propre volonté.

— Je vois bien, dit le calife avec un effort de raison, que tu n'es qu'un mendiant; tu as reconnu qui je suis sous ce déguisement, mais ta flatterie est grossière. Voici une bourse de sequins; laisse-moi.

— J'ignore quelle est ta condition, seigneur, car je ne vois qu'avec les yeux de l'ame. Quant à de l'or, je suis versé dans l'alchimie et je sais en faire quand j'en ai besoin; je donne cette bourse à ton peuple. Le pain est cher, mais, dans cette bonne ville du Caire, avec de l'or on a de tout.

— C'est quelque nécroman, se dit Hakem.

Cependant la foule ramassait les pièces semées à terre par le vieillard syrien et se précipitait au four du boulanger le plus voisin. On ne donnait ce jour-là qu'une ocque (deux livres) de pain pour chaque sequin d'or.

— Ah! c'est comme cela, dit Hakem; je comprends! Ce vieillard, qui vient du pays de la sagesse, m'a reconnu et m'a parlé par allégories. Le calife est l'image de Dieu; ainsi que Dieu je dois punir.

Il se dirigea vers la citadelle, où il trouva le chef du guet, Abou-Arous, qui était dans la confidence de ses déguisemens. Il se fit suivre de cet officier et de son bourreau, comme il avait déjà fait en plusieurs circonstances, aimant assez, comme la plupart des princes orientaux, cette sorte de justice expéditive, puis il les ramena vers la maison du boulanger qui avait vendu le pain au poids de l'or. — Voici un voleur, dit-il au chef du guet.

— Il faut donc, dit celui-ci, lui clouer l'oreille au volet de sa boutique?

— Oui, dit le calife, après avoir coupé la tête toutefois.

Le peuple, qui ne s'attendait pas à pareille fête, fit cercle avec joie dans la rue, tandis que le boulanger protestait en vain de son innocence. Le calife, enveloppé dans un *machlah* noir qu'il avait pris à la citadelle, semblait exercer les fonctions d'un simple cadi.

Le boulanger était à genoux et tendait le cou en recommandant son ame aux anges Monkir et Nekir. A cet instant, un jeune homme fendit la foule et s'élança vers Hakem en lui montrant un anneau d'argent constellé. — C'était Yousouf le sabéen.

— Accordez-moi, s'écria-t-il, la grace de cet homme.

Hakem se rappela sa promesse et reconnut son ami des bords du Nil. Il fit un signe; le bourreau s'éloigna du boulanger, qui se releva joyeusement. Hakem, entendant les murmures du peuple désappointé, dit quelques mots à l'oreille du chef du guet, qui s'écria à haute voix :

— Le glaive est suspendu jusqu'à demain à pareille heure. Alors il faudra que chaque boulanger fournisse le pain à raison de dix ocques pour un sequin.

— Je comprenais bien l'autre jour, dit le sabéen à Hakem, que vous étiez un homme de justice, en voyant votre colère contre les boissons défendues; aussi cette bague me donne un droit dont j'userai de temps en temps.

— Mon frère, vous avez dit vrai, répondit le calife en l'embrassant. Maintenant ma soirée est finie; allons faire une petite débauche de hachich à l'okel des sabéens.

III.

A son entrée dans la maison, Yousouf prit à part le chef de l'okel et le pria d'excuser son ami de la conduite qu'il avait tenue quelques jours auparavant. Chacun, dit-il, a son idée fixe dans l'ivresse; la sienne alors est d'être Dieu! Cette explication fut transmise aux habitués, qui s'en montrèrent satisfaits.

Les deux amis s'assirent au même endroit que la veille; le négrillon leur apporta la boîte qui contenait la pâte enivrante, et ils en prirent chacun une dose, qui ne tarda pas à produire son effet; mais le calife, au lieu de s'abandonner aux fantaisies de l'hallucination et de se répandre en conversations extravagantes, se leva, comme poussé par le bras de fer d'une idée fixe : une résolution immuable était écrite sur ses grands traits fermement sculptés, et, d'un ton de voix d'une autorité irrésistible, il dit à Yousouf :

— Frère, il faut prendre ta cange et me conduire à l'endroit où tu m'as déposé hier à l'île de Rodda, près des terrasses du jardin.

A cet ordre inopiné, Yousouf sentit errer sur ses lèvres quelques représentations qu'il lui fut impossible de formuler, bien qu'il lui parût bizarre de quitter l'okel précisément lorsque les béatitudes du hachich réclamaient le repos et les divans pour se développer à leur aise; mais une telle puissance de volonté éclatait dans les yeux du calife, que le jeune homme descendit silencieusement à sa cange. Hakem s'assit à l'extrémité, près de la proue, et Yousouf se courba sur les rames. Le calife, qui, pendant ce court trajet, avait donné les signes de la plus violente exaltation, sauta à terre sans attendre que la barque se fût rangée au bord, et congédia son ami d'un geste royal et majestueux. Yousouf retourna à l'okel, et le prince prit le chemin du palais.

Il rentra par une poterne dont il toucha le ressort secret, et se trouva bientôt, après avoir franchi quelques corridors obscurs, au milieu de ses appartemens, où son apparition surprit ses gens, habitués à ne le voir revenir qu'aux premières lueurs du jour. Sa physionomie illuminée de rayons, sa démarche à la fois incertaine et raide, ses gestes étranges, inspirèrent une vague terreur aux eunuques; ils imaginaient qu'il allait se passer au palais quelque chose d'extraordinaire, et, se tenant debout contre les murailles, la tête basse et les bras croisés, ils attendirent l'événement dans une respectueuse anxiété. On savait les justices d'Hakem promptes, terribles et sans motif apparent. Chacun tremblait, car nul ne se sentait pur.

Hakem cependant ne fit tomber aucune tête. Une pensée plus grave l'occupait tout entier; négligeant ces petits détails de police, il se dirigea vers l'appartement de sa sœur, la princesse Sétalmulc, action contraire à toutes les idées musulmanes, et, soulevant la portière, il pénétra dans la première salle, au grand effroi des eunuques et des femmes de la princesse, qui se voilèrent précipitamment le visage.

Sétalmulc, — ce nom veut dire la dame du royaume, — était assise au fond d'une pièce retirée, sur une pile de carreaux qui garnissaient une alcôve pratiquée dans l'épaisseur de la muraille; l'intérieur de cette salle éblouissait par sa magnificence. La voûte, travaillée en petits dômes, offrait l'apparence d'un gâteau de miel ou d'une grotte à stalactites par la complication ingénieuse et savante de ses ornemens, où le rouge, le vert, l'azur et l'or mêlaient leurs teintes éclatantes. Des mosaïques de verre revêtaient les murs à hauteur d'homme de leurs plaques splendides; des arcades évidées en cœur retombaient avec grace sur les chapiteaux évasés en forme de turban que supportaient des colonnettes de marbre. Le long des corniches, sur les jambages des portes, sur les cadres des fenêtres couraient des inscriptions en écriture karmatique dont les caractères élégans se mêlaient à des fleurs, à des

feuillages et à des enroulemens d'arabesques. Au milieu de la salle, une fontaine d'albâtre recevait dans sa vasque sculptée un jet d'eau dont la fusée de cristal montait jusqu'à la voûte et retombait en pluie fine avec un grésillement argentin.

A la rumeur causée par l'entrée d'Hakem, Sétalmulc, inquiète, se leva et fit quelques pas vers la porte. Sa taille majestueuse parut ainsi avec tous ses avantages, car la sœur du calife était la plus belle princesse du monde : des sourcils d'un noir velouté surmontaient, de leurs arcs d'une régularité parfaite, des yeux qui faisaient baisser le regard comme si l'on eût contemplé le soleil; son nez fin et d'une courbe légèrement aquiline indiquait la royauté de sa race, et dans sa pâleur dorée, relevée aux joues de deux petits nuages de fard, sa bouche d'une pourpre éblouissante éclatait comme une grenade pleine de perles.

Le costume de Sétalmulc était d'une richesse inouie : une corne de métal, recouverte de diamans, soutenait son voile de gaze mouchetée de paillons; sa robe, mi-partie de velours vert et de velours incarnadin, disparaissait presque sous les inextricables ramages des broderies. Il se formait aux manches, aux coudes, à la poitrine, des foyers de lumière d'un éclat prodigieux, où l'or et l'argent croisaient leurs étincelles; la ceinture, formée de plaques d'or travaillé à jour et constellée d'énormes boutons de rubis, glissait par son poids autour d'une taille souple et majestueuse, et s'arrêtait retenue par l'opulent contour des hanches. Ainsi vêtue, Sétalmulc faisait l'effet d'une de ces reines des empires disparus qui avaient des dieux pour ancêtres.

La portière s'ouvrit violemment, et Hakem parut sur le seuil. A la vue de son frère, Sétalmulc ne put retenir un cri de surprise qui ne s'adressait pas tant à l'action insolite qu'à l'aspect étrange du calife. En effet, Hakem semblait n'être pas animé par la vie terrestre. Son teint pâle reflétait la lumière d'un autre monde; c'était bien la forme du calife, mais éclairée d'un autre esprit et d'une autre ame. Ses gestes étaient des gestes de fantôme, et il avait l'air de son propre spectre. Il s'avança vers Sétalmulc plutôt porté par la volonté que par des mouvemens humains, et, quand il fut près d'elle, il l'enveloppa d'un regard si profond, si pénétrant, si intense, si chargé de pensées, que la princesse frissonna et croisa ses bras sur son sein, comme si une main invisible eût déchiré ses vêtemens.

— Sétalmulc, dit Hakem, j'ai pensé long-temps à te donner un mari; mais aucun homme n'est digne de toi. Ton sang divin ne doit pas souffrir de mélange. Il faut transmettre intact à l'avenir le trésor que nous avons reçu du passé. C'est moi, Hakem, le calife, le seigneur du ciel et de la terre, qui serai ton époux : les noces se feront dans trois jours. Telle est ma volonté sacrée.

La princesse éprouva à cette déclaration imprévue un tel saisisse-

ment, que sa réponse s'arrêta à ses lèvres; Hakem avait parlé avec une telle autorité, une domination si fascinatrice, que Sétalmulc sentit que toute objection était impossible. Sans attendre la réponse de sa sœur, Hakem rétrograda jusqu'à la porte. Puis il regagna sa chambre, et, vaincu par le hachich, dont l'effet était arrivé à son plus haut degré, il se laissa tomber sur les coussins comme une masse et s'endormit.

Aussitôt après le départ de son frère, Sétalmulc manda près d'elle le grand-vizir Argévan, et lui raconta tout ce qui venait de se passer. Argévan avait été le régent de l'empire pendant la première jeunesse de Hakem, proclamé calife à onze ans; un pouvoir sans contrôle était resté dans ses mains, et la puissance de l'habitude le maintenait dans les attributions du véritable souverain, dont Hakem avait seulement les honneurs.

Ce qui se passa dans l'esprit d'Argévan après le récit que lui fit Sétalmulc de la visite nocturne du calife ne peut humainement se décrire; mais qui aurait pu sonder les secrets de cette ame profonde? Est-ce l'étude et la méditation qui avaient amaigri ses joues et assombri son regard austère? Est-ce la résolution et la volonté qui avaient tracé sur les lignes de son front la forme sinistre du *tau*, signe des destinées fatales? La pâleur d'un masque immobile, qui ne se plissait par momens qu'entre les deux sourcils, annonçait-elle seulement qu'il était issu des plaines brûlées du Mahgreb? Le respect qu'il inspirait à la population du Caire, l'influence qu'il avait prise sur les riches et les puissans, étaient-ils la reconnaissance de la sagesse et de la justice apportées à l'administration de l'état?

Toujours est-il que Sétalmulc, élevée par lui, le respectait à l'égal de son père, le précédent calife. Argévan partagea l'indignation de la sultane et dit seulement : — Hélas! quel malheur pour l'empire! Le prince des croyans a vu sa raison obscurcie. Après la famine, c'est un autre fléau dont le ciel nous frappe. Il faut ordonner des prières publiques; notre seigneur est devenu fou (*medjnoun*).

— Dieu nous en préserve! s'écria Sétalmulc.

— Au réveil du prince des croyans, ajouta le vizir, j'espère que cet égarement se sera dissipé, et qu'il pourra, comme à l'ordinaire, présider le grand conseil.

Argévan attendait au point du jour le réveil du calife. Celui-ci n'appela ses esclaves que très tard, et on lui annonça que déjà la salle du divan était remplie de docteurs, de gens de loi et de cadis. Lorsque Hakem entra dans la salle, tout le monde se prosterna selon la coutume, et le vizir, en se relevant, interrogea d'un regard curieux le visage pensif du maître.

Ce mouvement n'échappa point au calife. Une sorte d'ironie glaciale lui sembla empreinte dans les traits de son ministre. Depuis quelque

temps déjà, le prince regrettait l'autorité trop grande qu'il avait laissé prendre à des inférieurs, et, en voulant agir par lui-même, il s'étonnait de rencontrer toujours des résistances parmi les ulémas, cachefs et moudhirs, tous dévoués à Argévan. C'est pour échapper à cette tutelle, et afin de juger les choses par lui-même, qu'il s'était précédemment résolu à des déguisemens et à des promenades nocturnes.

Le calife, voyant qu'on ne s'occupait que des affaires courantes, arrêta la discussion, et dit d'une voix éclatante : — Parlons un peu de la famine; je me suis promis aujourd'hui de faire trancher la tête à tous les boulangers. — Un vieillard se leva du banc des ulémas, et dit : — Prince des croyans, n'as-tu pas fait grace à l'un d'eux, hier dans la nuit? — Le son de cette voix n'était pas inconnu au calife, qui répondit : — Cela est vrai, mais j'ai fait grace à condition que le pain serait vendu à raison de dix ocques pour un sequin.

— Songe, dit le vieillard, que ces malheureux paient la farine dix sequins l'ardeb. Punis plutôt ceux qui la leur vendent à ce prix.

— Quels sont ceux-là?

— Les moultezims, les cachefs, les moudhirs et les ulémas eux-mêmes, qui en possèdent des amas dans leurs maisons.

Un frémissement courut parmi les membres du conseil et les assistans, qui étaient les principaux habitans du Caire.

Le calife pencha la tête dans ses mains et réfléchit quelques instans. Argévan irrité voulut répondre à ce que venait de dire le vieil uléma, mais la voix tonnante de Hakem retentit dans l'assemblée :

— Ce soir, dit-il, au moment de la prière, je sortirai de mon palais de Rodda, je traverserai le bras du Nil dans ma cange, et, sur le rivage, le chef du guet m'attendra avec son bourreau; je suivrai la rive gauche du *calisch* (canal), j'entrerai au Caire par la porte Bab-el-Tahla, pour me rendre à la mosquée de Rachida. A chaque maison de moultezim, de cachef ou d'uléma que je rencontrerai, je demanderai s'il y a du blé, et, dans toute maison où il n'y en aura pas, je ferai pendre ou décapiter le propriétaire.

Le vizir Argévan n'osa pas élever la voix dans le conseil après ces paroles du calife, mais, le voyant rentrer dans ses appartemens, il se précipita sur ses pas, et lui dit : — Vous ne ferez pas cela, seigneur!

— Retire-toi! lui dit Hakem avec colère. Te souviens-tu que, lorsque j'étais enfant, tu m'appelais par plaisanterie *le Lézard*... Eh bien! maintenant le lézard est devenu le dragon.

IV.

Le soir même de ce jour, quand vint l'heure de la prière, Hakem entra dans la ville par le quartier des soldats, suivi seulement du chef

du guet et de son exécuteur : il s'aperçut que toutes les rues étaient illuminées sur son passage. Les gens du peuple tenaient des bougies à la main pour éclairer la marche du prince, et s'étaient groupés principalement devant chaque maison de docteur, de cachef, de notaire ou autres personnages éminens qu'indiquait l'ordonnance. Partout le calife entrait et trouvait un grand amas de blé; aussitôt il ordonnait qu'il fût distribué à la foule et prenait le nom du propriétaire. — Par ma promesse, leur disait-il, votre tête est sauve; mais apprenez désormais à ne pas faire chez vous d'amas de blé soit pour vivre dans l'abondance au milieu de la misère générale, soit pour le revendre au poids de l'or et tirer à vous en peu de jours toute la fortune publique.

Après avoir visité ainsi quelques maisons, il envoya des officiers dans les autres et se rendit à la mosquée de Raschida pour faire lui-même la prière, car c'était un vendredi; mais, en entrant, son étonnement fut grand de trouver la tribune occupée et d'être salué de ces paroles : — Que le nom d'Hakem soit glorifié sur la terre comme dans les cieux ! Louange éternelle au Dieu vivant !

Si enthousiasmé que fût le peuple de ce que venait de faire le calife, cette prière inattendue devait indigner les fidèles croyans : aussi plusieurs montèrent-ils à la chaire pour jeter en bas le blasphémateur; mais ce dernier se leva et descendit avec majesté, faisant reculer à chaque pas les assaillans et traversant la foule étonnée, qui s'écriait en le voyant de plus près : « C'est un aveugle! la main de Dieu est sur lui. » Hakem avait reconnu le vieillard de la place Roumelieh, et, comme dans l'état de veille un rapport inattendu unit parfois quelque fait matériel aux circonstances d'un rêve oublié jusque-là, il vit, comme par un coup de foudre, se mêler la double existence de sa vie et de ses extases. Cependant son esprit luttait encore contre cette impression nouvelle, de sorte que, sans s'arrêter plus long-temps dans la mosquée, il remonta à cheval et prit le chemin de son palais.

Il fit mander le vizir Argévan, mais ce dernier ne put être trouvé. Comme l'heure était venue d'aller au Mokattam consulter les astres, le calife se dirigea vers la tour de l'observatoire et monta à l'étage supérieur, dont la coupole, percée à jour, indiquait les douze maisons des astres. Saturne, la planète de Hakem, était pâle et plombé, et Mars, qui a donné son nom à la ville du Caire, flamboyait de cet éclat sanglant qui annonce guerre et danger. Hakem descendit au premier étage de la tour où se trouvait une table cabalistique établie par son grand-père Moëzzeldin. Au milieu d'un cercle autour duquel étaient écrits en chaldéen les noms de tous les pays de la terre, se trouvait la statue de bronze d'un cavalier armé d'une lance qu'il tenait droite ordinairement; mais, quand un peuple ennemi marchait contre l'Égypte, le cavalier baissait sa lance en arrêt et se tournait vers le pays d'où venait l'attaque. Hakem vit le

cavalier tourné vers l'Arabie : « Encore cette race des Abassides! s'écria-t-il, ces fils dégénérés d'Omar, que nous avions écrasés dans leur capitale de Bagdad! Mais que m'importent ces infidèles maintenant, j'ai en main la foudre! »

En y songeant davantage, pourtant, il sentait bien qu'il était homme comme par le passé; l'hallucination n'ajoutait plus à sa certitude d'être un Dieu la confiance d'une force surhumaine.

— Allons, se dit-il, prendre les conseils de l'extase. — Et il alla s'enivrer de nouveau de cette pâte merveilleuse qui peut-être est la même que l'ambroisie, nourriture des immortels.

Le fidèle Yousouf était arrivé déjà, regardant d'un œil rêveur l'eau du Nil, morne et plate, diminuée à un point qui annonçait toujours la sécheresse et la famine. — Frère, lui dit Hakem, est-ce à tes amours que tu rêves? Dis-moi alors quelle est ta maîtresse, et, sur mon serment, tu l'auras.

— Le sais-je, hélas! dit Yousouf. Depuis que le souffle du Khamsin rend les nuits étouffantes, je ne rencontre plus sa cange dorée sur le Nil. Lui demander ce qu'elle est, l'oserais-je, même si je la revoyais? J'arrive à croire parfois que tout cela n'était qu'une illusion de cette herbe perfide, qui attaque ma raison peut-être... si bien que je ne sais plus déjà même distinguer ce qui est rêve de ce qui est réalité.

— Le crois-tu? dit Hakem avec inquiétude. Puis, après un instant d'hésitation, il dit à son compagnon : — Qu'importe? Oublions la vie encore aujourd'hui.

Une fois plongé dans l'ivresse du hachich, il arrivait, chose étrange! que les deux amis entraient dans une certaine communauté d'idées et d'impressions. Yousouf s'imaginait souvent que son compagnon, s'élançant vers les cieux et frappant du pied le sol indigne de sa gloire, lui tendait la main et l'entraînait dans les espaces à travers les astres tourbillonnans et les atmosphères blanchies d'une semence d'étoiles; bientôt Saturne, pâle, mais couronné d'un anneau lumineux, grandissait et se rapprochait, entouré des sept lunes qu'emporte son mouvement rapide, et dès-lors qui pourrait dire ce qui se passait à leur arrivée dans cette divine patrie de leurs songes? La langue humaine ne peut exprimer que des sensations conformes à notre nature; seulement, quand les deux amis conversaient dans ce rêve divin, les noms qu'ils se donnaient n'étaient plus des noms de la terre.

Au milieu de cette extase, arrivée au point de donner à leurs corps l'apparence de masses inertes, Hakem se tordit tout à coup en s'écriant : — Eblis! Eblis! — Au même instant, des *zebecks* enfonçaient la porte de l'okel, et, à leur tête, Argévan, le vizir, faisait cerner la salle et ordonnait qu'on s'emparât de tous ces infidèles, violateurs de l'ordonnance du calife, qui défendait l'usage du hachich et des boissons fer-

mentées. — Démon ! s'écria le calife reprenant ses sens et rendu à lui-même, je te faisais chercher pour avoir ta tête ! Je sais que c'est toi qui as organisé la famine et distribué à tes créatures la réserve des greniers de l'état ! A genoux devant le prince des croyans ! commence par répondre, et tu finiras par mourir !

Argévan fronça le sourcil, et son œil sombre s'éclaira d'un froid sourire.

— Au Moristan, ce fou qui se croit le calife ! dit-il dédaigneusement aux gardes.

Quant à Yousouf, il avait déjà sauté dans sa cange, prévoyant bien qu'il ne pourrait défendre son ami.

Le Moristan, qui aujourd'hui est attenant à la mosquée de Kalaoum, était alors une vaste prison dont une petite partie seulement était consacrée aux fous furieux. Le respect des Orientaux pour les fous ne va pas jusqu'à laisser en liberté ceux qui pourraient être nuisibles. Hakem, en s'éveillant le lendemain dans une obscure cellule, comprit bien vite qu'il n'avait rien à gagner à se mettre en fureur ni à se dire le calife sous des vêtemens de fellah. D'ailleurs, il y avait déjà cinq califes dans l'établissement et un certain nombre de dieux. Ce dernier titre n'était donc pas plus avantageux à prendre que l'autre. Hakem était trop convaincu du reste, par mille efforts faits dans la nuit pour briser sa chaîne, que sa divinité, emprisonnée dans un faible corps, le laissait, comme la plupart des bouddas de l'Inde et autres incarnations de l'Être suprême, abandonné à toute la malice humaine et aux lois matérielles de la force. Il se souvint même que la situation où il s'était mis ne lui était pas nouvelle. — Tâchons surtout, dit-il, d'éviter la flagellation. — Cela n'était pas facile, car c'était le moyen employé généralement alors contre l'incontinence de l'imagination. Quand arriva la visite du *hekim* (médecin), celui-ci était accompagné d'un autre docteur qui paraissait étranger. La prudence de Hakem était telle, qu'il ne marqua aucune surprise de cette visite, et se borna à répondre qu'une débauche de hachich avait été chez lui la cause d'un égarement passager, que maintenant il se sentait comme à l'ordinaire. Le médecin consultait son compagnon et lui parlait avec une grande déférence. Ce dernier secoua la tête et dit que souvent les insensés avaient des momens lucides et se faisaient mettre en liberté avec d'adroites suppositions. Cependant il ne voyait pas de difficulté à ce qu'on donnât à celui-ci la liberté de se promener dans les cours.

— Est-ce que vous êtes aussi médecin ? dit le calife au docteur étranger.

— C'est le prince de la science, s'écria le médecin des fous, c'est le grand Ebn-Sina (Avicenne), qui, arrivé nouvellement de Syrie, daigne visiter le Moristan.

Cet illustre nom d'Avicenne, le savant docteur, le maître vénéré de

la santé et de la vie des hommes, — et qui passait aussi près du vulgaire pour un magicien capable des plus grands prodiges, — fit une vive impression sur l'esprit du calife. Sa prudence l'abandonna; il s'écria : « O toi qui me vois ici, tel qu'autrefois Aïssé (Jésus), abandonné sous cette forme et dans mon impuissance humaine aux entreprises de l'enfer, doublement méconnu comme calife et comme dieu, songe qu'il convient que je sorte au plus tôt de cette indigne situation. Si tu es pour moi, fais-le connaître; si tu ne crois pas à mes paroles, sois maudit! »

Avicenne ne répondit pas, mais il se tourna vers le médecin en secouant la tête, et lui dit : « Vous voyez!... déjà sa raison l'abandonne. » Et il ajouta : « Heureusement ce sont là des visions qui ne font de mal à qui que ce soit. J'ai toujours dit que le chanvre, avec lequel on fait la pâte du hachich, était cette herbe même qui, au dire d'Hippocrate, communiquait aux animaux une sorte de rage et les portait à se précipiter dans la mer. Le hachich était connu déjà du temps de Salomon : vous pouvez lire le mot *hachichot* dans *le Cantique des Cantiques*, où les qualités enivrantes de cette préparation...... » La suite de ces paroles se perdit pour Hakem en raison de l'éloignement des deux médecins, qui passaient dans une autre cour. Il resta seul abandonné aux impressions les plus contraires, doutant qu'il fût Dieu, doutant même parfois qu'il fût calife, ayant peine à réunir les fragmens épars de ses pensées. Profitant de la liberté relative qui lui était laissée, il s'approcha des malheureux répandus çà et là dans de bizarres attitudes, et, prêtant l'oreille à leurs chants et à leurs discours, il y surprit quelques idées qui attirèrent son attention.

Un de ces insensés était parvenu, en ramassant divers débris, à se composer une sorte de tiare étoilée de morceaux de verre, et drapait sur ses épaules des haillons couverts de broderies éclatantes qu'il avait figurées avec des bribes de clinquant : — Je suis, disait-il, le *Kaïmalzeman* (le chef du siècle), et je vous dis que les temps sont arrivés.

— Tu mens! lui disait un autre. Ce n'est pas toi qui es le véritable; mais tu appartiens à la race des *dives*, et tu cherches à nous tromper.

— Qui suis-je donc, à ton avis? disait le premier.

— Tu n'es autre que Thamurath, le dernier roi des génies rebelles! Ne te souviens-tu pas de celui qui te vainquit dans l'île de Sérendib et qui n'était autre qu'Adam, c'est-à-dire moi-même? Ta lance et ton bouclier sont encore suspendus comme trophées sur mon tombeau (1).

— Son tombeau! dit l'autre en éclatant de rire, jamais on n'a pu en trouver la place. Je lui conseille d'en parler!

— J'ai le droit de parler de tombeau, ayant vécu déjà six fois parmi

(1) Les traditions des Arabes et des Persans supposent que pendant de longues séries d'années la terre fut peuplée par des races dites *préadamites*, dont le dernier empereur fut vaincu par Adam.

les hommes et étant mort six fois aussi comme je le devais; on m'en a construit de magnifiques; mais c'est le tien qu'il serait difficile de découvrir, attendu que, vous autres dives, vous ne vivez que dans des corps morts!

La huée générale qui succéda à ces paroles s'adressait au malheureux empereur des dives, qui se leva furieux, et dont le prétendu Adam fit tomber la couronne d'un revers de main. L'autre fou s'élança sur lui, et la lutte des deux ennemis allait se renouveler après cinq milliers d'années (d'après leur compte), si l'un des surveillans ne les eût séparés à coups de nerf de bœuf, distribués d'ailleurs avec impartialité.

On se demandera quel était l'intérêt que prenait Hakem à ces conversations d'insensés qu'il écoutait avec une attention marquée ou qu'il provoquait même par quelques mots. Seul maître de sa raison au milieu de ces intelligences égarées, il se replongeait silencieusement dans tout un monde de souvenirs. Par un effet singulier qui résultait peut-être de son attitude austère, les fous semblaient le respecter, et nul d'entre eux n'osait lever les yeux sur sa figure; cependant quelque chose les portait à se grouper autour de lui, comme ces plantes qui, dans les dernières heures de la nuit, se tournent déjà vers la lumière encore absente.

Si les mortels ne peuvent concevoir par eux-mêmes ce qui se passe dans l'ame d'un homme qui tout à coup se sent prophète, ou d'un mortel qui se sent Dieu, la fable et l'histoire du moins leur ont permis de supposer quels doutes, quelles angoisses doivent se produire dans ces divines natures à l'époque indécise où leur intelligence se dégage des liens passagers de l'incarnation. Hakem arrivait par instans à douter de lui-même, comme le fils de l'homme au mont des Oliviers, et ce qui surtout frappait sa pensée d'étourdissement, c'est l'idée que sa divinité lui avait été d'abord révélée dans les extases du hachich. — Il existe donc, se disait-il, quelque chose de plus fort que celui qui est tout, et ce serait une herbe des champs qui pourrait créer de tels prestiges! Il est vrai qu'un simple ver prouva qu'il était plus fort que Salomon, lorsqu'il perça et fit se rompre par le milieu le bâton sur lequel s'était appuyé ce prince des génies; mais qu'était-ce que Salomon près de moi, si je suis véritablement Albar (l'Éternel)?

V.

Par une étrange raillerie dont l'esprit du mal pouvait seul concevoir l'idée, il arriva qu'un jour le Moristan reçut la visite de la sultane Sétalmulc, qui venait, selon l'usage des personnes royales, apporter des secours et des consolations aux prisonniers. Après avoir visité la partie

de la maison consacrée aux criminels, elle voulut aussi voir l'asile de la démence. La sultane était voilée; mais Hakem la reconnut à sa voix, et ne put retenir sa fureur en voyant près d'elle le ministre Argévan, qui, souriant et calme, lui faisait les honneurs du lieu.

— Voici, disait-il, des malheureux abandonnés à mille idées extravagantes. L'un se dit prince des génies, un autre prétend qu'il est le même qu'Adam; mais le plus ambitieux, c'est celui que vous voyez là, dont la ressemblance avec le calife notre frère est frappante.

— Cela est extraordinaire en effet! dit Sétalmulc.

— Eh bien! reprit Argévan, cette ressemblance seule a été cause de son malheur. A force de s'entendre dire qu'il était l'image même du calife, il s'est figuré être le calife, et, non content de cette idée, il a prétendu qu'il était Dieu. C'est simplement un misérable fellah qui s'est gâté l'esprit comme tant d'autres par l'abus des substances enivrantes... Mais il serait curieux de voir ce qu'il dirait en présence du calife lui-même...

— Misérable! s'écria Hakem, tu as donc créé un fantôme qui me ressemble et qui tient ma place?

Il s'arrêta, songeant tout à coup que sa prudence l'abandonnait et que peut-être il allait livrer sa vie à de nouveaux dangers; heureusement le bruit que faisaient les fous empêcha que l'on entendît ses paroles. Tous ces malheureux accablaient Argévan d'imprécations, et le roi des djinns surtout lui portait des défis terribles.

— Sois tranquille! lui criait-il. Attends que je sois mort seulement; nous nous retrouverons ailleurs.

Argévan haussa les épaules et sortit avec la sultane.

Hakem n'avait pas même essayé d'invoquer les souvenirs de cette dernière. En y réfléchissant, il voyait la trame trop bien tissée pour espérer de la rompre d'un seul effort. Ou il était réellement méconnu au profit de quelque imposteur, ou sa sœur et son ministre s'étaient entendus pour lui donner une leçon de sagesse en lui faisant passer quelques jours au Moristan. Peut-être voulaient-ils profiter plus tard de la notoriété qui résulterait de cette situation pour s'emparer du pouvoir et le maintenir lui-même en tutelle. Il y avait bien sans doute quelque chose de cela; ce qui pouvait encore le donner à penser, c'est que la sultane, en quittant le Moristan, promit à l'iman de la mosquée de consacrer une somme considérable à faire agrandir et magnifiquement réédifier le local destiné aux fous, — au point, disait-elle, que leur habitation paraîtra digne d'un calife (1).

(1) C'est depuis, en effet, qu'a été construit le bâtiment actuel, l'un des plus magnifiques du Caire.

Hakem, après le départ de sa sœur et de son ministre, dit seulement : « Il fallait que cela fût ainsi! » Et il reprit sa manière de vivre, ne démentant pas la douceur et la patience dont il avait fait preuve jusque-là. Seulement il s'entretenait longuement avec ceux de ses compagnons d'infortune qui avaient des instans lucides, et aussi avec des habitans de l'autre partie du Moristan qui venaient souvent aux grilles formant la séparation des cours pour s'amuser des extravagances de leurs voisins. Hakem les accueillait alors avec des paroles telles, que ces malheureux se pressaient là des heures entières, le regardant comme un inspiré (*melbous*). N'est-ce pas une chose étrange que la parole divine trouve toujours ses premiers fidèles parmi les misérables? Ainsi mille ans auparavant le Messie voyait son auditoire composé surtout de gens de mauvaise vie, de péagers et de publicains.

Le calife, une fois établi dans leur confiance, les appelait l'un après l'autre, leur faisait raconter leur vie, les circonstances de leurs fautes ou de leurs crimes, et recherchait profondément les premiers motifs de ces désordres : ignorance et misère, voilà ce qu'il trouvait au fond de tout. Ces hommes lui racontaient aussi les mystères de la vie sociale, les manœuvres des usuriers, des monopoleurs, des gens de loi, des chefs de corporation, des collecteurs et des plus hauts négocians du Caire, se soutenant tous, se tolérant les uns les autres, multipliant leur pouvoir et leur influence par des alliances de famille, corrupteurs, corrompus, augmentant ou baissant à volonté les tarifs du commerce, maîtres de la famine ou de l'abondance, de l'émeute ou de la guerre, opprimant sans contrôle un peuple en proie aux premières nécessités de la vie. Tel avait été le résultat de l'administration d'Argévan le vizir pendant la longue minorité de Hakem.

De plus, des bruits sinistres couraient dans la prison; les gardiens eux-mêmes ne craignaient pas de les répandre : on disait qu'une armée étrangère s'approchait de la ville et campait déjà dans la plaine de Gizeh, que la trahison lui soumettrait le Caire sans résistance, et que les seigneurs, les ulémas et les marchands, craignant pour leurs richesses le résultat d'un siége, se préparaient à livrer les portes et avaient séduit les chefs militaires de la citadelle. On s'attendait à voir le lendemain même le général ennemi faire son entrée dans la ville par la porte de Bab-el-Hadyd. De ce moment, la race des Fatimites était dépossédée du trône; les califes Abassides régnaient désormais au Caire comme à Bagdad, et les prières publiques allaient se faire en leur nom. « Voilà ce qu'Argévan m'avait préparé! se dit le calife; voilà ce que m'annonçait le talisman disposé par mon père, et ce qui faisait pâlir dans le ciel l'étincelant Pharouis (Saturne)! Mais le moment est venu de voir ce que peut ma parole, et si je me laisserai vaincre comme autrefois le Nazaréen. »

Le soir approchait; les prisonniers étaient réunis dans les cours pour la prière accoutumée. Hakem prit la parole, s'adressant à la fois à cette double population d'insensés et de malfaiteurs que séparait une porte grillée; il leur dit ce qu'il était et ce qu'il voulait d'eux avec une telle autorité et de telles preuves, que personne n'osa douter. En un instant, l'effort de cent bras avait rompu les barrières intérieures, et les gardiens, frappés de crainte, livraient les portes donnant sur la mosquée. Le calife y entra bientôt, porté dans les bras de ce peuple de malheureux que sa voix enivrait d'enthousiasme et de confiance. « C'est le calife! le véritable prince des croyans! » s'écriaient les condamnés judiciaires. « C'est Allah qui vient juger le monde! » hurlait la troupe des insensés. Deux d'entre ces derniers avaient pris place à la droite et à la gauche de Hakem, criant : « Venez tous aux assises que tient notre seigneur Hakem. »

Les croyans réunis dans la mosquée ne pouvaient comprendre que la prière fût ainsi troublée; mais l'inquiétude répandue par l'approche des ennemis disposait tout le monde aux événemens extraordinaires. Quelques-uns fuyaient, semant l'alarme dans les rues; d'autres criaient : « C'est aujourd'hui le jour du dernier jugement! » Et cette pensée réjouissait les plus pauvres et les plus souffrans qui disaient : « Enfin, Seigneur! enfin voici ton jour! »

Quand Hakem se montra sur les marches de la mosquée, un éclat surhumain environnait sa face, et sa chevelure, qu'il portait toujours longue et flottante contre l'usage des musulmans, répandait ses longs anneaux sur un manteau de pourpre dont ses compagnons lui avaient couvert les épaules. Les juifs et les chrétiens, toujours nombreux dans cette rue Soukarieh qui traverse les bazars, se prosternaient eux-mêmes, disant : « C'est le véritable Messie, ou bien c'est l'antechrist annoncé par les Écritures pour paraître mille ans après Jésus! » Quelques personnes aussi avaient reconnu le souverain; mais on ne pouvait s'expliquer comment il se trouvait au milieu de la ville, tandis que le bruit général était qu'à cette heure-là même il marchait à la tête des troupes contre les ennemis campés dans la plaine qui entoure les pyramides.

— O vous, mon peuple! dit Hakem aux malheureux qui l'entouraient, vous mes fils véritables, ce n'est pas mon jour, c'est le vôtre qui est venu. Nous sommes arrivés à cette époque qui se renouvelle chaque fois que la parole du ciel perd de son pouvoir sur les ames, moment où la vertu devient crime, où la sagesse devient folie, où la gloire devient honte, tout ainsi marchant au rebours de la justice et de la vérité. Jamais alors la voix d'en haut n'a manqué d'illuminer les esprits, ainsi que l'éclair avant la foudre; c'est pourquoi il a été dit tour à tour : Malheur à toi, Énochia, ville des enfans de Caïn, ville d'impuretés et de tyrannie! malheur à toi, Gomorrhe! malheur à vous, Ninive et Ba-

bylone! et malheur à toi, Jérusalem! Cette voix qui ne se lasse pas retentit ainsi d'âge en âge, et toujours entre la menace et la peine il y a eu du temps pour le repentir. Cependant le délai se raccourcit de jour en jour; quand l'orage se rapproche, le feu suit de plus près l'éclair! Montrons que désormais la parole est armée, et que sur la terre va s'établir enfin le règne annoncé par les prophètes! — A vous, enfans, cette ville enrichie par la fraude, par l'usure, par les injustices et la rapine; à vous ces trésors pillés, ces richesses volées. Faites justice de ce luxe qui trompe, de ces vertus fausses, de ces mérites acquis à prix d'or, de ces trahisons parées qui, sous prétexte de paix, vous ont vendus à l'ennemi. Le feu, le feu partout à cette ville que mon aïeul Moëzzeldin avait fondée sous les auspices de la victoire (*kahira*), et qui deviendrait le monument de votre lâcheté!

Était-ce comme souverain, était-ce comme Dieu que le calife s'adressait ainsi à la foule? Certainement il avait en lui cette raison suprême qui est au-dessus de la justice ordinaire, autrement sa colère eût frappé au hasard comme celle des bandits qu'il avait déchaînés. En peu d'instans, la flamme avait dévoré les bazars au toit de cèdre et les palais aux terrasses sculptées, aux colonnettes frêles; les plus riches habitations du Caire livraient au peuple leurs intérieurs dévastés. Nuit terrible, où la puissance souveraine prenait les allures de la révolte, où la vengeance du ciel usait des armes de l'enfer!

L'incendie et le sac de la ville durèrent trois jours; les habitans des plus riches quartiers avaient pris les armes pour se défendre, et une partie des soldats grecs et des *kétamis,* troupes barbaresques dirigées par Argévan, luttaient contre les prisonniers et la populace qui exécutaient les ordres de Hakem. Argévan répandait le bruit que Hakem était un imposteur, que le véritable calife était avec l'armée dans les plaines de Gizeh, de sorte qu'un combat terrible aux lueurs des incendies avait lieu sur les grandes places et dans les jardins. Hakem s'était retiré sur les hauteurs de Karafah, et tenait en plein air ce tribunal sanglant où, selon les traditions, il apparut comme assisté des anges, ayant près de lui Adam et Salomon, l'un témoin pour les hommes, l'autre pour les génies. On amenait là tous les gens signalés par la haine publique, et leur jugement avait lieu en peu de mots; les têtes tombaient aux acclamations de la foule; il en périt plusieurs milliers dans ces trois jours. La mêlée au centre de la ville n'était pas moins meurtrière; Argévan fut enfin frappé d'un coup de lance entre les épaules par un nommé Reïdan, qui apporta sa tête aux pieds du calife; de ce moment la résistance cessa. On dit qu'à l'instant même où ce vizir tomba en poussant un cri épouvantable, les hôtes du Moristan, doués de cette seconde vue particulière aux insensés, s'écrièrent qu'ils voyaient dans l'air Éblis (Satan), qui, sorti de la dépouille mortelle

d'Argévan, appelait à lui et ralliait dans l'air les démons incarnés jusque-là dans les corps de ses partisans. Le combat commencé sur terre se continuait dans l'espace; les phalanges de ces éternels ennemis se reformaient et luttaient encore avec les forces des élémens. C'est à ce propos qu'un poète arabe a dit :

« Égypte! Égypte! tu les connais, ces luttes sombres des bons et des mauvais génies, quand Typhon, à l'haleine étouffante, absorbe l'air et la lumière, quand la peste décime tes populations laborieuses, quand le Nil diminue ses inondations annuelles, quand les sauterelles en épais nuages dévorent dans un jour toute la verdure des champs.

« Ce n'est donc pas assez que l'enfer agisse par ces redoutables fléaux, il peut aussi peupler la terre d'ames cruelles et cupides, qui, sous la forme humaine, cachent la nature perverse des chakals et des serpens! »

Cependant, quand arriva le quatrième jour, la ville étant à moitié brûlée, les chériffs se rassemblèrent dans les mosquées levant en l'air les Alcorans et s'écriant : « O Hakem! ô Allah! » Mais leur cœur ne s'unissait pas à leur prière. Le vieillard qui avait déjà salué dans Hakem la divinité se présenta devant ce prince et lui dit : « Seigneur, c'est assez; arrête la destruction au nom de ton aïeul Moëzzeldin. » Hakem voulut questionner cet étrange personnage qui n'apparaissait qu'à des heures sinistres; mais le vieillard avait disparu déjà dans la mêlée des assistans.

Hakem prit sa monture ordinaire, un âne gris, et se mit à parcourir la ville, sêmant des paroles de réconciliation et de clémence. C'est à dater de ce moment qu'il réforma les édits sévères prononcés contre les chrétiens et les juifs, et dispensa les premiers de porter sur les épaules une lourde croix de bois, les autres de porter au col un billot. Par une tolérance égale envers tous les cultes, il voulait amener les esprits à accepter peu à peu une doctrine nouvelle. Des lieux de conférence furent établis, notamment dans un édifice qu'on appela *maison de la sagesse*, et plusieurs docteurs commencèrent à soutenir publiquement la divinité de Hakem. Toutefois l'esprit humain est tellement rebelle aux croyances que le temps n'a pas consacrées, qu'on ne put inscrire au nombre des fidèles qu'environ trente mille habitans du Caire. Il y eut un nommé Almoschadjar qui dit aux sectateurs de Hakem : « Celui que vous invoquez à la place de Dieu ne pourrait créer une mouche, ni empêcher une mouche de l'inquiéter. » Le calife, instruit de ces paroles, lui fit donner cent pièces d'or, pour preuve qu'il ne voulait pas forcer les consciences. D'autres disaient : « Ils ont été plusieurs dans la famille des Fatimites atteints de cette illusion. C'est ainsi que le grand-père de Hakem, Moëzzeldin, se cachait pendant plusieurs jours et disait avoir été enlevé au ciel; plus tard, il s'est retiré

dans un souterrain, et on a dit qu'il avait disparu de la terre sans mourir comme les autres hommes. » Hakem recueillait ces paroles qui le jetaient dans de longues méditations.

VI.

Le calife était rentré dans son palais des bords du Nil et avait repris sa vie habituelle, reconnu désormais de tous et débarrassé d'ennemis. Depuis quelque temps déjà les choses avaient repris leur cours accoutumé. Un jour il entra chez sa sœur Sétalmulc et lui dit de préparer tout pour leur mariage, qu'il désirait faire secrètement, de peur de soulever l'indignation publique, le peuple n'étant pas encore assez convaincu de la divinité de Hakem pour ne pas se choquer d'une telle violation des lois établies. Les cérémonies devaient avoir pour témoins seulement les eunuques et les esclaves, et s'accomplir dans la mosquée du palais; quant aux fêtes, suite obligatoire de cette union, les habitans du Caire, accoutumés à voir les ombrages du sérail s'étoiler de lanternes et à entendre des bruits de musique emportés par la brise nocturne de l'autre côté du fleuve, ne les remarqueraient pas ou ne s'en étonneraient en aucune façon. Plus tard Hakem, lorsque les temps seraient venus et les esprits favorablement disposés, se réservait de proclamer hautement ce mariage mystique et religieux.

Quand le soir vint, le calife, s'étant déguisé suivant sa coutume, sortit et se dirigea vers son observatoire du Mokattam, afin de consulter les astres. Le ciel n'avait rien de rassurant pour Hakem : des conjonctions sinistres de planètes, des nœuds d'étoiles embrouillés lui présageaient un péril de mort prochaine. Ayant comme Dieu la conscience de son éternité, il s'alarmait peu de ces menaces célestes, qui ne regardaient que son enveloppe périssable. Cependant il se sentit le cœur serré par une tristesse poignante, et, renonçant à sa tournée habituelle, il revint au palais dans les premières heures de la nuit.

En traversant le fleuve dans sa cange, il vit avec surprise les jardins du palais illuminés comme pour une fête : il entra. Des lanternes pendaient à tous les arbres comme des fruits de rubis, de saphir et d'émeraude; des jets d'eau de senteur lançaient sous les feuillages leur fusée d'argent; l'eau courait dans les rigoles de marbre, et du pavé d'albâtre découpé à jour des kiosques s'exhalait, en légères spirales, la fumée bleuâtre des parfums les plus précieux, qui mêlaient leurs aromes à celui des fleurs. Des murmures harmonieux de musiques cachées alternaient avec les chants des oiseaux, qui, trompés par ces lueurs, croyaient saluer l'aube nouvelle, et dans le fond flamboyait, au milieu d'un embrasement de lumière, la façade du palais, dont les lignes architecturales se dessinaient en cordons de feu.

L'étonnement de Hakem était extrême; il se demandait : Qui donc ose donner une fête chez moi lorsque je suis absent? De quel hôte inconnu célèbre-t-on l'arrivée à cette heure? Ces jardins devraient être déserts et silencieux. Je n'ai cependant point pris de hachich cette fois, et je ne suis pas le jouet d'une hallucination. — Il pénétra plus loin. Des danseuses, revêtues de costumes éblouissans, ondulaient comme des serpens, au milieu de tapis de Perse entourés de lampes, pour qu'on ne perdît rien de leurs mouvemens et de leurs poses. Elles ne parurent pas apercevoir le calife. Sous la porte du palais, il rencontra tout un monde d'esclaves et de pages portant des fruits glacés et des confitures dans des bassins d'or, des aiguières d'argent pleines de sorbets. Quoiqu'il marchât à côté d'eux, les coudoyât et en fût coudoyé, personne ne fit à lui la moindre attention. Cette singularité commença à le pénétrer d'une inquiétude secrète. Il se sentait passer à l'état d'ombre, d'esprit invisible, et il continua d'avancer de chambre en chambre, traversant les groupes comme s'il eût eu au doigt l'anneau magique possédé par Gygès.

Lorsqu'il fut arrivé au seuil de la dernière salle, il fut ébloui par un torrent de lumière; des milliers de cierges, posés sur des candélabres d'argent, scintillaient comme des bouquets de feu, croisant leurs auréoles ardentes. Les instrumens des musiciens, cachés dans les tribunes, tonnaient avec une énergie triomphale. Le calife s'approcha chancelant et s'abrita derrière les plis étoffés d'une énorme portière de brocart. Il vit alors au fond de la salle, assis sur le divan à côté de Sétalmulc, un homme ruisselant de pierreries, constellé de diamans qui étincelaient au milieu d'un fourmillement de bluettes et de rayons prismatiques. On eût dit que, pour revêtir ce nouveau calife, les trésors d'Haroun-al-Raschild avaient été épuisés.

On conçoit la stupeur d'Hakem à ce spectacle inoui : il chercha son poignard à sa ceinture pour s'élancer sur cet usurpateur; mais une force invincible le paralysait. Cette vision lui semblait un avertissement céleste, et son trouble augmenta encore lorsqu'il reconnut ou crut reconnaître ses propres traits dans ceux de l'homme assis près de sa sœur. Il crut que c'était son *ferouer* ou son double, et, pour les Orientaux, voir son propre spectre est un signe du plus mauvais augure. L'ombre force le corps à la suivre dans le délai d'un jour.

Ici l'apparition était d'autant plus menaçante, que le *ferouer* accomplissait d'avance un dessein conçu par Hakem. L'action de ce calife fantastique, épousant Sétalmulc, que le vrai calife devait épouser dans trois jours, ne cachait-elle pas un sens énigmatique, un symbole mystérieux et terrible? N'était-ce pas quelque divinité jalouse, cherchant à usurper le ciel en enlevant Sétalmulc à son frère, en séparant le couple cosmogonique et providentiel? La race des dives tâchait-elle, par ce

moyen, d'interrompre la filiation des esprits supérieurs et d'y substituer son engeance impie? Ces pensées traversèrent à la fois la tête de Hakem : dans son courroux, il eût voulu produire un tremblement de terre, un déluge, une pluie de feu ou un cataclysme quelconque; mais il se ressouvint que, lié à une statue d'argile terrestre, il ne pouvait employer que des mesures humaines.

Ne pouvant se manifester d'une manière si victorieuse, Hakem se retira lentement et regagna la porte qui donnait sur le Nil; un banc de pierre se trouvait là, il s'y assit et resta quelque temps abîmé dans ses réflexions à chercher un sens aux scènes bizarres qui venaient de se passer devant lui. Au bout de quelques minutes, la poterne se rouvrit, et à travers l'obscurité Hakem vit sortir vaguement deux ombres dont l'une faisait sur la nuit une tache plus sombre que l'autre. A l'aide de ces vagues reflets de la terre, du ciel et des eaux qui, en Orient, ne permettent jamais aux ténèbres d'être complétement opaques, il discerna que le premier était un jeune homme de race arabe, et le second un Éthiopien gigantesque.

Arrivé sur un point de la berge qui s'avançait dans le fleuve, le jeune homme se mit à genoux, le noir se plaça près de lui, et l'éclair d'un damas étincela dans l'ombre comme un filon de foudre. Cependant, à la grande surprise du calife, la tête ne tomba pas, et le noir, s'étant incliné vers l'oreille du patient, parut murmurer quelques mots après lesquels celui-ci se releva, calme, tranquille, sans empressement joyeux, comme s'il se fût agi de tout autre que de lui-même. L'Éthiopien remit son damas dans le fourreau, et le jeune homme se dirigea vers le bord du fleuve, précisément du côté de Hakem, sans doute pour aller reprendre la barque qui l'avait amené. Là il se trouva face à face avec le calife, qui fit mine de se réveiller, et lui dit : — La paix soit avec toi, Yousouf; que fais-tu par ici?

— A toi aussi la paix, répondit Yousouf, qui ne voyait toujours dans son ami qu'un compagnon d'aventures et ne s'étonnait pas de l'avoir rencontré endormi sur la berge, comme font les enfans du Nil dans les nuits brûlantes de l'été.

Yousouf le fit monter dans la cange, et ils se laissèrent aller au courant du fleuve, le long du bord oriental. L'aube teignait déjà d'une bande rougeâtre la plaine voisine, et dessinait le profil des ruines encore existantes d'Héliopolis, au bord du désert. Hakem paraissait rêveur, et, examinant avec attention les traits de son compagnon que le jour accusait davantage, il lui trouvait avec lui-même une certaine ressemblance qu'il n'avait jamais remarquée jusque-là, car il l'avait toujours rencontré dans la nuit ou vu à travers les enivremens de l'orgie. Il ne pouvait plus douter que ce ne fût là le *ferouer*, le double, l'apparition de la veille, celui peut-être à qui l'on avait fait jouer le rôle

de calife pendant son séjour au Moristan. Cette explication naturelle lui laissait encore un sujet d'étonnement.

— Nous nous ressemblons comme des frères, dit-il à Yousouf; quelquefois il suffit, pour justifier un semblable hasard, d'être issu des mêmes contrées. Quel est le lieu de ta naissance, ami?

— Je suis né au pied de l'Atlas, à Kétama, dans le Mahgreb, parmi les Berbères et les Kabyles. Je n'ai pas connu mon père, qui s'appelait Dawas, et qui fut tué dans un combat peu de temps après ma naissance; mon aïeul, très avancé en âge, était l'un des cheiks de ce pays perdu dans les sables.

— Mes aïeux sont aussi de ce pays, dit Hakem; peut-être sommes-nous issus de la même tribu..... mais qu'importe? notre amitié n'a pas besoin des liens du sang pour être durable et sincère. Raconte-moi pourquoi je ne t'ai pas vu depuis plusieurs jours.

— Que me demandes-tu? dit Yousouf; ces jours, ou plutôt ces nuits, car les jours je les consacrais au sommeil, ont passé comme des rêves délicieux et pleins de merveilles. Depuis que la justice nous a surpris dans l'okel et séparés, j'ai de nouveau rencontré sur le Nil la vision charmante dont je ne puis plus révoquer en doute la réalité. Souvent me mettant la main sur les yeux, pour m'empêcher de reconnaître la porte, elle m'a fait pénétrer dans des jardins magnifiques, dans des salles d'une splendeur éblouissante, où le génie de l'architecte avait dépassé les constructions fantastiques qu'élève dans les nuages la fantaisie du hachich. Étrange destinée que la mienne! ma veille est encore plus remplie de rêves que mon sommeil. Dans ce palais, personne ne semblait s'étonner de ma présence, et, quand je passais, tous les fronts s'inclinaient respectueusement devant moi. Puis cette femme étrange, me faisant asseoir à ses pieds, m'enivrait de sa parole et de son regard. Chaque fois qu'elle soulevait sa paupière frangée de longs cils, il me semblait voir s'ouvrir un nouveau paradis. Les inflexions de sa voix harmonieuse me plongeaient dans d'ineffables extases. Mon ame, caressée par cette mélodie enchanteresse, se fondait en délices. Des esclaves apportaient des collations exquises, des conserves de roses, des sorbets à la neige qu'elle touchait à peine du bout des lèvres, car une créature si céleste et si parfaite ne doit vivre que de parfums, de rosée, de rayons. Une fois, déplaçant par des paroles magiques une dalle du pavé couverte de sceaux mystérieux, elle m'a fait descendre dans les caveaux où sont renfermés ses trésors et m'en a détaillé les richesses en me disant qu'ils seraient à moi si j'avais de l'amour et du courage. J'ai vu là plus de merveilles que n'en renferme la montagne de Kaf où sont cachés les trésors des génies, des éléphans de cristal de roche, des arbres d'or sur lesquels chantaient en battant des ailes des oiseaux de pierreries, des paons ouvrant en forme de roue leur queue étoilée de

soleils en diamans, des masses de camphre taillées en melon et entourées d'une résille de filigrane, des tentes de velours et de brocart avec leurs mâts d'argent massif; puis dans des citernes, jetés comme du grain dans un silo, des monceaux de pièces d'or et d'argent, des tas de perles et d'escarboucles.

Hakem, qui avait écouté attentivement cette description, dit à son ami Yousouf :

— Sais-tu, frère, que ce que tu as vu là, ce sont les trésors d'Haaroun-al-Raschild enlevés par les Fatimites, et qui ne peuvent se trouver que dans le palais du calife?

— Je l'ignorais; mais déjà, à la beauté et à la richesse de mon inconnue, j'avais deviné qu'elle devait être du plus haut rang : que sais-je? peut-être une parente du grand-vizir, la femme ou la fille d'un puissant seigneur! Mais qu'avais-je besoin d'apprendre son nom? Elle m'aimait, n'était-ce pas assez? Hier, lorsque j'arrivai au lieu ordinaire du rendez-vous, je trouvai des esclaves qui me baignèrent, me parfumèrent et me revêtirent d'habits magnifiques et tels que le calife Hakem lui-même ne pourrait en porter de plus splendides. Le jardin était illuminé, et tout avait un air de fête comme si une noce s'apprêtait. Celle que j'aime me permit de prendre place à ses côtés sur le divan, et laissa tomber sa main dans la mienne en me lançant un regard chargé de langueur et de volupté. Tout à toup elle pâlit comme si une apparition funeste, une vision sombre, perceptible pour elle seule, fût venue faire tache dans la fête. Elle congédia les esclaves d'un geste, et me dit d'une voix haletante : « Je suis perdue! Derrière le rideau de la porte, j'ai vu briller les prunelles d'azur qui ne pardonnent pas. M'aimes-tu assez pour mourir? » Je l'assurai de mon dévouement sans bornes. « Il faut, continua-t-elle, que tu n'aies jamais existé, que ton passage sur la terre ne laisse aucune trace, que tu sois anéanti, que ton corps soit divisé en parcelles impalpables et qu'on ne puisse retrouver un atome de toi; autrement, celui dont je dépends saurait inventer pour moi des supplices à épouvanter la méchanceté des dives, à faire frissonner d'épouvante les damnés au fond de l'enfer. Suis ce nègre, il disposera de ta vie comme il convient. »

En dehors de la poterne, le nègre me fit mettre à genoux comme pour me trancher la tête; il balança deux ou trois fois sa lame; puis, voyant ma fermeté, il me dit que tout cela n'était qu'un jeu, une épreuve, et que la princesse avait voulu savoir si j'étais réellement aussi brave et aussi dévoué que je le prétendais. « Aie soin de te trouver demain au Caire vers le soir, à la fontaine des Amans, et un nouveau rendez-vous te sera assigné, » ajouta-t-il avant de rentrer dans le jardin.

Après tous ces éclaircissemens, Hakem ne pouvait plus douter des cir-

constances qui avaient renversé ses projets. Il s'étonnait seulement de n'éprouver aucune colère soit de la trahison de sa sœur, soit de l'amour inspiré par un jeune homme de basse extraction à la sœur du calife. Était-ce qu'après tant d'exécutions sanglantes il se trouvait las de punir, ou bien la conscience de sa divinité lui inspirait-elle cette immense affection paternelle qu'un Dieu doit ressentir à l'égard des créatures? Impitoyable pour le mal, il se sentait vaincu par les graces toutes-puissantes de la jeunesse et de l'amour. Sétalmulc était-elle coupable d'avoir repoussé une alliance où ses préjugés voyaient un crime? Yousouf l'était-il davantage d'avoir aimé une femme dont il ignorait la condition? Ainsi le calife se promettait d'apparaître le soir même au nouveau rendez-vous qui était donné à Yousouf, mais pour pardonner et pour bénir ce mariage. Il ne provoquait plus que dans cette pensée les confidences de Yousouf. Quelque chose de sombre traversait encore son esprit, mais c'était sa propre destinée qui l'inquiétait désormais. Les événemens tournent contre moi, se dit-il, et ma volonté elle-même ne me défend plus. Il dit à Yousouf en le quittant : Je regrette nos bonnes soirées à l'okel. Nous y retournerons, car le calife vient de retirer les ordonnances contre le hachich et les liqueurs fermentées. Nous nous reverrons bientôt, ami.

Hakem, rentré dans son palais, fit venir le chef de sa garde, Abou-Arous, qui faisait le service de nuit avec un corps de mille hommes, et rétablit la consigne interrompue pendant les jours de trouble, voulant que toutes les portes du Caire fussent fermées à l'heure où il se rendait à son observatoire, et qu'une seule se rouvrît à un signal convenu quand il lui plairait de rentrer lui-même. Il se fit accompagner ce soir-là jusqu'au bout de la rue nommée Derb-al-Siba, monta sur l'âne que ses gens tenaient prêt chez l'eunuque Nésim, huissier de la porte, et sortit dans la campagne suivi seulement d'un valet de pied et du jeune esclave qui l'accompagnait d'ordinaire. Quand il eut gravi la montagne, sans même être encore monté dans la tour de l'observatoire, il regarda les astres, frappa ses mains l'une contre l'autre et s'écria : « Tu as donc paru, funeste signe! » Ensuite il rencontra des cavaliers arabes qui le reconnurent et lui demandèrent quelques secours; il envoya son valet avec eux chez l'eunuque Nésim pour qu'on leur donnât une gratification; puis, au lieu de se rendre à la tour, il prit le chemin de la nécropole située à gauche du Mokattam, et s'avança jusqu'au tombeau de Fokkaï, près de l'endroit nommé *Maksaba* à cause des joncs qui y croissaient. Là trois hommes tombèrent sur lui à coups de poignard; mais à peine était-il frappé que l'un d'eux, reconnaissant ses traits à la clarté de la lune, se retourna contre les deux autres et les combattit jusqu'à ce qu'il fût tombé lui-même auprès du calife en s'écriant : O mon frère! Tel fut du moins le récit de l'esclave échappé

à cette boucherie, qui s'enfuit vers le Caire et alla avertir Abou-Arous; mais, quand les gardes arrivèrent au lieu du meurtre, ils ne trouvèrent plus que des vêtemens ensanglantés et l'âne gris du calife, nommé *Kamar*, qui avait les jarrets coupés.

V. — LE DÉPART.

L'histoire du calife Hakem était terminée.

Le cheik s'arrêta et se mit à réfléchir profondément. J'étais ému moi-même au récit de cette *passion*, moins douloureuse sans doute que celle du Golgotha, mais dont j'avais vu récemment le théâtre, ayant gravi souvent, pendant mon séjour au Caire, ce Mokattam, qui a conservé les ruines de l'observatoire de Hakem. Je me disais que, dieu ou homme, ce calife Hakem, si calomnié par les historiens cophtes et musulmans, avait voulu sans doute amener le règne de la raison et de la justice; je voyais sous un nouveau jour tous les événemens rapportés par El-Macin, par Makrisi, par Novaïri et autres auteurs que j'avais lus au Caire, et je déplorais ce destin qui condamne les prophètes, les réformateurs, les messies, quels qu'ils soient, à la mort violente, et plus tard à l'ingratitude humaine.

— Mais vous ne m'avez pas dit, fis-je observer au cheik, par quels ennemis le meurtre de Hakem avait été ordonné?

— Vous avez lu les historiens, me dit-il; ne savez-vous pas que Yousouf, fils de Dawas, se trouvant au rendez-vous fixé à la fontaine des Amans, y rencontra des esclaves qui le conduisirent dans une maison où l'attendait la sultane Sétalmulc, qui s'y était rendue déguisée; qu'elle le fit consentir à tuer Hakem, lui disant que ce dernier voulait la faire mourir, et lui promit de l'épouser ensuite? Elle prononça en finissant ces paroles conservées par l'histoire : « Rendez-vous sur la montagne, il y viendra sans faute et y restera seul, ne gardant avec lui que l'homme qui lui sert de valet. Il entrera dans la vallée, courez alors sur lui et tuez-le; tuez aussi le valet et le jeune esclave, s'il est avec lui. » Elle lui donna un de ces poignards dont la pointe a forme de lance, et que l'on nomme *yafours*, et arma aussi les deux esclaves, qui avaient ordre de le seconder et de le tuer, s'il manquait à son serment. Ce fut seulement après avoir porté le premier coup au calife, que Yousouf le reconnut pour le compagnon de ses courses nocturnes, et se tourna contre les deux esclaves, ayant dès-lors horreur de son action; mais il tomba à son tour, frappé par eux.

— Et que devinrent les deux cadavres, qui, selon l'histoire, ont disparu, puisqu'on ne retrouva que l'âne et les sept tuniques de Hakem, dont les boutons n'avaient point été défaits?

— Vous ai-je dit qu'il y eût des cadavres? Telle n'est pas notre tradition. Les astres promettaient au calife quatre-vingts ans de vie, s'il échappait au danger de cette nuit du 27 schawal 411 de l'hégire. Ne savez-vous pas que, pendant seize ans après sa disparition, le peuple du Caire ne cessa de dire qu'il était vivant?

— On m'a raconté, en effet, bien des choses semblables, dis-je; mais on attribuait les fréquentes apparitions de Hakem à des imposteurs, tels que Schérout, Sikkin et d'autres, qui avaient avec lui quelque ressemblance et jouaient ce rôle. C'est ce qui arrive pour tous ces souverains merveilleux dont la vie devient le sujet des légendes populaires. Les Cophtes prétendent que Jésus-Christ apparut à Hakem, qui demanda pardon de ses impiétés et fit pénitence pendant de longues années dans le désert.

— Selon nos livres, dit le cheik, Hakem n'était pas mort des coups qui lui avaient été portés. Recueilli par un vieillard inconnu, il survécut à la nuit fatale où sa sœur l'avait fait assassiner; mais, fatigué du trône, il se retira dans le désert d'Ammon, et formula sa doctrine, qui fut publiée depuis par son disciple Hamza. Ses sectateurs, chassés du Caire après sa mort, se retirèrent sur le Liban, où ils ont formé la nation des Druses.

Toute cette légende me tourbillonnait dans la tête, et je me promettais bien de venir demander au chef druse de nouveaux détails sur la religion de Hakem; — mais la tempête qui me retenait à Beyrouth s'était apaisée, et je dus partir pour Saint-Jean-d'Acre, où j'espérais intéresser le pacha en faveur du prisonnier. Je ne revis donc le cheik que pour lui faire mes adieux sans oser lui parler de sa fille, et sans lui apprendre que je l'avais connue chez Mme Carlès.

GÉRARD DE NERVAL.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

IX.

ROBERT BROWNING.

Paracelsus, 1835; — *Sordello*, 1840; — *Bells and Pomegranates*, 1841-1846.

La critique anglaise applique parfois à la poésie des formules et des raisonnemens tout-à-fait propres à effaroucher les muses : elle s'est, par exemple, demandé compte, un beau matin, du discrédit où les poètes étaient tombés après avoir, durant les vingt-cinq premières années de ce siècle, joui d'une vogue et d'une popularité sans exemple. Cette révolution imprévue a été discutée tout aussi sérieusement et à peu de chose près de même qu'aurait pu l'être une crise tout à coup survenue dans le trafic des cotons ou des fers. « De 1800 à 1825, lisions-nous, il y a douze ans déjà, dans la *Revue d'Édimbourg*, il y avait pour la poésie des consommateurs en grand nombre et pleins d'ardeur. La demande excédait l'offre : la production était stimulée par un placement presque certain; car, bonne ou médiocre, toute poésie s'écoulait. Depuis la mort de Byron, cette branche du commerce national n'a

fait que décroître : elle est frappée maintenant d'une déplorable stérilité. Vainement le marché s'encombre, et les vers sont au rabais. Les transactions sont de plus en plus rares, les acheteurs de plus en plus froids. A qui la faute? »

La faute n'en est probablement à personne. Il y a dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, un concours de circonstances qui les rendent plus ou moins sensibles à telle ou telle excitation de l'intelligence. La France, par exemple, tant que les événemens politiques ont eu quelque grandeur, n'a pas quitté du regard, d'abord les clubs tumultueux, puis les frontières toujours plus lointaines; l'éloquence révolutionnaire, les fanfares impériales, fermaient nos oreilles à toute pacifique harmonie. C'est à grand'peine que M. de Châteaubriand ou Mme de Staël triomphaient parfois de cette indifférence profonde que l'on témoignait pour les enseignemens ou les plaisirs littéraires. A la même époque, la Grande-Bretagne, — bien que profondément et sérieusement engagée dans les conflits européens, — devait à sa tranquillité intérieure un progrès très marqué, un élan très vif vers les nobles délassemens de l'esprit. C'est une chose merveilleuse à lire que les grandes *revues* anglaises pendant les premières années du XIXe siècle. En 1803, tandis que l'invasion menaçante semble devoir ne laisser place à d'autres soucis que ceux de la prise d'armes nationale, les Aristarques d'Édimbourg débattent à loisir le mérite des poèmes de Delille, comparent l'*Amadis de Gaule* de Southey à l'*Amadis de Gaule* de Stewart Rose, étudient la prose capricieuse de Lichtenberg et discutent la biographie de Chaucer par William Godwin. De l'Europe en feu, de la France triomphante et de son altier capitaine, à peine en est-il question, çà et là, incidemment, lorsqu'il faut contredire quelques-uns des plus grossiers mensonges inventés contre nous par la presse tory. Plus tard, et en présence d'événemens qui bouleversent le monde, vous retrouvez la même indifférence pour les agitations extérieures. En 1814, s'ils daignent jeter les yeux de l'autre côté du détroit, ces fiers insulaires n'y voient d'intéressant que la correspondance littéraire et philosophique de Grimm et de Diderot. — Qui donc alors, si ce n'est un *reviewer* anglais, pouvait s'occuper de Diderot et de Grimm? — En Angleterre même, leurs grandes affaires étaient *le Corsaire* et *la Fiancée d'Abydos*, ou bien encore *le Clair de lune, la Fille du Doge, Ariadne*, chefs-d'œuvre oubliés de lord Thurlow. Cette apathie politique du peuple anglais, ce calme des esprits, cette attention profonde accordée aux poètes dans ce coin du monde, à l'heure même où Wellington et Castlereagh faisaient prévaloir l'intérêt britannique dans les grandes assemblées de la diplomatie européenne, forment, à notre avis, un contraste imposant et curieux.

C'en est un encore, en sens inverse, que le déclin de l'influence poé-

tique dix ans plus tard, alors que la paix règne partout, que les événemens s'apaisent, que la vie politique est nulle et se révèle à peine, de temps à autre, par quelques commérages parlementaires. Ne semble-t-il pas que l'heure est alors favorable pour scander les strophes harmonieuses, et se livrer à tous les rêves de l'imagination? Platon lui-même ne s'humaniserait-il pas en ce moment pour cette « chose légère, volage, sacrée, » qu'on appelle un poète? N'est-il pas permis, lorsque l'état est prospère, les lois obéies, l'armée au repos, de se laisser entraîner par cet aimant victorieux et divin, derrière lequel se forme la chaîne oblique « des danseurs, des chanteurs, des choristes, qui secondent les séductions de la Muse? » Mais, que voulez-vous? depuis vingt-cinq ans, on se tait, on écoute, on admire, et peut-on admirer, écouter, se taire éternellement? Après l'enthousiasme, la satiété, la satiété même injuste. Puis, l'admiration est-elle encore possible, lorsque, Walter Scott détrôné, Byron mort, les lakistes devenus vieux, il ne reste plus dans le ciel poétique que les astres secondaires, *stellæ minores*, beaux-esprits brillans et bien doués sans doute, mais sans excellence, sans originalité, sans génie : Rogers, Campbell, Barry Cornwall, Milman, et tant d'autres?

Cependant, si la poésie moderne avait eu un caractère plus précis, et si ses progrès avaient été du même ordre que ceux de la science, elle n'eût pas été sujette à ce triste retour. Par malheur, elle suivait une tendance directement opposée à la marche des esprits. Plus ceux-ci devenaient positifs et sérieux, plus ils se montraient épris de la vérité sous toutes ses formes, et plus il semblait que les poètes eussent à cœur de méconnaître cette vérité, de la remplacer par leurs caprices arbitraires, de substituer la violence, l'exagération, l'enivrement individuel et capricieux, aux lumineuses et sereines inspirations de la raison universelle. Tandis que les mœurs se calmaient, s'épuraient, les poètes faisaient appel aux emportemens furieux de la passion, aux excitations des sens. Le niveau des intelligences s'élevait rapidement : ils semblaient prendre à tâche de méconnaître ce glorieux phénomène et de s'abaisser, par l'abus des images matérielles, par l'énergie triviale du langage, par le mépris de toute grace et de tout raffinement, au niveau de leurs plus incultes et de leurs plus grossiers lecteurs. Leur incontestable talent ne servait qu'à évoquer des fantômes auxquels, pour quelques instans, ils savaient prêter l'éclat, le mouvement, la vie, mais dont l'illusoire splendeur s'éteignait, comme celle d'un rêve, aux premiers rayons du jour, au premier éveil de la réflexion. La nouveauté paradoxale de ces créations fantastiques excitait un facile enthousiasme, mais ne supportait pas l'examen. Ainsi s'explique leur vogue immense et le prompt soubresaut de l'opinion, lorsqu'elle s'est rendu compte des prestiges qui l'avaient égarée.

Dans la préface d'un drame remarquable, écrit en vue d'une réaction décisive, et par un poète qui s'est conquis un rang distingué dans le mouvement actuel de la poésie anglaise (1), nous trouvons un jugement sévère sur ces monarques littéraires si brusquement découronnés.

« Ce qui les caractérise, c'est une fervente sensibilité, une grande prodigalité d'images, la vigueur et la beauté du style, la facilité, l'adresse de la versification, le talent de lui communiquer, par un rhythme accentué fortement, cette espèce de mélodie qui caresse le mieux l'oreille inexpérimentée. On trouve chez eux ce que la poésie a de plus attrayant : chaleur intérieure, ornementation brillante; et si l'admiration qu'ils excitaient n'avait pas eu pour résultat de rendre le public indifférent à des qualités plus hautes, plus sérieuses et plus variées, on n'aurait pu, sans injustice, la juger excessive; mais en s'abandonnant ainsi, sans aucun frein, à une poésie exclusivement voluptueuse, n'en était-on pas venu à méconnaître ce qu'il y a d'intellectuel et d'immortel dans cet art sublime? J'avoue que telle est ma pensée, et j'aurais peine à croire que le goût public n'ait dû subir une fâcheuse altération, lorsque les chefs-d'œuvre du passé se sont trouvés tout à coup sans lecteurs. Nous y revenons aujourd'hui; mais il a fallu vingt-cinq ans pour nous rendre ce culte proscrit..... »

M. Taylor poursuit en signalant les plus essentiels défauts des poètes modernes. Il leur reproche l'abus des images, l'absence d'observation et de sagesse expérimentale. Au lieu d'étudier la vie, ils planent dans des régions inhabitées qu'ils peuplent de leur orgueil insatiable, de leur personnalité ambitieuse. Tout ce qui est simple, vrai, raisonnable, leur demeure étranger. Entre leurs mains, la poésie n'agit plus guère que sur l'imagination et sur les sens. « Le langage même qu'ils parlent est en désaccord absolu avec les conditions morales où l'homme doit être placé pour faire usage de son libre entendement. Les réalités de la nature et ce qu'elles suggèrent d'idées justes, mêlées à cet impétueux courant de sentimens exaltés et de tableaux surchargés de couleurs, choqueraient par leur froideur inopportune... Ces fantaisies ailées ne peuvent prendre pied sur la terre où nous marchons, ni respirer l'air qui fait vivre le commun des hommes. »

Il est naturel que toute émotion factice se dissipe promptement, que tout prestige dure peu. Lord Byron, avant d'avoir parcouru sa courte et orageuse carrière, était en quelque sorte las de lui-même, et ses succès, — pour lesquels il n'est pas certain qu'il ne méprisât point ses lecteurs, — lui avaient laissé une sorte de remords. Lord Byron cependant, s'il n'était pas un philosophe accompli, possédait à plus forte dose que beaucoup de ses successeurs les plus précieuses et les plus solides qualités de l'intelligence. Jamais sa logique ne lui fait absolument défaut; jamais il ne se laisse aller à ces aberrations fantas-

(1) Voyez la préface de *Philip van Artevelde*, drame de M. Henri Taylor.

tiques, qui trahissent à la fois l'ignorance profonde et la vanité sans remède de ses imitateurs les plus heureux. Sa misanthropie était plutôt une affectation qu'une faiblesse, une infirmité réelle; elle lui laissait une vive sympathie pour les hommes en général, et pour les idées qui font la force et la gloire des sociétés modernes. Ce talent, auquel, pour être complet, manquaient seulement des bases solides et une critique moins indulgente, aurait pu mûrir avec les années, et se transformer en s'élevant à des hauteurs qu'il n'a point touchées; tel qu'une mort prématurée l'a laissé, il a exercé une fatale influence sur la poésie contemporaine. Byron seul, il est vrai, n'avait pas fait tout le mal, et M. Taylor signale un autre brillant corrupteur du goût public :

« Imagination plus puissante et plus expansive, Shelley était inférieur à Byron par l'absence de ces qualités pratiques, de cette habileté littéraire, sans lesquelles, — n'en déplaise aux partisans de l'inspiration pure, — il ne peut guère exister, surtout à notre époque, de poésie achevée... Trahi par le désir de perfectionner les moindres détails, de donner à chaque vers isolé une valeur indépendante, à chaque mot une puissance, une splendeur particulières, Shelley s'efforçait d'ailleurs d'ôter toute réalité aux phénomènes naturels dont il se constituait le peintre, et de nous les montrer tels que jamais nos organes visuels ne les ont embrassés. Il écrivait ou semblait écrire d'après ce principe, que nul sujet ne saurait se prêter à la poésie, si, décomposé au préalable, déclassé, isolé de ses rapports ordinaires, enlevé à son ordre naturel, il n'arrivait devant le lecteur à l'état de vision et de chimère. Tout poète, à son gré, devrait être un voyant extatique, un fascinateur éblouissant... De là ces vers qui produisent sur l'imagination l'effet d'une liqueur enivrante, mais ne laissent après eux ni un souvenir distinct, ni une impression profonde. Contemplez dans tout son éclat, sur la fin d'un jour d'été, l'horizon embrasé par les derniers feux du soleil, ou lisez une de ces vagues et rayonnantes conceptions, l'enseignement et le profit seront les mêmes. Dès que vous fermez le livre, dès que l'astre a disparu, le prestige cesse, les fantômes s'effacent : l'impression produite sur la mémoire survit à peine à l'impression produite sur les sens. »

En somme, les principaux griefs de la critique et de l'opinion contre une école poétique dont le succès fut immense, et dont on commence à scruter les productions avec une sévérité inattendue, ces griefs, vivement formulés par M. Taylor, peuvent se résumer ainsi : peu de philosophie, peu de vérité; une exaltation factice; une grande richesse de formes servant à déguiser la pauvreté, la puérilité des sujets; nulle observation, nulle connaissance des hommes. Le talent employé à éblouir, à séduire, et non à faire prévaloir des idées justes, à communiquer la lumière d'une haute expérience, c'est là ce que reprochent à Byron, à Shelley, des successeurs moins illustres. N'y aurait-il pas dans ces jugemens sévères quelques leçons dont, chez nous, on peut déjà comprendre la portée? N'est-il pas curieux de voir se produire, chez nos voisins comme chez nous, la réaction du bon sens outragé, de

la raison méconnue, contre les triomphes passagers de l'imagination déréglée, du faux goût érigé en système?

En essayant d'apprécier Alfred Tennyson, nous avons indiqué pour ainsi dire le premier symptôme de cette rébellion, le début de la nouvelle génération poétique (1). Cette génération cherche l'originalité dans le simple, elle n'admet que les idées les plus naturelles, et ne les veut relever que par les délicatesses du style. Par malheur, nous l'avons fait pressentir, Tennyson, à peu près nul comme inventeur, n'est artiste remarquable que par l'exquise élégance de son style. Il communique bien ainsi, par le choix, l'harmonie et la couleur des mots, une sorte de nouveauté aux idées les plus triviales, mais cette originalité spéciale ne lui appartient même pas tout entière. Il n'a pas découvert dans les entrailles du globe un métal inconnu. Fondeur habile, de plusieurs alliages anciens il a formé une composition nouvelle qui charme les connaisseurs par ses reflets et sa sonorité particulière. Quelquefois son style rappelle Wordsworth, quelquefois Leigh Hunt ou Charles Lamb, plus souvent Keats, et non-seulement Keats, mais les anciens rimeurs dont celui-ci avait été l'écho, Ben-Jonson et Spenser par exemple, ou bien encore Herrick et l'école métaphysique, et même, en quelques endroits, comme un involontaire hommage, lord Byron, tout détrôné qu'il est. Tel est ce talent, nous n'oserions dire ce génie.

En 1835, c'est-à-dire cinq ans après que le succès de Tennyson eut attesté, chez le public anglais, la renaissance du goût poétique, deux nouveaux candidats firent appel à ce sentiment régénéré. L'un était Henri Taylor, dont nous venons d'indiquer les opinions et les doctrines; l'autre, Robert Browning, que nous voudrions aujourd'hui faire connaître.

Tous deux débutèrent par un drame, et tous deux par un drame conçu avec des idées et des proportions qui lui fermaient la scène. On a élevé, nous le savons, contre cet ordre de productions, des objections fort spécieuses. On l'a considéré comme un monstre hybride qui, créé pour ainsi dire à deux fins, ne saurait suffire ni à l'une ni à l'autre. Si vous voulez écrire un drame, pourquoi vous priver de la concision, de l'enchaînement logique, de l'intérêt puissant que cette forme possède lorsqu'elle se produit avec toutes ses conditions d'existence, la vitalité scénique, le prestige de la déclamation, des costumes et du décor? Si c'est un poème, pourquoi vous charger d'entraves inutiles, pourquoi vous assujettir à ces divisions appropriées aux besoins du théâtre, à l'attention distraite du spectateur? Pourquoi renoncer à l'intervention directe du poète, qui, parlant en son nom, a toute liberté de conter et de décrire, tandis que les personnages fictifs n'ont, à cet égard, que des

(1) Voyez dans la livraison du 1er mai 1847 l'étude sur Alfred Tennyson.

droits fort limités par la vraisemblance? « La poésie dramatique, a dit Bacon, est comme l'histoire réduite en tableaux, — *veluti historia spectabilis.* » Qu'est-ce qu'un drame composé pour des lecteurs? — A ces vigoureux argumens ne répondrait-on pas, au besoin, par des raisons équivalentes, et aussi par des précédens incontestables? Ne peut-on alléguer, par exemple, que les conceptions scéniques se refusent obstinément à montrer dans toute leur pompe, dans toute leur énergie, dans toute leur originalité, certains spectacles, certains faits essentiellement dramatiques? Ne peut-on supposer telle ou telle passion dont tout l'art du monde ne déguiserait pas l'horreur à mille auditeurs réunis dans un théâtre, et qui, sans doute, y soulèverait une tempête de réprobation, tandis que chacun de ces méticuleux spectateurs, rentré chez lui, seul à seul avec un drame écrit, en subira sans révolte la terrible influence? Serait-il trop hardi d'affirmer que, dans l'état actuel de notre civilisation, il existe deux publics très distincts : l'un, celui des théâtres, en garde contre toute innovation essentielle et dérouté par les moindres témérités; l'autre, en revanche, celui des salons et des bibliothèques, auquel le vaudeville, le drame de tous les jours, ne procurent aucune émotion? S'il en est ainsi, trouvez bon que, pour ce dernier public, le poète invente des plaisirs plus raffinés, plus composites, exigeant un autre degré d'instruction, un jugement plus libre, une attention plus intense. On a plus d'une fois tenté cette épreuve; on a réussi. Que répondre à ce simple fait?

Le *Paracelsus* de Browning est évidemment destiné à ces lecteurs d'élite; encore exige-t-il d'eux une abnégation particulière et un plus complet abandon de tout ce qui constitue la curiosité dramatique. Ce drame, en effet, qui remplit un volume, n'a guère qu'un acteur, en ce sens du moins que le très petit nombre de personnages inventés pour donner la réplique à ce héros solitaire n'ont aucune importance et ne détournent en rien l'attention qu'il commande. Cette attention n'a guère qu'un mobile, toujours le même. Nous assistons aux angoisses d'un homme, ou plutôt d'un être abstrait, qui aspire d'abord après la science, puis, désabusé d'elle, après l'amour, et, faute d'avoir à temps combiné ces deux grands principes de la force humaine, meurt sans avoir réalisé le vaste dessein d'éclairer et d'affranchir ses semblables.

Cette donnée admise, pourquoi le poète a-t-il choisi Paracelse? Pourquoi exalter aux proportions d'un philosophe régénérateur du monde ce médecin vagabond, ce chimiste aventureux dont l'*archæum magnum,* union symbolique de trois principes, est relégué depuis long-temps parmi les inventions les plus contestables de la philosophie mystique? Un poète moins décidé à faire abstraction complète de la réalité eût reculé devant les vulgarités de cette vie, qui fut celle d'un charlatan plutôt que celle d'un penseur et d'un philanthrope sublime. Paracelse, avec

sa tunique rouge, son épée Azoth dans le pommeau de laquelle il cachait un démon familier, son ivrognerie bien constatée, ses fanfaronnades, ses déréglemens, résiste, ce semble, à l'idéalisation. Tout autre philosophe de la même époque, — Giordano Bruno, par exemple, Campanella, Jean Reuchlin ou Agrippa de Nettersheim, — se prêtait mieux à la singulière combinaison de Browning. Leur préférer un homme que le martyre a épargné, qui, après avoir capté l'admiration de la foule par de véritables tours de passe-passe, a mérité qu'elle désertât la chaire où il montait la tête alourdie par le vin, c'est affecter tout d'abord, ce nous semble, un trop complet dédain pour l'histoire; c'est tenir trop peu de compte de ce que chacun sait, de ce que l'on sait soi-même, et se priver ainsi de la confiance qu'inspirent au lecteur un choix bien fait, une conception saine, une vue nette et claire du sujet que l'on veut traiter.

A part ce défaut capital, et en ne tenant compte du récit que comme d'un mythe à plaisir inventé, le personnage de Paracelse, moins sympathique, moins vrai que celui de Faust, est une création assez imposante. L'enthousiasme, le dédain, les anxiétés du doute, les joies de la certitude, le sentiment de la puissance intellectuelle, le désespoir qu'un grand esprit doit ressentir quand il se reconnaît au-dessous de la haute mission qu'il s'était donnée, voilà les péripéties de ce *monodrame* singulier, ses élémens de variété, ses moyens de soutenir l'intérêt. Or, il n'appartient qu'à un vrai talent de dissimuler le défaut complet d'action, l'uniformité du thème, l'inévitable langueur de ces divagations égoïstes. Paracelse, traitant avec toute la rigueur didactique du professorat les sujets les plus ardus de la métaphysique, ne se fait pardonner l'aridité de ses définitions que par une extrême vigueur de style, et en multipliant les plus riches nuances sur la trame de ses interminables raisonnemens. Souvent même cette verve d'argumentation s'élève à une véritable éloquence, comme dans le discours que tient Paracelse à son confident Festus et à Michal, la fiancée de cet ami dévoué, lorsqu'ils veulent le dissuader de quitter Wurtzbourg. Tous deux l'ont accusé de mépriser le passé, de trop compter sur lui-même et sur sa force isolée de tout enseignement :

« Je comprends vos tendres craintes; mais ce n'est point à la légère que j'ai cessé de croire à ces trésors si haut prisés par vous, aux travaux, aux préceptes de l'antique sagesse. La vérité est en nous. Quoi que vous en puissiez croire, elle ne nous vient pas du dehors; il est un centre dans chacun de nous où elle séjourne splendide et complète. Notre chair grossière enserre de murailles massives et redoublées cette perception sincère et parfaite qui est le vrai. L'erreur est le résultat de ces liens de la matière qui la surchargent et l'aveuglent; savoir consiste plutôt à dégager, en lui ménageant une issue, cette lumière emprisonnée qu'à donner accès aux prétendues clartés du dehors. Guettez de près la

démonstration, la naissance d'une vérité : vous remonterez aisément à cette source intime où se cache la lumière amoncelée, que le hasard en extrait rayon par rayon. Le hasard, dis-je, car si nous ignorons encore d'où ces rayons viennent, de même nous méconnaissons ce qui leur ouvre les portes du cachot obscur. Bien des hommes ont vieilli parmi les livres, et sont morts endurcis dans leur ignorance aveugle, dont l'insouciante jeunesse avait promis ce que n'ont pas tenu leurs labeurs presque séculaires. Et tout au contraire, il est arrivé souvent à tel promeneur d'automne, aussi libre d'esprit que les insectes bourdonnant au soleil, d'émettre une sublime vérité, — produit mystérieux, spontané, tel que le promontoire de nuages sorti tout à coup des vapeurs invisibles (1). »

Ce passage est doublement remarquable en ce qu'il n'indique pas seulement l'ordre de pensées où nous transporte *Paracelsus*, mais semble faire partie du programme poétique de Browning. Lui aussi, contempteur hardi du passé, chercheur de formes nouvelles, lui aussi se fiera surtout à l'inspiration intérieure et dédaignera de la soumettre aux préceptes d'une rhétorique surannée. Bien décidé à se passer de lecteurs s'il n'en trouve pas dont la croyance en lui soit complète, il ne court pas au-devant de l'admiration, il ne brigue pas les suffrages, et, plutôt que de courtiser les vivans, il évoquera autour de lui un auditoire de spectres. C'est en effet par une évocation de fantômes qu'il débute, lorsque, mécontent peut-être de l'accueil fait à *Paracelsus*, il écrit son second poème intitulé *Sordello* :

« Quiconque le voudra bien peut entendre raconter l'histoire de Sordello. Histoire ou conte, qu'importe? Qui me croit sur parole verra cet homme suivre sa fortune, tout comme moi, jusqu'au bout. Vous n'avez pour cela qu'à me croire. Me croirez-vous?

« Voici Vérone. Mais, avant tout, laissez-moi vous avertir que, libre dans mon choix, je n'aurais pas pris un rôle dans cette histoire qui pouvait être si bien contée par le héros lui-même, l'auteur s'effaçant de bonne grace et laissant à chaque auditeur le soin de compléter l'œuvre à son gré. En effet, si fier que je puisse être en voyant, au fond de ses vastes abîmes, le passé diviser ses flots écumeux pour laisser surnager, de tant de mémoires englouties, celle-ci, que ma prédilection aura sauvée, cependant, après ce premier triomphe, je prendrai grand plaisir à suivre, comme le plus inaverti des spectateurs, et sans savoir un mot de plus que vous, les phases de ce récit merveilleux. Il sied pourtant à quiconque risque un sujet nouveau, et crée de toutes pièces des hommes d'une race inconnue, de les produire lui-même, après avoir pris soin de crayonner le nom de chaque personnage à la bordure du costume qu'il porte, et de se tenir à côté d'eux, l'habit bariolé sur le dos, la longue baguette à la main, en bon et fidèle exhibiteur.

« Donc, cette fois, me voici vous faisant face, amis appelés des quatre coins du monde, braves gens tombés du ciel ou vomis par l'enfer pour écouter l'histoire que je me propose de dire. Et, convenez-en, les poètes ont beau jeu à ma-

(1) I understand these fond fears just express'd, etc. (*Paracelsus*, p. 36 et 37.)

nier habilement la drague qui leur fournit, faute d'auditeurs vivans, les morts retirés du fin fond des ondes. On nargue ainsi le Destin, qui prétendrait vous imposer silence parce qu'il peut vous refuser de vrais yeux à faire briller, de vrais cœurs à torturer, de vrais fronts à dérider autour de vous. Je sais, pour ma part, quelque chose de ses rigueurs; mais il est un pays où il perd ses droits, où beaucoup de sympathies me sont acquises. — Beaucoup? me demande maint railleur. — Les voici, mécréant! — Admirez la foule que je rassemble; sur ces visages ranimés vous ne trouverez guère l'empreinte funeste du trépas. Il n'a rien moins fallu, toutefois, pour les décider à goûter encore l'air des vivans, que le désir bien naturel de voir leurs successeurs à l'œuvre. — Salut à mon auditoire défunt! — Ils s'asseoient les uns près des autres, chaque spectre tâchant de paraître aussi peu mort que possible, frères et frères mêlant leur froide haleine. Critique à l'esprit subtil, je te vois d'ici près de..... Mais n'allons pas troubler un seul de ces miraculeux spectateurs, ni fâcher la Mort, qui me les prête à grand'peine.

« Amis! — je parle aux vivans pour tout de bon, — n'allez pas, sur cette évocation funèbre, croire qu'un éloge judicieux me fâche, moi qui guetterai au contraire toute occasion d'exciter vos caressantes approbations, et cela, crainte de vous voir endormis. — Maintenant, Vérone, il est temps de te montrer, etc. (1). »

Rien ne donne, mieux que cette entrée en matière, l'idée d'un parti pris audacieux, d'une indépendance hautaine, d'une fantaisie qui se proclame reine et maîtresse, dût-elle manquer de sujets et trôner dans la solitude. Faudrait-il néanmoins la prendre au mot? Un poète quelconque peut-il de bonne foi se montrer insensible à l'approbation contemporaine, se résigner à n'être applaudi que par des fantômes? Que d'autres l'admettent. Pour nous, après les mille sorties de nos poètes cavaliers, nous savons ce que valent ces apostrophes, ces airs dégagés, ces désintéressemens d'emprunt, étalés à grand bruit pour faire effet.

C'est encore une ressource de mise en scène que l'obscurité calculée. Browning en abuse quelquefois. Il l'a outrée dans *Sordello*. Nous ne saurions dire comment se passent exactement les choses chez nos voisins; mais, dans ce bon pays de France, nous n'oserions garantir qu'il se trouvât six personnes, des plus curieuses et des plus alléchées par la difficulté, capables de s'appliquer à démêler, derrière les nuages dont il a pris plaisir à l'entourer, le roman décousu de Browning. A quoi vont, cependant, ces ténèbres volontaires? Et pour qui ces ombres multipliées à dessein? Le vulgaire, auquel le poète le plus sublime n'est pas dispensé de songer, s'arrête épouvanté devant une si longue énigme. Les connaisseurs, depuis long-temps au fait des artifices littéraires, savent bien que la force et la clarté, la pleine lumière et la sincère beauté, vont ordinairement de compagnie, que les natures incomplètes, les idées fausses, les drames invraisemblables, comme tout ce qui est suspect,

(1) Who will, may hear Sordello's story told, etc.
(SORDELLO, *Book the first*.)

douteux, de mauvais aloi, recherchent le demi-jour et ses illusions. Ceux-ci ne tomberont pas dans le piége. Restent, il est vrai, quelques *dilettanti* prétentieux qui, s'attachant volontiers aux choses bizarres, aux génies incompris, et tout fiers d'avoir un goût à eux, feignent de se passionner pour ce qui a rebuté le plus grand nombre des juges. Nous ne savons quel prix leurs suffrages peuvent avoir aux yeux de certains écrivains épris d'une gloire exceptionnelle, mais il nous paraîtrait sage de ne les briguer jamais. Tel applaudissement équivaut pour nous à une attestation de mauvais goût, et un homme bien avisé ne se consolera jamais de ces approbations à contresens.

L'époque choisie par Browning pour y placer son second récit semblerait présager un tableau violent des mœurs italiennes au moyen-âge. C'est le moment où l'empire allemand est aux prises avec les communes confédérées de l'Italie, combattant au nom du pape et de l'indépendance nationale. Chacun a pu se faire une idée de ces luttes acharnées entre guelfes et gibelins, où la bourgeoisie des villes, excitée par les évêques, guerroyait contre les nobles, tour à tour soutenus ou réprimés par leur impérial suzerain. On a lu, dans l'érudit ouvrage de Sismondi, sinon dans les vers de Gunther ou dans la chronique d'Otton de Frisingue, les horribles détails de ces révoltes populaires, de ces tyranniques vengeances, qui peu à peu avaient effacé partout l'idée du droit et donné toute licence au crime fier de sa force. En déplorant ces épouvantables vicissitudes, on ne peut en méconnaître le caractère vivant, animé, pittoresque. Ces cités qui marchent au combat, emmenant avec elles, en guise de palladium, leur *carroccio* surmonté de l'image du Christ en croix, et l'étendard de la ville entre deux voiles blanches; ces empereurs qui reviennent de la croisade, suivis de bandes sarrasines, et lancent les soldats de Mahomet contre les troupes du pape; Rome, s'efforçant de renaître à la vie républicaine, et plaçant un patrice à la tête du sénat; les noms même de tous ces prétendans qui se heurtent et se mêlent dans l'arène sanglante : Barberousse, Henri-le-Lion, Ezzelin-le-Féroce, donnent un cachet singulier à ces guerres acharnées. Ajoutez que tout alors est symbole, image, et amuse l'œil. Va-t-on réclamer justice, on se présente portant la croix. L'empereur, entrant en Italie, devait faire halte dans la plaine de Roncaglia : tous les chevaliers tenant fief de l'empereur, convoqués par le héraut de la cour, devaient se trouver dans la plaine autour d'un bouclier attaché à un poteau de bois; tous, ainsi que leurs feudataires nobles, devaient garder le prince pendant la première nuit. Le lendemain on faisait un appel, et quiconque avait manqué à ce devoir d'honneur était dépouillé de son fief. On n'en finirait pas à énumérer toutes les curiosités de ce temps; toutefois nous ne conseillerons jamais de les aller chercher dans Browning. Ce n'est pas qu'il les ignore : son érudition est au contraire surabon-

dante; mais elle porte sur des minuties et, — ce qui est un grave défaut, — elle néglige toute sorte d'éclaircissemens, supposant à chaque lecteur une science spéciale qu'il est bien rare de rencontrer, même chez les plus instruits. C'est ainsi que dès le début, et en quelques vers seulement, Browning met en jeu une multitude de personnages, sans prendre garde que, faute de quelques explications nécessaires, ils n'auront aucun caractère ni aucun sens. Le comte de Saint-Boniface, seigneur de Vérone, Azzo d'Este, Taurello Salinguerra de Ferrare, Ezzelin Romano, l'empereur, le pape, la ligue lombarde, font irruption sur la scène, et c'est seulement avec le plus grand effort d'attention que l'on parvient à discerner leurs rapports d'alliance ou de guerre, leur rôle dans les discussions politiques de l'Italie. Avec cette méthode de donner tête baissée *in medias res*, on déroute la pénétration et la bonne volonté les plus dévouées. Ce cliquetis de noms inconnus, de faits oubliés ou nouveaux, emportés dans le courant d'un vers rapide, concis, sautillant, obscur, est vraiment effrayant. Si vous persistez, nonobstant ces premières difficultés, à chaque page vous rencontrerez de nouveaux personnages, de nouvelles allusions, de nouvelles énigmes, et pas une halte, pas un résumé, rien qui vous permette de reprendre haleine, de récapituler, de classer les élémens confus de cette épopée inextricable. Le style est à l'avenant du récit. Chaque phrase, prise à part, est comme un petit chaos où les nuages se pressent, passent les uns devant les autres, s'enchevêtrent, se brisent, s'effacent. L'architecture a eu jadis des caprices analogues : elle aimait à compliquer la distribution intérieure des maisons féodales, à cacher de sombres cabinets dans les détours de tortueux corridors, à creuser dans l'épaisseur obscure du granit des labyrinthes sans issue. Alors, du moins, ces fantaisies étaient en rapport avec les mœurs. La tyrannie avait besoin d'impénétrables recès, d'oubliettes aveugles; menacée et soupçonneuse, il lui fallait de secrètes issues pour se dérober aux assassins, de sonores réduits où les complots à voix basse avaient des échos imprévus. De nos jours, cependant, à quoi serviraient tant de précautions? Aussi ne songe-t-on guère qu'à se ménager l'air le plus pur, la plus abondante lumière, et l'art, selon nous, trouve encore assez de ressources dans la recherche savante du bien-être inconnu à nos devanciers. Pourquoi n'appliquerait-on pas à la poésie cette règle salutaire du progrès? Et ne lui doit-on pas de l'avertir quand on la voit se méprendre à ce point, qu'elle croit grandir dans les ténèbres, gagner en force ce qu'elle perd en simplicité, dominer parce qu'elle rebute?

Du reste, à propos de *Sordello*, Browning a reçu du public une leçon sévère. Ceux-là même qui avaient salué le plus volontiers les promesses de *Paracelsus* se refusèrent à en voir l'accomplissement dans un mélodrame prétentieusement rimé, qui avait pour mérite supé-

rieur l'attrait d'un logogriphe en six chants. On avait lu vingt fois, plus clairement et plus agréablement écrite, l'histoire de cet enfant royal que l'on élève sous un faux nom pour le dérober aux dangers de sa naissance; heureux tant qu'il végète dans une favorable obscurité, misérable et frappé de mort quand les événemens l'arrachent à son humble fortune, à ses rêves de poète, pour le mêler aux terribles conflits de l'ambition politique. Il n'y avait ni dans ce sujet trivial, ni dans la bizarrerie des moyens employés pour le rajeunir, de quoi balancer les fatigues d'une lecture pénible. Ce poème n'obtint d'autre succès que de rallier autour de Browning une petite église de novateurs à tout prix, lesquels s'obstinèrent à voir en lui un descendant direct de Shakespeare, méconnu pour un temps, mais qu'il faudrait bien un jour, bon gré, malgré, accepter pour tel.

Leurs conseils sans doute agirent puissamment sur l'imagination du poète et lui donnèrent le change sur sa véritable vocation. L'auteur de *Sordello* tenta presque immédiatement le théâtre, où, plus que partout ailleurs, il devait échouer. Le théâtre, en effet, veut avant tout des conceptions claires, une imagination maîtresse d'elle-même, un esprit symétrique et méthodique. Autant le lecteur est patient, autant il met de zèle et d'humilité à suivre le poète partout où celui-ci le veut conduire, — dût-il en fin de compte juger qu'on lui a imposé des efforts inutiles et mal payés, — autant le spectateur va droit au fait et veut être immédiatement au courant de ce qui se passe. Avec lui, point de longues ambages, point de vaines et capricieuses excursions. Armé d'une logique bornée, mais rigoureuse, il n'admet de mystère que la dose voulue pour entretenir jusqu'au bout la curiosité nécessaire. Toute autre incertitude le décourage, l'impatiente et l'irrite. Les recherches du style lui doivent être cachées, et il est un art tout particulier de rendre supportables les plus belles effusions lyriques, dangereuses pour peu qu'on les prodigue. Or, Browning, on peut bien s'en douter déjà, n'était pas l'homme prudent et réfléchi que la scène demande. Confiant, osé, persuadé, à tort ou à raison, que son génie et son obstination prévaudraient sur toutes les résistances, il se crut probablement appelé à régénérer l'art dramatique, et ce ne fut pas trop d'une double épreuve pour lui ôter cette illusion.

Des deux pièces qu'il a fait représenter, — *Strafford*, tragédie historique, jouée à Covent-Garden, et *A Blot in the Scutcheon* (*une Tache sur l'Écusson*), drame romanesque joué à Drury-Lane, — la dernière surtout mérite de nous arrêter. C'est l'histoire d'une jeune fille noble, Mildred Tresham, restée après la mort de ses parens sous la tutelle de son frère Thorold. Un instant de faiblesse a fait d'elle la maîtresse du comte Mertoun; mais cette faute est secrète, et le déshonneur auquel les Tresham sont exposés si elle éclate, la *tache* qui souillerait alors leur

noble *écusson*, peuvent encore être évités. Mertoun vient en grande pompe solliciter la main de Mildred; son rang, sa beauté, sa jeunesse, ses immenses domaines justifient cette demande, bien accueillie par Thorold. Il semble donc que l'hymen va tout réparer et couvrir de ses voiles sacrés la faute de la jeune fille; toutefois ce n'est là qu'un trompeur sourire de la destinée. Le vieux Gérard, serviteur de Tresham, garde un visage triste au milieu des fêtes qui se préparent. Il sait qu'il n'a qu'un mot à dire pour que le mariage projeté devienne impossible, et sa fidélité lui prescrit impérieusement de ne rien cacher à son maître. Lord Tresham, l'orgueilleux frère de Mildred, apprend donc que sa sœur, cet ange de pureté, cette hermine gardée de toute souillure, reçoit les visites nocturnes d'un jeune homme inconnu. Vainement il voudrait douter de cette vérité cruelle : Gérard est un irrécusable témoin, et d'ailleurs il offre la preuve de ce qu'il avance. Avant de sévir, lord Tresham veut avoir une entrevue avec sa sœur, l'amener à un aveu, sonder ce cœur perverti. A peine en peut-il croire ses oreilles lorsque Mildred, avertie par lui qu'il la sait coupable, se déclare prête à épouser le jeune comte. Il y a ici une absurdité tellement palpable et en même temps si peu facile à supposer, qu'une citation textuelle devient nécessaire :

« TRESHAM. — Dois-je me taire ou parler?

MILDRED. — Parlez!

TRESHAM. — Soit. Est-il une accusation que les hommes,... un homme du moins pût porter contre vous,... et que vous ayez voulu me cacher?... Je ne croirai jamais que le mensonge puisse avilir vos lèvres. Dites-moi seulement : Pareille accusation n'existe pas... et je vous croirai, fallût-il pour cela refuser de croire le monde entier,... un monde d'hommes meilleurs que je ne suis, de femmes telles que je vous suppose. Parlez! (Mildred se tait.) Rien? Expliquez-vous donc! que tout s'éclaircisse; ôtez quelque chose à ce poids sous lequel je descends plus bas que la tombe... Rien encore? Allégez, Mildred, allégez ce poids mortel. Ah! si je pouvais prendre sur moi de répéter ce qu'ils disent contre vous! Le dois-je, Mildred?... Toujours ce silence?... (Après une pause.) Est-il vrai que vous recevez un amant, chaque nuit, chez vous? (Après une nouvelle pause, et d'un ton plus bref.) Alors, son nom?... Jusqu'à présent, vous seule occupiez ma pensée. Maintenant, son nom!

MILDRED. — Cherchez, Thorold, une expiation à mon crime, si tant est qu'il puisse être expié. Faut-il vous dire que j'endurerai tout et vous bénirai, que mon ame appelle le feu purificateur où ses souillures seront dévorées? Mais ne me rendez pas plus coupable encore. Assez d'infamie comme cela. Je ne puis révéler ce nom.

TRESHAM. — Jugez donc vous-même! Que dois-je faire? Prononcez..... Cette journée, de manière ou d'autre, s'achèvera pour nous deux; mais, demain, le comte se hâtera de venir... Hier, d'après votre désir, une lettre de moi lui a prescrit de se rendre ici. Cela dit tout; le reste se devine : « Sa demande a trouvé

grace devant vous... » Maintenant dictez-moi la lettre qui doit démentir la promesse ainsi faite; trouvez les mots dont je dois me servir.

MILDRED. — Mais, Thorold, — si je le recevais comme il s'attend à être reçu?

TRESHAM. — Le comte!

MILDRED. — Je suis prête à l'accueillir.

TRESHAM, se levant, indigné. — Holà! Guendolen!

(ENTRENT GUENDOLEN ET AUSTIN) (1).

TRESHAM. — Guendolen, et vous aussi, Austin, soyez les bien-venus. Regardez de ce côté. Vous voyez bien cette femme...

AUSTIN et GUENDOLEN, stupéfaits. — Quoi! Mildred...

TRESHAM. — Celle qu'on appelait Mildred autrefois, et maintenant une fille perverse qui chaque nuit, — lorsque les habitans de la maison paternelle sont livrés au sommeil, — reçoit, la perfide et l'infâme, le complice de ses plaisirs criminels... oui, sous ce toit qui vous abrite, Guendolen, et vous, Austin, sous ce toit que tour à tour ont habité mille Tresham, dont aucun, Dieu merci, ne ressemblait à cette misérable. »

Dans une situation pareille, en face d'une si violente accusation, victime d'un malentendu si évident et si facile à éclaircir, comprend-on que Mildred se taise? Il le faut cependant, car toute la pièce repose sur l'erreur où demeure Tresham. Du reste, ce n'est qu'une des mille invraisemblances à relever dans cette fable singulière. Ainsi Mildred, après l'étrange scène que nous venons de lire, ne juge pas à propos de contremander Mertoun, qui, le soir même, doit se rendre secrètement chez elle. Expliquez-vous, si vous le pouvez, l'imprudence aveugle de ces deux amans, et le peu de souci que témoigne le comte pour l'honneur de celle qui, le lendemain même, va devenir sa femme; expliquez-vous encore que la rage de Tresham contre l'audacieux inconnu surpris par lui sous le balcon de Mildred ne s'apaise pas quelque peu lorsque, ce naïf séducteur venant à jeter son masque, il reconnaît le fiancé de sa sœur. Mais non : bien que la réparation de l'outrage fait au nom des Tresham soit assurée s'il laisse la vie à Mertoun, Thorold se croit tenu de provoquer et d'immoler ce pauvre jeune homme qui ne fait pas mine de vouloir sérieusement se défendre; après quoi le drame finit par le trépas du frère vengeur et de la sœur coupable, Austin et Guendolen restant seuls au monde pour que l'écusson si bien lavé dans ces flots de sang n'aille pas s'écarteler avec quelque autre blason moins illustre.

Browning n'a pas écrit moins de six autres pièces, tantôt pour la scène, tantôt pour la lecture, et qui ont été réunies par lui dans un

(1) Austin est le frère cadet de lord Tresham; lady Guendolen est leur cousine et l'amie de Mildred.

recueil intitulé *Cloches et Grenades* (*Bells and Pomegranates*) (1). A part l'une de ces pièces, *the King Victor and the King Charles*, qui roule sur l'abdication de Victor-Amédée de Savoie et sa malheureuse tentative pour reprendre ensuite la couronne (1730-31), toutes sont du ressort de la fantaisie, comme la plupart de celles qui composent *le Spectacle dans un Fauteuil* de M. Alfred de Musset. Cependant, à l'exception de deux petits proverbes rimés, *Pippa Passes* et *A Soul's Tragedy*, nous ne croyons pas nous tromper en affirmant qu'elles ont toutes été composées avec l'espoir et l'arrière-pensée de les produire sur le théâtre. L'une de ces comédies, *Colombe's Birthday*, pouvait s'y présenter au même titre que le *Hunchback*, la *Love-Chase* ou le *Woman's wit* de Sheridan Knowles. C'est, comme ces dernières, ce que nos ancêtres littéraires appelaient une comédie héroïque, c'est-à-dire une intrigue romanesque mêlée de quelques scènes destinées à faire sourire les spectateurs, et généralement dénouée à l'amiable, sans poison, ni blasphème, ni poignard. *Le Prince jaloux*, de notre Molière, et même ses *Amans magnifiques* (si vous en retranchez les dryades dansantes et les voltigeurs sautant sur des chevaux de bois), donneraient une assez juste idée du ton général de ces compositions, que certains écrivains de nos jours ont vainement essayé de réhabiliter.

Colombe de Ravestein est duchesse de Juliers et Clèves (arrangez ceci avec les annales du XVIIe siècle). Une année à peine s'est écoulée depuis qu'on est allé la chercher dans son couvent pour lui poser sur le front la couronne ducale, et déjà il lui est donné de connaître l'inconstance de la fortune. Le prince Berthold, appuyé par le pape, l'empereur, le roi d'Espagne et le roi de France, vient, en vertu de droits plus ou moins équivoques, revendiquer le duché, qu'il déclare usurpé par sa cousine Colombe. A peine ce formidable prétendant approche-t-il des frontières, que tous les courtisans de la jeune princesse, au lieu de prendre les armes, en champions galans, pour Dieu et leur dame, s'éclipsent prudemment l'un après l'autre. Elle resterait absolument seule et sans protection, si le hasard, et l'amour, volontiers de concert avec le hasard, ne lui suscitaient un généreux défenseur dans la personne de maître Valence, simple avocat de Clèves, chargé par ses concitoyens de

(1) Un mot sur ce titre bizarre. Browning prétend qu'il a voulu indiquer par là son désir « d'alterner ou de confondre la musique et l'éloquence, la mélodie et la pensée, le sens et le rhythme. — Ceci, ajoute-t-il, eût paru prétentieux à exprimer autrement; c'est pourquoi j'ai choisi la forme symbolique. Or, dans la langue des rabbins et des pères, les deux mots ci-dessus ont souvent le sens que je leur donne. Une autre acception est celle-ci : *la foi et les bonnes œuvres*. Laquelle des deux avait en vue Giotto quand il plaçait une grenade dans la main de Dante? et Raphaël, quand il couronnait des fleurs du grenadier (dans la *Camera della Segnatura*) le front de sa Théologie? »

porter leurs doléances à la princesse. Ébloui de sa beauté, touché de ses malheurs, indigné des trahisons qui l'entourent, Valence se dévoue, corps et ame, à la duchesse abandonnée. Il l'éclaire sur ses droits, il dirige ses démarches, il plaide sa cause, il soulèverait au besoin, pour elle, les bourgeois de Clèves, qui entreraient en campagne commandés par ce jeune et valeureux avocat. Son dévouement inattendu lui vaut la confiance entière, puis la reconnaissance attendrie de sa noble protégée. Ces deux sentimens font en elle de si rapides progrès, que, lorsque Berthold, ébranlé par les raisonnemens de Valence et séduit par la beauté de Colombe, se montre disposé à transiger, à l'aide d'un bon mariage, sur les droits respectifs que sa cousine et lui pourraient faire valoir, cet expédient si naturel révolte la princesse, comme un acte de monstrueuse ingratitude. Elle hésite cependant entre les deux rivaux, l'un qui semble lui faire grace en l'épousant, l'autre qui brûle silencieusement pour elle d'une flamme pure et discrète; mais tous les cœurs sensibles ont déjà pressenti son choix. L'amour désintéressé l'emporte sur les calculs ambitieux. Colombe, qui, pour son anniversaire, doit un présent à chacun de ses amis, fait à Valence le plus beau de tous : elle se donne elle-même à lui, laissant à Berthold la tranquille possession de son beau duché.

C'est presque au hasard, et de souvenir, que nous comparions les drames de fantaisie aux comédies héroïques d'autrefois. En y songeant mieux, il nous revient à la mémoire une scène des *Amans magnifiques* tout-à-fait semblable à celle où Valence porte à la princesse les propositions conjugales du duc Berthold. C'est la scène où le général Sostrate, chargé par le prince Iphicrate et le prince Démoclès d'expliquer leurs vœux à la princesse Ériphile, dont il est lui-même épris, remplit, à son grand ennui, cette délicate mission. Les curieux peuvent la relire et comparer (1).

Ni le *Return of the Druses* ni *Luria* ne sauraient être pour nous l'objet d'une étude approfondie. Dans la première de ces tragédies, Browning a mis en scène un imposteur qui se fait passer pour prophète, afin de soulever une colonie druse, établie dans une des îles Sporades, contre les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean. L'héroïne de la pièce est une jeune vierge du Liban, partagée entre le retour affectueux qu'elle accorde à l'amour d'un des chevaliers chrétiens et l'éblouissante perspective d'épouser un homme investi par le ciel même d'un caractère sacré. Ce conflit de passions donne lieu à une scène dont l'idée est assez belle. Anael, la jeune enthousiaste fanatisée par les exhortations de Djabal, le faux prophète, a pénétré dans l'appartement du préfet des hospitaliers,

(1) *Colombe's Birthday*, act. IV, sc. IV. — *Les Amans magnifiques*, act. II, sc. IV, et act. IV, sc. VII.

et, croyant obéir à Dieu, elle l'a poignardé. Djabal, à qui ce meurtre était dévolu, arrive après qu'il est commis, et trouve sa complice encore couverte du sang qu'elle vient de répandre. Dans le trouble des premières explications, il lui laisse entrevoir qu'il n'est pas, comme elle le croit, un envoyé céleste, et l'innocente jeune fille se trouve alors en face d'un crime horrible, sans excuse, dont le poids l'écrase.

Djabal. — Non, je ne suis pas Hakim.... Djabal est mon véritable nom. J'ai menti, et cet affreux malheur est venu de mes mensonges. Non... Écoute-moi, tu m'accableras ensuite de tes mépris... Aujourd'hui et pour toujours, ton crime est à moi... Pense un instant au passé.

Anael, se parlant à elle-même. — Ai-je frappé un seul coup?... ou deux coups? ou un plus grand nombre?

Djabal — ... J'étais venu pour ramener ma tribu vers ces lieux où dort, parmi les ténèbres, Bahumie le rénovateur. Anael.... quand je vis mes frères, je me dis : Il faudrait un miracle.... Et quand je t'eus vue : Le miracle se fera!

Anael, à elle-même. — La tête a frappé le seuil de la porte méridionale.

Djabal. — .... Une ame pure ne suffisait pas à cette vaste entreprise. Peu à peu je m'engageai... Je croyais que le ciel serait avec moi.... J'affirmai qu'il s'était déclaré.

Anael. — Est-ce le sang versé qui fait germer tous ces rêves?... — Voyons, quelqu'un ne disait-il pas là, tout à l'heure, que tu n'étais pas Hakim? Mais tes miracles? mais ce feu qui se jouait, sans te blesser, autour de ton corps?... (Changeant tout à coup d'accent.) Ah! vous voulez m'éprouver... Vous êtes encore notre saint prophète?...

Après un moment de douloureuse attente, elle se jette dans les bras de Djabal, convaincue qu'il a voulu l'éprouver et honteuse des soupçons qu'il semble avoir conçus; mais il s'éloigne silencieusement d'elle, honteux lui-même de cette confiance si aveugle, si persistante. Le voile tombe alors des yeux d'Anael, qui maudit d'abord l'indigne artisan de tant de fraudes. Après ce premier élan de fureur, le dévouement reprend tout à coup son empire sur cette ame généreuse.

Anael. — Suis-moi, Djabal!

Djabal. — Où faut-il te suivre?

Anael. — A la honte. Je la partagerai avec toi. Ne vaut-il pas mieux en finir d'un seul coup avec ces tortures? Qu'ils te raillent, ces frères si crédules! Que Loys lui-même t'insulte et te raille! Viens à eux, ta main dans ma main... Marchons.

Djabal. — Où veux-tu m'entraîner?

Anael. — Où? — Devant ces Druses que tu as trompés. Maintenant que tu touches à ton but, avoue, — je t'aime encore, — avoue l'imposture dont tu t'es servi. — Peut-être ne t'ai-je jamais autant aimé. — Viens affronter l'infamie. — Oui, je t'aime, et te préfère à tous.... J'accepte le déshonneur au lieu du triomphe; l'homme à la place du dieu. — Viens donc (1)!... »

(1) *The Return of the Druses*, acte IV, sc. I.

Djabal se sent incapable d'un si noble sacrifice. Anael s'éloigne, et, dénonçant ses projets, elle est sur le point de les faire avorter. Toutefois, au moment suprême, lorsqu'un mot de sa bouche peut détruire l'enthousiasme des Druses pour leur faux prophète, lorsqu'elle voit Djabal à sa merci, la pitié, l'amour, l'emportent. Elle s'est empoisonnée et tombe morte à ses pieds, après l'avoir proclamé Hakim. Les Druses voient dans le trépas d'Anael le châtiment de ses blasphèmes et la preuve manifeste de l'intervention divine en faveur de leur chef. L'occasion serait belle pour briser leur joug et les ramener au Liban; mais Djabal, renonçant à ses ambitieux projets, se poignarde sur le corps de la jeune fille morte pour lui.

Luria, comme Othello, est un capitaine more au service d'une république italienne. Florence, ingrate envers lui, n'en est pas moins l'objet de son entier dévouement. Tandis que cette démocratie soupçonneuse l'entoure d'espions, tandis qu'elle cherche à glisser la trahison jusque dans les baisers de sa maîtresse, tandis qu'elle lui prépare, au lieu du triomphe, un jugement et un trépas ignominieux, Luria, qui n'ignore aucune de ses perfidies, lui reste fidèle envers et contre tous, quitte à mourir, le cœur brisé, quand il aura fait triompher ses armes et vaincu les troupes de Lucques. C'est là son unique vengeance, c'est là aussi le dénoûment du drame, qui rappelle à certains égards les principales situations du *Carmagnola* de Manzoni.

A côté de ses tragédies et de ses comédies fantastiques, Browning a placé, dans son dernier recueil, ce qu'il appelle *Dramatic Lyrics*, c'est-à-dire de petites poésies, la plupart, en effet, reposant sur une action qui, développée, deviendrait un drame. La *Doloridà* de M. de Vigny, *Jeanne la Rousse* de Béranger, mais surtout certaines ballades allemandes, comme *le Chasseur sauvage* de Burger, *l'Infanticide* de Schiller, la *Lorelei* de Clément Brentano, *Dame Sièglinde* de Louis Uhland, *le Prince le plus riche* de Justin Kerner, donnent, avec des nuances bien différentes, une idée de ce genre mixte. C'est là qu'on peut le mieux, et aussi le plus favorablement, apprécier les qualités du jeune poète anglais. L'énergie soutenue de son style, pénible dans un drame de longue haleine, éclate dans un cadre plus resserré. L'effort laborieux, le manque de naïveté, s'aperçoivent moins; et, si Browning n'avait point fait de drames, on le jugerait, sur ces courtes ballades, doué de toutes les qualités qui font réussir au théâtre. *Le Laboratoire, le Confessionnal*, par exemple, sont des tragédies résumées, où la passion la plus délirante s'exprime avec une formidable violence. L'une nous transporte dans un cabinet d'alchimiste, où, masquée de verre et penchée sur le creuset fumant, une grande dame, que torture la jalousie, attend le poison destiné à sa rivale.

LE LABORATOIRE.

« Il est avec elle; ils savent que je les sais ensemble. Ils s'imaginent que je verse des larmes, et ils rient; ils rient de moi, qu'ils croient priant pour eux dans les désertes profondeurs de l'église. — Mais je suis ici.

« Broie, humecte, pétris tes pâtes! Bats, pile à loisir tes poudres! Est-ce que je suis pressée, moi? Assise à contempler ton étrange entourage, je m'y plais mieux qu'au milieu des hommes qui m'attendent pour danser au bal du roi.

« Ce qui est dans ce mortier, tu l'appelles une gomme? — Ah! le bon arbre, d'où tombent ces larmes d'or! Et dans cette buire de cristal, cette liqueur d'un bleu si doux, qui promet une saveur exquise, est-ce du poison?

. . . .

« Hâtons-nous! As-tu fini?... Cette liqueur est trop sombre. Pourquoi n'a-t-elle pas l'aspect flatteur, attrayant, de l'autre breuvage? Il faut que le venin vengeur devienne plus brillant à l'œil, il faut qu'*elle* le contemple et l'admire, qu'*elle* l'essaie et s'y délecte, qu'*elle* le préfère et s'y arrête long-temps.

« Rien qu'une goutte? — Songes-y, elle n'est pas frêle et petite comme moi. — C'est par là qu'elle l'a séduit.— Ceci ne suffira jamais pour ôter leur ame à ces grands yeux pleins d'une mâle ardeur, — pour arrêter le sang magnifique qui va et vient dans ces puissantes veines.

« Car la nuit dernière encore, tandis qu'ils se parlaient tout bas, j'ai tenu mes yeux sur elle, pensant que ce regard, si je pouvais le tenir sur elle durant la moitié d'une minute, la renverserait, flétrie, à mes pieds. Elle n'est pas tombée. — Et ceci suffirait?

« Non que je veuille lui épargner la souffrance. La mort doit être lente et sa trace profonde. Mords, noircis, calcine ce corps si charmant. Certes *il* n'oubliera pas le visage de la mourante.

« Est-ce fait? — Prends ce masque. Oh! va, ne crains rien; il doit la tuer; je ne m'exposerai pas à le perdre, — ce précieux poison acheté au prix d'une fortune. — D'ailleurs, s'il la tue, elle, peut-il me nuire?

« Et maintenant, à toi tous mes joyaux, gorge-toi d'or à ton gré. Tu peux aussi, vieillard, tu peux, si cela te tente, baiser mon front, même baiser mes lèvres;... mais secoue de mes vêtemens ces cendres dont l'horreur trahirait ma vengeance. — Je serai bientôt au bal du roi (1). »

Ou nous nous trompons fort, ou *le Confessionnal* est emprunté à l'un de ces vifs saynètes dans lesquels l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* s'est plu à démonétiser l'inquisition. Seulement Browning a placé le récit de la trahison monacale dans la bouche de la femme même qui en est l'instrument et la victime (2); cette femme raconte par quels artifices on lui a persuadé de dénoncer elle-même son amant, et comment elle l'a vu, sur l'échafaud, subir l'ignoble supplice de la *garote*. Puis, se livrant à sa fureur :

(1) *Dramatic Romances and Lyrics*, p. 11.

(2) On peut comparer avec le poème de Browning le saynète du *Théâtre de Clara Gazul* intitulé *le Ciel et l'Enfer*.

« Mensonge, tout est mensonge! s'écrie-t-elle; leurs prêtres, leur pape, leurs saints, leur....., tout ce qu'ils redoutent, tout ce qu'ils espèrent, mensonges, infâmes mensonges!... Point de ciel avec eux; avec eux point d'enfer. Et sur terre, avec eux, pas un recoin, fût-ce l'horrible cachot où mon corps est prisonnier, si je n'y puis crier vers Dieu et les hommes : — Ils mentent, ils mentent! Encore une fois ils mentent (1)! »

Les plus longs de ces petits poèmes sont presque toujours des narrations, des légendes, et presque toujours aussi le poète s'y efface pour laisser parler un des personnages fictifs qu'il évoque. Par exemple, s'il veut raconter l'histoire de ce chevalier qui, sur l'ordre de sa dame, alla chercher le gant qu'elle avait jeté dans une fosse habitée par des lions, Browning n'hésitera pas à faire intervenir notre poète Ronsard, comme truchement, entre lui et ses lecteurs. Ces fictions multiplient pour le poète les chances de manquer aux convenances du sujet. Nous savons bien que peu d'Anglais ont lu le poète vendômois, encore qu'il ait passé deux ans de sa vie au service de Jacques Stuart, et que l'infortunée reine Marie, qui se rappelait l'avoir eu à sa cour, envoyât des rosiers d'argent à celui qu'elle nommait « l'Apollon de la source des Muses; » mais enfin, la légende de Browning venant à passer sous les yeux de gens à qui l'ancienne poésie française n'est pas étrangère, on pourrait rapprocher avec quelque surprise cette muse

. . . . gâtant par son français
Des Grecs et des Latins les graces infinies

des vers que lui prête le poète anglais. Lisez l'ode *à la Rose*, ou *l'Institution pour l'adolescence de Charles IX;* puis, sans ménager la transition, passez à l'histoire du *Gant*, telle que Browning l'a rimée. Le contraste est vraiment gai.

« Hélas! disait un jour en bâillant le roi François, l'éloignement donne du prix à tout. Qu'un homme ait mille affaires sur les bras, la paresse lui semble avoir de merveilleuses douceurs. Oui, mais une fois qu'il a tout loisir, il ne demande plus que de nouveaux soucis. A peine avons-nous la paix depuis quelques jours, et je me prends à songer que la guerre est le seul vrai passe-temps. Les vers m'expliqueront-ils ceci, maître Pierre? Voyons ce que vous aurez à nous dire.

(1) It is a lie — their Priests, Their Pope,
Their saints, their... All they fear or hope
Are lies, and lies. . . . .
. . . .
No part in aught they hope or fear
No Heaven with them, no Hell, — and here
No Earth, not so much space as pens
My body in their worst of dens
But shall bear God and Man, my cry, —
Lies, — lies, again, — and still, they lie!
(*Dramatic Romances and Lyrics. — Spain, the Confessional*, p. 11.)

— Moi qui sans vanité ne suis guère en peine de citer mon Ovide : — Sire, répliquai-je, toute joie n'est que nuées, et les hommes sont autant d'Ixions abusés... — Ici le roi m'interrompt, et sifflant : — Laissons cela..., et allons voir nos lions. — Telle est la chance de quiconque se livre à son éloquence devant notre gracieux souverain (1). »

Jamais violon faux écorcha-t-il mieux vos oreilles que cette poésie familière, bavarde, légèrement ironique, se plaisant aux détails, et si peu grecque, si franchement anglaise? Browning peut, après tout, invoquer à sa décharge plus d'un illustre exemple. Le Beaumarchais de Goethe et la Jeanne d'Arc de Schiller sont tout aussi bizarrement accoutrés que le Pierre Ronsard du poète anglais.

La fuite d'une jeune duchesse allemande, qui, lasse de sa solitude orgueilleuse, se laisse enlever par une tribu de Bohêmes errans (2), et l'histoire bien connue du *Preneur de rats de Hameln,* — encore que nous préférions de beaucoup la ballade originale, si simple et si rapide, — prêtent moins à la critique, et cela par une raison très évidente : c'est que la fantaisie du poète, prenant ici ses coudées franches, se jouait dans cette région vague où tout est vraisemblable et facilement accepté. En revanche, le *David chez Saül* jure étrangement avec les traditions et le sentiment de la poésie biblique. C'est un air de cithare exécuté sur le cor anglais.

Certaines affectations nous gâtent le talent de Browning, en le montrant préoccupé de recherches puériles, toujours dédaignées de l'artiste qui voit en grand. Entre autres, nous citerons le mauvais goût qui lui fait si souvent placer deux tableaux dans le même cadre, comme si de cette juxtaposition il attendait les plus merveilleux effets, ou comme s'il voulait forcer le lecteur à trouver entre les deux poèmes ainsi rapprochés quelque lien mystérieux, quelque parenté philosophique. L'empoisonneuse et la blasphématrice, dont nous parlions tout à l'heure, sont ainsi reliées, on ne sait vraiment pourquoi, sous ce titre commun : *la France et l'Espagne* (*ancien régime*). Ailleurs nous avons *l'Italie en Angleterre et l'Angleterre en Italie,* c'est-à-dire les souvenirs d'un proscrit italien et ceux d'un voyageur anglais, tous deux racontant les impressions qu'ils ont reçues sous le ciel natal; ailleurs encore *le Camp et le Cloître,* brusque opposition entre le dévouement enthousiaste du soldat et les haines engendrées à l'ombre des retraites où croupit l'oisiveté monacale. Ici le jeune conscrit impérial vient en souriant mourir aux pieds de son général victorieux; là, parmi les fleurs et les parfums d'un riche jardin, un moine poursuit *in petto* d'imprécations venimeuses l'homme que la règle lui commande d'appeler « son

(1) *Bells and Pomegranates. — The Glove.*
(2) *Bells and Pomegranates. — The Flight of the Duchess.*

frère. » Certes, il n'y a point là matière à graves reproches, et ces combinaisons arbitraires n'ont rien au fond que de très innocent; mais l'innocence même de ces moyens, et l'espèce de manie qu'ils indiquent, a quelque chose de mesquin, d'apprêté, d'artificiel, qui nous rappelle malheureusement nos futilités romantiques d'il y a vingt ans.

Quelquefois une originalité de meilleur aloi, celle de la pensée, distingue ces monologues lyriques. Dans la pièce intitulée *Madhouse Cells*, le poète nuance bien la folie religieuse et la monomanie jalouse. On lit aussi avec intérêt, nonobstant sa prolixité, le discours d'un prélat italien sur son lit de mort, où le tourmente la singulière ambition d'une magnifique sépulture. Il explique à ses héritiers pourquoi il tient tant à ces splendeurs posthumes. De tout temps, une rivalité d'orgueil exista, dit-il, entre lui et un de ses compatriotes. Ils aimèrent la même femme, ils poursuivirent la même carrière, ils reposeront dans le même temple. Or, l'évêque a toujours eu le dessus. Jeune homme, il épousa celle qu'ils aimaient; devenu veuf, il a devancé son émule dans les honneurs ecclésiastiques, et maintenant, maintenant encore, il le veut éclipser par les décorations de son mausolée (1). Cette donnée, véritablement, n'est pas commune, et dérive d'une observation assez profonde, d'un coup d'œil assez juste jeté sur les étranges passions qui dominent l'homme. Voici une pièce, dans le même genre, dont nous essaierons de rendre l'aisance familière et l'horreur secrète. Un grand seigneur italien promène dans la galerie de son palais un officieux négociateur, venu pour conclure certaine affaire importante :

« Vous voyez, peinte sur ce mur, ma défunte duchesse. C'est une image vivante, un ouvrage vraiment merveilleux. Fra Pandolfo y consacra toute une journée ses mains actives, et voilà une figure immortelle. — Asseyez-vous donc, et regardez tout à votre aise. — J'ai voulu, sur-le-champ, vous nommer Fra Pandolfo, car les étrangers comme vous ne contemplent jamais cette physionomie frappante, ce regard plein d'ardeur et de passion, sans se tourner aussitôt vers moi; — moi seul écarte le rideau qui cache cette peinture, — et tous me demanderaient, s'ils l'osaient, comment ce regard singulier se trouve là... Vous ne serez donc pas le premier à m'interroger ainsi, et je veux vous répondre sans attendre vos questions.

« Ce n'était point la présence seule de son époux qui animait ainsi d'une lueur joyeuse le pâle visage de la duchesse. Que Fra Pandolfo vînt à dire : « Le man-« teau de madame cache un peu trop ses belles mains, » ou bien encore : « Le « pinceau ne saurait rendre ces roses, reflets du sang, qui viennent mourir sur « sa poitrine; » certes, elle ne prenait point ces paroles pour autre chose qu'un éloge courtois, mais elle n'en rougissait pas moins de plaisir. Elle avait un cœur... comment exprimer ceci?... trop facilement ému de joie, et qu'un rien faisait trop tôt palpiter. Elle aimait tout ce que rencontraient ses yeux, et ses yeux erraient

(1) *Bells and Pomegranates. — The tomb at St. Praxed's.*

volontiers de toutes parts. Tout la frappait au même degré. Le présent dont j'ornais son sein, les lueurs décroissantes du couchant, le rameau chargé de fruits que lui portait au jardin quelque niais empressé, la mule blanche sur laquelle, autour des terrasses, elle galopait, tout lui était sujet de douces paroles, ou au moins de rougissante émotion. Elle rendait grace aux hommes... certes, rien de mieux... mais elle les remerciait avec des façons... je ne saurais trop les définir... comme si elle eût mis au même rang le don que je lui avais fait d'un nom honoré depuis neuf siècles, et l'offrande insignifiante du premier venu.

« Qui s'abaisserait à blâmer sérieusement de pareils enfantillages? Eût-on toutes les délicatesses du langage, — et vraiment c'est de quoi je me pique le moins, — comment se faire comprendre à demi-mot d'une personne ainsi douée? Comment lui dire : « C'est ceci ou cela qui me choque en vous. Ici vous n'arrivez « pas au but, ici vous le dépassez? » Alors même qu'elle accepterait humblement ces leçons et n'engagerait pas une lutte d'esprit, alors même qu'elle se bornerait à s'excuser..., ce serait encore un abaissement, et je n'ai jamais voulu m'abaisser. Oh! certes, elle souriait si je venais à passer près d'elle; mais qui passait, après moi, sans obtenir le même sourire? Les choses allaient s'aggravant. Je dus parler en maître. De ce moment, tous sourires disparurent à la fois... La voilà, ma duchesse, à croire qu'elle est vivante...

« Si vous voulez maintenant vous lever, nous irons rejoindre en bas la compagnie. Je vous le répète, la munificence bien connue du comte votre maître me garantit amplement que toute prétention, raisonnable de ma part, quant à la dot, sera noblement accueillie. D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit, c'est sa charmante fille que j'ambitionne avant tout. Nous descendrons ensemble, mon cher monsieur... Remarquez aussi ce Neptune apprivoisant un cheval marin. On l'estime un morceau rare, et Claus d'Inspruck l'a fondu en bronze pour moi seul (1). »

On ne niera pas, nous l'espérons, qu'il n'y ait dans ce drame domestique, si froidement raconté, devant le portrait de la victime, par l'involontaire meurtrier, quelque chose qui glace et fait mal. Tant de jeunesse, de gaieté, de sympathies, d'émotions, de vie surabondante et heureuse, étouffées par un imperturbable et dédaigneux égoïsme; — cet éclat joyeux s'éteignant au sein d'une lourde atmosphère; — cette bienveillance universelle refoulée par un orgueil implacable; — le contraste est bien choisi, nettement exprimé; il prépare l'effet des derniers vers, où l'on entrevoit qu'une autre destinée, jeune et brillante, va venir se perdre à son tour dans l'abîme où fut engloutie la première.

Browning, qui se fait tour à tour Italien, Espagnol, Hébreu, Français même, — autant qu'il le peut, du moins, — a quelquefois aussi abusé de la fantaisie allemande. La tendance du génie germanique à traduire en personnifications bizarres les forces secrètes de la nature a-t-elle jamais inspiré de plus folles visions que celles-ci, par exemple?

(1) *Dramatic Lyrics. — Italy.*

LE CLARET ET LE TOKAY.

I.

« Mon cœur descendait tout à l'heure, avec notre flacon de claret (1), sous les massifs glaïeuls qui servent de masque à la face noire de cet étang. Encore à présent, aux bords çà et là rompus de l'humide cavité, contemplant les bulles brillantes et l'onde émue, de l'oreille et des yeux je suis mon cœur.

« A voir notre riant petit flacon lancé dans ces profondeurs de plus en plus noires et froides, ne dirait-on pas quelque aimable et coquette Française, les bras collés au flanc, les jambes raides et tendues, alors qu'enlevée au tourbillon léger de la vie elle tombe dans le silencieux océan de la mort? »

II.

« Le tokay grimpa lestement sur notre table, gardien-pygmée de quelque château fort, robuste et bien pris dans ses grêles proportions, son arroi et ses armes en bel ordre. Il regardait fièrement au nord, lorsque, tournant sur lui-même, il souffla dans son petit cor un défi hautain à la soif, d'un plumet d'ivrogne orna son chapeau rabattu, tourna son pouce dans sa moustache rouge, choqua et fit sonner ses grands éperons de fer, serra sa ceinture de Bude autour de sa taille, et avec une imperturbable impudence, secouant ses épaules de bossu, il semblait dire à tous venans que de vingt coquins pareils il se rirait, plus hardi que jamais. Puis, ramenant en avant la poignée de son sabre, et la main droite posée sur sa hanche, le petit homme d'Ausbruck s'en alla se pavanant (2). »

Vous avez reconnu le *Trinklied* fantastique. Vous vous rappelez ces inspirations du panthéisme d'outre-Rhin qui donnent à la vigne, au vin les instincts et le langage de l'homme, — comme la mythologie grecque leur donnait une existence divine. — Vous vous rappelez l'hymne de Kerner sur les souffrances du vin captif quand la vigne fleurit au dehors, quand la séve bout dans les rameaux.

Maintenant, quelle place assigner à ce talent que nous venons d'étudier dans ses manifestations diverses? De tous les poètes contemporains, Robert Browning est celui qui s'est le moins isolé de la tradition byronienne. Lui aussi on peut l'accuser de matérialiser la poésie, et d'en subordonner l'élément idéal au sensualisme des sons et des images. Lui aussi se préoccupe de communiquer des impressions plutôt que de propager des idées. Il est artiste avant d'être croyant, artiste avant d'être patriote, artiste avant d'être philosophe ou moraliste. Ses convictions politiques, d'ailleurs, sont saines et libérales. Nous en attesterions, au besoin, la belle imprécation intitulée *le Meneur perdu, the Lost Leader*, où il flétrit en termes énergiques l'apostasie d'un poète qu'il ne daigne

(1) On sait que le mot *claret* désigne en Angleterre le vin de Bordeaux.
(2) *Dramatic Romances and Lyrics*, p. 20.

pas nommer (1). Browning se fait honneur d'être du peuple et pour le peuple, comme Milton, Shakespeare, Burns et Shelley,

> Shakespeare was of us, Milton was for us,
> Burns, Shelley, were with us.

Si l'auteur de *Paracelsus* a pour religion suprême ce panthéisme volage qui s'éprend de tout spectacle, de toute musique, et la divinise pour l'heure même où il en subit l'influence, il ne faudrait pas néanmoins s'imaginer qu'il soit d'un naturalisme outré, comme Wordsworth, ou mystique à la façon de Coleridge et de Shelley; il est, avant tout, préoccupé de l'homme, de ses passions, du langage et des actes qu'elles produisent. Chez lui, la recherche métaphysique, l'étude des traditions, l'effort littéraire, convergent au même but, qui est le drame, le drame en récit, le drame en action, le drame en monologue, peu importe. Si, avec une prédisposition si marquée, il n'atteint pas à l'excellence dramatique, c'est que l'énergie d'un style nerveux et pittoresque, la connaissance des faits historiques, une certaine aptitude à innover dans l'observation et la peinture des caractères, ne suffisent point à l'homme qui écrit pour la scène. Il a besoin, surtout à notre époque, d'une science spéciale qui lui permette de faire valoir toutes ses autres facultés, et cette science spéciale, qui règle la distribution d'un ouvrage, ménage habilement l'action, taille les scènes à la mesure qu'elles doivent avoir, équilibre les rôles, prévient ou détruit toute objection, Browning ne l'a pas. Il ne l'a pas même autant que l'avait Shakespeare, à qui la pratique de la scène révéla, du moins en partie, les ressources de cette poétique à part. Il n'a pas non plus cette fougue de génie, cet essor lyrique, cette puissance de souffle, qui, vertus suprêmes du poète, lui tiendront toujours lieu des aptitudes et des connaissances secondaires. Tout imparfait qu'est son talent, nous pouvons cependant, sans attendre les progrès qu'il devra peut-être à une plus complète maturité, reconnaître à Browning parmi les poètes actuels de l'Angleterre une physionomie à part, un rôle distingué. Sa hardiesse nous plaît; son originalité, qui souvent lui coûte cher et ne vaut pas toujours ce qu'elle lui coûte, n'en est pas moins une qualité dont il faut savoir lui tenir compte. Enfin il a, ce qui suffirait à nous le recommander, le goût et la connaissance des littératures européennes. Dans ce temps où les écrivains anglais semblent mettre leur orgueil à s'isoler, à se rendre inaccessibles, et, — chose étrange, — à ignorer ce qui se passe hors de leur île, à s'abstraire du grand mouvement extérieur, on ne refusera point quelques éloges à celui qui cherche des ressources dans la com-

(1) Just for a handful of silver he left us,
Just for a ribband to stick in his coat, — etc.
(*Dramatic Romances and Lyrics*, p. 8).

munion la plus large des intelligences, n'excluant aucun modèle, ne dédaignant aucune inspiration, et modifiant par d'heureuses combinaisons ce que le génie national peut avoir de trop rigoureux, de trop entier, de trop asservi aux préjugés de lieux et de race.

L'écrivain chez Browning ne doit pas nous faire oublier l'homme. Aujourd'hui la critique se plaît à interroger la vie privée des poètes. On aime à soulever le demi-voile qui cache ces idoles inconnues; on aime à se rendre compte de tout ce qui peut expliquer le travail singulier de ces intelligences à part. On nous suivra donc volontiers sous les ombrages d'un de ces *cottages* fleuris qui se multiplient aux abords de Londres, retraites paisibles où se réfugient, par goût autant que par nécessité, les écrivains épris de la solitude et de ses féconds loisirs. C'est là que nous pourrions, admis chez Browning, le surprendre en tête-à-tête avec son crapaud favori, dont l'éducation fait partie de ses travaux. Ces goûts fantasques sont fréquens chez les littérateurs anglais. Tout le monde connaît l'ours et le chien de Byron; le singe brésilien de Thomas Hood et le corbeau de Charles Dickens ont aussi leur renommée. Par un beau soir d'été, lorsque le dôme majestueux de Saint-Paul, perçant le brouillard qui enveloppe Londres, découpe sa silhouette sur la blancheur argentine du crépuscule, nous aimerions à errer avec l'auteur de *Paracelsus* sur les coteaux boisés qui entourent sa demeure, causant de cette Italie où il allait naguère, consciencieux artiste, étudier sa tragédie de *Luria*, ses petits drames de *Pippa Passes* et de *A Soul's tragedy*. Nous aimerions à le suivre encore dans son ermitage, maintenant embelli par la présence d'une femme d'élite associée aux travaux et à la destinée du poète (1); mais ici doit s'arrêter, nous le sentons, notre curiosité. Quel droit aurions-nous d'insister sur ces innocentes indiscrétions lorsqu'elles n'auraient plus la valeur de renseignemens littéraires? Contentons-nous donc d'ajouter que Browning, estimé comme poète par un petit nombre d'esprits choisis, est, au demeurant, un des hommes les plus honorables de la littérature contemporaine. Sa vie est simple et sévère. Son art l'occupe à l'exclusion de tout autre intérêt, et il ne profite du droit qu'il aurait aux relations les plus distinguées que pour choisir dans le monde aristocratique des amitiés dignes de la sienne.

E.-D. FORGUES.

(1) Browning a récemment épousé une digne émule de mistress Norton, de lady Stuart Wortley, de mistress Brookes et de tant d'autres muses qui foulent à cette heure les frais gazons de la poétique Angleterre. Miss Eliza Barrett, — aujourd'hui mistress Browning, — a publié en 1833 une traduction d'Eschyle, et en 1841 une légende poétique intitulée *le Roman du Page*.

LA

FAMILLE ALAIN.

SECONDE PARTIE.[1]

IV.

Pendant assez long-temps, Dive fut désert pour les deux enfans. Ils n'étaient contens que lorsqu'ils étaient seuls ensemble, parce qu'alors ils parlaient de Pulchérie et des espérances prochaines, et de leurs projets pour quand ils seraient grands. Cependant Onésime devenait marin à mesure que ses forces augmentaient; il avait une audace à toute épreuve, et on disait qu'il était *chanceux* à la pêche. Bérénice, tout en faisant dans l'art de la dentelle des progrès qui annonçaient que ses vœux de gagner quinze sous par jour seraient sans doute les premiers accomplis de ceux qui s'étaient faits sous le saule, commençait aussi à lire et à écrire passablement.

Quinze jours après le départ de Pulchérie, M. Malais, qui l'avait conduite à Saint-Denis, rencontra par hasard Bérénice, et lui dit : Nous sommes arrivés à bon port. Pulchérie est installée à la maison *royale*

(1) Voyez la livraison du 1er août.

de Saint-Denis; elle m'avait bien recommandé d'aller vous le dire, mais je n'ai pas eu le temps.

Pulchérie Malais à Bérénice Alain.

« Saint-Denis.

« MA CHÈRE BÉRÉNICE,

« Tout est tellement changé autour de moi, que je me demande si je rêve, ou si je suis moi-même. Figure-toi d'abord que je ne m'appelle plus Pulchérie, mais Pulkérie, qu'il n'y a pas de mer ici, et que je ne sors jamais d'une grande maison dans laquelle il y a trois ou quatre cents jeunes filles. J'ai été deux mois sans t'écrire, parce que j'étais tellement étourdie de tout ce qui m'entourait, que je n'aurais pu trouver de mots pour te dire des choses toutes différentes de ce que nous connaissons. Nous sommes toutes habillées de même : des robes noires, — des chapeaux de paille noire, — des bas de coton bleu l'été, dit-on, — et l'hiver des bas de laine grise; — on tient tant à ce que nous soyons absolument la même chose, que j'ai été grondée l'autre jour parce que j'avais une fleur à ma ceinture; une élève, à laquelle on en avait apporté en cachette, me l'avait donnée, et je n'avais pas remarqué qu'elle cachait les siennes. Nous sommes toutes coiffées de même : les cheveux séparés sur le front et en bandeaux; on serait sévèrement punie si on bouclait ses cheveux. On est divisé par classes comme chez M. Épiphane Garandin, le clerc de Dive. Les élèves des différentes classes sont distinguées par la couleur de leur ceinture; ainsi j'ai, moi, une ceinture bleue avec un liséré blanc. Tous les six mois, celles qui ont bien travaillé changent de ceinture pour passer dans une classe plus élevée. Voici dans quel ordre sont placées les ceintures : tu verras que j'ai été jugée assez savante pour ne pas commencer au commencement.

« Verte avec un liséré blanc, — verte unie, — violette lisérée de blanc, — violette unie, — aurore lisérée, — aurore unie, — bleue lisérée, — bleue unie, — nacarate lisérée, — nacarate unie, — blanche lisérée de nacarat, — blanche unie. — Et puis il y a les blanches nouvelles et les blanches anciennes; mais ce sont de grandes demoiselles. La classe de perfectionnement a une ceinture rayée de toutes les couleurs des autres classes. Nous avons deux dames pour chaque classe, une dame surveillante et une dame institutrice. Elles portent la croix d'honneur sur la poitrine.

. . . .

« Figure-toi que j'ai déjà été punie et que j'ai fait connaissance avec Mlle Sophie. — Mlle Sophie est une dame noire, c'est-à-dire une dame d'un ordre inférieur, qui ne porte pas la croix d'honneur; elle préside à la salle de correction. — A cette salle, on ne suit plus le cours des études; on ourle des torchons ou on fait quelques gros ouvrages. —

Mlle Sophie, sans être méchante, est un peu bourrue; cependant elle aime les élèves qu'elle voit le plus souvent, ce qui fait que ce sont les plus méchantes qui obtiennent son affection.

« Nous nous levons à six heures, à la lumière, et nous entendons la messe tous les jours dans une chapelle qui appartient à la maison. L'été, nous nous lèverons à cinq heures et demie, à ce que m'a dit une nacarate unie, qui cause quelquefois avec moi sous les tilleuls de la promenade où nous avons notre récréation.

« J'ai été punie et mise chez Mlle Sophie pour un bien petit crime. Figure-toi que je voulais parler à *ma réciproque*, la nacarate unie, c'est ainsi qu'on appelle l'élève qu'on aime le mieux, quand elle vous aime aussi, parce que quelquefois on en aime qui ne vous aiment pas, ou qui ont une autre *réciproque*. Alors on tâche de s'en faire aimer par toute sorte de petits soins et de prévenances. On dit alors qu'on court après telle ou telle, c'est-à-dire qu'on tâche de la rencontrer et de lui parler. C'est surtout quand il s'agit d'une plus âgée et d'une plus savante, qui méprise souvent les petites. — Je voulais donc parler à ma *réciproque*, et nous nous étions donné rendez-vous dans un couloir. Pour ne pas être reconnue et arrêtée, j'avais dérobé le manteau et le chapeau d'une dame surveillante qui est très petite. Je marchais assez bien comme elle, et je me tenais droite pour me hausser un peu, car elle est encore plus grande que moi. A peine étais-je sortie de la classe que je rencontre... qui?... la terrible Mme Charton. — Mme Charton est l'inspectrice de la maison, et personne n'est aussi redouté qu'elle. — Je devins toute tremblante. Cependant j'eus la force de lui faire une révérence qu'elle me rendit; mais, tout en continuant mon chemin sans me retourner, je sentais que ses yeux me suivaient et qu'elle ne croyait qu'à moitié avoir rencontré Mme ***. Je rencontrai pourtant la nacarate unie, mais je lui dis : Rentre dans ta classe; j'ai rencontré Mme Charton, je suis perdue.

— Est-ce qu'elle t'a reconnue? me demanda Marie.

— Pas tout-à-fait; mais c'est égal, j'ai bien peur.

— Alors, adieu.

— Adieu.

« Je ne m'étais pas trompée; Mme Charton m'attendait au passage. Après quelques complimens ironiques, elle me condamna à passer trois jours chez Mlle Sophie.

« Je pense bien souvent à mes amis de Dive; il est très heureux pour moi d'avoir rencontré Marie, qui m'aime beaucoup et que j'aime presque autant que toi. Tu la connaîtras un jour. Quand elle sera grande, elle viendra à Dive. C'est elle qui m'a sauvé l'ennui du premier temps. Elle dit que je lui ai plu tout de suite, et elle m'a montré sur un mur des mots qu'elle avait écrits dès le lendemain de mon arrivée. Nous

sommes souvent désignées par nos numéros, et, au milieu de plusieurs inscriptions du même genre, elle m'a montré : 153, — je t'aime; — signé 264. — J'ai écrit au-dessous : — 153 partage l'amitié de 264.

« Il y a une chose assez triste pour moi. — Le jeudi et le dimanche, vers deux heures, de petites bonnes viennent apporter aux dames la liste des élèves demandées au parloir par leurs parens ou certains amis de leur famille. Jamais personne ne me demande, jamais je ne vois personne du dehors. Marie, que l'on vient voir tous les jeudis, partage avec moi tout ce qu'on lui apporte, mais néanmoins c'est fort triste. J'envoie cette lettre à maman Dorothée, qui te la fera remettre; donne-lui ta réponse.

« Adieu, je t'embrasse, ainsi qu'Onésime, Césaire et papa et maman Alain. — J'espère que vous vous portez tous bien.

« PULCHÉRIE MALAIS. »

Bérénice Alain à Pulchérie Malais.

« MA CHÈRE PULCHÉRIE,

« Ne va pas aimer Marie plus que moi, ni même autant, — surtout ne lui montre pas ma lettre, qui va être mal écrite et pleine de fautes. J'apprends de mon mieux, et maître Épiphane est content de moi. — J'ai lu ta lettre à la maison. Tout le monde a été bien content de ton souvenir, et tout le monde t'embrasse de bien bon cœur. Onésime dit qu'il n'aime pas *ta réciproque,* et que tu es bien pressée de faire de nouvelles amitiés. Moi, au contraire, je suis très satisfaite que tu aies trouvé une amie tout de suite, sans cela nous t'aurions manqué comme tu nous manques. Nous ne sommes pas heureux cet hiver, la mer est presque toujours en colère. Voilà quinze jours que papa, Césaire et Onésime n'y ont mis le pied. Onésime maintenant est tout-à-fait marin; il va à la mer tous les jours, — quand on y va. — La pêche du hareng avait été assez bonne, mais les petits canots ne font rien; aussi Césaire parle-t-il d'aller à la pêche de la baleine ou de la morue. Ce sont des pêches bien longues et bien dangereuses, surtout celle de la baleine, et maman pleure chaque fois qu'il en parle. Cependant il a l'air bien décidé, et je crois qu'il finira par là. Tout le monde se plaint; cependant jusqu'ici Dieu nous a fait la grace de ne pas manquer de pain. En travaillant bien, je gagne huit sous par jour à la dentelle; ce n'est pas grand' chose, mais cela aide toujours un peu, et je suis bien heureuse d'apporter quelque chose à la maison. Si la mer continue à être aussi dure, papa dit qu'il ira travailler à la terre dans la campagne; mais on voit que cela l'attriste fort: les marins n'aiment pas quitter la mer; nous prions Dieu, et nous attendons. Le cousin Éloi, qui avait prêté de l'argent pour le canot, ton filleul, n'a pu être payé; il s'est fâché, et j'ai

entendu dire à papa qu'il en coûtait très cher pour le faire attendre. Il va revenir demain, et on ne pourra pas encore le payer; mais Dieu ne nous abandonnera pas, nos gens ne sont pas paresseux et sont grands pêcheurs. La mer a, à ce que dit papa, des poissons à eux qu'il faudra bien qu'elle leur donne.

« Je te dis tout cela, parce que, quoique tu ne t'appelles pas comme nous, tu es de la famille. Cependant ne te tourmente pas à cause de nous; — le vent, qui se tenait au *suroué* depuis quinze jours au moins, semble en ce moment même remonter tout doucement au *sué* (1); peut-être nous serons riches quand tu recevras cette lettre.

« Nous parlons beaucoup de toi. L'autre dimanche, comme il pleuvait, nous avons pris l'almanach, nous deux Onésime, et nous avons compté combien de jours il y avait encore à attendre ce que tu appelles les vacances, pour te revoir ici; il y en avait encore deux cent quatre-vingt-dix-huit! Tous les soirs, avec Onésime, nous effaçons le jour qui vient de se passer; ainsi, quand nous aurons effacé celui-ci, cela ne fera plus que deux cent quatre-vingt-quatorze. C'est bien long, mais enfin cela arrivera. Surtout ne montre pas, je t'en prie encore, ma lettre à Marie. Je la regarde, et je suis effrayée de la voir si mal écrite. Tu écris, toi, déjà bien mieux que quand tu es partie. Je ne serai jamais aussi savante que toi, mais je veux ne pas te faire honte quand je t'écrirai. Adieu, ma chère Pulchérie. Qu'est-ce que c'est donc que *nacarat?* Personne dans la maison ne peut me dire ce que c'est. Nous t'embrassons tous de bon cœur. Maman dit qu'elle espère que tu es toujours sa fille, mais qu'en tout cas elle sera toujours ta mère.

« BÉRÉNICE. »

V.

OU ÉLOI ALAIN SE MANIFESTE.

Comme Bérénice l'annonçait à Pulchérie, le vent remonta doucement au sud-est, et la mer se calma, mais en conservant encore un lent balancement tout d'une pièce, suite de l'agitation qu'elle avait éprouvée. Risque-Tout et ses enfans n'attendirent pas que le beau temps fût tout-à-fait décidé pour pousser le canot à la mer. Deux ou trois autres pêcheurs suivirent leur exemple. Comme à la fin du jour les bateaux paraissaient à l'horizon, Éloi Alain descendit de Beuzeval, et vint attendre les bateaux sur la plage. On avait pris un peu de merlans. Onésime était fier, parce que c'était sur sa ligne que presque tout le poisson s'était jeté.

(1) Sud-ouest, sud-est.

Risque-Tout, qui était parti le matin un peu prématurément, sans attendre que l'accalmie fût tout-à-fait assurée, eut un sentiment de crainte et d'embarras quand il aperçut le meunier. — Avez-vous quelque chose? demanda celui-ci.

— Un peu de merlans. Viens-tu en manger avec nous?

Éloi ne répondit pas; mais quand on eut tiré du canot les lignes et le poisson, et qu'on l'eut lavé, quand on eut halé le bateau sur la grève, il suivit les trois pêcheurs chez eux. Pélagie fut également inquiète en voyant Éloi; elle lui demanda, comme avait fait Tranquille, s'il voulait manger un merlan, à quoi il répondit: Pour ne pas vous refuser; puis, comme on changeait les poissons de manne, il en garda long-temps deux dans les mains en disant : Voilà de beaux merlans, deux merlans tout-à-fait beaux, jusqu'à ce que Pélagie lui eût dit: Vous les emporterez avec vous, cousin. Éloi ne répondit rien; on se mit à table; il trouva le cidre pas trop bon, ce qui ne l'empêcha pas d'en boire beaucoup.—Ah çà! Tranquille, finit-il par dire, c'est aujourd'hui que tu dois me payer les cent vingt écus que je t'ai prêtés.

Ni l'intrépide Risque-Tout, ni personne de la famille n'osa faire remarquer qu'il n'avait pas été prêté cent vingt écus, mais seulement cent écus, pour lesquels on devait en rendre cent vingt.

— C'est vrai, dit Tranquille Alain, c'est vrai; mais la raison qui fait que je ne pouvais pas te payer l'autre jour fait qu'il ne peut pas encore en être question aujourd'hui; il n'y a que d'aujourd'hui qu'on a pu retourner à la mer.

— Ça me gêne bien, ces cent vingt écus que je t'ai prêtés, cousin. J'avais compté dessus pour une affaire... Je les avais ôtés d'une somme que j'avais en réserve... et aujourd'hui me voilà dans l'embarras...

— J'en suis plus fâché que toi, cousin; mais un peu de patience, et tout ira bien.

Tranquille n'osa pas dire non plus qu'Éloi ne pouvait pas être embarrassé pour les cent vingt écus, parce qu'il n'avait jamais dû lui en rembourser qu'une partie au commencement de la saison et le reste à la fin.

— Et quand me paieras-tu?

— Mais, cousin, à la fin de la saison.

— On paiera les deux moitiés ensemble, ajouta la femme plus hardie.

— C'est aujourd'hui qu'il m'aurait fallu de l'argent; je manque une affaire sur laquelle j'aurais gagné cinquante écus! C'est bien fâcheux d'obliger le monde, et puis ensuite de se trouver soi-même dans l'embarras. Vois-tu, Risque-Tout, j'ai si besoin d'argent, que, si tu veux me donner deux cents francs, je te rends tes deux billets de soixante écus chaque que voilà.

— Tu sais bien que je n'ai pas d'argent, Éloi.

— C'est égal, c'est toujours l'histoire de te dire combien je ferais de sacrifices pour avoir de l'argent aujourd'hui.

On n'osa pas encore dire au meunier qu'il n'était pas de très bonne foi quand il offrait de perdre cent soixante francs pour toucher une somme qui devait, disait-il, lui en rapporter cent cinquante.

— Comment faire? ajouta-t-il.

— Je voudrais avoir de l'argent, Éloi.

— Tu dis donc que tu ne me paieras qu'à la Saint-Michel les cent vingt écus que tu devais me payer aujourd'hui?

— C'est-à-dire, cousin, dit Pélagie, toujours plus hardie ou moins patiente que son mari, que nous ne devions vous en donner que la moitié.

— Oui, mais c'était il y a quinze jours, et d'ailleurs cette moitié me gêne tant que... tiens, vois-tu, je t'offrais tout à l'heure tes billets pour deux cents francs; eh bien! paie-m'en un, et je te les rends tous les deux. Ça n'est pas être chien ni tenir à l'argent; je t'ai prêté cent vingt écus, et je t'en fais quitte pour soixante.

— Cousin, je te répète que je n'ai pas d'argent, et d'ailleurs, si j'avais soixante écus, je te les donnerais, ce qui ne m'empêcherait pas de te donner les soixante autres plus tard.

— C'est soixante écus que je perds sur l'affaire que je manque faute d'argent.

Pélagie avait bien envie de dire qu'il n'était tout à l'heure question que de cinquante, mais elle se contint.

— Je ne suis pas un Turc, continua le meunier, je vais te renouveler tes effets. Fais-m'en un de cent cinquante écus à la Saint-Michel.

Les deux époux se regardèrent. Pélagie prit la parole : Comment, cousin, cent cinquante écus! c'est donc trente écus d'intérêt pour d'ici à la Saint-Michel, et pour soixante écus encore, et même pour cinquante, puisque nous n'avons que la moitié d'échue, et que sur les soixante écus il y en a dix déjà pour les intérêts.

— Je ne te dis pas le contraire; tu trouves que c'est trop de me donner trente écus d'intérêt; — eh bien! moi, je t'en offre bien soixante. — Donne-moi soixante écus, et je te rends les deux billets, et je te dirai encore merci, et tu m'auras rendu un fameux service.

— Ah! cousin, je voudrais bien ne pas vous avoir emprunté cet argent!

— Et moi donc, je ne serais pas dans l'embarras aujourd'hui. Et pourquoi est-ce que j'y suis? — Pour ne pas vous y mettre, car, si je voulais donner tes deux billets en paiement pour l'affaire en question, on te ferait bien payer, on te ferait vendre tes deux bateaux; mais j'aime mieux que l'embarras soit pour moi, parce qu'après tout nous sommes fils des deux frères, cousin, et qu'il faut bien s'entr'aider un peu dans la vie.

— C'est égal, cousin, c'est bien cher trente écus!

— Oui, et moi je serais bien content si tu voulais me donner soixante écus pour cent vingt que je t'ai prêtés; mais, mon Dieu! n'ajoute rien au billet, si tu veux, voilà tout, c'est moi qui perdrai tout.

— Il est juste d'ajouter quelque chose, Éloi.

— Dame! puisque vous trouvez que c'est trop de me donner trente écus, lorsque moi je ne demande qu'à vous en donner soixante, ne mets rien ou mets trente écus.

Tranquille et sa femme se regardèrent. — Allons, dit Risque-Tout, je vais faire comme tu veux.

— Remarque bien, dit le meunier, que ce n'est pas moi qui veux. Ce que je voudrais, au contraire, ce serait de toucher mes cent vingt écus qui sont sortis de ma poche, et de les recevoir tout secs; ce que je voudrais encore bien, ce serait d'en recevoir soixante en te faisant grace du reste.

— Écris le billet, je ferai ma croix.

Éloi écrivit; puis, au moment d'inscrire la somme sur un papier timbré qu'il avait apporté avec lui, il s'arrêta : — Tranquille, dit-il, le papier marqué me coûte cinq sous; il n'est pas juste que ce soit moi qui le paie. Donne-moi cinq sous.

— Il n'y a pas un sou chez nous, dit Pélagie.

— Alors nous allons le mettre sur le billet avec la somme. — Donc, je paierai à la Saint-Michel prochain, à mon cousin Éloi Alain, la somme de quatre cent cinquante et un francs (on ne peut pas mettre cent cinquante francs et cinq sous, on aurait l'air de malheureux), de quatre cent cinquante et un francs qu'il a eu l'obligeance de me prêter en espèces ayant cours. — Approuvé l'écriture. — Là, mets ta croix, et toi, Pélagie, mets aussi la tienne.

Quand les signatures furent données, Éloi leur rendit les anciens billets avec un air de bienfaiteur d'une grande magnificence. — Cette fois, cousin, dit-il, sois exact. Je vais porter ton billet en place d'argent à un meunier de Cherbourg, et, si tu ne payais pas à l'échéance, il ne serait pas si arrangeant que moi, car enfin voilà quatre cent cinquante et un francs qui me seraient bien utiles si je les avais dans ma poche au lieu de te les avoir prêtés. On ne trouve pas quatre cent cinquante et un francs dans le pas d'un cheval; on ne trouve pas tous les jours un cousin qui vous prête quatre cent cinquante et un francs.

On ne se permit aucune observation sur le prétendu prêt de quatre cent cinquante et un francs.

— Allons, je vais m'en aller. Je me suis peut-être un peu fâché, cousin, parce que vraiment ça me fait faute. Tu comprends bien qu'avoir compté sur quatre cent cinquante et un francs que l'on a prêtés, et puis recevoir... quoi? — pas un rouge liard, — c'est un peu ébouriffant;

mais enfin je ferai comme je pourrai. Je suis vif, je me suis mis en colère, mais je ne vous en veux plus. C'est fini.

Il prit alors ses deux merlans qu'on avait mis de côté. Il en prit un troisième dans la manne, le considérant à côté d'un des siens. — Je crois que celui-ci est plus beau. Il les pesa, un dans chaque main. — Il n'y a pas grande différence, dit-il. Il les changea de main, les repesa encore, et parut très embarrassé, jusqu'au moment où on lui dit : Ne soyez pas si embarrassé, cousin, prenez les trois.

— Tiens, Onésime, dit-il, attache-moi-les après un bout de ligne par les ouïes.

Onésime les enfila par le bout d'une forte ficelle, et, comme il allait la couper, Éloi l'arrêta, en disant : — Mon Dieu! que les enfans sont donc prodigues! Il couperait une corde toute neuve. — Et il emporta la corde entière avec ses trois merlans, après avoir encore bien des fois recommandé l'exactitude à Risque-Tout et avoir embrassé Bérénice en disant : Adieu, mes chers enfans, enchanté de vous avoir rendu service.

— C'est un homme bien dur et bien avare que le cousin, dit Pélagie.

— Dieu ne paie pas ses ouvriers tous les soirs, répondit Tranquille en soulevant son bonnet de laine, mais il finit toujours par payer. Chacun aura le prix de ses œuvres.

VI.

Pulchérie Malais à Bérénice Alain.

« J'ai bien du chagrin, ma chère Bérénice; tu es ma seule amie. Marie m'a trahie. Je t'écris en cachette, et, quoique j'aie à me plaindre de Marie, c'est elle qui fera partir cette lettre, sans savoir, bien entendu, ce qu'il y aura dedans. Nous étions déjà convenues que je n'enverrais plus les lettres pour toi à maman Dorothée. On vient voir Marie tous les jeudis, mais quelquefois, et même assez souvent, c'est une vieille servante qui l'a élevée qui fait le voyage. Elle prendra mes lettres et tu lui adresseras les tiennes. Mes lettres te parviendront port payé, ne t'occupe pas du port des tiennes. — Voici l'histoire qui me cause tant de chagrin. — Je t'écris à la salle d'étude de piano, car j'apprends le piano; mais tu n'as jamais vu de piano. — Le piano, c'est une musique bien plus belle que le flageolet du clerc, c'est-à-dire que le flageolet de maître Épiphane que l'on trouve si agréable pour danser; tu ne voudrais plus l'entendre si tu avais entendu une fois un piano.

« Mme Médard est une dame noire comme Mlle Sophie; elle a pour fonctions de garder la salle consacrée à l'étude du piano; elle s'occupe beau-

coup de prendre du tabac, et n'est pas très fine. On peut lire ou écrire sur son piano; pourvu qu'elle entende taper de temps en temps sur le piano et faire du bruit, elle est satisfaite. J'interromps quelquefois ma lettre pour faire une gamme.

« Où en étais-je? — Mme Médard a regardé très long-temps de mon côté, et il m'a fallu faire semblant de travailler. — Ah! j'avais à te raconter mon chagrin à cause de Marie.

« C'était avant-hier, précisément dans la salle où je t'écris, — c'était le concours, c'est-à-dire qu'on sait alors celles qui sont assez savantes pour changer de classe. Il y a un concours tous les six mois. On y expose les dessins et les peintures des élèves. C'était superbe! Il y avait le maréchal chancelier de la Légion-d'Honneur au milieu de toutes nos dames. Les plus grandes élèves sont examinées par le maréchal, qui leur fait des questions. Ensuite les élèves de M. Massimino ont chanté, on a joué du piano, etc. Puis chaque classe vient à son tour devant le maréchal, qui distribue les prix et donne les ceintures à celles qui ont mérité de passer dans la classe dont elles vont porter la couleur.

« Il y a eu une chose fort triste. Une grande élève, une nacarate liserée, a été condamnée à la ceinture grise pour son indocilité. Le maréchal lui a donné la ceinture grise, qu'elle a reçue en pleurant et en sanglotant. Il faut qu'elle la porte pendant un temps qui sera assez long, et pendant lequel elle marchera à la suite des autres et sera chargée du ménage de sa classe. Quelques-unes gardent la même ceinture et restent dans la même classe encore pendant six mois, jusqu'au concours suivant. Marie, qui était nacarate unie, a passé blanche liserée et a reçu sa ceinture des mains du maréchal.

« Figure-toi, Bérénice, que c'est une grande preuve d'affection de se faire attacher sa nouvelle ceinture par une personne qu'on aime, dame ou élève, et que c'est si important, qu'on attend quelquefois jusqu'au lendemain pour rencontrer celle à qui on destine cette marque d'amitié. Voilà donc que Marie reçoit sa ceinture blanche liserée de nacarat des mains du maréchal; j'étais aussi heureuse et aussi rouge qu'elle, tant j'étais sûre qu'elle allait venir à moi me dire de lui attacher sa ceinture. Eh bien! croirais-tu qu'elle a été la porter à Mme Félicie d'Aizac, la dame de la classe qu'elle quitte? Mme d'Aizac est une femme qui fait des vers... Ah! mais sais-tu ce qu'on appelle des vers?... Ce sont des espèces de chansons. Mme d'Aizac l'a baisée au front et lui a attaché sa ceinture; moi je suffoquais. Quand est venu mon tour, quand le maréchal m'a donné une ceinture bleue unie, j'ai eu envie de faire comme Marie pour la punir et de me la faire attacher aussi par la dame de ma classe, Mme A..., qui est un peu bossue, mais ça m'était bien égal; cependant, au moment, je n'en ai pas eu le cœur, et je suis allée à Marie, qui était déjà au milieu des blanches liserées et qui faisait un peu sa grande demoi-

selle. — Mademoiselle, lui ai-je dit, voulez-vous me faire l'amitié de me mettre ma ceinture?

— Très volontiers, *ma petite*, m'a-t-elle répondu. — Elle m'a attaché ma ceinture avec négligence et s'est remise à causer avec ses nouvelles amies. Je me suis sauvée et je suis allée me cacher dans un coin, où je me suis bien régalée de pleurer. Je n'ai presque pas dormi de la nuit, et, le lendemain matin, hier, j'ai écrit sur le mur, au-dessous de l'endroit où Marie et moi nous avions écrit nos noms ensemble : 264 *est une perfide et une pimbêche.*

« Je finirai cette lettre une autre fois : on sonne la cloche pour le second déjeuner, qui est composé de pain sec. »

. . . .

« Ma chère Bérénice, je suis raccommodée avec Marie, elle m'a tout expliqué : elle avait promis à Mme d'Aizac de faire attacher sa ceinture par elle avant mon arrivée dans la maison; je suis allée effacer, avant qu'elle ne l'ait vue, l'inscription que j'avais mise sur le mur. Tu me demandes ce que veut dire nacarat : nacarat est une couleur rouge, non pas comme les bonnets de nos pêcheurs, mais plutôt comme ces grandes giroflées dont la graine vient de Bolbec et qui fleurissent tous les ans derrière votre ou plutôt derrière notre maison.

« Adieu, je vous embrasse tous.

« PULCHÉRIE MALAIS. »

. . . .

Bérénice Alain à Pulchérie Malais.

« Nous avons eu aussi et nous avons bien du chagrin : Césaire vient d'être pris par le service, et il est parti hier pour se rendre à Cherbourg à bord d'un navire de l'état. Mon père n'a plus avec lui qu'Onésime; il est vrai qu'Onésime, à ce que disent tous les pêcheurs, est un enfant sur terre et un homme à la mer. Ma mère surtout ne s'accoutume pas à voir la place de Césaire vide à notre table; c'est son aîné, et elle a pour lui un peu de respect, à part l'amitié qu'elle lui donne comme aux autres. Je commence à faire pas mal la dentelle et à aller assez vite, aussi j'ai pu m'acheter une ceinture bleue unie pour être pareille à toi; je me coiffe aussi les cheveux séparés en bandeaux avec une raie au milieu du front; hier dimanche, à la messe, j'étais une bleue unie comme toi; je n'ai pas de robe noire, mais j'en ai une d'un brun foncé qui fait à peu près le même effet.

« Nous avons effacé trente-trois jours sur l'almanach depuis que je t'ai écrit. Onésime a un nouvel ami, c'est un chien que lui a donné le berger de Beuzeval; ce chien ne le quitte pas et le suit même à la mer. L'autre jour, comme le chien aboyait contre quelqu'un qui ne vient pas

d'ordinaire chez nous, Onésime, lui parlant comme si ce pauvre animal avait pu le comprendre, s'est mis à lui parler de toi, et le chien regardait son maître, cherchant à entendre ce qu'on lui disait. J'espère, Mopse, lui dit-il, que tu n'aboieras pas après Pulchérie quand elle va revenir; Pulchérie est de la maison.

« Il faudra, ajouta-t-il en s'adressant à moi, qu'il connaisse Pulchérie; je suis sûr que, quand elle l'aura caressé deux ou trois fois, il s'attachera à elle.

« Quand nous avons lu ta dernière lettre, Onésime, qui n'aime pas Marie, disait qu'il voudrait bien savoir écrire. — Et pourquoi? lui demandai-je.

— Écoute, me dit-il, tu peux faire cela pour moi, je voudrais écrire sur deux ou trois murs : 264 *est une perfide et une pimbêche.*

« Nous avons été forcés de demander à maître Épiphane ce que c'est qu'une pimbêche. Onésime était aussi fâché de te voir raccommodée avec Marie que moi j'en étais contente. — Est-ce qu'elle avait besoin d'autres amis que nous? répète-t-il souvent. — Mais toi, lui dis-je, est-ce que tu n'aimes qu'elle? est-ce que tu n'aimes pas papa et maman, et aussi Césaire, et aussi un peu ta petite sœur Bérénice? — Je ne l'empêche pas de vous aimer aussi. — Là-dessus il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison. Quand nous allons nous promener, nous remontons la rivière de Beuzeval, et nous allons voir l'arbre sur lequel nous avons écrit nos trois noms. — Si Pulchérie veut y mettre un M, dit-il, j'abattrai l'arbre. — Je t'envoie dans cette lettre une petite rose d'un rosier sauvage, que nous avons cueillie pour toi tout auprès du vieux saule. Embrasse Marie pour moi.

« BÉRÉNICE ALAIN. »

Quelques lettres furent encore échangées, puis arriva le moment des vacances. M. Malais fut appelé à Paris par des affaires importantes. — Ce sera, dit Dorothée, une bonne occasion d'aller chercher Pulchérie. Malheureusement les affaires traînèrent en longueur. Les parens de Marie offrirent à M. Malais de prendre Pulchérie chez eux jusqu'à son départ; ils demeuraient à la campagne, à la porte de Paris. M. Malais fut un peu indisposé, puis reprit ses affaires; tout cela dévora le temps. Il ne restait plus que quinze jours de vacances lorsqu'il fut question de partir. On lui fit remarquer que les quinze jours seraient absorbés par le voyage pour aller et revenir. Pulchérie était un peu étourdie par la vie nouvelle qu'elle menait. Les de Fondois recevaient du monde; on dansait au piano presque tous les soirs, on allait de temps en temps au spectacle. Elle oublia ces deux pauvres enfans dont tout le bonheur était de l'attendre; elle oublia Pélagie, qui avait été sa vraie mère; elle fut enchantée quand elle entendit décider qu'elle n'irait pas

à Beuzeval cette année, qu'elle resterait avec Marie jusqu'à la fin des vacances. Elle pria seulement M. Malais de dire à Bérénice, à Onésime et à Pélagie qu'elle regrettait bien de ne pas les voir cette année, mais que ce serait pour l'année suivante.

Ce fut un grand chagrin et une grande stupeur à Dive quand on apprit la nouvelle. Les deux enfans furent pendant quelque temps tout découragés; ils allèrent auprès de leur vieux saule, ils s'embrassèrent. Leurs pauvres petits cœurs semblèrent crever, et ils fondirent en larmes. C'est mal, disait Onésime. M. Malais l'a bien dit devant nous, qu'il n'a pas insisté parce qu'il voyait bien que Pulchérie *mourait* d'envie de rester avec sa Marie. C'est mal; elle ne nous aime plus. Comment peut-on changer si vite!

Ils se rappelèrent avec amertume tous les détails de leur promenade au pied du vieux saule. — Eh bien! dit Bérénice, aimons-nous seulement nous deux. Nous deux, nous ne nous oublierons pas, et nous ne nous trahirons jamais. Ils s'embrassèrent en pleurant encore, mais plus doucement : ils se promirent d'oublier Pulchérie, puisqu'elle les avait si vite oubliés; mais un mois après Pulchérie leur écrivit une lettre très amicale, en leur parlant des vacances prochaines. Ils sautèrent de joie, lurent dix fois la lettre, et Bérénice y répondit avec la plus tendre amitié. La correspondance se renoua, et Bérénice et Onésime recommencèrent à attendre les prochaines vacances. Onésime se prétendait *radoubé*. Quelques lettres furent échangées. Nous ne possédons que les deux qui précédèrent d'assez près le moment attendu avec tant d'impatience. Les précédentes avaient fait savoir que Pulchérie avait reçu la ceinture nacarate lisérée, et que Marie était blanche unie. Cette fois elles s'étaient mutuellement attaché leur ceinture. Un ou deux orages avaient assombri cette amitié pendant le cours de l'année; mais les nuages n'avaient pas tardé à se dissiper.

Chez les pêcheurs, il y avait, comme toujours, des alternatives de bonne et de mauvaise fortune. On n'avait pu donner à Alain qu'une partie de ce qu'on lui devait; il avait fallu renouveler encore le billet dans des conditions de plus en plus onéreuses. Le meunier, qui n'avait en réalité prêté que cent écus, avait déjà reçu quatre cent vingt francs, sans compter le poisson dont il ne se faisait pas faute, et cependant il lui était encore dû deux cents et quelques francs. Il se plaignait amèrement, et se disait fort malheureux et fort mal récompensé d'avoir voulu obliger un parent; du reste, il s'était toujours, disait-il, ruiné pour sa famille. On avait reçu une fois des nouvelles de Césaire, dont le navire était dans les mers du Levant. Mopse, le chien d'Onésime, devenait fort savant; il rapportait et obéissait à tout ce qu'on lui ordonnait.

Pulchérie Malais à Bérénice Alain.

« Il faisait beau hier, ma chère Bérénice, et jamais le beau temps n'avait été demandé à Dieu avec plus de ferveur; jamais les pêcheurs n'ont, sur un pareil sujet, adressé au ciel de plus ardentes prières. Nous pensons deux mois d'avance à la Fête-Dieu, et, un mois avant qu'elle arrive, nous ne pensons plus à autre chose. Elle se célèbre à Saint-Denis avec grande pompe; je doute fort que mon récit puisse t'en donner une idée. Quand il fait beau temps, on dresse au bout de la belle promenade un magnifique reposoir auquel nous allons en procession, tandis que, si le temps est incertain, la procession ne peut sortir, et nous faisons seulement le tour des cloîtres. Le reposoir, en ce cas, est dressé à un des angles où est une statue de la sainte Vierge. Mais enfin, il faisait beau hier, et rien n'a manqué à la solennité de la fête. Tout était rempli de fleurs; tous les balcons de la cathédrale à laquelle aboutit notre promenade étaient chargés de monde. Voici dans quel ordre s'avançait la procession : M[me] Coindet, maîtresse de danse de la maison, surveille la cérémonie, sous le rapport de l'ordre et de la grace; il nous semble toujours qu'elle va tirer son petit violon de sa poche. Toutes les élèves qui n'ont aucun rôle dans la représentation sont sur deux lignes, ainsi que toutes les *dames*, qui ont d'énormes bouquets. En tête et au milieu s'avance la bannière de la Vierge, portée par une élève de la classe blanche lisérée. D'autres élèves de la même classe tiennent les cordons de la bannière; un grand voile de mousseline blanche les recouvre entièrement. Derrière elles, le sacristain porte la croix, deux élèves de la classe nacarat uni sont sur la même ligne que lui et portent des flambeaux. Elles sont également couvertes d'un grand voile blanc posé sur la tête nue, et par-dessus le voile elles portent une couronne de chèvre feuille. Ensuite s'avance une troupe de quarante petites filles; ce sont les plus petites de la maison. Elles sont rangées quatre par quatre; elles ont chacune un voile sur lequel est posée une couronne de bluets; elles portent chacune une corbeille remplie de feuilles de roses qu'elles jettent devant les pas du prêtre qui porte le saint-sacrement. J'étais une des quatre élèves nacarat liséré couronnées de fleurs des champs qui, derrière les petites, portent les encensoirs. Viennent ensuite quatre jeunes filles prises dans la classe bleue unie, et j'étais une de ces quatre l'année dernière. Ce sont les vierges; c'est le beau rôle de la procession. Le choix en est fort discuté à l'avance; je n'ose guère dire que ce choix s'arrête en général sur les plus jolies. Lis ceci toute seule, et passe cette ligne si tu lis ma lettre à la famille. Elles sont couronnées de roses blanches et de jasmin. Enfin vient le dais, porté par huit élèves de la classe blanche unie; d'autres tiennent un des huit cordons. Quatre élèves blanches lisérées portent

des cierges. De chaque côté sont rangées les chanteuses; elles ont également de grands voiles, mais pas de couronnes. Arrivées au reposoir, elles se cachent derrière et chantent sans être vues : *O salutaris hostia.* Marie, qui a une très belle voix, et est élève de Mme d'Auby et de M. Massimino, fait partie des chanteuses. La procession aura encore lieu dimanche prochain. Je t'envoie une marguerite de ma couronne en échange de ta petite rose sauvage de la rivière de Beuzeval, que tu m'as envoyée l'année dernière. Nous n'avons de fleurs à notre disposition qu'à la Fête-Dieu; je ne sais pourquoi on ne nous permet pas d'avoir le moindre bouquet pendant le reste de l'année. L'infraction à cette défense est, du reste, un crime assez fréquemment commis par quelques-unes, malgré la difficulté qu'on trouve à s'en procurer.

« Adieu. Marie te rend tes amitiés.

« PULCHÉRIE MALAIS. »

Bérénice Alain à Pulchérie Malais.

« Jeudi.

« MA CHÈRE PULCHÉRIE,

« Nous avons eu aussi une belle procession pour la Fête-Dieu. Tous nos pêcheurs, dont la plupart ont souvent échappé à de grands dangers en mer par l'intercession de la sainte Vierge, suivaient la tête nue. Le curé a ensuite béni la mer et les barques.

« Deux familles étrangères sont venues s'installer à Dive; l'une s'est logée à l'auberge de Marais, l'autre à la pointe, à cette auberge qui est au bas de Beuzeval. Les deux familles qui ne se connaissaient pas d'abord, mais qui maintenant parlent ensemble et se visitent le soir, sont venues pour prendre des bains de mer. On dit que ce sont des gens très riches.

« Espérons que nous n'éprouverons pas aux vacances prochaines le désappointement qui nous a fait tant de peine l'année dernière, et que tu viendras passer quelque temps avec nous. Espérons... On m'appelle en grande hâte... que se passe-t-il? . . . .

. . . .

« J'ai quitté cette lettre il y a trois jours; au moment où l'on m'appelait, il nous arrivait un grand malheur, et je n'ose penser à celui qui aurait pu nous arriver. Mon père et Onésime revenaient de la pêche; il faisait grand vent et la mer était grosse; une lame a chaviré et retourné le canot; tous deux ont disparu dans l'écume. Onésime a bientôt reparu, il a cherché autour de lui; mais, ne voyant pas notre père, il l'a cherché sous l'eau, et a eu le bonheur de le ramener. Il fallait que ce pauvre père fût blessé pour être ainsi resté, lui qui nage si bien, et d'ailleurs il n'y avait presque pas d'eau où ils ont chaviré. En effet, le canot l'avait frappé à la tête, il était sans connaissance et couvert de sang. C'est alors qu'on nous a appelées, tandis que d'autres pêcheurs

aidaient Onésime à apporter notre pauvre cher père à la maison. Sa blessure n'est pas dangereuse, il ne s'en ressent plus aujourd'hui; mais, en même temps que le coup à la tête, il en a reçu un au bras, et il ne pourra d'ici à quelque temps se servir de ce bras. Qu'allons-nous faire? qu'allons-nous devenir? Depuis quelque temps, tout va mal chez nous; Onésime disait ce matin : « Nous avons bien du malheur depuis que Pulchérie a quitté la maison; elle a emporté toute notre chance avec elle. » Mon père est désolé de se voir ainsi hors d'état de travailler au plus beau moment de la pêche. Onésime a du courage et dit qu'il saura bien gagner ce qu'il faut. Je pense comme Onésime que, si tu as emporté notre bonheur, tu nous le rapporteras cette année. — Adieu, aime-nous et pense à nous.

« Bérénice Alain. »

VII.

La maison des pêcheurs était fort triste. Risque-Tout allait à l'arrivée des bateaux et rentrait tout affligé de la bonne pêche que rapportaient les autres, non pas qu'il fût envieux, l'excellent homme! Bérénice et Onésime étaient fiers et presque heureux d'être la ressource de la maison. Bérénice travaillait si assidument à sa dentelle, qu'elle gagnait dix ou douze sous par jour. Onésime pêchait de la crevette et de l'équille, seules pêches qu'il pût faire seul. Cela ne rapportait pas grand' chose, mais on pouvait vivre; d'ailleurs chaque pêcheur à son tour donnait à la famille un ou deux poissons, selon la pêche qu'il avait faite. Onésime, de retour, était toujours prêt à les aider, à pousser les bateaux à la mer ou à les haler sur la plage. Il fut chargé d'apprendre à nager à deux jeunes enfans des familles étrangères arrivées à Dive; mais après un coup de vent le temps se refroidit, les bains furent suspendus; la mer resta grosse et inabordable pendant plus de quinze jours, la crevette gagna les fonds, et l'équille cessa de s'ensabler. La famille se trouva réduite à la dentelle de Bérénice. Cette ressource ne tarda pas à manquer en grande partie; Pélagie tomba malade, il fallut que Bérénice la soignât et s'occupât de tous les détails du ménage. Elle ne gagna bientôt plus que trois ou quatre sous par jour; il lui fallait laver, repasser le linge, et préparer la nourriture.

Un vieux pêcheur dit un jour à Onésime : — C'est dommage que tu n'aies pas la force, car tu aiderais bien ta famille; ce n'est pas le courage, ce n'est pas le bon cœur qui te manque, c'est la force. Cependant tu pourrais, si tu voulais bien, gagner assez d'argent pour soutenir tes gens jusqu'à ce que ton père soit guéri.

— Je ne demande pas mieux, répondit Onésime; mais que peut faire un pauvre enfant comme moi, Pacôme Glam?

— Tu n'as qu'à t'en aller à Honfleur, tu trouveras là des bateaux de chalut qui te prendront volontiers pour mousse; tu es grand et fort pour ton âge, tu connais la mer, tu es pêcheur, tu peux gagner trente-cinq francs par mois; tu te nourriras avec quinze et tu enverras vingt francs à tes gens. — Ces vingt francs-là, on te les donnera d'avance et tu pourras les envoyer ici tout de suite. Je vais te donner un mot d'écrit pour un homme avec qui j'ai navigué autrefois; il trouvera à te placer pour la saison. La saison passée, ton père sera guéri, et tu reviendras pêcher les harengs et les merlans avec lui.

Pacôme Glam ne savait pas écrire; il alla avec Onésime chez maître Épiphane, qui, en échange de quelque poisson qu'on lui donnait de temps à autre, écrivait volontiers les lettres pour les pêcheurs. Le clerc se chargea donc avec plaisir de la missive pour l'ami de Pacôme Glam. En possession de la lettre, Onésime rentra à la maison, et fit signe à Bérénice de le suivre au jardin. Là il lui dit : Je crois que je ne reverrai jamais Pulchérie; elle arrive dans trois semaines, et je pars demain aussitôt qu'il fera jour.

— Eh! où vas-tu? demanda Bérénice.

— Je ne puis supporter plus long-temps de voir notre père et notre mère malades et manquant de tout, toi t'exténuant pour gagner trois sous par jour, et moi, à cause de l'inclémence de la mer, restant là les bras croisés. Pacôme Glam m'a donné une lettre pour un ami qu'il a à Honfleur. Il est sûr que je pourrai vous envoyer vingt francs par mois pendant la saison. Je reviendrai ensuite aider mon père, quand il pourra retourner à la mer. Pulchérie sera repartie depuis long-temps. Tu lui diras pourquoi je suis parti, et, si c'est toujours une bonne fille comme toi, elle m'en aimera davantage. Vous irez ensemble au vieux saule de la rivière de Beuzeval, et là tu l'embrasseras pour moi. M. Malais disait l'autre jour qu'après les vacances elle ne devait plus rester qu'un an là-bas; elle reviendra alors pour tout-à-fait. Si je ne suis pas noyé, je la verrai dans un an. Tu lui diras de caresser Mopse, que je suis forcé de te laisser. Tu en auras bien soin, n'est-ce pas? Maintenant rentrons et ayons l'air joyeux d'un départ qui nous chagrine tous les deux; mais il faut penser à nos parens.

Tous deux s'essuyèrent les yeux, s'embrassèrent et rentrèrent à la maison. Bonne nouvelle! dit Onésime en entrant, nous n'allons plus être à la côte. Pacôme Glam m'a donné une lettre pour un de ses amis à Honfleur avec qui je vais m'embarquer pour trois mois, et je vous enverrai vingt francs par mois. Je reviendrai pour le merlan. Vous, mon père, vous serez radoubé, et nous reporterons la voile au haut du mât.

— Mes deux fils seront donc hors de la maison? dit Pélagie.

— Oh! maman, ne m'empêche pas, j'ai bien envie de voir du pays, et puis ça me rend tout joyeux de gagner de l'argent moi-même.

— Et quand pars-tu?

—Un peu avant le jour. Je n'aurai pas trop de ma journée pour arriver à Honfleur.

— Bérénice, dit Pélagie, il faut lui faire sa pouche à ce cher enfant. Quel malheur que je ne puisse pas me lever! Je suis sûre qu'il lui manquera quelque chose. On passe presque toutes les nuits à bord des grands bateaux; n'oublie rien, Bérénice.

Bérénice ne répondit pas, car elle aurait sangloté; mais elle se mit à enfermer dans un sac les hardes nécessaires à Onésime. Pacôme entra.—A la bonne heure, dit-il, le matelot ne fait pas attendre la marée. Comment vas-tu, Risque-Tout?

— Un peu mieux, merci. Voilà donc que tu envoies notre Onésime à Honfleur?

— Il sera bien; il sera avec un ami, entends-tu ça, Pélagie? il sera comme chez toi, et mieux que chez toi. Il est juste que les enfans travaillent pour nous quand nous sommes en dérive. D'ailleurs, qu'est-ce que c'est qu'un marin qui n'a jamais perdu de vue le clocher de son village? Vous verrez Césaire; quand il va revenir *d'à bord* de l'état, ça ne sera plus le même homme. Ah çà! vous n'avez pas de quoi, et il en faut au gas pour faire sa route. Voilà un vieux petit écu que je vas lui donner, vous me rendrez ça quand il vous en enverra.

Il est quelque chose qui est toujours si présent à l'esprit des pauvres, qu'ils ne le nomment pas le plus souvent, et qu'ils remplacent le nom par un pronom, comme s'ils en avaient déjà parlé, et comme s'ils étaient sûrs que leurs interlocuteurs y pensent. Je veux parler de l'argent, cet irréconciliable ennemi, ce dieu irrité et inexorable. J'entends souvent les pauvres gens dire : Je n'en ai pas; il faut que j'en gagne, sans prononcer préalablement le mot argent, qui est toujours sous-entendu : de même une femme adultère, parlant à son amant de l'ennemi commun, du mari outragé, dit : On vient, est-ce *lui?* ou : *Il* trouve que vous venez souvent ici, sans que le mot de mari soit exprimé. Peut-être faut-il attribuer dans les deux cas cette réserve aux causes qui faisaient que les anciens évitaient de prononcer le nom des furies.

Le lendemain matin, le jour venait de paraître. La mer, unie comme un miroir, était d'un bleu pâle, calme et serein. Le soleil, qui ne paraissait pas encore, montrait ses rayons entre le Hâvre et Honfleur. De petits nuages, mobiles vapeurs grises, se coloraient de rose et de lilas. Un glacis rose se montra aussi sur le bleu de la mer; puis, quand le soleil parut monter, ce glacis devint jaune et dora légèrement le bleu. A ce moment, Onésime sortit de la maison, accompagné de Bérénice. Tranquille et Pélagie n'étaient pas encore levés. Il les avait embrassés, et s'était chargé de sa pouche, dont sa mère avait fait soigneusement l'inventaire pièce par pièce. A peine le frère et la sœur étaient-ils à

quelques pas de la maison, que Mopse, qu'ils croyaient avoir enfermé, sauta par une fenêtre et rejoignit son maître, qu'il accabla de caresses. Il fallut retourner et le ramener; il fallut encore embrasser les parens. Pélagie pleurait. Quand on fut à l'extrémité du village, au haut du mauvais chemin qui commence la route de Trouville, Onésime dit à sa sœur: Ne va pas plus loin; n'oublie pas tout ce que je t'ai dit pour Pulchérie. Vous ne tarderez pas à avoir de mes nouvelles. Adieu. Ils s'embrassèrent tendrement. Onésime se retourna deux ou trois fois; ils échangèrent à chaque fois des signes d'amitié. Comme le chemin faisait un coude, Onésime se retourna; mais il vit Bérénice qui avait fait quelques pas de plus pour le voir plus long-temps. Alors il courut à elle, l'embrassa encore, et lui dit : Maintenant allons-nous-en, et courons tous les deux sans nous retourner. — Cependant, quand il fut à un point où il croyait qu'il ne la verrait plus, il regarda derrière lui, et, comme elle regardait aussi, ils se dirent de loin : Adieu! adieu!

VIII.

Pulchérie avait écrit pour demander la permission de promettre à Marie et à ses parens qu'elle reviendrait quinze jours avant la fin des vacances et qu'elle passerait ces quinze jours à leur campagne comme l'année précédente. M. Malais, en accordant cette permission, avait mis pour condition qu'aux vacances suivantes Marie viendrait pendant un mois au moins *au château*. C'était la dernière année que les deux jeunes filles devaient passer à Saint-Denis. On répondit que l'on acceptait avec reconnaissance l'invitation toute gracieuse de M. et de Mme de Beuzeval. De ce jour, cette visite attendue l'année prochaine préoccupa exclusivement les deux époux. Ils ne songèrent qu'à embellir le château et à le rendre digne des hôtes de Paris qui devaient leur arriver. On attendit cependant l'arrivée de Pulchérie pour commencer les changemens. Pulchérie venait de passer deux ans à Paris, ou du moins fort près de la *capitale*. Elle avait vu chez les de Fondois ce qui était beau, ce qui était à la mode.

Pulchérie accueillit bien Bérénice; elles allèrent ensemble se promener en remontant la petite rivière de Beuzeval, et, quand elles furent assises sous le vieux saule, Bérénice s'acquitta de la commission d'Onésime. Pulchérie fut touchée du dévouement et du départ du jeune pêcheur. — Il doit être changé, dit-elle; voilà deux ans que je ne l'ai vu.

— Tu le reconnaîtrais à peine, tant il est grand et fort; son visage respire la résolution et la franchise, sa voix est devenue grave sans être rauque comme celle de nos autres pêcheurs, son regard est assuré et pénétrant; mais toi, Pulchérie, comme tu es grandie, comme tu es changée, et cependant embellie!

— Tu es bien plus jolie aussi, dit Pulchérie.

— Oh! tu n'es plus du tout une de nous, Pulchérie, tu es une demoiselle; aucune fille d'ici ne sait marcher ni parler comme toi, tu as des manières pour dire les choses... Tu as l'air d'une princesse; eh bien! cela me fait presque de la peine. Je suis sûre que mon pauvre Onésime, s'il était ici, n'oserait pas te parler. Tu n'as plus l'air d'être de la même espèce que nous.

— Tu es folle, Bérénice.

— Oh! non, ta voix est plus douce; on dirait une musique. C'est à peine la même langue que tu parles.

— Que fait Onésime?

— Hélas! il va à la mer et il pêche. J'aurais voulu qu'il apprît à lire et à écrire; mais, depuis qu'il va à la mer, il n'a pas encore remis les pieds chez maître Épiphane.

— Il faut pourtant qu'il apprenne.

— Je lui dirai que c'est toi qui l'as dit. Tu dois trouver que je parle un peu mieux que lorsque tu es partie. Maintenant je lis le dimanche des livres qui étaient à la maison, je ne sais pourquoi ni comment, car, excepté moi, personne n'y sait lire. Mon père dit qu'il les a connus de tout temps chez le sien, à qui était notre maison, et qu'il ne s'est jamais aperçu que quelqu'un lût dedans. Les hommes de Paris sont-ils aussi différens des hommes d'ici que tu es différente des jeunes filles de Dive? Est-ce qu'ils sont encore plus *monsieur* que M. Malais ton oncle? Qu'est-ce qu'on leur apprend?

— Comme aux filles, et même un peu plus : le latin d'abord, puis l'histoire, la géographie; ensuite ils apprennent à tirer des armes et à danser et à monter à cheval.

— C'est pour Onésime que je te demande tout cela.

— Et qu'en fera Onésime?

— Tu verras, tu verras!

Bérénice n'avait pas beaucoup à raconter, mais Pulchérie avait mille choses à lui dire; le monde qu'elle avait vu était aussi inconnu pour Bérénice que l'auraient été les sauvages du premier pays qu'on découvrira. Pulchérie fit un peu semblant d'avoir peur de Mopse; elle avait pris certaines affectations de timidité, parce qu'une audace apparente contre toute sorte de petits dangers, qu'elle avait apportée à Saint-Denis, avait été déclarée par les autres élèves ne pas être *comme il faut*.

— Dirai-je donc à Onésime que tu n'as pas voulu caresser son chien? Il m'avait tant recommandé de t'en prier!

Pulchérie consentit à lui passer la main sur le dos et à lui donner quelques petites tapes sur la tête tout en retirant sa main avec terreur au moindre mouvement de l'animal. Elle donna à son oncle toute sorte

de conseils relativement aux dispositions et à l'ameublement du château. Telle chose est ainsi chez les de Fondois et telle autre ainsi, et l'oncle enregistrait les observations de Pulchérie.

Onésime avait envoyé les vingt francs de son mois deux jours après son départ; on n'avait pu le placer sur un bateau de chalut, mais l'ami de Pacôme l'avait fait mettre à bord d'un bateau à vapeur qui allait et va encore du Hâvre à Cherbourg. Le second mois arriva comme le premier. Pélagie avait repris la direction de son ménage, et Tranquille commençait à se servir de son bras.

Pulchérie ne tarda pas à repartir. M. Malais la conduisit à Paris en se proposant de profiter de ce voyage pour faire de nombreux achats et commander des meubles, ceux du salon du château ayant été condamnés définitivement par Pulchérie. C'étaient de magnifiques meubles en bois sculpté, recouverts de vieilles tapisseries. Les artistes de ce temps-ci ne les avaient pas encore mis à la mode, de telle façon qu'ils coûtent aujourd'hui si cher, qu'ils n'en peuvent plus acheter. Il faut cacher tous ses bonheurs comme le voyageur cache son or quand il doit traverser une forêt périlleuse. La vie est fort boisée.

La fin des vacances fut remplie de séductions pour Pulchérie; elle avait à peu près quatorze ans. A sa première enfance au bord de la mer, chez les pêcheurs, elle devait une santé robuste. Elle était grande et formée plus que les filles ne le sont d'ordinaire à son âge. Marie avait un an de plus qu'elle, et on commençait à les compter pour quelque chose dans un salon. Elles se donnaient le plaisir de faire tout ce qui était défendu à Saint-Denis. Toutes deux se firent donner des boucles d'oreilles et se firent percer les oreilles, seul moyen de manifester les riches pendeloques dans la maison de Saint-Denis, où tout bijou est interdit. Elles se firent coiffer en boucles tout le temps que durèrent encore les vacances. Cette coiffure, qui surtout pour de jeunes filles est loin d'être aussi belle que les bandeaux, était une coiffure défendue à Saint-Denis. Elles portèrent d'énormes bouquets. Une seule chose est tolérée contre l'égalité : on permet aux élèves de porter des gants apportés du dehors. Cet oubli du législateur a créé la suprême élégance à Saint-Denis. Dans les grandes cérémonies, on exige que l'on porte des gants de coton blanc fournis par la maison, et c'est aux élèves à imaginer des ruses pour leur substituer des petits gants de peau; mais les jours ordinaires on n'y fait pas beaucoup d'attention, et *les bien gantées* forment l'aristocratie. Les deux *réciproques* rentrèrent donc avec les oreilles percées et une provision de gants. Ce fut un grand sujet d'envie. Les gants étaient visibles, et les oreilles percées parlaient bien éloquemment de boucles d'oreilles. Toutes deux s'étaient fait faire une très fine ganse de leurs cheveux, qu'elles avaient échangés. C'est un cadeau qu'on se fait assez communément entre réciproques et qu'on

tolère au cou des élèves. Cela s'appelle *un sentiment.* L'amitié des jeunes filles n'est que l'apprentissage de l'amour.

Pulchérie avait la ceinture blanche liserée, et avait pour institutrice la sèche et froide Mme S....., et pour dame surveillante la grande, belle et médiocrement intelligente J.... de S... C... Marie était blanche unie *ancienne;* c'était en partie pour rester avec Pulchérie, et aussi parce que sa famille la trouvait trop jeune pour la mettre tout-à-fait dans le monde, qu'elle suivait la classe de Mme B....., jeune dame assez jolie, quoique maigre, mais très sévère, et si redoutée, que la plupart des élèves quittaient la maison sans passer sous sa férule. Marie devait sortir après le prochain concours, car, ne se destinant pas à rester dans la maison comme institutrice, elle ne devait pas suivre la classe de perfectionnement.

Onésime revint à Dive avant l'hiver. Tranquille Alain était tout-à-fait guéri. Le merlan d'abord et le hareng ensuite vinrent sur la côte assez abondamment. On paya Éloi Alain le meunier, qui se trouva avoir reçu un peu plus de six cents francs pour trois cents qu'il avait prêtés à son cousin, et néanmoins resta toujours son bienfaiteur, tirant de son bienfait productif un intérêt perpétuel; tantôt il attendait le retour des barques, et prenait un ou deux poissons; tantôt il faisait faire à Tranquille une petite corvée sous un prétexte ou sous un autre, ayant soin de rappeler de temps à autre les services qu'il lui avait rendus, et appelant *la Mouette* notre bateau. Pélagie était également revenue à la santé, et le bonheur était rentré dans la maison, où il ne manquait que Pulchérie; mais elle y manquait beaucoup. Pour Césaire, dont on avait de temps en temps des nouvelles, son absence se faisait beaucoup moins sentir, parce qu'il n'avait jamais participé à la vie de famille, et allait s'amuser avec des camarades de son âge dans les momens qui n'étaient pas consacrés au travail.

Onésime, qui avait un an et demi de plus que Pulchérie, allait avoir quinze ans; il était aussi fort que son père, et il avait réalisé ce que Risque-Tout avait prédit de lui; tout le monde disait : Onésime est *l'ennemi du poisson.* Onésime et Bérénice parlaient souvent de Pulchérie. Bérénice répétait à son frère ce qu'elle avait dit à leur amie. — Vois-tu, Onésime, Pulchérie a l'air de ne plus être de la même espèce que nous : d'abord elle est blanche comme le ventre d'un guilmot, et puis elle marche autrement que nous, elle ne dit rien de ce que nous disons et avec une voix toute différente; il semble qu'elle n'est pas de ce pays. Tu te rappelles cette mouette que tu avais ramassée à la mer, pauvre petit oiseau tombé de son nid du haut de quelque falaise; nous l'avons élevée avec nos poules, et un jour, quand elle a eu des ailes, elle s'est élevée et a pris son vol sur la mer; c'est l'histoire de Pulchérie.

— Mais, dit Onésime, si Pulchérie est devenue plus belle et plus

savante et plus aimable, c'est une raison de l'aimer davantage; voilà tout.

— Oui... mais ce n'en est pas une pour qu'*elle* nous aime davantage, ni même autant.

— T'a-t-elle paru changée à notre égard?

— Non; elle nous aime toujours, elle est toujours bonne, et elle a embrassé maman Pélagie et moi avec un bien bon cœur; mais enfin, comme elle voit toute sorte de belles choses que nous ne connaissons pas, comme elle devient très savante, tout en nous aimant bien, elle ne s'intéressera plus à ce qui nous intéresse, et elle aimera mieux se trouver avec des gens avec qui elle pourra causer de ce qu'elle sait et de ce qu'elle a vu, des gens enfin capables de lui répondre : ainsi, par exemple, nous ici, nous dansions en rond; eh bien! elle, elle sait toutes sortes de danses qu'on danse à la ville, là-bas; cela ne l'amusera plus de danser en rond avec nous; elle sait tout, et nous ne savons rien. A ce propos, elle m'a chargé de te dire qu'il faut que tu apprennes au moins à lire et à écrire, et, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas t'en tenir là. Elle m'a parlé des jeunes gens qu'elle voit, et j'ai bien retenu comment elle fait l'éloge de ceux qu'elle trouve le plus de son goût. Ainsi elle m'a dit une fois que nous jasions à la maison en me parlant de je ne sais qui : C'est *un cavalier accompli*. Je croyais d'abord que c'était quelqu'un qui montait bien à cheval; mais elle m'a expliqué. Eh bien! ça n'est pas cela; un cavalier accompli, c'est un homme... Elle ne m'a pas dit s'il savait lire et écrire, mais je crois bien que oui; c'est un homme qui est très bien habillé, qui sait bien danser, bien se battre à toute sorte d'armes, bien monter à cheval, qui dit toute sorte de jolies choses aux jeunes filles; je me suis bien rappelé tout cela pour te le redire : tu ne sais rien de tout cela. Moi je puis encore causer un peu avec Pulchérie, parce que je sais à présent lire et écrire et un peu compter; mais toi, tu ne sais rien.

— Comment, je ne sais rien! mais il n'y a personne ici pour louvoyer en canot au plus près du vent à côté de moi. Est-ce que je ne connais pas bien les marées? est-ce que tu connais quelqu'un capable d'acquer (amorcer) une manne de cordes aussi *souplement* que moi? et faire une épissure donc?...

— Oui, mais je te l'ai dit : Pulchérie n'est pas de la même espèce que nous; notre coq n'était pas le mâle de la mouette, et elle est partie; il faut que tu te rendes plus semblable aux jeunes hommes de l'espèce de Pulchérie, si tu veux que Pulchérie soit un jour ta femme, comme nous le disions quand nous étions petits; il faut que tu ne lui fasses pas honte, il faut que tu deviennes savant comme elle.... Mais peut-être que tu ne penses plus à cela, et que tu te contenteras d'aimer Pulchérie comme je l'aime?

— Si je n'ai pas Pulchérie pour femme, je n'en aurai pas d'autre.

— Tant pis; c'est peut-être bien du chagrin que nous aurons, car, je te le redis encore, Pulchérie et nous, nous ne sommes pas de la même espèce.

— Pourquoi cela? Son grand-père était marchand de bœufs et travaillait avec le nôtre, et notre cousin Éloi le meunier le tutoyait.

— Tout cela est vrai, mais je ne puis pas bien t'exprimer les choses. Quand tu auras vu Pulchérie une fois, tu comprendras ce que je veux dire, tu n'oseras peut-être pas la tutoyer. En tout cas, si Pulchérie doit être ta femme, tu ne dois pas être au-dessous d'elle, et il faut que tu apprennes.

— Mais le pourrai-je?

— Elle a bien appris, elle, et moi-même, qui ne suis qu'une petite fille, n'ai-je pas appris à lire et à écrire? Il y a maître Épiphane Garandin le clerc qui sait tout, à ce qu'il dit, et qui a fait tous les métiers. Nous gagnons assez d'argent pour le payer un peu, et d'ailleurs, pour du poisson, il sera bien content de t'instruire; dis-lui que tu veux devenir « un cavalier accompli; » les gens savans doivent savoir ce que cela veut dire. S'il ne sait pas, tu lui diras qu'il faut que tu saches danser, bien te battre à tout, monter à cheval, faire de la musique, un peu aussi lire et écrire. Mets-lui de côté deux beaux gros merlans demain, et va lui narrer ton affaire. Pulchérie ne revient que dans huit mois, il faut qu'elle te trouve changé comme tu la trouveras changée toi-même.

IX.

CHEZ MAITRE ÉPIPHANE GARANDIN.

Le lendemain, au retour de la pêche, Onésime passa un bout de ligne dans les ouïes de deux énormes merlans, et il s'en alla chez maître Épiphane.

L'école était une seule chambre, on descendait trois marches pour y entrer; un homme de taille ordinaire était obligé de baisser la tête pour ne pas se frapper contre la poutre. La pièce était pavée; au fond était le lit de maître Épiphane, enveloppé de rideaux en serges vertes; trois bancs et deux tables composaient le mobilier de la classe avec un vieux petit poêle en fonte, dont le tuyau montait dans la cheminée; sur le poêle, dont le couvercle était enlevé, cuisait, dans une chaudière de fonte, le dîner de maître Épiphane. Il y avait aussi un fauteuil de bois à fond de paille, devant lequel était une petite table carrée avec un vieux pupitre; c'était la place du maître, auprès de la seule fenêtre qui éclairât l'école, fenêtre dite à guillotine, formée de deux panneaux dont l'un monte en glissant sur l'autre lorsqu'on veut avoir de

l'air. Cette fenêtre, de trois pieds carrés, était vitrée de trente-six petits carreaux, sur plusieurs desquels ressortaient des espèces de loupes d'un vert foncé assez semblables au fond d'une bouteille; un seul de ces carreaux était de papier. Les enfans étaient assis sur les bancs; les plus grands avaient devant eux, sur les tables, des livres ou des cahiers; les plus petits étaient pressés sur le banc devant lequel il n'y avait pas de table, les jambes pendantes, bavardant, se poussant, aussitôt que le maître détournait les yeux, prenant un air contrit et hypocrite quand il regardait de leur côté. La classe, qui avait été autrefois blanchie à la chaux, avait à trois pieds et demi de haut une ligne crasseuse produite par le frottement de la tête des enfans. Lorsqu'Onésime entra, il effaroucha une poule qui becquetait sous les bancs les miettes que les enfans laissaient tomber à l'heure de leurs repas; la poule s'enfuit en voletant, mais ne tarda pas beaucoup à revenir.

Le local n'était pas seulement l'école, c'était aussi l'hôtel-de-ville, où à certains jours se rassemblaient M. le maire et MM. les conseillers municipaux. Quand quelqu'un de ces jours ne *tombait pas* un dimanche, les écoliers avaient congé de droit, d'autant que maître Épiphane, qui était secrétaire de la mairie, n'aurait pu leur donner ses soins éclairés. Il faisait chaud dans l'école; le poêle, sur lequel cuisait le dîner, était fort animé; la fenêtre et la porte étaient fermées; maître Épiphane, soit par ennui, soit par la privation d'air, s'était endormi au milieu d'une dictée, les écoliers s'étaient fait signe de ne pas le réveiller. Parmi les plus petits, un avait quitté tout doucement sa place et était allé voler une tartine de beurre salé dans le panier où était le goûter d'un de ses camarades; celui-ci s'en était aperçu et avait cru reconnaître son beurre lorsque le voleur avait déjà mordu deux bouchées dedans; il s'efforçait de le lui arracher, et tous deux déchiraient la tartine beurrée qu'ils tenaient à pleines mains; un autre s'était mis à cheval sur le banc, auquel il avait fait des rênes avec une corde; les plus grands jouaient aux billes. Le bruit que fit Onésime en entrant effaroucha la poule et réveilla maître Épiphane; il ne savait pas combien de temps il avait dormi, il avisa ceux qui jouaient. — Eh! là-bas! dit-il d'une voix terrible, faut-il que j'aille vous trouver avec Jacqueline? — Jacqueline était le nom qu'il lui avait plu de donner à une règle large et plate avec laquelle il leur appliquait des coups dans la main ou sur les ongles réunis, d'après la gravité du crime à expier. Le plus grand silence régna à l'instant même dans la classe, sous le regard formidable que le maître promena circulairement sur ses élèves.

— Maître Épiphane, dit Onésime, voici deux merlans que j'ai mis de côté pour vous, ce sont les plus beaux que j'aie jamais vus.

— Merci, Onésime, merci, j'ai mon dîner d'aujourd'hui, ce sera pour demain; mets-les sur la cheminée.

— Maître Épiphane, je voudrais bien vous parler.

— Parle.

—Mais c'est que ce que j'ai à vous dire sera un peu long.

— Eh bien! nous allons nous mettre dans la cour. — Il se leva, et prenant sa règle : — Vous voyez, vous autres, dit-il, que je prends Jacqueline avec moi; je ne vous dis que cela, et, s'il arrivait que vous bavardassiez ou que vous fissiez le moindre bruit, j'ai un œil et une oreille sur vous.

Maître Épiphane était un grand homme sec avec la figure jaune et le nez rouge, de grands yeux d'un bleu pâle, hébêtés; il paraissait avoir quarante ans; ses cheveux, châtain-clair, étaient prétentieusement frisés sur les faces. Il était vêtu d'une redingote verte râpée à collet crasseux; il avait sur le côté de la tête un chapeau devenu gris et luisant qu'il ne quittait jamais. Il avait fait toute sorte de métiers, comme le disait Bérénice, mais il était maître d'école depuis une dizaine d'années; son langage était à la fois pédant et incorrect; ses saluts comme ses gestes étaient prétentieux, il se croyait positivement un homme *comme il faut*, et attribuait à un sort ennemi les hasards par lesquels il ne vivait pas dans le *grand monde*. Il croyait, du reste, avoir été dans le monde à une époque où, demeurant dans une grande ville, il avait beaucoup hanté les cafés; depuis qu'il était maître d'école, il s'était abandonné à la boisson; personne pourtant ne le voyait jamais ivre; il ne buvait immodérément que la nuit, enfermé chez lui; son ivresse se passait à peu près dans le sommeil, il ne lui en restait le lendemain matin qu'une somnolence et un hébêtement qui avait fini par rester sur son visage et dans son regard. Outre ses fonctions d'instituteur et de secrétaire de la mairie, il était chantre à l'église, sonnait les cloches et jouait du violon ou du flageolet pour faire danser à certains dimanches.

Il s'appuya sur un arbre voisin de la porte de la classe qu'il laissa ouverte. — Maintenant, parle, Onésime, dit-il, tu es maintenant un homme, et on peut causer avec toi. — Onésime lui dit : — Savez-vous, maître Épiphane, ce que c'est qu'un cavalier accompli.

— Oui, certes, répondit le maître d'école, et il y a quelque vingt ans j'étais alors militaire et en garnison à Metz, et j'ai entendu dire quelquefois de moi : Voilà un cavalier accompli.

— Est-il vrai, maître Épiphane, que pour être un cavalier accompli il faille savoir tant de choses?

— Mais à quoi bon toutes ces questions, Onésime?

Le bruit s'était graduellement élevé dans la classe jusqu'à un affreux tintamarre. Maître Épiphane ôta ses sabots et s'avança sans bruit jusqu'à la porte; mais les écoliers avaient placé une sentinelle, et, quand il fut à portée de voir dans la classe, tout était parfaitement en ordre, et on aurait entendu une mouche voler. Il les enveloppa de son plus terrible

regard, et en avisant un qui paraissait étudier avec la plus profonde attention, la tête dans les deux mains et les deux coudes sur la table: — Tu es bien rouge, petit Pierre, dit-il, tu n'as pas toujours si bien étudié, je te rattraperai. Il revint alors à son arbre. Au bout de quelques instans, on commença à causer tout bas, puis un sourd murmure de voix confuses alla toujours en croissant, jusqu'au moment où le tumulte arriva encore une fois à son comble. La poule se mit à jeter des cris de détresse. Un des écoliers avait réussi à la saisir, et un autre la lui disputait. L'un la tenait par la tête et l'autre par une aile. Quand maître Épiphane accourut, on lâcha promptement la poule, qui se sauva dehors, hérissée, un peu plumée et haletante, puis le silence se fit derechef. Le maître changea de place pour mieux voir dans la classe et pouvoir entremêler sa conversation avec Onésime d'avertissemens adressés à ses écoliers.

— Où en étions-nous? dit-il au jeune pêcheur.

— Je vous demandais, maître Épiphane, s'il était vrai qu'il *faille* savoir tant de choses pour être un cavalier accompli?

— Je vais te dire ce que je savais. J'étais de première force au billard; à une époque où j'étais à Paris, j'étais alors fabricant de colle forte, je jouais avec Eugène, un garçon de café le plus fort de Paris. Eh bien! il ne me rendait qu'un point et il ne me gagnait pas toujours. J'étais toujours très bien mis : un col en baleine, une chaîne sur mon gilet, des bagues aux mains, des bottes à talon; en un mot, tout ce qui constitue l'élégance. (Eh! là-bas, Léon, Jacqueline va aller te caresser les côtes!) Je faisais des armes, la canne, le bâton, le chausson, tout. Après que j'ai eu quitté Paris, j'étais, à Châlons-sur-Saône, sous-directeur d'assurances contre l'incendie. Je me rappelle; j'ai désarmé, avec un simple manche à balai, trois soldats avec lesquels je m'étais pris de querelle dans un cabaret. Je suis sûr qu'on en parle encore dans la ville. Je jouais du violon et du flageolet. (Eh! là-bas, petit Pierre, je te vais allonger les cheveux!) J'ai une fois fait danser les dames de la ville, un dimanche, à Pithiviers, où j'étais élève en pharmacie. J'étais ensuite invité partout; c'était à qui m'aurait. Après ça, il faut dire que je n'avais pas mon pareil pour dire des choses flatteuses aux dames. J'étais le bien-venu dans les meilleures maisons. (Ah! tu montes sur la table, Jean-Louis; ah bien! nous allons rire un moment. Viens ici... Vous ne voulez pas venir, Jean-Louis? Je voudrais bien voir que vous ne vinssiez pas!)

Jean-Louis arriva en rechignant, et il reçut trois coups de règle dans la main, après quoi il s'en retourna en pleurant à sa place. (Écoute ici, Claude. Allons, n'aie pas peur, ce n'est pas Jacqueline qui te demande. Apporte-moi la boîte au sel qui est accrochée dans la cheminée. Là, prends-en une petite poignée. Là, pas tant..... Bien..... Tu vas

raccrocher la boîte à sa place et tu mettras le sel dans la marmite qui est sur le poêle.) Mais enfin, Onésime, est-ce que tu veux devenir un cavalier accompli? Qui est-ce qui t'a parlé de cavalier accompli? C'est un mot qui ne se prononce pas souvent à Dive, du moins je ne l'ai jamais entendu.

— Et faut-il aussi savoir lire et écrire? demanda Onésime.

— Certainement.

— Eh bien! maître Épiphane, je paierai ce qu'il faudra. Le merlan va bien et on a vu déjà des harengs par le nord; mais il faut que dans un an je sois un cavalier accompli.

— Eh! là-bas, je vais vous faire rire. Jacqueline va achever de vous égayer.

Ce qui faisait rire les enfans, c'est que Claude, en mettant le sel dans la marmite, y avait mis également une poignée de poudre à faire sécher l'écriture. Le silence eut cette fois peine à se rétablir. Les enfans riaient malgré eux. Un petit blond, appelé Émile, reçut quatre coups de règle sur le bout des doigts, poussa des cris affreux et retourna à sa place en tirant la langue à maître Épiphane, qui s'était détourné.

— Un an! mon pauvre Onésime, quand il y a tant de gens qui n'y réussissent pas dans toute leur vie; mais quelle fantaisie te prend donc?

— J'ai des amis d'enfance qui sont en pension à Paris, et je ne veux pas leur faire honte quand ils reviendront.

— C'est bien. Les maîtres de Paris font payer plus cher; mais il n'y en a pas un que je craigne en rien. (Eh! petit Pierre et Maurice, je vais aller vous aider à vous battre. Jacqueline va se mettre seule contre vous deux.) C'est égal, je vas t'apprendre ce que je sais. Tu viendras dans tous les momens que tu ne passeras pas à la mer, et les jours de mauvais temps nous piocherons. Je ne te dis pas que tu deviendras en un an ce qu'on appelle un cavalier accompli; mais le plus fort des élèves de Paris aura encore à te demander des leçons.

La poule, qui s'était rassurée et était rentrée dans la classe, fut, cette fois encore, prise par petit Pierre. Petit Pierre, voyant le maître se retourner, s'assit sur la poule pour l'empêcher de crier. Maître Épiphane convint avec Onésime qu'il viendrait dès le lendemain et qu'on commencerait à la fois les armes, la musique, la lecture et l'écriture. Puis, comme c'était l'heure d'aller sonner à l'église, il déclara la classe finie. Petit Pierre alors voulut délivrer et chasser la poule; mais la pauvre bête était morte. Il la poussa avec le pied sous la table du maître, et toute l'école joyeuse s'enfuit en courant par les chemins.

X.

Chez les Malais, tout était bouleversé. Tout en s'y prenant un peu plus tard qu'Onésime, ils se trouvaient dans une situation analogue. Ils n'avaient songé jusque-là qu'à être riches, il s'agissait d'être maintenant des gens *comme il faut*. La vieillesse avait donné un assez bel aspect au château de Beuzeval. Ce n'était, à proprement parler, qu'une grande maison normande dans toute l'acception du mot. Sous un toit aigu, elle était rayée de gris et de noir. Le parc était entouré de vieux murs couverts de lierre, qui les avait d'abord fatigués et écrasés, et maintenant les soutenait. Dans les fentes et sur la crête du mur fleurissaient des giroflées et s'étalaient des pariétaires et des espèces de fougères. On blanchit le plâtre de la maison, on arracha les beaux vieux lierres, on reconstruisit certaines parties des murs et on reblanchit le reste, ce qui fut unanimement jugé *plus propre*. On enleva quelques tapisseries un peu vieilles, il est vrai, mais d'un beau caractère, qui couvraient de temps immémorial les murs du salon; on remplaça les tapisseries par un papier rouge *imitant* la moire; on mit au grenier les vieux meubles en bois sculpté, pour faire place à ceux qui avaient été commandés à Paris et qui arrivaient successivement. On mit les escaliers en couleur rouge de sang, on les cira et les frotta de la manière la plus dangereuse. Il fallait descendre et monter très lentement en tenant la rampe, si l'on ne voulait pas se rompre le cou. Il y avait devant la maison un groupe de vieux châtaigniers, ils furent jetés bas et remplacés par douze caisses d'orangers bien taillés en boule, une feuille ne dépassant pas l'autre.

M. Malais s'était fait faire des habits à Paris et il avait rapporté de magnifiques étoffes pour Dorothée, qui avait fait couper et coudre six robes neuves par la meilleure couturière de Trouville, qu'elle avait fait venir à Beuzeval. Les six robes, malgré quelques observations de la couturière, furent taillées sur la fameuse robe rapportée de Paris une quinzaine d'années auparavant.

— Mademoiselle, dit avec un air superbe Dorothée Malais, c'est la mode de Paris. Je l'y ai fait faire moi-même et je l'en ai rapportée moi-même.

C'était, du reste, une robe à taille courte, descendant un peu au-dessous de la cheville, étroite comme un fourreau, comme on les faisait à cette époque, où il ne fallait pour une robe que cinq aunes de l'étoffe dont il faut aujourd'hui dix ou douze aunes, je crois, de telle sorte que, les étoffes ayant été achetées à Paris par M. Malais, à son dernier voyage, il se trouva que la moitié de chaque robe suffit pour en faire une semblable au modèle. Mme Malais pensa alors qu'elle

donnerait l'autre moitié à Pulchérie, qui recevrait ainsi un cadeau de six belles robes.

On fit faire une livrée pour les domestiques, ce que Pulchérie avait fort recommandé. Puis on s'occupa des chambres d'amis. Je crois que, si l'on avait eu le temps, on aurait fait abattre et reconstruire la maison. Faute de goût, M. et Mme Malais se décidèrent dans leurs choix pour ce qu'il y avait de plus cher. La vieille voiture fut vendue, ainsi que le vieux cheval gris, devenu blanc par l'âge. Éloi Alain, le meunier, qui passait pour connaisseur en chevaux, fut chargé d'en trouver deux bien pareils pour une calèche que l'on faisait venir de Caen. Le meunier gagna cinq cents francs sur les deux chevaux, plus cent francs que M. Malais lui donna pour la peine qu'il avait prise.

A la cabane de Risque-Tout, on faisait aussi des préparatifs. Bérénice et Pélagie tenaient la maison dans une minutieuse propreté. Onésime avait bouleversé le jardin de trente pas de long qui était derrière la maison. Il avait arraché les jacinthes, les anémones et toutes les fleurs printanières, et n'y avait admis que celles qui fleurissent naturellement à l'époque où Pulchérie devait arriver à Dive. Il était fort assidu à prendre ses leçons avec le clerc. Il apprenait sur le flageolet un quadrille qui composait toute la science de maître Épiphane. En fait d'armes, il faisait de notables progrès dans l'art du bâton et du chausson. Pour les personnes qui ne connaissent pas ces escrimes, il est facile de les faire assister à une leçon. Le maître et l'élève tiennent chacun un bâton de quatre pieds et demi.

Épiphane. — Attention, la douzième division de bâton est une des plus salutaires, elle s'exécute en trente temps. Mets-toi à la première position, *développe* en marchant deux coups de figure à droite; tourne sur les talons en trois temps par trois coups de bâton à gauche, deux autres coups de figure à droite, un coup de tête, coup de flanc à droite et à gauche, une enlevée de poignet, un coup de bout, coup de figure double à droite et à gauche, enlevée; finis par un coup de trousse-menton, et coup de figure à droite et à gauche. Cette division, comme je te l'ai dit, est des plus salutaires; tous les maîtres ne la font pas faire; je l'ai apprise à Rouen, où j'étais filateur d'indiennes. Passons maintenant à la leçon de chausson. — Coup de pied droit doublé pour l'attaque; je riposte par un coup de poing à la figure, parade du coup de poing, coups de pied voltés en dedans et en dehors, passement et contre-passement de jambes, feinte de coup de poing de poitrine, coup de poing sur l'oreille, ramassement de jambes en dedans et en dehors, coup de pied au flanc, parade croisée du coup de pied de flanc, coup de pied de gencives, ramassement de jambes. Bien! pas de raideur. Si tu donnes le coup de pied de gencives en baissant à plat le pied qui reste à terre,

tu tombes sur le dos à la moindre parade. Sur la pointe du pied, — plus haut, aux gencives! c'est mieux.

Onésime, souple et vigoureux, réussissait parfaitement dans ce qu'il croyait être *les armes;* mais, dans la lecture et dans l'écriture, il était loin de faire d'aussi rapides progrès.

Cependant Marie avait quitté la maison de Saint-Denis après le concours auquel Pulchérie avait passé dans la classe des blanches unies, sous la férule d'une dame distinguée, Mme de Ciony. Une correspondance s'engagea entre elle et Marie, correspondance aussi active que le permettait la difficulté d'écrire pour Pulchérie. Tous les dimanches, une domestique de confiance venait de la part de Marie demander Pulchérie au parloir, où on échangeait bien vite les lettres.

Pulchérie Malais à Marie de Fondols.

« Tu vas maintenant rire de nos bals, toi qui es dans le monde; cependant celui d'avant hier a été on ne peut plus brillant; il a eu lieu dans les ateliers de dessin; on avait mis à contribution pour l'éclairage tous les quinquets de la maison et tous les lustres de la chapelle. Le bal a commencé à six heures! Mme la surintendante y assistait avec le grand cordon de la Légion-d'Honneur; nous avons défilé devant elle, classe par classe; toutes les dames étaient en toilette. Pour nous, on nous avait distribué les affreux gants de coton blanc d'ordonnance; je les ai jetés sous une banquette aussitôt que Mme Charton a eu passé son inspection, et j'ai mis en évidence de beaux petits gants couleur paille qui me gantaient on ne peut mieux. Je te dirai qu'il y a une petite de la classe nacarat liséré qui *court après moi;* elle s'est déjà fait punir pour errer dans les couloirs auprès de la classe blanche; elle m'offre des fleurs; elle est venue m'inviter à danser dans le quadrille de sa classe, où elle a été mon cavalier. Je l'ai ensuite amenée dans le quadrille de la classe blanche, où j'ai été cavalier à mon tour; mais, ces deux contredanses finies, je n'ai plus dansé avec elle; je n'ai guère dansé qu'avec des dames et des novices pour lesquelles j'ai été un cavalier très galant.

« On a, comme de coutume, jusqu'à neuf heures, offert de *l'abondance* entre les contredanses; à neuf heures, on a servi la collation : gâteaux, glaces, punch; puis on a encore dansé jusqu'à deux heures.

. . . .

« Je viens de jouer avec un bruit affreux sur le piano l'air des chasseurs de *Robin des Bois,* parce que Mme Médard m'avait déjà demandé deux fois ce que j'écrivais; à quoi j'ai répondu que je copiais un air de Weber, et je suis allée lui demander une prise de tabac qu'elle m'a don-

née avec sa grace ordinaire. Après avoir ainsi remis le calme dans l'esprit de la vénérable dame noire, j'ai pu reprendre ma lettre. Combien il me semble que les jours s'écoulent lentement! ce ne sont plus les vacances que nous attendons cette fois, c'est la liberté! et quel charmant été nous allons passer à Beuzeval! Adieu! je t'embrasse.

« PULCHÉRIE MALAIS. »

« Quel est donc ce jeune homme qui accompagnait ta mère quand vous êtes venues me voir? J'ai à peine osé lever les yeux sur lui; il m'a paru très bien mis. »

Marie de Fondois à Pulchérie Malais.

« Ce jeune homme est notre cousin, mais de plus il est un de mes attentifs. C'est mon esclave, mon serf, et je te défends bien de jamais lever les yeux sur lui. S'il est bien mis! Personne au monde ne s'habille comme lui. Sa cravate ne fait pas un seul pli, ses gants sont toujours d'une fraîcheur irréprochable, et il n'a étonné personne l'autre soir en avouant qu'il lui fallait trois paires de gants par jour. Il danse et valse à ravir. Il a une canne dont la pomme est un charmant bijou; elle est en or, toute semée de petites turquoises; il est toujours en bottes vernies. On se l'arrache dans toutes les maisons; c'est un homme charmant. J'ai dansé à propos d'une fête, car il n'y a plus de soirées en cette saison, justement le jour de votre fameux bal. Nous étions au bal toutes deux. J'ai dansé quatre fois avec lui. Je ne veux pas trop te parler de ce bal, à toi, pauvre petite, qui viens de t'amuser si bien au bal de l'atelier de dessin. Dis-moi seulement quelle différence il y a entre l'abondance qu'on vous prodigue et le punch qu'on vous distribue. L'un n'est-il pas de l'eau froide légèrement colorée en rouge, et l'autre de l'eau chaude plus légèrement colorée en jaune? Rien n'est donc changé dans ces solennités. Les grandes coquettes, celles dont le luxe écrase leurs rivales, sont toujours celles qui ont une paire de gants nettoyée pendant huit jours avec de la gomme élastique, ou qui mettent leur ceinture un peu plus sur le bord des épaules, au risque de se faire gourmander par la dame inspectrice, si son œil inévitable découvre une si grave infraction aux lois, un si condamnable excès de coquetterie.

« Et moi aussi j'avais des gants, — des gants blancs demi-longs, — car j'avais les bras nus. J'avais deux bracelets : l'un était un gros serpent avec une belle émeraude sur la tête, l'autre une tresse de corail fermée par une tête de corail sculptée. J'avais une robe de tulle blanc; j'étais, que dirait-on là-bas! — j'étais décolletée. Je t'avoue que moi-

même j'étais un peu embarrassée et un peu honteuse quand je me suis vue ainsi; mais quand j'ai examiné toutes les femmes, — il y en avait plus de soixante, — quand j'ai vu que j'étais beaucoup moins décolletée que celle qui l'était le moins, j'ai repris un peu courage. Je n'ai pas besoin de te dire avec quel empressement j'ai renoncé aux bandeaux d'ordonnance de la maison de Saint-Denis. J'avais les cheveux frisés, avec une couronne de roses pâles ravissantes, et puis nous avions pour danser de vrais cavaliers. Je ne doute pas que tu n'aies été le plus charmant cavalier de votre bal; mais, vois-tu, pour danser, le moindre mauvais petit homme vaut mieux que la plus ravissante fille du monde. J'aurais bien voulu que tu me visses ainsi habillée, et je voudrais bien te voir aussi en costume humain. On m'a fait les plus jolis complimens et les mieux tournés, du moins à ce qu'il m'a paru. Prends patience; encore trois mois, et tu quitteras pour n'y jamais rentrer les vieux murs de Saint-Denis. Je serai très contente de passer avec toi l'été dans le château de ton père; mais, si tu veux que je te parle franchement, ce n'est pas l'été qui me promet le plus de plaisirs. Nous avons eu assez, il me semble, de plaisirs champêtres à Saint-Denis; c'est l'hiver que j'attends avec impatience, c'est l'hiver que j'espère bien passer avec toi à Paris, c'est cet hiver que nous allons commencer à vivre.

« Marie de Fondois. »

« Nous irons te voir, maman et moi, dimanche prochain. Si le cousin nous accompagne, tu voudras bien avoir toujours la même réserve et respecter mes conquêtes. Ceci est une alliance qu'il faudra nous jurer. Adieu. »

(*La troisième partie au prochain n°.*)

Alphonse Karr.

DES

AFFAIRES DE LA SUISSE.

LE SONDERBUND ET LE RADICALISME SUISSE. — LES HOMMES ET LES PARTIS.

Les troubles, les dissensions intérieures qui, depuis plusieurs années, agitent la confédération des républiques suisses, attirent en ce moment tous les regards. Il ne se peut pas, en effet, que les puissances circonvoisines restent indifférentes à un état de choses si inquiétant. L'Europe y pense et s'en préoccupe, et c'est déjà un symptôme grave que plusieurs des représentans des grands cabinets ne se soient pas rendus à Berne, près de la diète. Si le mal est irrécusable et patent, le remède n'est pas aussi facile à trouver et à appliquer qu'on pourrait le croire au premier abord. En Suisse, les questions ne se posent pas avec ce caractère simple, frappant, qu'on voit ailleurs. Tout y est complexe et formé d'élémens disparates. L'anarchie y répond à mille tendances confuses, l'esprit religieux s'y mêle à tout, avec ses rancunes, ses exaltations, ses nuances opposées de rationalisme provocateur et de foi ardente. Les antiques traditions luttent contre l'effort des théories modernes; l'autorité locale, l'indépendance cantonale, s'y redressent avec fierté contre l'impulsion unitaire. L'ordre cherche laborieusement ses conditions, et personne peut-être n'oserait dire qu'il est appelé par la force de sa situation à la vraie défense des vrais intérêts de ce pays.

A mesure qu'on descend dans la question et qu'on essaie d'en ouvrir les replis intimes, on se convainc de plus en plus que s'il est facile de constater les déchiremens que la Suisse subit depuis plusieurs années, et dont les symptômes sont évidens, comme les crises en ont été déplorables, il est plus malaisé d'assigner les moyens d'obvier au mal ou même d'en déterminer les causes, sans confondre, dans cette appréciation, ce qui doit demeurer distinct.

Deux faits principaux dominent tout cependant : il y a en Suisse, aujourd'hui, un parti nombreux, violent, qui veut changer la constitution politique de la confédération, et, par suite, la nature des rapports qu'elle a avec l'Europe, avec les puissances garantes du traité de Vienne. Il y a un autre parti, moins nombreux peut-être, non moins résolu, essentiellement conservateur, représenté par le *Sonderbund*, et qui, concentré dans les petits cantons, appuyé sur la vieille foi catholique, a pris en main la défense de l'indépendance cantonale et fait appel à la parole jurée. Tout cela, je le répète, n'est ni si net, ni si distinct qu'on pourrait se le figurer en voyant les choses de loin : ainsi tel canton se trouve entraîné vers le radicalisme sans en avoir le désir, ainsi tel autre, soumis momentanément aux mêmes influences, garde l'attachement le plus vrai à ses croyances religieuses; mais les deux masses d'opinion n'en sont pas moins en face l'une de l'autre, s'observant, s'épiant, impatientes de s'entrechoquer et d'agir. Le premier mouvement, révolutionnaire, rationaliste, tendrait à faire de la Suisse un état en quelque sorte nouveau, et à conférer à la diète des attributions, des pouvoirs qui lui furent toujours refusés. Sous prétexte de fortifier l'unité nationale en réformant le pacte fédéral, l'opinion que ce mouvement entraîne ne travaille qu'à assurer la domination d'une majorité absorbante sur des états jusqu'ici souverains et indépendans. L'autre mouvement, appuyé par l'Autriche, et dont la France paraît étudier le caractère et l'attitude, soutient l'ancien droit et en réclame la conservation, au nom de principes, selon nous, évidens et incontestables.

La question des jésuites complique cette situation. Lucerne est certainement dans son droit en disant que cette question lui est propre, et qu'il n'appartient pas à d'autres cantons de vouloir s'immiscer dans une affaire intérieure; quoi qu'il en soit, beaucoup d'hommes modérés hésitent sur cet incident. Les jésuites de Lucerne, de Fribourg et de quelques autres cantons, malgré l'extrême régularité de leur conduite et leur prudence habituelle, fournissent, par leur seule présence, un prétexte aux emportemens du radicalisme et à ses mauvais desseins. De là, tant d'agitations; de là, tant de tentatives anarchiques; de là, enfin, cette popularité vulgaire qui s'attache, pour le moment, dans une grande partie de la Suisse, à des noms qui méritaient de rester obscurs et à des hommes dont les passions sont peu d'accord avec leur mérite personnel.

Je n'ai pas la prétention d'entrer ici bien avant dans l'examen des difficultés politiques. L'expérience, la sagacité des hommes d'état, ne sont pas de trop pour étudier et résoudre un problème si compliqué, si obscur; mais peut-être quelques impressions personnelles, simples et rapides, ne paraîtront-elles dépourvues, en ce moment, ni d'intérêt, ni même d'une utilité relative. J'ai parcouru en voyageur, en désœuvré, les sept cantons dont le *Sonderbund* se compose. Ces cantons sont, comme on sait, *Lucerne, Zug, Unterwald, Schwitz, Uri, le Valais* et *Fribourg*. Je dirai quelques mots de chacun d'entre eux.

Le canton de Lucerne, qui soulève actuellement contre lui les attaques radicales, n'a pas toujours soutenu la cause conservatrice; il n'y a guère que cinq à six ans qu'il s'y est rattaché. Après les événemens de 1830 jusqu'en 1841, Lucerne appuyait et défendait des opinions bien différentes et dont le changement doit être attribué surtout à l'influence religieuse. C'est cette influence qui a agi sur MM. Siegwart-Muller et Bernard Meyer, aujourd'hui placés au premier rang parmi les hommes de la résistance, mais dont la position ne fut pas toujours la même. M. Siegwart-Muller est le fondateur et l'homme de pensée de l'alliance des sept cantons. Violemment attaqué par les gazettes radicales de Berne, de Soleure, d'Argovie, calomnié, insulté tous les jours dans les déclamations dont les habitués du *club de l'Ours*, à Berne, font leurs délices, M. Siegwart-Muller supporte ces agressions avec une grande fermeté d'esprit et une inaltérable modération. Il se passe peu de jours, m'a-t-on dit, sans qu'il reçoive des lettres anonymes pleines de menaces et d'injures; c'est, en tout pays, l'arme des lâches contre les forts. On agissait ainsi envers M. Leu avant l'assassinat qui vint mettre fin à sa noble vie; mais M. Siegwart-Muller et ses amis se tiennent mieux sur leurs gardes que M. Leu ne voulait l'être. Ce dernier avait fait le sacrifice de son existence; il avait cessé, vers les derniers temps surtout, de prendre et même de souffrir qu'on prît aucune précaution pour sa sûreté personnelle. Son unique soin était de se tenir toujours prêt à paraître devant Dieu; c'est ce qu'il disait assez publiquement avec une merveilleuse simplicité. La mort de M. Leu a rendu plus passionnée et plus forte l'opinion conservatrice dans le canton de Lucerne. Il y aura toujours une grande puissance dans l'immolation d'un homme de bien. Le sang d'une victime parle haut dans tous les cœurs.

Quand on objecte, aujourd'hui, aux habitans de ce canton que leur persévérance à garder les jésuites au milieu d'eux peut devenir une cause, un prétexte de troubles graves pour la confédération, ils répondent en rappelant l'expédition des corps francs contre leur ville et l'assassinat de M. Leu. Ils ne manquent pas aussi d'ajouter que, s'ils ont appelé les jésuites à Lucerne, c'est là une affaire intérieure et dont les autres cantons n'ont aucun droit de se mêler. Il est certain, en effet,

que ceux, par exemple, qui ont provoqué les enseignemens scandaleux de MM. Strauss et Zeller ont mauvaise grace à prétendre aujourd'hui que l'expulsion des jésuites peut être exigée par le motif de l'intérêt général. Après tout, des doctrines religieuses, même un peu exclusives, sont de beaucoup préférables à un rationalisme dont l'audace blessait toutes les croyances et s'attaquait à toute tradition. L'homme ne se passe point si aisément des lumières d'en haut, et ce désolant scepticisme, que de prétendus sages sèment orgueilleusement au sein d'une nation, n'a jamais fait que précipiter les progrès de l'ombre fatale qui doit la couvrir comme un linceul.

Aujourd'hui la défense de Lucerne a été assurée avec le plus grand soin sur tous les points accessibles; les approches du lac sont fortifiées contre Zurich, le Sonnenberg semble défier les bruyans orateurs de Berne, et le pont de l'Emme fait une merveilleuse contenance devant les menaces d'Argovie.

Zug n'est ni si résolu, ni si fier : ce canton, autant du moins que j'ai pu en juger, m'a paru la partie faible du *Sonderbund*. J'y ai entendu nommer peu d'hommes véritablement influens. La campagne y est très prononcée pour la cause conservatrice et catholique; mais la ville ne partage guère cette ferveur. Au reste, cette séparation de sentimens et de principes se laisse voir dans d'autres cantons. Les radicaux, sachant ce qu'il y a de vulnérable du côté de Zug, y envoient quelquefois des affidés et des émissaires; mais Lucerne est en garde contre ces mouvemens. En avril dernier, une manifestation radicale avait été annoncée : tout se borna à l'arrivée de quelques radicaux d'Argovie et de Zurich. On chanta les refrains que les cabarets de Berne et de Lausanne ont mis à la mode, on fit étalage de brassards, on s'appliqua, pendant tout un jour, à consommer une notable quantité de bière et de liqueurs fortes; après quoi Zug rentra dans son calme habituel, sans que le général du *Sonderbund* eût été mis dans l'obligation d'agir contre ces turbulens convives et de les rappeler à plus de modération et de sobriété.

Dans Unterwald, au contraire, tout est unanime, ferme, résolu. Rien qu'à voir ces populations robustes, dont le type a gardé sa pureté primitive et dont les traits respirent je ne sais quelle sérénité imposante, on reconnaît tout de suite ceux que la Suisse entière appelle les *pieux Unterwaliens*. C'est à peine si ces braves gens ont daigné s'apercevoir que quelque chose changeait autour d'eux et qu'un esprit nouveau se remuait; le peu qu'ils en ont vu leur a suffi pour les déterminer à la plus énergique résistance. Ce qu'ils firent, il y a cinq cents ans, contre les Autrichiens, ce qu'ils ont fait contre la France en 1798, ils sont tout prêts à le recommencer contre les radicaux. Un respectable vieillard, M. Ackermann, que j'ai eu l'occasion de voir plusieurs fois,

s'est acquis, par ses vertus, par ses mœurs patriarcales, par la dignité de sa vie, une immense autorité sur ce canton. A un geste de M. Ackermann, à la moindre parole de cet homme vénéré, Unterwald tout entier marcherait en armes. Ce nom est grand dans tout le pays, grand comme la sagesse et la bonté qui s'ignorent elles-mêmes. M. Turrer est l'homme politique et l'homme d'affaires de ce canton, dont les forces militaires sont commandées par M. le colonel Zellger.

Si l'on cherche sur terre une retraite fermée à tous les bruits du monde, comme on dit que les poètes en désiraient autrefois et comme ils n'en veulent plus guère aujourd'hui, c'est dans Unterwald qu'il faut choisir cette bienheureuse solitude. Unterwald est la Thébaïde de la Suisse. Rien n'y arrive du dehors que par le lac et le Runig, qui n'a pas de route accessible aux voitures. On écrirait volontiers sur ces montagnes : *Laissez vos désespoirs, vous qui entrez!* Ces populations, cloîtrées par la Providence au milieu des sauvages magnificences de la création, ne sont en contact avec le monde extérieur que par un très petit nombre de relations obligées. Il n'y a ni presse, ni journal, pas plus à Stanz qu'à Sarnen. Lorsque les gouvernemens de ces villes ont besoin d'une publication administrative, ils envoient tout simplement la chose à Lucerne, où les lettrés et l'attirail des imprimeries ne manquent pas, et les affiches en reviennent tant bien que mal pour les *pieux Unterwaliens*, qui, du reste, savent tous lire, grace à leurs curés, aucun enfant n'étant admis, s'il ne sait lire, à faire sa première communion.

On ne rencontre, dans ce bon pays, ni ces étrangers qui s'en vont partout colporter les sophismes d'un esprit blasé et le vide d'un cœur corrompu, ni ces journaux dont la parole errante est si prompte à soulever les mauvaises passions et si impuissante à les contenir. Vivre sans journaux et sans bruit de presse me paraît un grand *comfort* de la vie, et, en cherchant bien, je trouve que c'est un de mes puissans motifs de prédilection pour les compatriotes de M. Ackermann. Ne croyez pas cependant que les esprits aient là moins de valeur que dans d'autres pays, ni qu'ils soient fermés à toute instruction, parce qu'ils ne s'éveillent pas tous les matins sur un journal et ne s'endorment pas tous les soirs sur un opéra. Je l'ai déjà dit, tout le monde sait lire; les études classiques, dirigées par des moines augustins et bénédictins, sont suffisamment fortes; enfin, pour que rien ne manquât à Unterwald, Dieu lui a donné des artistes, nobles intelligences et cœurs naïfs. Allez voir à Stanz, qui n'est qu'un bourg de deux mille habitans, les tableaux d'histoire de M. Dischwanden, les paysages de M. Joseph Zellger et les statues que crée en se jouant le ciseau hardi et gracieux de M. Franz Kayser, et vous aurez admiré des chefs-d'œuvre tels que peuvent seules en inspirer la nature, la rêverie et la méditation.

Je n'ai guère besoin de dire que le clergé est tout-puissant dans ce pays. Si quelqu'un se hasardait à mettre la main sur mon cher Unterwald, le clergé y deviendrait l'ame de la résistance. Nos intrépides vétérans de 1798 se rappellent encore jusqu'où alla, dans l'insurrection de cette époque, l'influence irrésistible du capucin Steiger.

J'avais vu à Milan, il y a cinq ans déjà, les pâtres de Schwitz, qui mènent chaque année leurs grands troupeaux au marché de la ville lombarde; c'est avec un vrai bonheur que je les ai retrouvés en allant faire mon pèlerinage à Einsiedeln. Les religieux, qui sont des bénédictins de Sainte-Marie, étaient assemblés pour élire un supérieur à la place de celui qu'ils venaient de perdre. C'est M. l'abbé Schmidt, jeune encore, qui fut élu. Ce respectable ecclésiastique, d'un esprit vif et ferme, ne sera pas au-dessous de la tâche, peut-être pénible, que la Providence lui a préparée. Les bienfaits du couvent et le produit des pèlerinages sont à peu près les seules ressources de la population, qui vit au milieu des rochers et des sapins. L'hiver dernier, pendant la crise des subsistances, plus dure dans le canton de Schwitz que partout ailleurs, l'abbé Schmidt a consacré toute sa fortune à faire acheter du blé pour les pauvres. Autrefois, tous les religieux du couvent d'Einsiedeln avaient le titre de baron; le temps a fait disparaître ces dénominations féodales, qui peut-être s'accordaient mal avec les règles de l'Évangile et l'humilité du prêtre chrétien; aujourd'hui, les bénédictins de Sainte-Marie n'ont plus d'autre distinction que leur mérite personnel et leurs douces vertus. Si vous ne retrouvez pas au milieu d'eux l'agreste simplicité d'Unterwald, vous y voyez du moins la science unie à la religion. Des bénédictins ne peuvent se passer ni de presse, ni de livres, ni même de journaux; il y a donc un journal à Einsiedeln : c'est une gazette publiée sous la direction du couvent. Il y a aussi, dans cette petite ville, sept presses mécaniques, une presse à la main et plusieurs presses lithographiques. Le couvent tient un collége où quatre-vingts élèves reçoivent une solide et bonne instruction.

On m'a montré, dans une salle décorée des portraits de M. Leu, de Schlenninger et d'O'Connell, une gravure représentant toute la famille impériale d'Autriche. En général, les influences autrichiennes se font sentir plus que toutes autres dans ce canton. Le cabinet de Vienne met ses soins à les y entretenir par la protection qu'il a toujours accordée aux religieux bénédictins. N'est-il pas important, pour le gouvernement d'un grand état, de savoir ménager, par toutes les voies, ses moyens d'action sur les autres pays? N'est-il pas déplorable de voir souvent sacrifier à des préjugés, à des préventions sans motif, ce qui pourrait servir à étendre les influences et à fortifier un ascendant politique? On me montra aussi au couvent d'Einsiedeln, et l'on ne manque jamais de montrer aux voyageurs et aux pèlerins capables de l'appré-

cier, le bel exemplaire de l'*Iconographie grecque* donné par M. le duc d'Orléans. Ce souvenir du prince me fit éprouver une profonde émotion dans un lieu où les émotions sont si facilement vives et austères. Le couvent reçoit chaque année cent cinquante mille pèlerins.

L'industrie n'a que peu pénétré dans le canton de Schwitz. Les populations y sont occupées aux travaux des champs et au soin des troupeaux. Les habitans de Schwitz sont fiers, guerriers, facilement irritables. Un de leurs plus distingués compatriotes, M. le colonel Abyberg, peut être cité comme un modèle remarquable du caractère national. M. Abyberg ne passe pas pour l'adversaire timide des radicaux. Il a servi en France sous la restauration, et a épousé une Espagnole dans notre expédition de 1823. Lui et l'abbé Schmidt sont au nombre des hommes les plus influens de la Suisse et de ce canton.

Il n'y a pas bien long-temps encore que les vingt-deux cantons confédérés s'accordaient à nommer l'opinion d'Uri *la conscience de la Suisse*. Un si flatteur hommage était dû à la haute moralité, à la droiture d'esprit et de cœur des habitans de ce pays. On peut donc dire aujourd'hui que la conscience de la Suisse proteste énergiquement contre les perturbations que le radicalisme prétend introduire dans la constitution fédérale après avoir déjà altéré et changé tant de constitutions particulières. Uri ne se départira jamais de son attachement aux traditions historiques, à la vieille foi religieuse et à cette indépendance cantonale dont les petits cantons ont dû, à toute sorte de titres, croire qu'ils auraient la pleine jouissance, lorsqu'ils consentirent, en 1815, à renouer les liens de l'ancienne confédération.

Depuis 1832, M. le landamman Schmidt est nommé chaque année député du canton d'Uri. Il apporte dans les délibérations de la diète, où il est autant aimé qu'estimé, une juste mesure de parole et de conduite qui ne l'a jamais empêché de déployer, quand les circonstances l'ont voulu, la fermeté la plus honorable. La majorité l'a fréquemment admis dans les commissions toutes les fois qu'il était nécessaire ou convenable que la minorité y fût représentée. M. le landamman Schmidt a plus d'une fois, avec son calme imperturbable et sa douceur un peu ironique, rappelé le fougueux M. Neuhauss au souvenir de sa propre dignité. On m'en a rapporté plusieurs exemples; voici un seul trait que je citerai d'après un témoin oculaire. M. Neuhauss, qui était alors dans tout l'éclat de sa popularité, venait de prononcer un discours long et violent. Comme il avait l'habitude de ne jamais écouter les réponses de ses adversaires et de se promener dans la salle d'un air dédaigneux sans paraître se soucier d'aucune contradiction, le député d'Uri, qui prétendait à plus d'égards, se leva et dit : « J'aurais un certain nombre d'argumens et de faits à opposer au discours du député de Berne; mais, comme je sais bien qu'il ne m'écouterait pas, je m'abstiendrai de par-

ler. » M. Neuhauss, déconcerté par cette franchise un peu rude, se rassit, et, bon gré malgré, il écouta, ou du moins en eut-il l'air : les convenances étaient sauvées.

Le clergé n'exerce dans le canton d'Uri aucune influence politique; il n'a que son ascendant religieux. Les formes toutes démocratiques du gouvernement, très chères à la population et avec lesquelles elle s'est complétement identifiée, ont même réagi sur les habitudes du catholicisme. Les curés de cette partie de la Suisse, comme ceux de Schwitz et d'Unterwald, sont nommés par le suffrage des paroisses. Le chef du clergé est un commissaire épiscopal que l'évêque de Coire choisit entre dix candidats présentés par l'autorité civile. Il y a dans ce canton un couvent de capucins et deux de religieuses. Les jésuites n'y sont pas établis; mais on en appelle de Schwitz ou du Valais pour faire des prédications.

Quiconque connaît cette partie de la Suisse comprend que toute entreprise contre elle est bien difficile, puisque la nature elle-même en a fait une forteresse redoutable. Ce canton n'est que la haute vallée de la Reuss, bornée à droite et à gauche par des montagnes de deux à trois mille mètres d'élévation. Si jamais les radicaux poussent leurs troupes sur ces hauteurs, parmi ces précipices menaçans, il est assez facile de prévoir quels désastres les attendent. Les Bernois, les Zurichois, les Argoviens, sont d'habiles tireurs et des chasseurs hardis; mais quand un corps d'armée est contraint de traverser, par de telles routes, un pays que défend une population irritée et guerrière, il court tous les risques à la fois, les surprises et les défaites; il a toutes les souffrances à subir, la fatigue, l'épuisement et la faim. Ce canton n'est abordable que par le lac et le Saint-Gothard, deux barrières difficiles à franchir. Si Lucerne était attaquée, Uri pourrait envoyer à sa défense deux bataillons, et rien n'est plus facile que de faire le trajet en trois heures par le bateau à vapeur.

La *jeune Suisse*, société radicale, formée par la société centrale de la *jeune Europe*, a pendant dix ans travaillé avec persévérance à s'assurer la domination du Valais. Ce fut en 1833 que les premiers groupes de cette société s'introduisirent à Sion et à Martigny. Ils végétèrent longtemps dans de mystérieuses intrigues; enfin la prise d'armes de 1839 vint les aider. Les hommes de la *jeune Suisse*, ardens et intrépides, offrirent leur concours au Bas-Valais et contribuèrent à lui assurer l'avantage. La *jeune Suisse* déploya alors avec violence ses passions sur le pays. Organisée, armée, munie de six canons dans ses chefs-lieux de Martigny et de Monthéy, soutenue sur Berne et sur Vaud, elle froissa chaque jour les sentimens intimes des Valaisans. Résistance aux tribunaux, violations de domicile, insultes brutales appuyées et protégées par tout le parti, publications dérisoires contre les magistrats et les prê-

tres, bris de presses et spoliation des écrivains catholiques, tels furent, pendant trois ans, les excès que la *jeune Suisse* ne rougit pas et ne craignit pas de commettre. Le désordre était parvenu à son comble, il irritait toutes les consciences, il menaçait toutes les situations. Tant d'emportement fit oublier les événemens de 1839 et de 1840. Le clergé se mit à la tête de la résistance, et les abbayes du Grand-Saint-Bernard et de Saint-Maurice, qui avaient dirigé le mouvement du Bas-Valais, prirent alors l'initiative de la réaction contre le radicalisme. Le clergé du Haut-Valais suivit cet exemple. On opposa à la société de la *jeune Suisse* une société de la *vieille Suisse*, dont l'organisation soudaine, vaste, fortement liée sur tous les points, fut comme un élan universel du pays. M. de Kalbermatten, un des chefs de la levée du Bas-Valais en 1840, prit le commandement militaire de cette association, et il en reçut l'investiture de l'évêque même et dans le palais épiscopal. La diète intervint et ordonna la marche d'un corps fédéral pour arrêter l'effusion du sang. Berne et Vaud, qui croyaient au triomphe de la *jeune Suisse* dans cette lutte, et qui par conséquent la désiraient, refusèrent de faire marcher leurs contingens et de laisser passer ceux des autres cantons. Au milieu de ces incertitudes, M. de Kalbermatten était descendu vers Sion avec huit mille Haut-Valaisans; les *jeunes Suisses* y montèrent, mais à peine avaient-ils quitté le Bas-Valais, que la population se leva derrière eux, et trois cents paysans armés vinrent occuper le pont du Trient pour empêcher leur retour. Ce fut sur ce point que la petite armée de la *jeune Suisse*, qui, attaquée à Arden par M. de Kalbermatten, se retirait devant lui, fut détruite par les Bas-Valaisans. Quelque temps retardés par la rupture du pont de Ridder, les Haut-Valaisans n'arrivèrent qu'après le combat pour féliciter les vainqueurs. Il y eut réconciliation complète entre les deux parties du canton, et la constitution fut modifiée sur de meilleures bases le 16 septembre 1844. Les débris de la *jeune Suisse* se réfugièrent sur le territoire de Vaud.

Je préfère de beaucoup, pour mon compte, l'état moral des Valaisans à celui des Vaudois. Si ceux-ci paraissent plus avancés dans la civilisation, s'ils savent mieux s'en procurer les avantages matériels, s'ils sont mieux logés, mieux vêtus, les Valaisans trouvent une large compensation à ce qui leur manque de ce côté dans la paix intérieure et la félicité plus réelle que procurent les croyances religieuses, des mœurs pures et le culte des traditions. L'agriculture a fait chez eux, depuis quelque temps, de très notables progrès; le fléau du crétinisme aura bientôt disparu, grace à ces améliorations qui, en même temps qu'elles rendent les campagnes plus productives, épurent et assainissent l'air. Le gouvernement favorise l'industrie autant qu'il le peut. Dans ce moment même, il prête son concours à deux compagnies françaises, l'une

qui reconquiert sur le Rhône des terres submergées, l'autre ayant l'exploitation des mines de fer d'Ardon.

En parlant de Fribourg, j'entre dans le vrai domaine des jésuites : le clergé y est tout-puissant. Le patriciat et l'ancienne noblesse de ce canton, renversés en 1830, eurent le bon sens d'entrer dans le mouvement nouveau. Le peuple, accoutumé au pouvoir des anciennes familles, les accepta volontiers. Les aristocraties s'annulent lorsqu'elles se retirent devant les changemens politiques. A quoi sert de bouder? Ce n'est pas en se tenant à l'écart qu'on fait revivre ses principes et prévaloir ses convictions. Il y a des vérités politiques qui sont tellement dans l'essence des choses, qu'il suffit de ne pas s'abandonner soi-même pour remonter avec elles le cours du torrent. C'est ce que le patriciat de Fribourg, appuyé par le concours du clergé, a très bien compris, et c'est aussi ce que les aristocraties vaincues comprennent très rarement. Aujourd'hui, dans ce canton, sur quatre-vingt-dix mille habitans, on peut en compter quatre-vingt mille dévoués au gouvernement et prêts à tout entreprendre comme à tout souffrir pour sa défense. Il n'y a guère de dissentiment que dans les petites villes secondaires, à Morat, par exemple, à Bulle et à Estavayer.

La population fribourgeoise a montré, dans la tentative du 6 janvier dernier, combien énergique serait sa résistance aux agressions du radicalisme. Ce fut au milieu de la nuit que le tocsin commença; aussitôt on vit descendre vers la ville des masses de paysans armés. Ils s'avançaient sur de longues files, leurs curés en tête et chantant des cantiques. Quelques-uns portaient la croix sur leur poitrine, comme les pèlerins guerriers du moyen-âge; d'autres priaient en silence; d'autres demandaient avec impatience le combat. Arrivés dans les rues et sur les places publiques, ils s'y rangèrent autour de grands feux. La plupart n'eurent quelque aliment que vers le soir, et cependant on n'entendit pas la plus légère plainte. Après l'affaire finie, un grand nombre de ces hommes, qui avaient laissé leurs femmes, leurs enfans sans protection et leurs troupeaux sans gardiens, consentirent encore à occuper les villes compromises. L'évêque de Lausanne et de Genève, résidant à Fribourg, Mgr de Marilley, vint sur la grande place de la cathédrale leur dire une messe en plein air. Jamais tableau ne fut plus touchant. Ces prêtres vénérables invoquant, après le danger passé, le Dieu de justice et de pardon, ces rustiques soldats agenouillés sur le pavé de la rue, cette population agitée encore d'un élan unanime, ces montagnes vers le sommet desquelles s'élevait l'encens dans les airs, ces larmes, ces chants, ces prières, tout portait dans les cœurs une émotion dont des hommes légers peuvent rire, si bon leur semble, mais que je ne leur conseillerais pas de braver.

En regrettant qu'un plus long séjour en Suisse ne m'ait pas permis

de voir davantage et de connaître mieux, je me plais, à propos de chaque canton, à citer un ou deux noms honorables entre tous et qui en sont comme la personnification vivante. J'ai eu l'honneur de voir et d'entretenir une fois Mgr de Marilley. Ce prélat, jeune encore, d'une haute piété, d'un esprit vif, d'un caractère ferme, est adoré de la population. Toute sa personne respire une candeur attirante, son regard se baisse volontiers vers la terre, son geste est timide; mais on reconnaît son énergie intérieure à un éclair qui sort tout à coup de ses yeux et à l'émotion contenue de sa voix. Si Mgr de Marilley était à Soleure au lieu d'être à Fribourg, l'influence de M. Munzinger n'aurait jamais pu devenir bien inquiétante. Je dois citer aussi, parmi les hommes influens de ce canton et de la Suisse, M. l'avoyer Fournier.

En approchant de Fribourg, on voit aujourd'hui des palissades fraîchement élevées. Des forts détachés sont prêts à ouvrir et à croiser leurs feux du côté que la rivière ne couvre pas. Le commandant militaire est M. le colonel de Maillardoz, loyal soldat, d'un esprit cultivé et d'un cœur antique.

C'est ainsi que les sept cantons me sont apparus dans mes fugitives impressions de voyageur; telle est la ligue de ces petits états, si respectables par leurs mœurs, leurs libertés populaires, leurs souvenirs traditionnels, et qui ne demandent aux autres cantons que de les laisser vivre selon leur foi et leurs usages, conformément aux droits que le pacte fédéral a garantis et aux promesses qui ont été faites en 1815, dans le renouvellement de l'alliance. Les feuilles radicales ont violemment attaqué cette union, et la diète vient d'en prononcer la dissolution immédiate; mais ceux qui se plaignent le plus n'ont-ils pas eux-mêmes formé une ligue de leur côté? Celle-ci ne repose pas, il est vrai, sur un traité formel comme celle des catholiques; mais elle éclate dans les faits, dans un ensemble d'actes non équivoques. On la trouve, cette ligue d'une autre nature, dans les votes de la diète, dans les articles de la conférence de Baden, dans l'abolition des couvens d'Argovie, dans les expéditions des corps francs. Enfin ce sont les radicaux eux-mêmes qui ont les premiers donné l'exemple de ligues séparées; qu'ils veuillent bien se rappeler ce qu'ils ont fait en 1832. Quant à la question de droit, l'ancienne alliance permettait, dans le corps général de la confédération, des unions distinctes. C'est ce que Berne et Soleure représentèrent en 1814, lors de la discussion du pacte, et c'est sur la base de l'ancienne alliance qu'on traita. L'article 18, qui interdit aux cantons de se lier entre eux, dans des vues contraires au bien général, ne va pas plus loin, et toujours ces alliances séparées ont été permises lorsqu'elles n'ont eu pour but que d'assurer à un certain nombre d'états une assistance mutuelle dont l'intérêt général ne peut pas souffrir. Or, peut-on dire que l'alliance du *Sonderbund* est dans le cas de l'interdic-

tion? Cette alliance est-elle offensive? En aucune manière. Les sept cantons du *Sonderbund* ne songent qu'à maintenir leurs droits propres et à régler librement leurs affaires intérieures, sans que les autres cantons puissent s'y vouloir immiscer, sous prétexte de révision du pacte, ou par le motif que les jésuites de Lucerne et de Fribourg ne plaisent pas aux radicaux de Berne et de Vaud. Les douze états qui ont voté la dissolution me paraissent donc avoir outrepassé leurs pouvoirs; ils ont, je ne crains pas de le dire, manqué d'égards envers la vieille origine suisse, et ils se sont mal souvenus du sang de leurs pères. L'ingérence que la diète s'attribue n'est pas un moment soutenable en droit; on verra ce que les faits en décideront. Au surplus, il ne faut pas croire que l'action du principe catholique soit enfermée dans ce cercle; elle s'est fortifiée en ces derniers temps dans la Suisse entière. A Argovie même et à Soleure, la direction seule manque; c'est ce dont M. Munzinger ne doute pas, j'en suis sûr, et c'est pour cela même qu'il ménage avec tant de soin Mgr Salzman, si bon, si évangélique, mais si inquiet aux moindres luttes et d'un cœur si simple.

En face du parti catholique et cantonal s'agite tumultueusement le parti radical et révolutionnaire qui a emporté les dernières décisions de la diète. La pensée fondamentale de ce parti est la création d'une Suisse unitaire; c'est pour atteindre ce but qu'il demande la dissolution du *Sonderbund*, l'expulsion des jésuites et la révision du pacte fédéral. Je ne comprends pas, je l'avoue, comment des états très attachés à l'indépendance cantonale, comme le Tessin et les Grisons, ont pu prêter les mains à ce qui s'est fait dans ce sens.

Les actes du radicalisme en Suisse sont trop connus et trop récens pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Qui ne sait ce qui a eu lieu à Berne, à Genève et dans le canton de Vaud? Les magistrats, les prêtres, les ministres protestans, les professeurs des écoles, chassés par les perturbateurs et poursuivis de coups et de pierres; les propriétés dévastées, incendiées, au milieu de chants impies et de cris obscènes et furieux; toute une multitude soutenant son emportement grossier par une ivresse physique que rien ne pouvait plus ni éteindre, ni assouvir; puis, après le triomphe, ces constitutions démagogiques, ces lois insensées qui, en religion, tyrannisent les consciences, et qui, en politique, admettent les hommes de domesticité et jusqu'aux repris de justice à la dignité du droit électoral : voilà ce que la Suisse a vu dans plusieurs cantons. Voilà les scènes odieuses qu'ont déplorées amèrement tous les hommes de bien. Demandez à M. Neuhauss, à M. Druey, ce qu'ils en pensent eux-mêmes au fond du cœur. Mais comment s'étonner de ces actes et de ces lois? Fallait-il attendre autre chose des principes désastreux qu'on avait invoqués et des changemens qu'on avait voulus? *Vous connaîtrez l'arbre par ses fruits,* a dit la sagesse su-

prême. Lorsque Dieu se retire du milieu des hommes et veut les punir, il pousse leur inquiétude à s'enquérir trop curieusement des conditions de l'ordre social et leurs passions à les changer. On ne saura jamais tout ce qu'il y a de vertige dans la raison humaine et de perversité dans l'orgueil!

Les corps francs ont été quelque temps et à diverses reprises un des moyens de coercition employés par les radicaux pour arriver plus promptement à leurs fins. Tout homme de sens, ne fût-il qu'un médiocre politique, sait ce qu'il doit penser de ces troupes sans chefs, sans règle, sans discipline, se levant et se recrutant d'elles-mêmes sans l'ordre du gouvernement, et même malgré lui. Que deviendrait l'indépendance cantonale, s'il était admis que des bandes organisées et armées hors du territoire d'un canton par des réfugiés et des agitateurs de toute espèce peuvent venir y prêter aide à une minorité contre la majorité, et y contribuer, par ce concours étranger, fortuit et brutal, au renversement de la constitution et des lois? Battus à Lucerne par les milices et le landstourm, les corps francs ont fait peu d'honneur à la vieille et juste réputation de valeur des populations helvétiques. Leur expédition donna lieu de la part de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche, à des notes qui avertirent vivement l'opinion publique en Suisse, et dont la diète parut comprendre alors la gravité. Depuis, la majorité diétale ayant changé par diverses causes, et surtout par les fluctuations de Saint-Gall, les corps francs sont devenus moins nécessaires aux radicaux. L'association patriotique de Lausanne a bien travaillé, dans ces derniers temps, à recommencer ces glorieuses prises d'armes; mais les habiles préfèrent marcher au but par des voies plus sûres. MM. Ochsenbein, Schneider et Staempli n'ont-ils pas fait partie des corps francs, et n'est-ce pas la pensée politique à laquelle ces bandes prêtaient leur concours que M. Ochsenbein fait prévaloir dans la diète? A quoi bon des corps francs quand on croit pouvoir compter sur les troupes fédérales?

Les radicaux ne reculeront pas devant une guerre civile, si ce moyen leur paraît indispensable pour constituer comme ils l'entendent la Suisse unitaire. Ils se résigneront à ce malheur, à ce sacrifice par une pensée plus haute qu'elle ne semble au premier abord et qui menace, non pas seulement la confédération dans son existence actuelle, mais une partie de l'Europe. C'est en Allemagne que cette pensée de ruine a germé; c'est de là qu'elle est venue. Regardez attentivement le travail du radicalisme en Suisse, vous y trouverez le souffle d'une impulsion qui agit du dehors, de l'Allemagne surtout. Il n'est personne un peu au courant de l'agitation morale de l'Europe qui puisse ignorer ce qu'ont fait à cet égard les chefs et les principaux affiliés de la *jeune Allemagne :* les Marr, les Weitting, les Docleke et les

Standau. Les professeurs allemands, les réfugiés allemands ont enveloppé peu à peu la Suisse dans quelques mailles du vaste réseau que le parti radical étend et renoue incessamment sur l'Europe entière. Aujourd'hui même l'agitation de Berne se rattache ouvertement à l'influence de M. le professeur Ludwig Snell et de son frère Guillaume, que soutiennent leurs parens MM. Staempli, ministre des finances, et Niggeler, président tout à la fois du grand conseil de Berne et de l'association populaire helvétique. M. Ludwig Snell, malgré son laisser-aller excessif et ses habitudes quelque peu rabelaisiennes, est certainement un savant du premier ordre et un esprit élevé; mais quand on l'a entendu causer avec les meneurs du *club de l'Ours*, quand on a été admis à la confidence de tout ce qui se dit dans les salons des frères Ciani et chez d'autres réfugiés italiens, il est impossible de se faire illusion sur le caractère anarchique des passions dont ce petit monde est animé. Il y a autour de MM. Ludwig et Guillaume Snell, si puissans déjà par leur clientelle dans le gouvernement de Berne, une réunion très active d'Allemands, d'Italiens, de Polonais et même de Français, qui rêvent pour l'Europe une destinée nouvelle. La tribune du *club de l'Ours* est le trépied d'où partent les oracles que les journaux se chargent de commenter et de répandre dans toute la Suisse.

J'ai rencontré çà et là, à Lausanne et à Genève surtout, des hommes de sens, d'un esprit fin et dont j'honore les lumières et l'expérience, qui inclinaient à croire que cette effervescence des radicaux tenait aux plus misérables motifs. Ils l'expliquaient par le désir qu'auraient les principaux meneurs de se grandir personnellement et de s'assurer, dans leur Suisse unitaire, des existences plus hautes, plus luxueuses, des fonctions plus richement rétribuées et plus influentes que celles qu'ils peuvent attendre du modeste régime cantonal. Je n'aime pas qu'on prête ainsi à ses adversaires des mobiles honteux, dont on rougirait pour soi-même; je ne prétends pas nier cependant d'une manière absolue ce qu'il peut y avoir de fondé dans cette observation. L'infirmité du cœur humain est la même partout. Je crois néanmoins, après avoir étudié le mélange étranger qui s'est infiltré dans la démocratie suisse, je crois, de la part des radicaux, d'un très grand nombre d'entre eux, à des convictions réelles que le temps et l'expérience pourront seuls modifier; je crois à des passions sérieuses et surtout à un but bien plus haut et plus menaçant que celui qu'un dédain trop ironique voudrait supposer. Les radicaux ne voient pas seulement, dans la création d'une Suisse unitaire, quelques avantages personnels à acquérir; ils y cherchent, avant tout, les moyens puissans d'une action à exercer au dehors. De la Suisse s'échappent trois courans qui s'étendent en Allemagne par les petites principautés, en Italie par le Piémont et le royaume lombard, et en France par Grenoble et Lyon. La Suisse aspire à répandre

du haut de ses montagnes ses doctrines radicales, son agitation, comme ses fleuves, sur les trois grands pays voisins. Le parti radical en Europe a choisi en ce moment la Suisse comme le foyer de perturbation le mieux situé et le plus facile à allumer avec de faibles moyens. C'est surtout dans les classes laborieuses que l'œuvre a été entreprise et suivie avec persévérance. Le *Sonderbund*, les jésuites, le pacte fédéral, ne sont que des prétextes pour frapper un coup en Europe et amener peut-être le triomphe de cet ensemble de doctrines monstrueuses que des insensés ont rêvées, et pour la réalisation desquelles ils n'épargneront rien, dans aucun pays, ni le sacrifice de leur fortune et de leur vie, ni les luttes de la pensée, ni le danger des conjurations, ni la fuite, ni l'exil, ni le dévouement du crime même. Pour mieux indiquer la pensée dans laquelle se fait partout, sous des couleurs différentes, avec des attitudes diverses, cette propagande radicale dont les sociétés modernes sont si fatalement travaillées, je citerai un seul passage d'un écrit récent que le hasard a placé sous ma main, et où se trouvent hardiment résumées les doctrines du parti.

« Lorsque la Suisse, dit l'auteur de cet écrit, sera constituée sur les bases de l'unité, la propagande européenne l'opposera comme une force imposante aux tyrans. Les républicains de l'Allemagne, de la France, de l'Italie, s'uniront aux confédérés, et qui pourra résister à trente millions d'hommes libres, tous exercés dans le maniement des armes et prêts à mourir pour briser les fers de leurs frères? Alors plus d'unité possible dans les efforts du despotisme; l'alliance des grandes puissances sera brisée, la conspiration des rois contre la liberté des peuples réduite à l'impuissance, la monarchie paralysée dans son action, et la tyrannie percée au cœur. Alors on arrêtera, on chassera, on tuera même les rois, les empereurs qui se repaissent de chair et s'abreuvent de sang humain, tous ces maîtres qui mènent à coups de fouet les troupeaux de bêtes à deux pattes qu'on appelle peuples.

« Alors on améliorera les choses de ce monde en sacrifiant Dieu à l'homme, la théologie à l'humanité. Ce sera le règne de l'homme qu'on établira sur la terre et non plus le royaume de Dieu, qui pèse comme un cauchemar sur notre conscience. »

Tels sont les désirs, les espérances, les prédictions, les enseignemens, le but du parti radical en Europe. Ceux qui en doutent, endormis dans des prospérités fugitives, *ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre;* mais tout homme de sens qui a vu les faits et qui a étudié de près les esprits sait bien ce qu'il faudrait attendre du mouvement qui ébranle aujourd'hui la confédération helvétique, si ce mouvement finissait par triompher. Les mêmes doctrines, les mêmes vœux que ces citations expriment sont tous les jours reproduits, avec plus ou moins de dissimulation, avec plus ou moins d'audace, dans

toutes les feuilles radicales de la Suisse, et en particulier dans les gazettes de Berne, de Soleure et d'Argovie. Le radicalisme suisse est en relations intimes avec les journaux républicains et libéraux de l'opposition française. C'est surtout par la voix retentissante de Paris qu'il s'efforce d'agir sur l'Europe, d'intimider, d'irriter, de tromper les cabinets, tantôt en représentant le gouvernement français comme privé de toute initiative par ses propres embarras, tantôt en lui prêtant je ne sais quelle sympathie pour tout mouvement révolutionnaire. M. James Fazy pense plus à Paris qu'à Genève; il a conservé avec *le National*, m'a-t-on dit, des rapports qui lui sont précieux. *Le Constitutionnel* reçoit directement de Berne ses principaux articles sur la Suisse. Ces articles, rédigés avec assez de talent, sont attribués à un réfugié neufchâtelois, M. Petit-Pierre, l'un des fidèles de M. Neuhauss, et très compromis dans les événemens de 1831. La presse française est un des leviers du mouvement radical en Suisse, et cela seul suffirait, à mon avis, pour prouver qu'on a aujourd'hui devant soi un des plus sérieux, des plus dangereux efforts que la propagande européenne ait jamais faits.

Un séjour de quelques mois dans un pays ne peut pas fournir les élémens d'une opinion suffisamment réfléchie et complète; je crois pouvoir dire cependant, sans crainte de m'abuser trop, que ce qui manque surtout à la Suisse, c'est un grand parti conservateur, moins restreint que le parti catholique du *Sonderbund*, et qui, absorbant à la fois dans ses rangs le patriciat, l'ancienne noblesse, la seconde bourgeoisie, et les ecclésiastiques des deux communions chrétiennes, pourrait seul opposer une barrière assez intelligente et forte à la décomposition dont ce pays est menacé. Il en est ainsi en général dans toute l'Europe, la Russie exceptée. En France, nous avons à peu près résolu le problème. A travers des oscillations souvent mal expliquées et mal comprises, les classes moyennes se sont lentement élevées chez nous à la hauteur d'un parti gouvernemental. La bourgeoisie est maîtresse en France. Rien n'est au-dessus d'elle, parce qu'elle a su toujours grandir et se montrer propre à tout et égale à tous par ses lumières, ses richesses, sa modération, ses dévouemens, son courage, son esprit de suite. Nos chambres législatives, nos conseils-généraux, nos corps municipaux, nos jurys, notre garde nationale, notre administration, notre armée, notre magistrature, notre université et notre clergé lui-même, plus qu'on ne le croit généralement, sont animés d'un même esprit et obéissent aux mêmes volontés, aux mêmes instincts. Notre antique royauté, se transformant, s'est faite, elle aussi, à notre image. Je laisse à de plus habiles à trancher les questions d'avenir; mais toujours est-il que, pour le présent, nous avons accompli ce qu'il y avait de mieux à faire, et que nous avons ainsi, après une première révolution dont les images

ensanglantent encore toutes les mémoires, conjuré les périls qui grondaient de nouveau.

Cet état social est moins imposant, moins poétique, moins chevaleresque que ceux dont d'autres époques ont pu s'enorgueillir; il parle moins au cœur et à l'imagination, mais il a son utilité, sa dignité sérieuse, et, je ne crains pas de le dire, sa grandeur. Rien de cela n'existe au même degré dans d'autres pays où le passé croule cependant aussi de toutes parts. Rien de cela, ou bien peu, en Espagne, en Allemagne, en Italie, en Suisse. Si elle veut se sauver et retrouver la sécurité, le repos qu'elle a perdus, la Suisse ne doit jamais oublier cette nécessité urgente de fonder au centre de ses classes moyennes, à une juste distance du radicalisme et des anciennes aristocraties, un grand et sage parti conservateur. Elle en possède les élémens confus, incultes, inertes; il lui faut vouloir avec force pour accomplir cette création. Défendre les intérêts nouveaux, satisfaire les nouveaux besoins, en identifiant les gouvernemens avec les pays, en assurant toutes les garanties nécessaires aux sentimens et aux principes de conservation, telle est aujourd'hui la question partout. Dans un pays aussi naturellement, aussi anciennement démocratique que la Suisse, on ne peut songer à opposer au radicalisme une résistance efficace et durable qu'en lui enlevant, en lui empruntant une partie de ses forces, en armant contre lui, par d'habiles transactions, les intérêts avec lesquels il est en contact aussi bien que ceux qu'il alarme, les sentimens qui vont à lui aussi bien que ceux qu'il irrite. Cela est praticable jusqu'à un certain point, si l'on sait vouloir. Un pays dans lequel se trouvent des hommes aussi distingués que MM. Siegwart-Muller, Calame, Fournier, de Kalbermatten, Ruttimann, Schmidt, de Chambrier, Mousson, de Courten, Ackermann, Burkardt, Baumgartner, Bernard Meyer, et tant d'autres dont le nom m'échappe en ce moment, un tel pays doit trouver un nombre considérable d'autres personnes également prêtes à défendre les principes de conservation et d'ordre; mais le dévouement doit se manifester par les actes. La vie civile a ses dangers comme la vie militaire, la politique a ses martyrs comme la religion. Malheur à ceux dont le cœur s'affaiblit après quelques épreuves et qui demandent le salaire avant la dernière heure du jour! Le soleil ne se lève-t-il pas tous les matins sur le monde? Pourquoi des hommes de foi ne travailleraient-ils pas sans relâche à faire luire aussi sur les intelligences les rayons non moins vivifians de la vérité? La tâche de ce siècle est rude : il franchit un orageux détroit qui conduit des vieilles mers vers un océan nouveau. Ces rivages inconnus d'où se lèvent des souffles mystérieux, il faut les aborder, qu'on le veuille ou non; il faut s'y établir par la force, par la patience, par la ténacité opiniâtre, surtout par la justice et la raison, ou périr lâchement sur quelque écueil!

Le parti catholique en Suisse a une puissance toute constituée, qui s'opposera résolûment à l'invasion radicale; il a l'autorité des anciennes mœurs et l'ardeur qu'une foi vive donne toujours, il défend de plus les vrais principes et la vraie constitution du pays; mais ce parti ne doit pas oublier combien flottantes, attiédies, stériles, sont aujourd'hui çà et là les volontés et les convictions. Ce parti ne doit pas oublier que, si ses principes ont pris une force et une extension nouvelle dans ces derniers temps, il est cependant toujours en minorité. Ce n'est donc pas sur un principe purement religieux que la résistance conservatrice de la Suisse doit être fondée. On sait ce qui a lieu à Soleure et dans le Tessin, et ce qui s'est passé à Genève, où les catholiques, traités avec trop peu de bienveillance par l'ancien gouvernement, viennent de s'attacher si subitement aux radicaux. D'ailleurs ne faut-il pas tenir très grand compte du nombre considérable de protestans qui professent, tout autant que les catholiques, un éloignement décidé pour les doctrines radicales et le respect des principes religieux et conservateurs? Les petits cantons, je n'ai garde d'en douter, sauront bien se défendre chez eux et maintenir leurs droits : Uri, Schwitz et Unterwald n'ont jamais appris à courber la tête; les campagnes de Zug ne seraient guère sûres pour les corps francs ou pour tous autres ennemis de l'indépendance cantonale; Lucerne et Fribourg ont dans leur foi le gage de la victoire; le Valais a montré sur les bords du Trient ses sentimens et son énergique bravoure; tout cela cependant ne constitue qu'une résistance passagère et restreinte, tout cela ne suffira pas, ne peut pas suffire à rendre à la Suisse sa sécurité et sa véritable grandeur. Lorsque les décisions de la diète ne devraient jamais s'accomplir, le remède au mal ne serait pas encore trouvé.

L'ordre politique et la liberté religieuse, l'ordre politique par la liberté religieuse, tels sont les vrais besoins de la Suisse : tous ses enfans sont également intéressés, chacun dans ses principes et dans sa foi, à ce que ce double besoin ne soit pas plus long-temps méconnu. La conciliation peut seule asseoir sur une base solide cet ordre et cette liberté. Que tous les hommes de bien y songent dans les deux communions chrétiennes; que tous les hommes de sens et de cœur, que les hommes politiques et pratiques y songent aussi, quels que soient leurs antécédens et leurs préférences. La Suisse a aujourd'hui précisément le contraire de ce qu'il lui faut : elle a trop de prétendue liberté politique et pas assez de liberté religieuse. Il faut resserrer l'une et étendre l'autre. Cela ne peut se faire que par l'effort unanime d'un grand parti conservateur, formé de toutes les opinions sages, patriotiques, sincères et modérées.

Les Suisses ne doivent pas oublier que l'Europe a droit de se préoccuper de leur situation, et qu'un jour pourrait venir où la pensée d'une

intervention ne serait pas repoussée par toutes les puissances. L'acte du congrès de Vienne reconnaît l'existence des vingt-deux cantons, et il est facile d'appliquer cette clause soit à l'étendue territoriale de chacun d'eux, soit à leur indépendance politique. Les puissances qui ont garanti l'existence des vingt-deux cantons et reconnu la neutralité de la Suisse dans un intérêt de paix générale et d'équilibre européen ont droit de surveiller la crise actuelle. L'interprétation du pacte fédéral dans la diète peut devenir une interprétation des traités et porter une grave atteinte aux garanties nécessaires à la paix de l'Europe, et que les puissances, en 1815, avaient eu soin d'établir.

Le principe de non-intervention est limité comme toutes les choses de ce monde : il y a en politique des nécessités qui dominent tout. Malgré le principe proclamé, la France et l'Angleterre ne sont-elles pas intervenues dans les affaires d'Espagne? L'Angleterre, en 1840, n'est-elle pas intervenue, en son nom et au nom de trois autres puissances, dans les affaires d'Orient? Précédemment, la France n'était-elle pas intervenue en Belgique? Enfin, les troupes autrichiennes n'étaient-elles pas entrées en Italie, et les Français ne s'étaient-ils pas emparés d'Ancône? Ces faits de guerre ont été basés sur le droit que les plus prochainement intéressés auront toujours de se mêler d'une question extérieure. On ne peut pas regarder la perturbation, l'anarchie, le sang versé sur les frontières, sans chercher à les comprimer s'ils se prolongent. L'homme le plus paisible, et qui aime le moins à prendre part aux affaires de ses voisins, empêchera cependant qu'un d'entre eux ne mette le feu, volontairement ou par imprudence, à la maison qu'il habite. Les affaires, la situation politique de l'Espagne, de la Belgique, ne pourront jamais être indifférentes à la France. L'Italie intéressera toujours directement l'Autriche. De même les troubles de la Suisse peuvent devenir des motifs de déterminations graves de la part des puissances qui l'entourent. Encore ne parlé-je pas de Neufchâtel, dont la position exceptionnelle semble pourtant donner à la Prusse, en cas de collision, un droit direct et incontesté.

J'indique ces considérations parce que je crois malheureusement à la prochaine explosion de la guerre civile en Suisse. Cette chance me paraît la plus probable, car les meneurs radicaux ne peuvent guère s'en passer pour soutenir leur crédit. Ils ont besoin d'entretenir et d'exciter le feu des passions au milieu du désordre qui s'est partout introduit dans les finances publiques et des scandales que leur domination a fait naître. Il leur faut jeter à l'esprit public les sombres préoccupations de la guerre. Cette pensée éclatait sur le front de M. Ochsenbein, lorsque l'ouverture de la diète se fit, le 5 juillet, dans l'église du Saint-Esprit. M. Ochsenbein caressait avec coquetterie son énorme moustache blonde, plutôt en officier des corps francs qu'en premier magistrat d'une con-

fédération dont la constitution politique a été garantie par les puissances et dont la neutralité est le privilége. Je quittai Berne et la Suisse trois heures après avoir entendu l'étrange discours qui ouvrit la session de la diète, et la significative attitude de M. Ochsenbein ne m'est pas, depuis, sortie de l'esprit. Notre ambassadeur près la confédération, M. de Bois-le-Comte, MM. les ministres de Sardaigne et d'Espagne, M. le chargé d'affaires de Belgique, M. Peel, chargé d'affaires d'Angleterre et fils du célèbre ministre, assistaient à cette cérémonie. J'ignore ce qu'ils ont pensé du *factum* de M. Ochsenbein; tout ce que je sais, c'est que les autres membres du corps diplomatique étaient restés à Zurich.

Dans le plan militaire des radicaux, Berne, comme état vorort, et ayant d'ailleurs une suprématie morale sur tout le parti révolutionnaire, serait chargé de l'opération principale contre Lucerne; Zurich contiendrait Schwitz et Zug; Genève et Vaud agiraient contre Fribourg. On reste en méfiance vis-à-vis des cantons mixtes; on doute encore de Saint-Gall et de Soleure, quoique le prudent M. Munzinger ait imprimé dans son journal que la guerre était la seule solution possible.

Les cantons menacés ne sont, au surplus, nullement inquiets de l'avenir, et on les trouvera bien décidés à repousser la force par la force, si l'on ose procéder à l'exécution des décisions de la diète. M. de Salis-Soglio a parfaitement étudié les hommes et le terrain. Lucerne est tout prêt à se défendre, avec le concours des six autres cantons ligués. Un plan uniforme de défense a été adopté. Le conseil de guerre du *Sonderbund* s'est réuni dernièrement, pour cet effet, à Brunnen, dans le lieu où a été jurée l'alliance du 19 décembre 1315, au milieu des nobles souvenirs qui font la force et la gloire de ces petits cantons, à qui la confédération helvétique doit son origine, et dont l'indépendance est si injustement menacée.

Je ne crois pas cependant que la guerre, si elle doit malheureusement éclater, ait lieu avant les premiers jours d'automne. Les radicaux craindraient en ce moment de déranger les hommes occupés aux travaux de la terre. Ils ne veulent pas non plus effrayer les voyageurs, dont le départ précipité mettrait les aubergistes contre le mouvement. Les voyageurs procurent chaque année à la Suisse une grande partie de ses revenus : aussi leur montre-t-on partout beaucoup d'égards. Quant aux aubergistes, ils ont une puissance considérable, que tout le monde ménage et que les journalistes seuls, dans quelques villes, pourraient peut-être balancer.

*****

DE

L'HISTOIRE DU JANSÉNISME.

La Vérité sur les Arnauld, complétée à l'aide de leur correspondance inédite,
par M. Pierre Varin. [1]

En 1638, un théologien, dont la vie entière s'était absorbée dans la méditation des mystères de la foi, mourut en Hollande en léguant à ses héritiers un volumineux manuscrit qu'il avait, à différentes reprises, refait, corrigé, recopié de sa main. Le théologien recommandait à ses exécuteurs testamentaires de soumettre son œuvre à l'examen du saint-siége, et de la faire disparaître, si la sagesse des prélats romains y trouvait quelques doctrines contraires aux enseignemens de l'église. Malgré cette volonté suprême, qui témoignait d'un respect profond pour la tradition catholique, le livre fut donné au public tel qu'il avait été écrit. Le théologien, c'était Corneille Janssen ou Jansenius, évêque d'Ypres. Le livre, c'était l'*Augustinus*, commentaire obscur et diffus des opinions de saint Augustin sur la grace, ouvrage aride et d'autant plus inextricable que saint Augustin n'avait point toujours été d'accord avec lui-même. Peu de gens devaient lire l'énorme in-folio de Jansenius; personne n'en avait saisi dès l'abord le véritable sens, personne n'avait pénétré avec assurance au fond des subtilités qu'y avait entassées l'auteur, et, cependant, ce volume allait occasionner en France une agitation qui devait se prolonger pendant tout un siècle. Il allait tout à la fois diviser le clergé, provoquer d'odieuses persécutions, ébranler la royauté, soulever contre elle des haines violentes, révéler de nobles ca-

(1) 2 volumes in-8°, chez Poussielgue-Rusand

ractères et donner le triste spectacle d'un grand peuple tombé au niveau des ergoteurs de Sorbonne.

Que renfermait donc l'*Augustinus* pour produire cet ébranlement? Quel principe nouveau, quelle révélation inattendue apportait-il à la société? Tout se bornait à un problème théologique; mais ce problème, qui touchait au plus profond mystère de la destinée humaine, avait déjà plusieurs fois troublé la chrétienté, au v[e] siècle par l'hérésie de Pélage, dans le siècle même qui venait de finir par l'hérésie de Calvin. L'évêque d'Ypres, comme Calvin, agrandissait pour ainsi dire le domaine de notre néant en développant dans l'*Augustinus* cette opinion : « que, depuis la chute d'Adam, l'homme a perdu son libre arbitre; que les bonnes œuvres sont un don purement gratuit de Dieu, et que la prédestination des élus est un effet, non de la prescience qu'il a des œuvres, mais de sa pure volonté. » Par cette doctrine, le dogme de la liberté était anéanti; l'homme n'avait plus qu'à vivre, en laissant à la fatalité providentielle le soin de le diriger à son gré, en marchant avec docilité vers l'abîme, s'il plaisait à Dieu de l'y pousser. Tout en cherchant à faire prévaloir dans la tradition dogmatique cette croyance décourageante, Jansenius voulait introduire dans la pratique de la vie une austérité tellement inflexible, qu'on pouvait craindre qu'il ne plaçât le bien au-dessus de la portée de l'homme et ne fermât le paradis aux ames défaillantes.

Les théories de l'évêque d'Ypres, importées en France par Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, n'éveillèrent d'abord que faiblement l'attention publique. Urbain VIII les condamna une première fois en 1642, et l'on peut croire que cette condamnation même, comme il arrive toujours en pareille matière, contribua puissamment à les propager. Bientôt elles furent adoptées par ces hommes savans et pieux, ecclésiastiques ou laïques, qui, sous le nom de *solitaires*, s'étaient retirés au monastère de Port-Royal, pour s'y livrer, loin du monde, à l'étude, à la prière, au travail des mains et à l'éducation des enfans. Le jansénisme se trouva de la sorte placé sous le patronage des Arnauld, des Nicole, des Lancelot, des Pascal, et dès ce moment il fit ombrage, comme toutes les opinions nouvelles auxquelles se rallient de grands talens. Il eut à lutter tout à la fois contre les jésuites et contre le pouvoir, contre les jésuites, parce qu'après avoir obstinément combattu dans le siècle précédent les doctrines calvinistes, ces religieux retrouvaient dans les doctrines nouvelles un vieil ennemi, une sorte de calvinisme mitigé. Jansenius, d'ailleurs, avait encouru la haine de la compagnie, en faisant révoquer l'autorisation, que lui avait accordée la cour d'Espagne, d'enseigner les humanités et la philosophie à l'université de Louvain; de plus, on n'avait point oublié le plaidoyer victorieux du père des Arnauld dans l'affaire de l'université de Paris contre l'institut de Loyola. Persécuter Port-Royal, c'était donc se venger de Jansenius sur ses

disciples, et d'Antoine Arnauld sur ses enfans. Il y avait d'ailleurs la question des écoles, du monopole de l'instruction; et, après avoir accusé les jansénistes d'entretenir des relations avec Genève, on les accusa, près de l'Académie, de vouloir corrompre la langue française et la langue latine. Port-Royal eut à lutter aussi contre le pouvoir temporel, parce que Richelieu, comme les jésuites, nourrissait de vieilles rancunes contre Jansenius, qui, dans un livre intitulé *Mars Gallicus*, avait, en 1636, fort vivement censuré l'alliance conclue avec les puissances protestantes; en voyant la secte nouvelle recruter quelques-uns de ses ennemis politiques, le cardinal la persécuta comme un parti qu'il fallait étouffer. Rome elle-même, à part la question d'orthodoxie, s'inquiéta et prit ombrage, car, tout en cherchant à resserrer les liens de la discipline et de la hiérarchie, les jansénistes défendaient les vieilles maximes de l'église gallicane, et protestaient contre les usurpations du saint-siége sur les droits des rois de France.

Tel est le point de départ, telles sont les origines de cette querelle qui constitue, avec la déclaration de 1682 et la révocation de l'édit de Nantes, l'un des trois grands faits théologiques du XVIIe siècle : querelle singulière où personne ne fut vaincu, où chacun fut dupé par des subtilités, où ceux mêmes sur qui l'église lançait l'anathème restaient obstinément dans son sein; querelle ardente de monitoires et de pamphlets dans laquelle il se dépensa autant de dialectique, de finesse, d'activité que dans les luttes politiques les plus sérieuses; querelle d'autant plus bizarre, en un mot, que les jésuites, ces prétoriens du saint-siége, en s'alliant d'une part à l'absolutisme ultramontain, de l'autre à l'absolutisme de Louis XIV, se déclaraient dans l'ordre théologique les défenseurs du dogme de la liberté, tandis que les jansénistes, qui, dans l'ordre politique, représentaient le parti de la liberté, proclamaient en matière de foi la tyrannie d'une sorte d'absolutisme providentiel.

Port-Royal, on le sait, fut le perpétuel foyer, et, qu'on nous pardonne ce mot tout profane, le véritable quartier-général du jansénisme; aussi les écrivains qui nous ont transmis l'histoire de la secte se sont-ils bornés généralement à l'histoire même de l'abbaye. A partir de Racine jusqu'à la seconde moitié du XVIIe siècle, les annalistes de cette abbaye fameuse sont fort nombreux, et, sans parler des *mémoires* ou des *histoires* de Fontaine, de Dufossé, de Lancelot, de Besoigne, de Clément, de Guilbert, il est peu d'écrivains, même parmi les plus mondains, qui n'aient dit quelques mots des jansénistes, qui ne les aient loués ou critiqués. Mme de Montpensier en parle avec respect, Mme de Sévigné avec une affection vive; Bossuet et Fénelon, aux prises sur la question du quiétisme, se rencontrent, pour les condamner, sur un terrain neutre, et Voltaire, tout en rendant justice au talent, au caractère de quelques-uns d'entre eux, se montre pour la secte en général

plein d'amertume et de raillerie. Dans les jugemens les plus contradictoires, dans le blâme comme dans l'éloge, la passion éclate avec une violence qui ne sait jamais se contenir. Quand les jésuites parlent d'un livre janséniste, ils ajoutent que l'enfer a frémi de voir ce livre paraître. Voltaire dit à ce propos qu'il est fort difficile de savoir l'opinion de l'enfer sur un volume publié à Paris, et, pour mettre les deux partis d'accord, il émet le vœu peu philosophique qu'on envoie chaque jésuite au fond de la mer avec un janséniste au cou, sans se douter que lui-même, si ce vœu était rempli, courrait grand risque d'être noyé, attendu que dans la *Bibliothèque janséniste* on prouve, aussi clairement que les choses peuvent se prouver en pareille matière, que l'auteur de *la Henriade* est, dans ce poème, infecté des hérésies de Port-Royal, témoin ces vers du premier chant :

> Hélas! ce Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
> En eût été servi, s'il avait voulu l'être...

N'est-ce pas là la réprobation positive telle que la comprend Calvin? n'est-ce pas là le dieu-tyran de Jansenius? Témoin encore ces vers où le poète rejette sur le souverain auteur des choses la cause de l'endurcissement de Duplessis-Mornay :

> Mornay parut surpris et ne fut point touché.
> Dieu, maître de ses dons, à lui s'était caché.

« Dieu ne se cache à personne, » disaient les jésuites, car on lit dans saint Jean : *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Ce fut sur des subtilités de ce genre que roula en grande partie la querelle, et, si de pareilles questions ont à bon droit perdu le privilége de nous émouvoir, l'histoire du jansénisme n'en a pas moins gardé sous plus d'un rapport un intérêt véritable et même une certaine *actualité.* Le faubourg Saint-Antoine et la paroisse Saint-Séverin comptent encore près de trois cents familles jansénistes qui ne le cèdent en rien, pour l'austérité, l'obstination et l'indépendance, à leurs aînées des deux derniers siècles. La maison du diacre Pâris reçoit aujourd'hui plus d'une visite, comme la *boîte à Perrette* (1) reçoit aussi plus d'une offrande; l'ombre de l'évêque d'Ypres se dresse encore toute menaçante devant les professeurs de théologie de certains séminaires, et l'Université, héritière constitutionnelle de l'antipathie des jésuites contre Port-Royal, est toujours en querelle avec leur compagnie pour la question des écoles. Sous le rapport des simples souvenirs, Port-Royal méritait aussi l'attention d'une époque érudite et inquisitive comme celle où nous vivons, car cette abbaye célèbre ne se présente pas seulement avec des problèmes

(1) On sait que ce mot désigne les *fonds secrets* du jansénisme, dont le budget annuel s'élève, dit-on, encore aujourd'hui à Paris à 96,000 francs.

théologiques, mais avec des chefs-d'œuvre littéraires. La langue, on peut le dire, s'est formée à l'ombre de ses cloîtres; ses pieux habitans, après la grande affaire du salut, n'avaient point de plus grande affaire que celle du beau style, et n'étaient pas moins intraitables sur la grammaire que sur la grace efficace. Il y a de plus la liberté de conscience, le droit de penser et de prier, aux prises avec l'autorité de Louis XIV, et la politique, comme la littérature, comme la philosophie, a attaché au nom de Port-Royal des souvenirs importans, mais confus, qu'il est tout à la fois aride et attrayant d'évoquer.

M. Sainte-Beuve a le premier fouillé ces ruines, et, en touchant avec un respect mêlé d'attendrissement et de pitié les morts ensevelis sous leurs décombres, il a replacé sous nos yeux, comme sur une scène animée et vivante, les solitaires qui peuplaient, il y a cent cinquante ans, le vallon silencieux qu'avait occupé, dans le moyen-âge, l'ermitage de saint Thibault. Questions religieuses, politiques, littéraires, philosophiques, M. Sainte-Beuve a tout approfondi, et en combinant, avec une sagacité qui est pour lui un secret tout personnel, l'érudition, la critique et la psychologie, il a fait un de ces livres d'une originalité saisissante, où chaque page est une révélation, et qui font comprendre et juger comme une affaire contemporaine des faits qui, pendant de longues années, étaient restés en quelque sorte à l'état d'énigme. Le beau travail de M. Sainte-Beuve entraîna M. Cousin vers les mêmes études. L'un avait fait défiler devant nous toute l'armée janséniste, l'autre évoqua dans cette armée le souvenir de quelques soldats d'élite. Par M. Sainte-Beuve nous avons connu toute la secte, par M. Cousin nous avons connu la famille Pascal. Aujourd'hui M. Varin nous apporte de nouveaux documens sur un autre groupe janséniste, sur le groupe des Arnauld, famille étonnante, ainsi que l'a dit avec raison M. Villemain, par la variété des talens et l'uniforme élévation des caractères, véritable tribu antique dont tous les membres, comme les Appius de Rome, étaient également ardens, habiles, opiniâtres. Hommes ou femmes, les Arnauld sont tout à la fois les apôtres, les martyrs, les grands tacticiens du jansénisme. Compléter, élucider l'histoire de cette famille, c'est compléter l'histoire de la secte elle-même. Tel est le but que s'est proposé M. Varin.

Parmi les riches collections de documens réunis dans le XVIII[e] siècle par le marquis de Paulmy, collections acquises plus tard par le comte d'Artois, et conservées aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal, il en est une qui se compose des papiers de la famille Arnauld, et qui était restée jusqu'à ce jour à peu près inconnue du public. A côté d'un grand nombre de pièces relatives à l'histoire générale du royaume, on y trouve en plus grand nombre encore des lettres, des mémoires, en un mot des papiers intimes de la famille Arnauld. Attiré par l'attrait des découvertes, l'encre pâlie et ce parfum de poussière qui enivre les

vrais érudits, M. Varin mit en ordre, en les analysant, ces reliques jansénistes. Vérification faite, il se trouva que la collection formée par Robert Arnauld d'Andilly, conseiller d'état, puis solitaire à Port-Royal, et son fils, Simon Arnauld de Pomponne, ambassadeur et secrétaire d'état des affaires étrangères, embrassait, par les souvenirs de ceux qui l'avaient créée, le XVII[e] siècle tout entier, car Arnauld d'Andilly, né en 1587, était mort en 1674, tandis que son fils, né en 1618, avait vécu jusqu'en 1699. M. Varin a eu la patience de confronter avec les pièces inédites qu'il avait découvertes tous les livres où il est question des personnages qui font le sujet de sa publication, de contrôler les affirmations officielles par les indiscrétions intimes, de rectifier l'histoire générale par les biographies particulières, enfin de rechercher la vérité sur les individus comme sur la secte, et l'influence des doctrines religieuses sur la vie publique et privée de ceux qui avaient embrassé ces doctrines.

Robert Arnauld d'Andilly, ses deux frères, dont l'un est le docteur Antoine, surnommé le grand Arnauld, ses quatre fils, ses deux petits-fils, la mère Angélique, la mère Agnès, Angélique de Saint-Jean et Charlotte de Pomponne, tels sont les personnages qui passent sous nos yeux dans cette correspondance inédite. Nous ne suivrons point M. Varin dans les détails multiples et parfois surabondans de son livre, attendu qu'il faudrait en quelque sorte refaire une histoire du jansénisme pour encadrer et lier entre eux les mille faits qui se trouvent dispersés soit dans les documens, soit dans le commentaire explicatif qui les accompagne. Nous nous arrêterons seulement à quelques épisodes, en commençant par celui qui se rattache aux relations d'Arnauld d'Andilly et du maréchal de Fabert. Il est curieux de voir ainsi en présence un soldat et un théologien, c'est-à-dire un homme d'action et un rêveur; aucun autre fragment du livre de M. Varin ne montre plus clairement la supériorité du simple bon sens sur cette indiscrète vanité qui affirme sans comprendre, qui prouve sans jamais démontrer, vanité qui semble l'essence de l'esprit théologique, et trop souvent aussi de la philosophie, laquelle eut le tort grave de remplacer quelquefois l'amour de la sagesse par l'amour du syllogisme.

Après avoir étudié Arnauld d'Andilly dans sa vie mondaine et sa vie de courtisan, M. Varin l'étudie dans sa vie de solitaire et nous le montre à Port-Royal continuant jusque dans ses dernières années, avec une ardeur toute juvénile, cette propagande janséniste qu'il avait faite avec tant d'habileté à la cour de la reine-mère, lorsqu'il sollicitait l'honneur d'élever Louis XIV. Pour d'Andilly, avoir la grace efficace, c'était partager les doctrines de Port-Royal, c'était se retirer *au désert.* Aussi presse-t-il le maréchal, par des lettres nombreuses, des envois de livres, des allusions détournées, d'accomplir ce pieux dessein; mais Fabert, qui était alors gouverneur de la principauté de Sedan, paraît

peu disposé à quitter la vie militaire pour la vie méditative. Il veut suivre jusqu'au bout, sans s'effrayer de ce qui l'attend au-delà du terme, cette voie périlleuse des combats dans laquelle il a marché avec gloire, et il avoue franchement, et même en ayant l'air de s'en féliciter, sa profonde ignorance en matière de théologie. « Dieu, dit-il à d'Andilly qui le presse et le fatigue sans doute, Dieu n'a pas mis en moy les graces qu'il a versées si abondamment en vous... Ma vie a estez tempestueuze et agitée par les choses du monde ausquelles j'ay de jeunesse estez abandonnez. L'armée, où j'ay passé mon aage jusques à mon exil en ce lieu, n'en est pas un à former un homme au devoir d'un chrestien... Le monde néantmoins n'est pas se qui m'empesche; je le cognois à fond, et en ay un extrême mespris. Mais la vie dans laquelle j'ay estez engagé de jeunesse m'emporte à la mort, sans que mon esprit puisse en changer le chemin. »

D'Andilly ne se décourage point : il tient fort exactement le maréchal au courant des nouvelles du parti janséniste; il lui envoie tout ce qui paraît contre les jésuites, y compris *les Provinciales*. Fabert se maintient toujours dans un équilibre parfait, et, tout en déclarant qu'il ne comprend rien aux affaires religieuses, il émet sur ces affaires de fort sages avis. « C'est, monsieur, dit-il à d'Andilly, une chose si ordinaire en France, qu'on néglige celles du devoir de sa profession pour discourir et se mesler mal à propos du faict d'autruy, que vous ne devez pas vous estonner que je me sois laissez aller à vous tesmoigner quelque desplaisir du peu de soing que je veois aux prélatz de faire ce qu'ils doivent. Je n'ai par respect pour vous ozé passer jusques à leur chef (Alexandre VII), qui nous avoit d'abord promis des choses que j'avois peine à me promettre d'une ame que je voyois sy fort esmeüe de son eslévation. Je suis mary extrêmement de ne m'être pas trompé, et de veoir l'églize pour long-temps sans les remèdes dont elle auroit besoing. » La corruption des uns, l'indifférence des autres, l'égoïsme du plus grand nombre, le besoin de disputer sur des subtilités lorsqu'il faudrait agir, telle est, suivant Fabert, la véritable cause des maux de la chrétienté. « Chascun, dit-il, cherche à profiter des biens dont regorge l'églize, et, en imitant Rome, l'on veut eslever ses nepveux. Dieu lui-mesme le souffre, ce qui est plus estrange, et qui souvent me mest dans un estonnement duquel j'ay peine à revenir. » L'indigne exploitation des fonctions publiques dans l'unique pensée de satisfaire des ambitions et des intérêts privés préoccupe vivement le maréchal; il en parle à diverses reprises, et à ce propos il laisse tomber ces belles paroles : « Quant à ce qui est des charges et dignités, je les crois establies pour servir le publicque, et que ceux qui les ont doivent se considérer comme valetz de ceux qu'ils croyent devoir leur obéir en tout. Cette pensée est toujours dedans ma teste, et je ne puis comprendre pourquoi elle n'est

pas toujours aussy dans celle des autres. Sy Dieu ly avoit mises, les nepveux des papes y perdroyent, mais tout le monde s'en trouveroyt bien mieux. » D'Andilly ne voit pas de si haut. Il en revient sans cesse au *Formulaire,* aux intrigues des jésuites, aux affaires de Port-Royal, et, selon toute apparence, il avait fini par ennuyer Fabert, car celui-ci lui écrivit un beau jour : « Je sçay bien que de tous les hommes les théologiens sont les plus violens dans leurs passions, soit qu'ils croyent que, prétextant leurs emportements d'un saint zèlle, ils puissent en tirer autant d'honneur que les autres craignent de honte ne se modérant pas; ou que des gens qui penssent continuellement et travaillent à prescher pour persuader ce qu'ils se sont persuadez, ne soyent pas capables de suporter qu'ils ne soyent pas suivis avec aplaudissement; ou soit qu'avec la science, l'orgueil se glise dans l'esprit de beaucoup de gens; tant y a que j'ay remarqué aux gens d'église savans et aux ministres parmi les huguenotz beaucoup plus de penchant au sang et à la cruauté que parmy les gens de guerre qui sont nourris dans le carnage, et dans l'opinion que non-seulement ils sont obligés par debvoir à tuer, qu'il y y a de l'honneur pour eux à le faire, et souvent nécessité pour conserver leur vie. Je vous advoue que concidérant cella j'ai estez estonné... Mais il y a encore tant d'autres choses à s'estonner dans la religion, qu'à mon advis il faut plustost admirer que Dieu les soufre que d'en parler. Lorsque la charité qui en est bannie y sera revenue, tout ira bien; car avec elle reviendra l'humilité qui en a estez chassée par ceux qui devoyent l'y retenir. Un soldat a tord de parler de cette sorte; mais la profession des hommes ne leur oste pas les sentimens que la nature leur donne pour la gloire de Dieu. »

Les passages du genre de ceux que nous venons de citer sont nombreux dans les lettres de Fabert recueillies par M. Varin. C'est partout le même bon sens, le même calme, la même sérénité de jugement; de tous les personnages que l'auteur met en scène, le maréchal, qui ne se piquait point cependant d'être savant, est, sans aucun doute, celui qui montre le plus de cœur et de raison, celui qui voit le mieux les choses, qui entend le plus sagement les vrais intérêts de la religion. Nous citerons encore, à l'appui de l'opinion que nous venons d'émettre, le fragment suivant relatif à un projet de guerre contre les Turcs, projet auquel Fabert s'attachait avec une sorte d'enthousiasme : « Il faut laisser, dit-il, toutes ces querelles qui ne font que mettre la foi en péril, et si l'on est en ardeur de combattre, au moins faut-il combattre les vrais ennemis, et ces vrais ennemis, ce sont les Turcs. Ils nous ont ostez tout l'Orient et le Mydy. Ils nous viennent chercher dans l'Occident. Leur laisser faire progrez en Dalmatie est les appeler dans l'Italie par l'estat de Venize. Ils sont forts. Le hazard leur peut donner pour chef un homme de vertu, qui, tournant ses armes contre nous,

ne trouvera de résistance aucune sy nous sommes en guerre comme nous estions l'année passée. Ceux qui sont esloignez d'eux ne font aucun effort pour soutenir ceux qui leur sont voysins. Ils sont venus de loing. *Ils nous ont ostez tous les saints lieux*, la coste d'Afrique, la Grèce et la Hongrie, qui sont à présent leurs limites contre nous. S'ils les passent, jugez où ils seront, et ce qui restera de chrétiens pour leur faire barrière. » C'était là parler en chrétien et en profond politique, car c'était prévoir cette insolente invasion des Turcs, dont le flot devait se briser, au pied du Saint-Gothard, devant le courage de ces gentilshommes français, que le prince Eugène, comme le maréchal de Fabert, avait convoqués à la croisade.

D'Andilly, toujours malheureux dans sa propagande janséniste, devait voir, après mille efforts, le valeureux soldat résister obstinément à la grace, comme il avait vu à une autre époque le célèbre réformateur de la Trappe, l'abbé de Rancé, lui glisser entre les mains. Fort heureusement le janséniste avait pour panser ses blessures théologiques deux baumes tout-puissans : l'amitié de Mme de Sablé et l'amour du jardinage. Dévote au déclin de la vie, sans doute parce qu'elle avait été galante au debut, la marquise de Sablé, qui se délectait aux intrigues, comme dit Tallemant des Réaux, était janséniste ardente, et plus friande encore que janséniste, le diable s'étant chez elle retranché dans la cuisine. Quand les affaires du parti périclitaient, d'Andilly allait porter à son amie quelqu'une de ces trois cents variétés de poires qui faisaient l'orgueil de ses jardins. On oubliait alors le *Formulaire* pour les beaux fruits auxquels les jésuites eux-mêmes rendaient justice, et, grace à ces plaisirs innocens, d'Andilly, en rentrant dans la vie simple et commune, retrouvait çà et là ce calme et cette tranquillité qu'il avait si imprudemment immolés aux cinq propositions.

La seconde figure qui s'offre à nous dans la famille des Arnauld est cet ardent polémiste qui excita et dirigea pendant cinquante ans la guerre du jansénisme, avec des qualités qui lui ont mérité de la part du grand siècle le surnom de grand, et aussi avec plus d'un défaut que fait oublier ce glorieux surnom. Le fait principal que met en lumière le livre de M. Varin, relativement au grand Arnauld, est l'acquisition de Nordstrand, île située près du Holstein, sur les côtes de la Baltique, et dans laquelle Port-Royal eut un instant le projet d'émigrer tout entier. Cette île, qui, dans le XIIIe siècle, comptait trente-trois paroisses, avait été une première fois envahie par les flots en l'an 1300; elle avait depuis subi de fréquentes inondations; les habitans avaient fini par l'abandonner entièrement, et, pour la repeupler, le duc Frédéric octroya, le 18 juillet 1652, une charte remplie de priviléges à quiconque, en s'emparant des terres de Nordstrand, voudrait les garantir, par des endiguemens, des invasions de la mer. L'une des clauses de cette charte

assurait aux catholiques une entière liberté de conscience. Cette clause tenta les jansénistes et les engagea, pour l'acquisition de l'île, dans une suite de spéculations où ils eurent tour à tour pour associés ou pour concurrens des banqueroutiers belges, des jésuites renégats, tels que Labadie, et la célèbre illuminée Antoinette Bourignon. Toute cette affaire, ténébreusement conduite, embrouillée d'intrigues et compliquée de questions d'argent, n'a rien d'honorable pour ceux qui s'y trouvent mêlés, et l'on y voit, en 1684, les jansénistes entrer en pourparlers avec les ennemis de la France. Pendant long-temps Port-Royal était parvenu à soustraire ou à dissimuler ses vues, mais les confidentiels papiers d'Arnauld les révélèrent plus tard dans tout leur jour. « Ce double projet d'un établissement territorial et politique avait fait, dit M. Varin, sinon la terreur, du moins l'indignation des dix dernières années de Louis XIV, et durant ces dix années Mme de Maintenon, c'est elle-même qui l'atteste, prolongea les soirées solitaires et moroses du monarque, alors au déclin de sa fortune, par la lecture des papiers saisis chez Quesnel. Ainsi, après les humiliations de chaque jour, le grand roi se retrouvait chaque soir en face de ces deux humiliations sans égales : la veuve Scarron devenue reine, le jansénisme devenu potentat! »

Quant aux fils et aux deux petits-fils d'Arnauld d'Andilly, leur histoire prouve trop clairement que le zèle théologique et les vertus des sectaires ne s'accordent pas toujours avec les vertus de la famille, et que rien n'est plus dur que cet égoïsme extra-terrestre qui, sous le nom de mysticisme, flétrit toutes les affections humaines et nous fait anticiper sur la mort pour oublier le monde et les vivans. Le beau rôle, dans la descendance de d'Andilly, n'appartient ni aux théologiens ni aux courtisans, mais aux soldats, qui gardent mieux que les autres le sentiment de l'honneur. Les théologiens sont, pour la plupart, en querelle avec leurs proches, soit pour une phrase de Jansenius mal comprise et mal commentée, soit pour une dette de quelques écus. Les courtisans, à leur tour, tels que le second marquis de Pomponne, renient, pour plaire au maître, toutes les traditions de leur famille et même les plus simples prescriptions du devoir. En effet, lorsqu'après avoir une première fois, en 1709, dispersé les habitans et confisqué les biens de Port-Royal, Louis XIV conçut la pensée impie d'exiler les morts qui reposaient dans le cimetière de l'abbaye, le marquis de Pomponne présenta au cardinal de Noailles un placet dans lequel il demandait au roi « de transporter, soit à Saint-Méry de Paris, où était la sépulture de ses ancêtres, soit à Pomponne, les corps de ses parens qui avaient été ensevelis à Port-Royal, afin que *sa postérité perdît la mémoire* qu'ils avaient été enterrés dans un lieu qui avait eu le malheur de déplaire à sa majesté. » Louis XIV autorisa l'inhumation, mais, comme il n'y avait poin de caveau pour

recevoir les cadavres, on les déposa provisoirement sur des tréteaux au fond des cryptes de Palaiseau. Ces cadavres y restèrent dix ans, et, pour qu'on les rendît à la terre, il fallut qu'un visiteur étranger, Leblanc, secrétaire d'état et ministre de la guerre sous Louis XV, fit observer au marquis de Pomponne que les restes de ses ancêtres couraient risque d'être de nouveau dispersés, si l'église de Palaiseau avait, plus tard, pour curé quelque partisan du molinisme. Le marquis alors les fit inhumer, et on écrivit au bas de l'épitaphe, scellée sur la tombe, ces mots pleins d'amertume : *Tandem requiescant!* qu'ils reposent enfin. En voyant plus tard les cendres du grand roi arrachées, par un peuple en délire, aux caveaux de Saint-Denis, les modernes jansénistes ont pu se demander si ce n'était pas Dieu lui-même qui avait appliqué au cadavre royal la peine du talion.

En parlant des Arnauld, comment oublier les femmes de cette famille? Attachées obstinément à Jansenius sans trop savoir pourquoi, ces nobles pénitentes ne s'interrompent dans la prière que pour pratiquer les devoirs de la plus tendre charité et pour soutenir autour d'elles le courage de ceux dont elles partagent les doctrines et les persécutions. Nous admirons sincèrement ces grandes et austères vertus dont elles donnèrent tant de preuves, mais nous avouons pour notre part, en ce qui touche leur intervention dans les querelles dogmatiques, que cette intervention nous paraît une véritable anomalie. Elles ont été, il est vrai, entraînées sur ce terrain par l'amour même qu'elles portaient à leur famille, comme Héloïse avait été entraînée par Abailard vers la scholastique; mais la femme théologienne, comme la femme philosophe, nous semble violemment arrachée à sa vocation véritable, et, quand on assiste à distance aux luttes et, pour ainsi dire, aux crises nerveuses des saintes femmes de Port-Royal, on s'afflige de voir que la raison n'est pas là. Deux pages de Mme de Sévigné, parlant de sa fille, nous paraissent infiniment supérieures à toute la correspondance de la mère Angélique. La femme janséniste touche parfois de trop près à la femme savante, pour que les tirades de Molière ne reviennent point à l'esprit.

Jugé dans ses détails et au point de vue de l'érudition, le livre de M. Varin sur les Arnauld est une œuvre recommandable. Dans ce temps où l'improvisation a envahi les études historiques elles-mêmes, on y trouve deux qualités qui deviennent de plus en plus rares, cette patience pour les recherches, cette attention pour l'exactitude des faits, qui donnent seules aux travaux d'érudition une valeur réelle. Tous les documens recueillis par M. Varin sont habilement mis en œuvre, le plan est régulier, la forme sévère et châtiée; mais, en ce qui touche la conclusion générale et ce qu'on pourrait appeler la partie dogmatique du livre,

nous nous séparons, en bien des points, des opinions de l'auteur, en leur rendant cette justice, qu'elles sont aussi modérées que sincères, et que, par la manière même dont elles sont présentées, elle restent toujours sur ce terrain de la discussion scientifique, où l'on aime à trouver des amis pour adversaires.

Bien qu'il soit fort difficile de savoir précisément quelle est la véritable doctrine de saint Augustin et même la véritable doctrine de l'église sur la grace, bien que les cinq propositions ressemblent plutôt à une énigme qu'à une définition, nous admettons volontiers que le jansénisme est hérétique, et, sur ce point, nous ne discutons pas; car, lorsqu'il s'agit de certaines nuances dans les opinions religieuses, on cherche en vain à savoir au juste où commencent et où finissent les mystiques domaines de l'orthodoxie, et ce n'est pas à nous qu'il appartient de poser les bornes qui séparent le royaume des élus du royaume des réprouvés. Toutefois on peut être hérétique et très vertueux; on peut scandaliser le curé de sa paroisse par des opinions hasardées et édifier ses voisins par sa charité et sa moralité; enfin, comme il n'y a, selon nous, entre l'Évangile et la théologie aucune espèce de rapport, on peut être à la fois un homme évangélique et un fort mauvais théologien. C'est là, nous le croyons, l'histoire des jansénistes, et il nous semble que, pour les juger, M. Varin s'est placé trop exclusivement au point de vue catholique, au point de vue de l'orthodoxie. Sans doute il rend justice au caractère, au courage politique du grand Arnauld, à la charité, à l'énergie des femmes de cette famille, mais il se montre sévère à l'excès en ce qui touche leur participation aux affaires de leur secte et leurs efforts bien légitimes pour s'assurer quelques appuis au milieu des adversaires implacables dont ils étaient entourés. Il les voit, ce nous semble, beaucoup trop habiles et ne rend pas non plus suffisante justice au zèle qu'ils ont toujours déployé pour la réforme des mœurs, zèle qui, sans aucun doute, a contribué à les mettre en état d'hostilité avec la cour égoïste et licencieuse de Louis XIV, avec la politique toute mondaine de la cour de Rome, des prélats et des dignitaires de l'église. Nous ajouterons, pour notre part, qu'il faut aussi savoir quelque gré aux jansénistes d'avoir été franchement gallicans bien avant la déclaration de 1682 : on nous répondra peut-être que le gallicanisme n'est encore qu'une hérésie mitigée, ce qu'on appelle aujourd'hui, dans certains séminaires, un schisme constitutionnel; mais, à ce compte, comment trouver un juste dans Israël? comment trouver dans le siècle de Louis XIV un seul docteur éminent sur lequel n'ait point soufflé l'esprit de révolte? Et, si nous damnons les Arnauld parce qu'ils ont refusé de signer le *Formulaire*, nous damnerons Fénelon parce qu'il a défendu l'*oraison de quiétude*, et Bossuet parce

qu'il a rédigé et signé les quatre articles. N'est-ce pas vraiment en semblable matière que le doute et l'indulgence sont le commencement de la sagesse?

M. Varin, en montrant les Arnauld dans l'intimité de leurs relations, en découvrant certaines intrigues, certaines pratiques égoïstes ou ambitieuses du jansénisme, s'attache à prouver que les solitaires de Port-Royal n'étaient point à l'abri des reproches qu'eux-mêmes adressaient à leurs adversaires les jésuites. « On a dit tant de mal des jésuites, écrit-il dans son introduction, et le roman en a tant inventé, que sur leur compte il ne doit plus guère rester d'inconnu que du bien; » et, quelques lignes plus loin, il ajoute : « La cause principale du discrédit des jésuites, le fait est notoire, c'est la persévérance qu'a mise le jansénisme à leur attribuer en masse les opinions et les actes de quelques-uns d'entre eux, actes et opinions la plupart du temps condamnables, mais condamnés avant tout par la société dont faisaient partie leurs auteurs. » Que les Arnauld et leurs frères en Jansenius n'aient point toujours pratiqué comme ils l'auraient dû la charité, l'humilité chrétiennes; qu'ils aient souvent apporté dans la discussion la haine et la mauvaise foi; qu'ils aient calomnié leurs adversaires, qui, du reste, ne restaient point en arrière avec eux, c'est ce qu'on ne peut contester. Ils étaient hommes, et de plus hommes de lettres et théologiens. Que la compagnie de Jésus, à son tour, ne soit point responsable des opinions de quelques-uns de ses membres, c'est aussi l'avis d'un homme dont le témoignage en cette matière ne sera point suspect; c'est l'avis de Voltaire, qui s'exprime ainsi à ce sujet dans le *Siècle de Louis XIV:* « On attribuait adroitement à la société les opinions extravagantes de plusieurs jésuites espagnols et flamands; on les aurait déterrées aussi bien dans les casuistes dominicains ou franciscains, mais c'était aux seuls jésuites qu'on en voulait. On tâchait de prouver qu'ils avaient un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes, dessein qu'aucune secte, aucune société n'a jamais eu et ne peut avoir. » Rien n'est plus juste; mais il ne s'ensuit pas que, dans l'affaire du jansénisme, le beau rôle appartienne aux jésuites, et il nous semble que, lorsqu'on veut les défendre, ce n'est ni dans la France du XVIIe siècle ni dans celle du XVIIIe qu'il faut chercher des élémens pour leur justification. Les jésuites ont été grands lorsqu'au milieu des agitations du XVIe siècle, ils disputaient à Luther et à Calvin l'Europe catholique, rangés comme des soldats autour de l'un des plus héroïques aventuriers de la foi. Disons plus encore, ils ont rendu à la France un service signalé en contribuant à la sauver de l'hérésie, dont le triomphe eût détruit cette œuvre de notre unité nationale, si péniblement élaborée dans le cours du moyen-âge, unité que le calvinisme eût inévitablement anéantie pour y substituer une organisation princière semblable à celle de l'Allemagne. Ils ont

été grands lorsqu'ils ont porté aux limites du monde les lumières de l'Évangile et de la civilisation; mais, à côté des martyrs, il y eut bientôt les intrigans : l'ambition du pouvoir et de la richesse remplaça l'ardeur du prosélytisme, et c'est moins pour avoir prêché une morale relâchée que pour s'être faits les auxiliaires du pouvoir absolu, que les jésuites ont soulevé contre eux tant de haines. En s'alliant avec la politique, ils ont donné prise à toutes les récriminations des partis, et c'est comme corps politique et non pas comme ordre religieux qu'ils ont encouru l'animadversion des peuples. A la cour de Louis XIV, le rôle de ceux qui ont approché le monarque a été véritablement indigne; ils ont avili, égaré la vieillesse du grand roi, et l'histoire n'a que trop bien confirmé ce jugement sévère, mais juste, porté par la duchesse d'Orléans, princesse palatine et mère du régent, sur les confesseurs jésuites du monarque : « Avant que la vieille, dit la duchesse en parlant de Mme de Maintenon, eût de la puissance, l'église de France était très raisonnable. C'est elle qui a tout gâté en favorisant les sottises et les superstitions, telles que le rosaire et autres choses. Quand il se présentait des hommes raisonnables, la vieille et le confesseur les faisaient emprisonner ou exiler. Ces deux personnages sont la cause de toutes les persécutions qu'on a fait subir en France aux réformés et aux luthériens. Le père La Chaise aux longues oreilles a commencé cette belle œuvre, et le père Letellier l'a achevée. C'est ce qui a ruiné la France de toutes manières. »

Cette dernière remarque est rigoureusement vraie. Les jésuites n'ont pris aucune part au bien qui s'est fait dans l'ordre religieux pendant le règne de Louis XIV. Ils n'ont fait que réveiller l'esprit de persécution pour aboutir à la révocation de l'édit de Nantes, comme les jansénistes réveillaient l'esprit de controverse pour aboutir au diacre Pâris et aux folies du cimetière Saint-Médard; mais fort heureusement chez nous le sentiment religieux, comme la pensée philosophique, va droit aux applications, et le mouvement imprimé par saint François de Sales et saint Vincent de Paul se continua au milieu des disputes et des persécutions. Il y a, de ce côté, à partir de la fin du XVIe siècle, comme une sorte de renaissance de la charité, renaissance qui se manifeste surtout par l'établissement de nouveaux ordres, basés presque tous sur le travail, l'instruction des enfans, le soin des pauvres et des malades. Enfin, c'est d'une part dans les rangs inférieurs du clergé séculier, de l'autre dans les ordres charitables, tels que les carmélites de sainte Thérèse et les sœurs de saint Vincent de Paul, qu'il faut chercher, au XVIIe siècle, la véritable tradition chrétienne.

Il est encore un point sur lequel nous ne partageons pas l'opinion de l'auteur de *la Vérité sur les Arnauld*. Selon M. Varin, les esprits amis du progrès intellectuel, tel qu'il s'accomplit aujourd'hui, peuvent réclamer la part du jansénisme dans la révolution de 1789. « Le janse-

nisme, dit-il, partisan du libre examen au XVIIe siècle comme la réforme l'avait été au XVIe, comme la philosophie le fut au XVIIIe, est l'une des trois grandes phases de l'émancipation intellectuelle durant les trois derniers siècles, et l'acheminement transitoire d'une négation restreinte à une négation absolue de l'autorité dans les temps modernes. » Cette manière de voir, qui est en général celle de l'école historique contemporaine, nous paraît, en ce qui touche le jansénisme et la réforme, très contestable. De quelle autorité veut-on parler d'abord? Est-ce de l'autorité divine, de l'autorité des papes, de celle de l'église ou de celle des rois? Il faut commencer par faire nettement la distinction comme le moyen-âge lui-même l'avait faite. Or, s'il s'agit de l'autorité des papes, il faut remonter beaucoup plus haut que Luther et Calvin; il en est de même de l'autorité temporelle de l'église; enfin, s'il s'agit de l'autorité politique, de l'ordre social renversé par la révolution de 89, je cherche en vain comment Luther, Calvin et le jansénisme peuvent avoir quelque chose à réclamer dans la déclaration des droits de l'homme. Étrangers, quoi qu'on en ait dit, à toute idée d'émancipation politique, les réformateurs auraient eu grand' peine à faire sortir d'une négation théologique la notion d'un droit. Cette autorité souveraine, cette infaillibilité dont ils dépouillaient Rome, ils la réclamaint impérieusement pour eux-mêmes. Cette raison, dont ils proclamaient l'indépendance vis-à-vis du pape, ils la plaçaient sous la tyrannie de la Bible, et certes, ce n'est point dans la Bible qu'ils auraient trouvé la liberté politique. Ne faisons donc point aux théologiens des derniers siècles, qui ne sont après tout que les rhéteurs du christianisme et qui n'ont fait le plus souvent qu'altérer le sublime esprit de l'Évangile, plus d'honneur qu'ils n'en méritent. Si nous voulons trouver les véritables précurseurs de la liberté moderne, remontons aux premiers âges de l'église; cherchons-les parmi ces évêques des Gaules qui déclaraient que les hommes ne sont serfs que de Dieu, et qui affranchissaient leurs esclaves en les bénissant; cherchons-les dans les actes de ce concile de Paris qui, déjà en 829, posait les limites de l'autorité de l'église et de l'autorité des rois; cherchons-les dans ces bourgeois du XIIe siècle qui faisaient de leur ville et de leur banlieue une sorte de champ d'asile inviolable; dans les parlemens, toujours prompts à défendre l'ordre contre toutes les violences, celles des rois, de l'église ou du peuple; dans les états-généraux, qui parlèrent souvent au XVe siècle comme on parlait en 89; cherchons-les surtout dans ces sentimens inépuisables de la justice et du droit qui éclatent à toutes les époques de notre histoire, sentimens qui se manifestaient dans la nation comme une révélation instinctive de la dignité humaine, et qui furent compris et respectés par les rois comme la meilleure garantie de leur sécurité et de leur puissance.

CH. LOUANDRE.

DE LA

COLONISATION MILITAIRE

EN AUTRICHE ET EN RUSSIE.

Einige Worte über die Russischen militär-Kolonien im vergleiche mit der K.-K. österreichishen militär-Grenze und mit allgemeinen Betrachtungen darüber,
von Carl Freiherrn V. Pidoll zu Quintenbach. [1]

I.

Les colonies militaires de l'Autriche et de la Russie ont, depuis quelque temps, attiré l'attention de la France. On a pensé que l'histoire et la situation actuelle de ces établissemens pouvaient nous offrir des documens précieux dans l'étude des questions que soulève notre colonisation de l'Algérie. Cependant, si les colonies militaires de l'Autriche et de la Russie méritent de nous occuper à ce point de vue, c'est moins pour l'ensemble de l'organisation que

(1) *Quelques mots sur les colonies militaires de la Russie, comparées aux colonies militaires de la frontière autrichienne, suivis de considérations générales.* Vienne, 1847. — Outre les renseignemens puisés dans cette curieuse publication et complétés par des recherches faites sur les lieux, nous avons emprunté à la *Statistique de la Hongrie* de M. Fényes quelques notions intéressantes sur la situation des différentes races qui sont soumises au régime de la colonisation militaire en Autriche. Cette *Statistique*, écrite en magyar, a été récemment traduite en allemand sous le titre de *Statistik des Kœnigreichs Ungarn.*

pour quelques dispositions administratives. Si nous voulons coloniser militairement sur la frontière méridionale de la France africaine, ces deux pays ont peu d'enseignemens à nous donner; c'est à nous de tirer de notre propre fonds ce qui convient et à l'esprit de notre pays et aux circonstances sociales particulières à notre nouvelle conquête. Il importe donc de bien préciser le rôle des institutions militaires créées par la politique autrichienne et par le despotisme des tsars, afin de prévenir les erreurs où nous pourrions être entraînés par quelques similitudes plus apparentes que réelles.

Si nous avions à toute force besoin d'exemples, peut-être en trouverions-nous de plus directs et de plus profitables dans les essais de colonisation civile tentés sur quelques points de la Russie méridionale, du Pruth à la mer d'Asof, et plus anciennement en Hongrie. La Hongrie n'a jamais possédé toute la population qu'elle pourrait nourrir, et, dans de certaines régions, elle présente encore de vastes steppes presque sans villages et sans culture. Les Allemands ont cherché de bonne heure à s'y établir, et y ont fondé, particulièrement sous le nom de *Saxons* et de *Zipses,* des colonies florissantes; ils ont aussi poussé plus loin vers l'est, dans la Russie méridionale, où un sol fécond et des concessions importantes les appelaient en grand nombre. Quelques tribus illyriennes de la Bulgarie ou du Montenegro, fuyant l'oppression turque, se sont jointes à ces émigrations de familles allemandes, et ont été accueillies avec une grande bienveillance par les gouvernemens russe et autrichien.

Les villes saxonnes de la Transylvanie, principauté détachée de la Hongrie, sont arrivées, après plusieurs siècles, à un assez haut degré de prospérité agricole et commerciale. Toutefois elles doivent cette prospérité autant peut-être aux priviléges féodaux qu'elles ont obtenus qu'à leurs libertés municipales. Les Allemands qui ont été admis dans les villages hongrois à titre de simples paysans, aux conditions de la législation du pays, n'ont d'autre avantage aujourd'hui, sur les populations primitives, que celui d'une aisance un peu plus grande, acquise par une activité plus soutenue et de meilleures traditions de travail.

En Russie, où la colonisation civile est plus récente, puisqu'elle date du siècle dernier, les concessions de terrain ont été faites avec plus de régularité. L'exploitation agricole et l'accroissement de la population, tel était le but spécial que l'on se proposait. Ces colonies ont réussi, grace aux grandes facilités que la nature et le gouvernement ont offertes à la fois aux propriétaires libres ou nobles. Intéressés par des dons énormes, dont plusieurs ne s'élevaient pas à moins de quarante mille *décétines* (1), aidés par des prêts considérables faits sur la garantie morale d'une application directe de ces avances au bien concédé, les colons privilégiés de la Russie méridionale ont su exploiter avec intelligence les avantages d'une telle situation. Une seule circonstance entrave leurs efforts : c'est la constitution de la propriété corvéable, qui, restreinte à cinquante ou soixante *décétines*, est en outre communale, suivant les anciens principes de la législation slave. Cette communauté et cette immobilité de la terre paralysent nécessairement l'activité individuelle des paysans et réagissent fatalement sur la prospérité naissante de la contrée tout entière. Ce vice à part, la colonisation civile de la Russie méridionale fait honneur à la munificence intelligente des

(1) La *décétine* vaut un peu plus d'un hectare.

tsars. Si le succès n'est point complet, du moins les résultats obtenus sont-ils satisfaisans (1).

Bien que les colonies militaires des deux empires, plus connues que leurs colonies civiles, offrent un plus grand intérêt pour notre curiosité politique, elles n'ont point pour nous la même importance économique. Dans ces vastes fondations qui ont rendu naguère d'éminens services à l'Autriche, et dont la Russie est fort éprise, on s'est proposé de part et d'autre un but distinct. L'Autriche a colonisé sur ses frontières, pour les mettre en état de se défendre elles-mêmes contre les agressions incessantes des Turcs; la Russie a colonisé pour fortifier son système militaire, sans faire peser de nouvelles charges sur ses revenus.

Pierre-le-Grand, à qui remontent toutes les traditions de la Russie moderne, avait, il est vrai, conçu la pensée d'institutions militaires destinées à protéger

(1) Nous avons sous les yeux un document inédit sur cette colonisation civile, beaucoup moins connue en Europe que la colonisation militaire. Voici d'après cet écrit, dû à un agent diplomatique étranger qui a résidé plusieurs années dans la Russie méridionale, les obligations qui ont été imposées par le gouvernement aux grands concessionnaires, et les avantages qu'il leur a faits : « Ils devaient élever dans un temps donné un nombre d'animaux domestiques déterminé d'après l'étendue de leur propriété. Ainsi, à l'expiration d'un terme de dix ans, ils devaient présenter un cheval ou une pièce de bétail adulte pour chaque portion de terrain de dix *décétines*, ou une brebis de race fine par chaque *décétine*. Si cette condition était remplie, le concessionnaire recevait un acte de propriété valable pour quatre-vingt-dix ans; si la même industrie était continuée cinq ans de plus, l'acte de propriété devenait définitif, et le concessionnaire pouvait disposer de son bien à sa guise; mais si au bout de dix ans les conditions restaient sans exécution, la terre devait faire retour à la couronne, et le concessionnaire était tenu à une indemnité pour le bénéfice de ses dix ans d'occupation. » L'auteur ajoute qu'il n'a connaissance d'aucun exemple de terres revenues ainsi à la couronne. « Cette obligation de l'élève des bestiaux est, continue-t-il, une des principales causes de la prospérité des grands concessionnaires. Un capitaine, qui avait reçu en 1796, par la faveur de son général, une propriété de douze mille *décétines*, et qui l'eût volontiers cédée alors pour 10,000 francs, possédait en 1826 4,000 moutons, 800 chevaux, 1,000 pièces de bétail, 150 familles de paysans, et une vingtaine de mille francs en argent... Quant aux concessionnaires non nobles, qui sont en très grande majorité des étrangers allemands ou bulgares, ils ont reçu du gouvernement d'abord une légère somme pour leurs frais de voyage, des maisons, du bétail et des instrumens de culture. La valeur de ces dédommagemens et de ces avances pouvait s'élever à 1,200 francs par maison. Le gouvernement accorda quinze ans pour le remboursement sans intérêt, lequel dut se faire à partir de ce terme par sommes annuelles de 28 francs 55 centimes. »

Les établissemens coloniaux de la Russie méridionale ont une administration spéciale qui porte le nom de *Comptoir des colonies*. Les affaires se traitent dans la langue des colons, et les actes sont ensuite traduits en russe pour l'usage du gouvernement. Une société d'agriculture, fondée depuis vingt ans à Odessa, publie un bulletin en langue russe et un journal en allemand pour les colons, sous la protection et avec le concours de l'administration des domaines. Cette société a pour but de rechercher le système de culture le mieux approprié à un sol vierge et à un climat capricieux. « Et la méthode pratiquée partout avec succès, est-il dit dans le mémoire que nous avons cité, se réduit à trois grands principes : labourer à toute la profondeur possible, semer tôt et semer clair. » L'auteur de cet écrit pense que les procédés d'exploitation et de culture employés dans les steppes de la Russie méridionale pourraient l'être avec le même avantage en Algérie.

son empire, au midi et à l'est, contre les Tartares et les Turcs : il avait même organisé les Cosaques du Kouban pour le service armé de la frontière. Son continuateur le plus heureux et le plus fidèle, Catherine II, en fit de même avec les Cosaques Zaporogues; mais ce n'est point de ces premiers essais que sont nées les colonies proprement dites, établies depuis trente années seulement dans le nord et dans l'ouest. Celles-ci furent créées par l'empereur Alexandre. Il avait songé dès 1810 à doter son empire de véritables colonies militaires; mais il ne comprit toute l'importance de semblables établissemens qu'en 1814, lorsqu'il eut apprécié par ses yeux et reconnu sur de glorieux témoignages les mérites des colonies militaires de l'Autriche. La création de l'empereur Alexandre n'a encore pu, on le comprend, porter que ses premiers fruits.

Quant aux colonies de l'Autriche, elles ont une histoire, et on a pu les juger sur leurs actes dans toutes les guerres de ce pays contre la France. La constitution qui les régit actuellement date de 1807. Cependant elles avaient, dès le commencement du XVIIIe siècle, une existence régulière, et avant même cette dernière époque, avant de recevoir une consécration officielle, une législation à peu près uniforme, elles existaient par la force des choses, d'où elles tirent principalement leur origine.

Dans le moyen-âge, les populations fixées à l'extrémité orientale de la Transylvanie, les Sicules ou *Szeklers*, tribu de race magyare, remplissaient la fonction spéciale de gardes des frontières. Les incursions armées auxquelles la Hongrie se vit de plus en plus exposée à mesure que les Turcs s'approchèrent davantage de l'Europe, obligèrent d'autres tribus à s'organiser de la même façon et pour le même objet. D'ordinaire elles obtenaient de la royauté des priviléges, des chartes, en récompense des services continuels qu'elles rendaient au pays. Lors donc que l'Autriche, devenue maîtresse de la Hongrie, entreprit de coloniser dans de grandes proportions, elle avait sous la main tous les matériaux et elle n'eut besoin que de les coordonner. Ainsi, à les envisager dans leurs développemens historiques, les colonies de l'Autriche semblent plutôt l'œuvre de la nécessité que de la délibération. Il est à remarquer aussi que la destination primitive de cette institution a changé, par suite des événemens mêmes qui ont déplacé la puissance et le danger des agressions en Europe. Les Turcs, contre qui la colonisation était dirigée, ont cessé d'être redoutables; le brigandage même est devenu un fait exceptionnel, et, dans l'état nouveau des choses, les colonies militaires ne peuvent plus être considérées par l'Autriche que comme un moyen économique de recrutement pour l'armée. Elles finissent justement par où les établissemens coloniaux de la Russie ont commencé, et c'est pourquoi elles ont pu leur servir de modèle.

Cependant si la Russie, en fondant ses colonies militaires, a pu s'éclairer par l'étude des établissemens autrichiens, elle n'a point songé à se renfermer dans une imitation pure et simple; elle ne l'aurait pas pu, car elle ne disposait point d'une population militaire toute prête, et elle ne l'aurait pas voulu, car elle eût été forcée d'accorder aux colons des libertés très peu étendues sans doute, mais néanmoins incompatibles avec les principes sur lesquels repose la société russe. Cela constitue entre les deux institutions une différence très considérable, qui en a engendré naturellement beaucoup d'autres dans les détails de la législation et de l'administration. Et vraisemblablement la différence encore plus considé-

rable qui existe dans la condition politique des deux pays assure aussi à leurs colonies un esprit, un rôle bien distincts et des destinées très diverses.

II.

Les confins militaires de l'Autriche, qui s'étendent de l'Adriatique jusqu'aux principautés moldo-valaques, se divisent en six colonies, celle de Carlstadt, celle du ban de Croatie, celle de Warasdin, celle de la Sirmie, celle du banat de Temesvar, enfin celle de la Transylvanie. Ces colonies ne sont point disposées régulièrement sur la frontière austro-turque : celle de Warasdin, par exemple, en est à plus d'une journée de marche, et celle de la Transylvanie est éparpillée sur le territoire à des distances plus grandes encore du cordon militaire. Les colonies se sont établies primitivement sur les points les plus menacés et les plus favorables à la défense, et, comme elles tiennent au sol par des intérêts profonds, elles n'ont point avancé au sud avec les frontières de l'empire. Par leur position géographique, elles sont toutes comprises dans la circonscription territoriale des royaumes annexés de Hongrie et de Croatie et de la principauté de Transylvanie. Placées sous l'administration directe du pouvoir central, elles ne participent point au régime constitutionnel de ces trois pays; mais elles sont formées comme eux de populations très distinctes : il y a des régimens illyriens (croates), — allemands, — roumains (valaques), — szeklers. La race illyrienne et la race roumaine y dominent.

L'esprit qui a présidé à l'organisation législative de ces colonies est féodal; mais il prend son point de départ dans le système de la sujétion (*Unterthänigkeit*), non dans celui du servage. C'est la législation hongroise d'à présent accommodée aux convenances d'une institution avant tout militaire. L'état est le seigneur terrien; c'est de l'état que le colon tient sa terre, c'est envers l'état qu'il s'oblige; le service militaire est la principale de ses prestations. Les marques de la féodalité sont restées très visibles dans la colonie transylvaine, dont les divers régimens sont szeklers ou roumains. C'est ainsi que, chez les Roumains, les colons se trouvent partagés en nobles et non nobles : les uns possèdent au même titre que les nobles de la Hongrie; les autres sont simplement usufruitiers de l'état. Quant aux Szeklers, ils ne possèdent point comme tenanciers, mais comme conquérans; seulement leurs terres forment des majorats inaliénables.

Dans les autres colonies, les lois sont moins confuses; les terres y sont de deux espèces, et se distinguent en fiefs et en acquêts. L'acquêt n'a point d'étendue fixée; mais le fief a ses limites qui varient de vingt-quatre à trente arpens (1), les prairies non comprises. Une ferme complète se divise régulièrement par quart, moitié ou trois quarts.

La population est partagée par familles; toute famille se compose nécessairement de plusieurs membres aidés de manœuvres, de telle sorte que les uns puissent cultiver pendant que les autres remplissent leurs obligations militaires. Lorsque plusieurs familles possèdent moins qu'une ferme complète, elles se réunissent en une association dont tous les membres, les manœuvres exceptés, ont les mêmes droits sur la propriété commune. En s'associant, ils choisissent un

(1) L'arpent est de 1,600 toises carrées.

père : c'est le plus âgé d'entre eux, à moins qu'il ne soit désigné pour le service militaire. Si le père est marié, sa femme est de droit la *mère,* sinon ce droit revient à la plus âgée des femmes de la communauté. Le père est chargé de veiller au maintien du bon ordre, des bonnes mœurs et de l'économie; il distribue aussi le travail entre les membres de la famille; il prend soin de la récolte et de la vente des produits. S'il s'agit d'intérêts graves, de questions de propriété, de mutations, de contrats, de prêts, il rassemble et consulte ses associés; la majorité décide. La mère surveille les travaux des femmes et les affaires d'économie domestique. Dans le partage des bénéfices, le père et la mère prennent une double part; les autres associés ont une seule part égale pour tous. Celui qui est sous les armes, présent ou absent, a aussi la sienne.

Une ferme possédée par une seule ou par plusieurs familles prend le nom de *Grenzhaus* (maison-frontière). En temps ordinaire, chaque maison entretient un homme tout équipé pour le service actif, qui consiste principalement dans la garde du cordon-frontière. Le gouvernement fait les frais des armes, des munitions, des buffleteries, à quoi il joint une paire de souliers par an. Si le colon en activité campe hors de la colonie, il a droit à la solde et à la nourriture des troupes de ligne. En temps de guerre, il reçoit de plus un équipement. La maison obtient sur l'impôt de l'année une déduction de douze florins durant le service de son soldat dans l'intérieur de la colonie, de six florins durant le service de campagne, et, dans ce dernier cas, elle est gratifiée par surcroît d'une nouvelle déduction de douze florins pour celui qui fait le service à l'intérieur pendant que l'autre combat sous les drapeaux.

Les corvées que toute maison doit à l'état sont réglées sur l'étendue de la propriété. Chaque arpent de terre labourable ou de prairie oblige annuellement le propriétaire à une journée de travail manuel ou à une demi-journée d'un homme avec un attelage. L'impôt se règle aussi d'après cette base. Cependant il n'est point absolument le même dans toutes les colonies ni dans tous les régimens de chaque colonie; il varie suivant la qualité du sol. La moyenne est d'environ vingt creutzer par arpent, à l'exception des vignobles, qui paient davantage pour un revenu aussi plus considérable. Le produit de l'impôt est affecté, comme les corvées, à l'entretien du service public dans les colonies. Les propriétés de toute nature sont héréditaires avec les obligations qui y sont attachées. Les filles sont aptes à succéder, à la condition qu'elles épousent dans les deux ans un colon capable de remplir ses charges militaires; sinon elles sont forcées de vendre. A défaut d'héritiers, les terres font retour à l'état, qui en dispose à son gré.

En Transylvanie, chez les Szeklers, dotés d'un droit de possession beaucoup plus étendu en principe, bien qu'ils ne puissent ni tester ni vendre, ce sont les voisins qui héritent; la terre ne retourne jamais à l'état. Dans les régimens roumains de la principauté (1), les terres qui n'appartiennent point à des colons nobles sont en ce point gouvernées par la loi des colonies hongroises et croates. Toutefois les fermes se divisent et se subdivisent sans règle fixe; il n'existe point là d'associations constituées, du moins en vue de la possession en commun.

(1) Il ne faut pas oublier qu'il y a aussi des Roumains en Hongrie et dans les colonies hongroises. Par exemple, dans la colonie du banat de Temesvar, il y a un régiment roumain; il est sur le même pied que les autres régimens de la Hongrie.

Enfin, pour les questions de propriété, les populations relèvent des juridictions ordinaires du pays, tandis que les frontières croates et hongroises sont placées, même pour leurs intérêts sociaux les plus minimes, sous la juridiction de l'autorité militaire. C'est ainsi que la colonie transylvaine conserve encore l'empreinte des origines confuses d'où elle est sortie. A part ces différences de détail, toutes les colonies se ressemblent par le principe et par le but de l'institution même.

Les effets de cette législation sont généralement salutaires et progresifs. Le bien-être est plus grand dans les colonies militaires que tout à côté, en Hongrie. Là, point de mendicité ni de vagabondage. Les maisons sont bâties proprement, bien éclairées, quelquefois meublées avec recherche. Les vergers, les vignobles, toute la campagne annonce une culture avancée. Les routes sont en beaucoup d'endroits aussi bien tenues que les plus belles routes de l'archiduché de la Styrie et du Tyrol, et l'on sait que celles-ci peuvent être comparées sans désavantage aux meilleures et aux plus hardies en Europe. On remarque à chaque pas cette condition satisfaisante des colonies militaires, lorsque, venant du cœur de la Hongrie, on traverse Peterwardein pour arriver par Carlowitz et Semlin à Belgrade. A la vue de ces villages disposés avec plus de régularité, de ces campagnes peuplées de paysans mieux vêtus et plus heureux, de ces routes savamment construites, on se croirait revenu en pleine civilisation. Si pourtant, au lieu de franchir le Danube à Semlin, on suit la rive gauche du fleuve le long du banat et de la Transylvanie méridionale jusqu'aux limites de la Moldo-Valachie, on verra que tous les régimens ne sont point dans une situation aussi prospère que ceux de la Sirmie. La grande servitude et l'effroyable misère qui pèsent sur la race roumaine de la Transylvanie étendent leur influence sur les régimens roumains et même sur les régimens szeklers, placés moins bas que ceux-ci parmi les classes agricoles de la principauté.

La révolution sociale qui s'acomplit en ce moment en Autriche donnera une nouvelle impulsion à la richesse des colonies. Quant à la condition morale de ces établissemens, elle entre aujourd'hui dans une phase imprévue et digne de la plus sérieuse attention. Le lien des races, de la langue et de la religion unit étroitement la population des colonies militaires aux populations de la Croatie, de la Hongrie et de la Transylvanie. Le voisinage ou même le contact de tous les jours, fort souvent la parenté, entretiennent ces précieux rapports. La diversité des législations n'y peut nuire en rien. Or, les idées de nationalité qui agitent aujourd'hui les trois grandes races illyrienne, magyare, roumaine, sont venues imprimer à ces sentimens une direction systématique. Le mouvement politique a pénétré jusqu'au sein des colonies militaires. Les chefs des partis et tous ceux qui ont souci de la chose publique ont promptement compris quel fort appui ils pourraient trouver là; écrivains ou hommes d'action, ils n'ont point épargné les caresses à ces mâles populations qui ont fait dans les dernières guerres de l'Europe l'honneur des Illyriens, des Roumains et des Magyars. Les Illyriens comptent pour 800,000 ames environ sur les 1,200,000 qui forment toutes les colonies. Les Roumains y figurent pour plus de 200,000. Les Magyars sont moins nombreux; le chiffre de leurs colons ne dépasse guère 100,000. Les trois races, qui constituent aussi trois partis très distincts, ont rivalisé d'ardeur, dans le débat des questions politiques, pour attacher respectivement à leur cause les régimens qui les représentent, et le succès a répondu à leurs efforts. Elles

s'adressaient d'ailleurs à des populations qui, soumises à un régime exceptionnel assez rigoureux, ont néanmoins conservé ou acquis toutes les habitudes de liberté par lesquelles les paysans de la Hongrie se distinguent eux-mêmes des paysans des provinces non constitutionnelles de l'Autriche. Si restreints que puissent être les droits dont jouissent ces colons, si peu qu'ils les aiment, ils les connaissent et ils se plaisent à en parler. Deux nobles hongrois n'entrent point en conversation sans qu'il ne s'y mêle promptement quelque question de politique ou de procès plaidé, en litige ou prévu. Les classes agricoles ont pris leur part de cette humeur processive, et, toute proportion gardée, le même goût du droit. Ainsi en est-il également dans les colonies militaires : leur législation a été traduite dans leurs idiomes nationaux, et tout chef de maison sait au plus juste ses devoirs, ses obligations, ses priviléges. Si l'arbitraire pouvait s'introduire dans l'administration, chacun serait en mesure de protester le code en main.

Les agitateurs politiques étaient donc sûrs de se faire écouter des colonies quand ils viendraient les entretenir de questions de races et de droit municipal. Nationalité, légalité, tout cela les intéresse fort. Les officiers, qui sont en très grand nombre de la race des colons, ne manquent point à cet égard de complaisance; ils sont eux-mêmes associés à toutes les espérances d'avenir qui germent sur chaque point du sol hongrois. Ils reçoivent et lisent les journaux illyriens ou magyars d'Agram ou de Pesth, la *Gazette transylvaine* de Cronstadt, organe de l'intérêt roumain, et la même liberté de parole qui étonne partout le voyageur en Hongrie règne aussi parmi eux. Qu'est-ce à dire, et que doit-il sortir de là? Les événemens seuls pourront nous l'apprendre; mais il est certain, dès ce moment, que les colonies militaires de l'Autriche tendent à se poser comme les *gardes nationales* de l'illyrisme, du magyarisme et du roumanisme. Il s'entend de soi que dans cette marche elles ne font point corps toutes ensembles et qu'elles ne sont pas plus unies entre elles que les trois peuples du sein desquels elles sont issues. Les régimens illyriens ou roumains, loin d'avoir aucun penchant pour les régimens magyars, nourrissent contre eux les passions de leur race qu'ils ont épousées par instinct et par situation. La communauté très évidente des intérêts conduira sans doute les Illyriens à s'entendre avec les Roumains pour paralyser les prétentions du magyarisme; mais l'inexpérience de ceux-ci, leur timidité, leurs incertitudes, ne permettent point encore de compter sur une pareille alliance. Peut-être aussi, les Magyars revenant un jour à des pratiques plus conciliantes, les haines disparaîtront-elles avec les causes qui les ont provoquées; mais ce jour n'est point venu, et il y a ainsi pour quelque temps encore, dans les régimens de la frontière, trois races, trois pensées, trois tendances très divergentes, nous allions dire trois drapeaux (1).

III.

Les établissemens coloniaux de la Russie sont situés, du nord au sud, sous le méridien de Saint-Pétersbourg, dans les gouvernemens de Novogorod, de Wi-

(1) Nous ne parlons que pour mémoire des Allemands, qui comptent à peine trente mille ames dans la population des colonies.

tebsk, de Mohilew, de Karkow, de Kiew, de Podolie et de Kerson. Ils se trouvent ainsi à proximité de la Pologne, de l'Autriche et de la Turquie. Il est notoire que la question de lieu a été l'objet des réflexions les plus sérieuses, et que le choix auquel on s'est arrêté a été dicté par la considération des craintes ou des espérances de la Russie de ce côté de l'Europe. L'empire est immense; les recrues levées dans l'est n'arrivent que lentement, difficilement, sur la frontière de l'ouest et du sud, où doit être concentrée toute l'action du pouvoir. Qu'une grande occasion d'attaquer ou de se défendre se fût présentée, on risquait d'être pris au dépourvu sur ce point. En plaçant là ses colonies, le gouvernement voulait prévenir ce danger; il voulait de longue main s'assurer une grande force dont il pût disposer rapidement pour toutes les éventualités.

Dans cette fondation nouvelle, on a laissé aux anciennes colonies du Caucase leur première destination, qui est la garde de la frontière; on leur a aussi conservé leur administration spéciale. Elles se composent de tribus belliqueuses qui ont été soumises purement et simplement au service militaire et qui s'en accommodent, ne pouvant rien de mieux. On a dû suivre une méthode différente pour les colonies proprement dites. Voici comment on a procédé : l'on a eu recours à la combinaison de deux élémens parfaitement distincts; une population a été superposée à une autre; des soldats tirés de l'armée régulière ont été introduits dans des familles agricoles; les paysans de la couronne, qui étaient assurément les moins misérables de l'empire, ont été exemptés de l'impôt qu'ils devaient à l'état, et, en revanche, ils ont reçu dans leurs foyers à perpétuité un certain nombre de régimens.

Les principes de la propriété féodale, en ce qu'ils ont par exception de bienfaisant, ont été respectés. Tout colon possède, et cela héréditairement. La terre est divisée par portions égales, qui pourtant se subdivisent, et la capacité d'exploiter est pour chacun la mesure de son droit. Si un paysan n'a point le bétail ni les instrumens nécessaires aux travaux d'une ferme complète, il s'unit avec un ou plusieurs autres, et individuellement ces hommes rassemblés pour l'exploitation d'une ferme entière forment une moitié ou un quart de paysan. Ils supportent en commun les charges publiques. Si, au contraire, un paysan dispose de plus de moyens de culture que n'en exige une ferme complète, il en peut obtenir une seconde, sans que ses obligations soient augmentées. La ferme comprend d'ordinaire soixante *décétines* dans les régimens d'infanterie et quatre-vingt-dix dans ceux de cavalerie. Il faut y joindre la jouissance des prairies et des pâturages qui appartiennent à la communauté.

Le colon et le soldat sont ici deux personnages que l'on ne doit point confondre : le soldat sert en service actif et donne le surplus de son temps à la ferme où il est établi; le colon entretient le soldat, moins l'équipement et la solde, qui restent à la charge du trésor. Il n'existe point d'impôt, mais les redevances sont considérables : il y a d'abord la réparation et la construction des routes, des ponts, des églises, des écoles, de tous les édifices publics; il y a aussi la main-d'œuvre pour les terres que la couronne s'est réservées dans chaque colonie, et qui égalent en étendue tout le territoire colonisé. Cette dernière obligation à elle seule représente deux jours de travail par semaine.

En fondant les colonies militaires, le gouvernement russe, on doit le reconnaître, a fait en grande partie les frais de premier établissement; il est venu en

aide à ses paysans pour assurer aux plus pauvres les objets de nécessité urgente, les moyens de suffire à l'entretien de leur ferme et à celui de leur soldat; il a pris soin que les villages fussent bâtis régulièrement et pourvus de toutes les constructions d'utilité publique. Par malheur, quant à présent, l'institution pèche par la base. N'est-ce pas, en effet, une position très fausse et assez difficile que celle du colon et de sa famille en face du soldat, de cet hôte militaire qui leur est tout d'un coup imposé d'autorité? Et le soldat est-il toujours très satisfait de se voir ainsi séparé entièrement des siens et condamné à vivre en communauté parfaite dans une famille inconnue? La prestation de la main-d'œuvre qu'il doit les jours où il n'est point de service ne devient-elle pas aussi une source de querelles? Si parfois le soldat s'attache au foyer par des liens plus étroits, s'il cesse d'être étranger, s'il épouse la fille du colon, quelquefois aussi il cherche femme ailleurs : c'est pour le colon un nouvel hôte à nourrir et non point, dit-on, le plus commode. Une famille se forme ainsi dans la famille; l'une écrase l'autre, jusqu'à ce que, par le laps du temps, le mélange se soit fait entre les deux populations superposées et que toute distinction se soit effacée entre les soldats et les colons, comme en Autriche; mais plusieurs générations doivent se succéder avant que les choses en viennent là.

Et même si l'on raisonne dans l'hypothèse de cette fusion, tous les vices de l'institution ne disparaissent pas pour cela. Les contraintes morales imposées par la législation restent toujours excessives et la liberté nulle. Soumis à la juridiction militaire la plus dure et à une surveillance minutieuse, le colon vit dans une gêne permanente. La loi le dépouille presque entièrement de sa volonté ou ne lui en laisse l'usage que dans les démarches les plus insignifiantes de la vie privée; il ne peut pas même faire choix d'un état selon son goût. Ceux qui sont destinés à des professions manuelles sont envoyés en apprentissage dans les villes voisines par l'administration du régiment et d'après les besoins de la colonie. Aucun ne peut se déplacer, aucun ne peut vendre, même son superflu, sans une autorisation spéciale.

Cette immobilité des terres et des personnes n'est pas le seul obstacle qui contrarie le développement de la richesse coloniale. Tous les régimens n'ont point obtenu en partage un sol également fécond; quelques-uns ont été établis dans des contrées marécageuses qui ont d'abord réclamé des travaux de desséchement et qui sont encore très rebelles à la culture. Chez tous, les moyens de production sont des plus restreints, et les échanges fort empêchés par le manque de voies de communication.

L'autorité centrale n'eût pas demandé mieux que d'améliorer une situation si fâcheuse, et les deux empereurs qui ont régné depuis 1816 ont fait dans cette vue tous les sacrifices compatibles avec les ressources du trésor. Peut-être les fonds destinés aux colonies ont-ils beaucoup souffert des habitudes de concussion qui règnent traditionnellement dans l'administration militaire. Pourtant quelques colonies, traitées avec une sollicitude plus scrupuleuse, ont devancé les autres dans la voie du progrès matériel. Telles sont celles du gouvernement de Novogorod, peu éloignées de Saint-Pétersbourg et exposées aux visites fréquentes et au contrôle presque incessant du maître. On a voulu, par un peu de bien-être créé ici à grands frais, faire illusion au tsar et séduire son imagination, et, à vrai dire, il s'y est prêté lui-même dans l'espoir d'éblouir à son tour les popula-

tions de la capitale et les voyageurs privilégiés qui désirent prendre connaissance des établissemens coloniaux de l'empire. Que si l'on remontait au sud jusqu'au gouvernement de Kerson, on rencontrerait à chaque pas un spectacle bien différent.

En 1824, l'empereur Alexandre voulut en juger par ses yeux; on s'attendait à sa visite; toute l'administration des colonies fut en émoi. Que pouvait-on faire pour dissimuler au souverain le véritable état des choses? Les villages voisins s'entendirent pour l'amélioration des chemins et s'arrangèrent entre eux pour se prêter réciproquement des hommes, des enfans, des bestiaux. Cela se pratique régulièrement ainsi à chaque inspection. Alors tous les bras sont occupés à réparer les routes, les ponts, les édifices publics, ou même à arracher des arbres dans les forêts pour les planter le long des chemins.

Ainsi, à les prendre dans leur ensemble, les colonies militaires de la Russie sont loin du degré d'aisance où l'on voudrait les élever. Rien n'est plus naturel, elles sont d'hier. C'est une institution qui commence; mais l'Europe orientale doit y prendre garde, c'est aussi une institution qui se développe. Dans l'état misérable où elle est encore en beaucoup d'endroits, on assure qu'elle peut, dès à présent, fournir, avec une population d'environ 2 millions d'ames, une masse de 200,000 hommes armés faciles à concentrer en peu de jours sur les frontières de la Pologne, de l'Autriche et de la Turquie. Or, la Russie ne prétend point s'en tenir aux colonies existantes. On lui attribue du moins une pensée beaucoup plus hardie. Elle voudrait ériger la colonisation en système, et elle aurait conçu le projet de coloniser toute l'armée avec tous les paysans de la couronne dans une zone compacte qui s'étendrait de la Baltique au Caucase. Posée ainsi, la question prend un aspect effrayant, car l'armée russe ne laisse pas d'être nombreuse et la population des domaines de la couronne est d'environ 20 millions d'ames. Cela multiplierait les forces mobilisables de l'empire par centaines de mille. Bien qu'elle ait été mise sérieusement en avant, cette pensée peut paraître impraticable, surtout dans ces proportions colossales, mais il est vraisemblable pourtant que la colonisation ne s'arrêtera pas au point où elle en est aujourd'hui, et qu'elle s'étendra jusqu'aux dernières limites du possible. L'autorité impériale y emploiera toute sa puissance et toute l'énergie du pays. Comment une si belle entreprise ne sourirait-elle pas à son imagination toute pleine des souvenirs d'une grandeur éclose et développée si largement en un siècle, et à ses ambitions nouvelles encore plus vastes que ses succès d'hier?

Il est vrai que la noblesse russe n'a point vu sans crainte l'établissement des colonies et qu'elle n'en verrait pas plus favorablement le progrès. Plus d'une fois déjà elle a essayé de les représenter à l'empereur comme dangereuses pour le pouvoir lui-même. Celles du gouvernement de Novogorod, voisines de Saint-Pétersbourg, ne pouvaient-elles pas, à un jour donné, se laisser corrompre par l'esprit politique ou égarer par les conseils d'un général populaire et ambitieux? Dans un cas semblable, ne pouvaient-elles pas menacer l'ordre d'un grand péril? Et qui répondait que la fantaisie ne leur viendrait point de jouer dans les grandes affaires un rôle de prétoriens? Assurément ce langage de la noblesse n'était point dicté par une frayeur sincère et désintéressée. En effet, ne perd-elle pas une part très grande de son influence à ce mode nouveau de recrutement? l'état ne dépend-il pas beaucoup moins d'elle, du moment que l'armée se recrute par

les paysans de la couronne? et ne se crée-t-il pas aussi un instrument de lutte contre l'aristocratie elle-même, en donnant à une portion considérable de la classe des paysans une sorte de constitution qui leur fait une condition exceptionnelle et une position des plus importantes dans l'empire? Il serait étrange que la noblesse ne s'en fût point alarmée; mais sa volonté et son pouvoir ne vont point au-delà de ces plaintes sans effet. Depuis Pierre-le-Grand, elle n'hérite de ses aïeux que l'obéissance et l'oubli des vieilles libertés; voulût-elle aujourd'hui revenir aux anciennes traditions féodales, ses efforts échoueraient, car l'autorité, pour la contenir, trouverait dans les paysans de l'empire entier un appui sûr et terrible.

Il est difficile néanmoins que les avantages offerts au gouvernement par les colonies militaires n'aient pas pour compensation quelques inconvéniens. Les principes qui leur servent de base sont fort arbitraires et souverainement injustes. Lors même que la fusion des soldats avec les colons serait parfaite et que l'aisance régnerait universellement, le régime légal ne cesserait pas d'être oppressif et vexatoire, à moins d'une réforme fondamentale. Cela est grave, car ce n'est pas à une époque où les rigueurs du servage commencent à être senties vivement et sont devenues odieuses aux paysans des particuliers, ce n'est pas dans un tel moment que les paysans colonisés de l'état peuvent comprimer leurs griefs et se tenir enfermés dans une résignation absolue. Une vie plus active, plus féconde, les effets de l'association, la conscience d'une force très grande, ne sont-ce pas là des raisons et des garanties d'un progrès moral dans l'esprit des colonies? Et ce progrès, ne serait-ce pas un danger? Les priviléges de la noblesse sont battus en brèche par l'absolutisme, ils sont menacés par les questions sociales; mais alors ceux du pouvoir absolu sont exposés aussi à quelques vicissitudes par les idées et les moyens d'action qui se développeront naturellement dans le sein des colonies militaires.

Il faut dire toute la vérité, les mécontentemens ont déjà osé s'exprimer plus d'une fois. Même on les a vus dégénérer en actes turbulens, en refus d'obéissance, dans les colonies du nord, qui sont les plus heureuses. Tout justement en 1831, durant les affaires de Pologne, il y eut sur un point des démonstrations significatives, une menace d'agitation, et il fallut que le tsar lui-même parût au milieu des mutins, accompagné d'un seul adjudant, pour mieux frapper les imaginations par la témérité de sa démarche. C'est à ce prix seulement que l'ordre fut rétabli. Ces manifestations n'avaient point un caractère véritablement politique; elles résultaient sans doute de souffrances causées par quelques mesures arbitraires de l'administration; mais il s'y révélait une tendance hardie, et c'était déjà un événement digne de remarque qu'elle pût se trahir ainsi. Viennent des idées nouvelles avec des mœurs plus polies et une plus grande cohésion entre les intérêts, alors aussi des besoins nouveaux se feront jour; ils parleront clairement, parce qu'ils se sentiront protégés par des milliers de baïonnettes : voilà le véritable péril. Toutefois, si on l'envisage de loin, rien n'assure qu'il doive être insurmontable, et, dans tous les cas, il ne le sera point avant bien des années. Il se peut que la Russie soit troublée prochainement par des querelles sociales, par quelque affreuse guerre de paysans dont le pouvoir ne s'effraiera point; mais beaucoup de temps se passera probablement encore avant que le pays soit mûr pour les questions de liberté politique; d'ici là, l'autocratie ne se sera-

t-elle pas relâchée un peu de son excessive rigueur? N'aura-t-elle pas compris la nécessité de faire quelques concessions aux paysans des colonies? Et qui peut affirmer que, par ces concessions habilement ménagées, elle ne saura pas détourner le péril, au moment même où on le croira prochain?

IV.

Quel que soit le cours des choses, il est certain que les colonies militaires de l'Autriche et de la Russie ont un rôle à jouer dans la politique de ces deux états. Elles sont numériquement le tiers environ de leur force militaire, et elles se trouvent dans les conditions les plus favorables pour acquérir une grande force morale dont elles ne manqueront pas d'user. Cependant l'un et l'autre empire n'ont point à en attendre les mêmes avantages ni les mêmes inconvéniens, car leurs situations politiques ne se ressemblent point et ils ne courent pas la même fortune. L'avenir sourit à celui-ci, tandis qu'il devient sombre pour celui-là. Que la Russie soit contenue dans ses frontières actuelles, qu'elle recule en perdant la Pologne : elle conserve encore l'espoir d'être dans un temps donné la puissance non-seulement la plus vaste, mais aussi la plus riche de l'Europe; et si, au lieu de perdre ce qu'elle possède injustement, elle parvenait à s'affermir sur la Vistule, qui sait si elle ne tiendrait pas en ses mains le sort de tout l'Orient?

L'Autriche, loin d'avoir de pareilles chances en perspective, menacée au dedans par la décentralisation croissante des nationalités, est menacée au dehors et du même coup par la Russie elle-même, qui affecte de se poser en Gallicie, en Bohême, en Illyrie, comme la protectrice naturelle de toute la grande famille des Slaves. Conserver, ce serait le plus beau succès de la politique de l'Autriche, ce serait l'œuvre du génie; pour conquérir, il lui est interdit d'y songer, à moins d'une dissolution subite de l'empire ottoman. Dans un pareil événement, la Bosnie lui reviendrait sans doute, du consentement de la Russie; mais, entre les Habsbourg et les Romanoff, la partie ne serait que remise, car la question des nationalités slaves ne serait pas vidée, et rien n'assure que la Russie serait d'humeur à la laisser dormir. Qui l'arrêterait dans cette voie après l'exemple saisissant de la Pologne épuisée? Et qui pourrait dire si, désespérant d'échapper au germanisme par elles-mêmes et pour leur propre compte, les jeunes nationalités de la Bohême ou de l'Illyrie n'en viendraient pas à accepter l'appui de la Russie, pourtant fratricide? C'est l'effroi qu'elles nous causent par instans dans l'amour que nous leur portons. Si jamais, malgré la prudence et l'activité que l'Autriche déploie en ce moment, les conjonctures politiques prenaient ce caractère, quelle conduite tiendraient les colonies militaires et quels sentimens montreraient-elles? Attirées par l'appât de la conquête, qui leur rendrait l'esprit d'obéissance, si elles l'avaient perdu, celles de la Russie marcheraient sans scrupule vers le but désigné; mais celles de l'Autriche le feraient-elles, pour peu que leurs espérances nationales fussent en question? Les régimens de la frontière illyrienne, qui sont les plus nombreux et les plus braves, offriraient-ils les mêmes garanties d'un aveugle dévouement? Les régimens roumains, qui, avec moins de penchant pour le slavisme, n'en ont pas davantage pour le germa-

nisme, seraient-ils des amis beaucoup plus sûrs? Certes, les Magyars et les Szeklers, qui confondent tous les Slaves, moins les Polonais, dans un même mépris, combattraient à outrance à côté des Allemands, dans une lutte avec la Russie; mais ils sont peu nombreux, et ils ne gagneraient à cela que de périr avant d'avoir vu ou la régénération de l'Illyrie et de la Bohême ou le triomphe effrayant et à jamais déplorable du panslavisme russe.

Les colonies russes, qui, avec le temps, pourront devenir un danger politique pour l'autocratie, seront donc en attendant un instrument docile et puissant dans toute guerre extérieure. Quant aux colonies autrichiennes, plus riches aujourd'hui, plus éclairées, ouvertes déjà aux agitations nationales, entraînées par l'instinct rajeuni des races vers les nouveautés politiques, elles seront prochainement pour l'Autriche une source de difficultés et d'embarras. Là aussi la politique du gouvernement impérial pourra être poussée par la force des choses hors de ses voies traditionnelles. Quoi qu'il arrive, il est impossible, dès à présent, de ne voir dans les colonies de la Russie et de l'Autriche que de simples établissemens de défense et de culture. D'un côté comme de l'autre, c'est une ère politique qui va succéder pour ces institutions à une ère agricole et militaire.

Et maintenant est-il besoin de dire combien la situation de la France, en Algérie, est différente de celle dans laquelle la Russie et l'Autriche ont colonisé? Un seul rapport existe, c'est l'intérêt de la défense des frontières, auquel l'Autriche a obéi en face des Turcs, et la Russie également pour la ligne du Caucase; mais cette ressemblance, qui porte seulement sur un point de notre colonisation, disparaît elle-même sitôt que l'on songe aux moyens et aux conditions d'une institution analogue pour notre conquête d'Afrique. Avons-nous sous la main, comme l'Autriche, des tribus belliqueuses, armées de toute antiquité pour la sûreté de leurs champs, et habituées à manier l'épée en même temps que la charrue? Avons-nous, comme la Russie, vingt millions de serfs de l'état et une armée composée aussi de serfs dont nous puissions disposer suivant notre bon plaisir? Non, nous ne possédons ni populations que nous puissions contraindre, ni tribus qui s'offrent spontanément, et en cela la matière première nous manque au point que nous n'avons pas même encore les bras nécessaires à la colonisation civile. Que l'Algérie soit peuplée, qu'elle ait reçu sa constitution administrative et sociale : alors, l'armée ayant accompli sa tâche, les circonstances imposant aux colons de la frontière la nécessité de veiller en partie par eux-mêmes sur leurs propres foyers, il y aura lieu peut-être à l'organisation d'une milice qui, en compensation de ses charges spéciales, aurait droit à quelques avantages fiscaux; mais cette milice ne sera plus, à proprement parler, une institution militaire, et elle différera autant des colonies de la Russie et de l'Autriche que la législation de la France peut différer de celle de ces deux pays.

H. Desprez.

REVUE LITTÉRAIRE.

LES POÉSIES NOUVELLES.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps d'une école du bon sens, d'un parti de pacificateurs et de sages jaloux de clore la révolution littéraire par une restauration plus ou moins libérale. Sans prétendre ici le juger, sans se demander même si deux ou trois noms distingués donnent bien l'idée d'une école, il est un point sur lequel on ne saurait lui refuser approbation et estime, c'est de n'avoir pas rougi du mot dont on prétendait lui faire une injure. Cette école n'a pas caché son drapeau. Estimant le bon sens avant toute autre qualité littéraire, elle a osé le dire, et, si la pratique a sur plus d'un point manqué de vigueur, le programme a été sans réticence; c'est là du moins une position qui, avec bien des difficultés et bien des périls, conserve tous les avantages de la franchise avec soi-même et devant le public, toute la puissance des idées arrêtées, des efforts clairement définis, en un mot des situations nettes. Malheureusement, si le juste-milieu en littérature a ses défenseurs avoués, fiers de leur cause, combien plus ne compte-t-il pas dans ses rangs d'adeptes timides qui le renient, qui souvent même combattent comme critiques dans les rangs opposés, ennemis systématiques des tempéramens et de la conciliation littéraires, que l'on voit s'y épuiser dès qu'ils échangent la plume du juge contre celle du poète! C'est une triste vérité que de nos jours, et de plus en plus, à mesure que les esprits se calment, la littérature a ses modérés honteux, honnêtes membres du centre qui votent avec les jacobins par imitation, par peur ou par esprit-fort, gens orgueilleux et faibles, qui en fait de qualités ont la prétention de celles-là mêmes dont ils sont le plus éloignés, la hardiesse et l'indépendance, et qui font les dédai-

gneux à l'endroit de celles dont ils pourraient approcher le plus, la correction et le bon sens. Erreur préjudiciable, faux calcul de la vanité! En arborant franchement la bannière de l'étude consciencieuse, en donnant à leurs pensées une direction saine et forte, où la raison, le travail et le savoir revendiqueraient la meilleure part, ils auraient quelque chance de se distinguer et de rendre aux lettres d'utiles et honorables services, ce qui serait plus digne et plus original, quoi qu'ils pensent, que de se traîner, arrière-garde fatiguée et près de battre en retraite, à la suite de la vieille armée romantique; mais ces sages esprits se piquent particulièrement d'imagination et même d'excentricité; ce qu'ils poursuivent, en général, c'est la fantaisie. Faut-il s'étonner si cette fée capricieuse, qui fuit du moment qu'on la cherche, les laisse se consumer et se débattre contre le bon sens, leur seul *diable au corps*?

Énumérer les causes de la faiblesse inhérente à la génération poétique éclose depuis 1830 serait une longue entreprise : une pareille tâche ne demanderait pas moins qu'une analyse profonde et détaillée des diverses influences sociales et littéraires qui se sont unies pour arrêter le développement des facultés poétiques. Je ne prétends ici en signaler qu'une seule, c'est une sorte de manie critique qui a gagné peu à peu la jeunesse. La discussion est plus à l'ordre du jour que l'admiration, et les jeunes gens dès le collége prennent feu sur les poétiques presque avant d'avoir lu les poètes. C'est un des traits de notre temps que les opinions y sont de beaucoup en avance sur les sentimens. On comprend que cette disposition soit plus propre à former des disputeurs que des poètes, et que, maintenant que les querelles littéraires ont épuisé leur premier feu et les écoles leurs plus grands excès, la critique mène vite à une certaine opinion ou, si l'on veut, à une certaine impression sur les choses de l'art, moyenne, équilibrée, où il entre plus de tempéramens, de mélange, d'impartialité, que d'unité et de passion. C'est cet esprit que reproduiront plus tard les écrits originaux ou qui prétendront à l'être. Dans l'absence d'impressions personnelles, n'ayant pour muse que la jeunesse ou la vanité, les critiques adolescens, devenus poètes, chercheront à combiner ou combineront tant bien que mal, sans s'en rendre compte, les différens systèmes, les influences les plus diverses; ils ne seront plus, comme leurs prédécesseurs immédiats, lesquels se créaient une sorte d'originalité dans l'exagération des défauts, les disciples exclusifs de telle ou telle école, ou même de tel ou tel poète; ils chercheront l'originalité dans le mélange; ils voudront tout associer et réconcilier; soit effort de travail, soit reflet naïf d'une mémoire vivement frappée qui reproduit toutes les couleurs avec une fidélité indifférente, ils se composeront une forme de toutes les formes, une manière de toutes les manières, semblables à ces écoliers qui mêlent dans un latin d'emprunt Cicéron et Sénèque, Virgile et Lucain, et inclinent à croire que ce style est le plus beau de tous les styles, puisqu'il en est en quelque sorte la quintessence. En un mot, ils seront avec plus ou moins d'ingénuité ou d'habileté plagiaires, compilateurs; ils le seront le plus souvent avec peu de franchise, parce que leurs habitudes d'esprit comme critiques, et d'autre part la prétention naïve ou calculée à paraître originaux, les prémunissent contre cette imitation imprudente qui est, ils le savent, une marque d'infériorité. C'est de ce mélange d'une sagesse impuissante et de vaniteuses prétentions que naît cette foule de recueils qui sont médiocrement ce qu'ils ont résolu d'être, passionnés ou spirituels, en étant ce dont

ils se défendent avec le plus d'ardeur, c'est-à-dire classiques par l'absence d'invention et de spontanéité, compromis énervés, où une imitation timorée, cauteleuse, sournoise, pour ainsi dire, qui fuit l'excès et met autant de soin à atténuer les couleurs qu'elle en mettait naguère à les charger, cherche à jouer et joue mal l'originalité absente, où le bon sens semble rougir de lui-même et se cache sous les dehors de la fantaisie, où enfin l'imagination, toute folle du logis qu'elle passe pour être, se comporte trop sagement pour saisir vivement dans son désordre volontaire. C'est au fond sans doute bien moins à la critique qu'à la médiocrité, toujours la même sous les changemens de formes qu'elle affecte, qu'il convient de faire le procès; mais c'est bien la critique qui, à force de s'élever contre l'exagération et le bizarre, a contribué à mettre cette médiocrité en toute sa lumière. Le ballon ne cessait de se gonfler sous le souffle des imitateurs, elle l'a aplati à force de coups d'épingle. L'exagération s'est évanouie, le bizarre a disparu, et il est resté bien souvent des lieux communs dont plusieurs rappellent les vers d'almanach et les devises des boîtes de bonbons. Sommes-nous plus avancés?

C'est ainsi que la poésie, après avoir gravi tous les degrés du gigantesque, semble menacée (sauf de rares exceptions qui elles-mêmes se sont formées pour la plupart, comme M. Brizeux et M. de Laprade, loin des influences de la capitale et dans un milieu tout-à-fait à part) de tomber dans l'abîme du *genre ennuyeux*. Sa plaie est beaucoup moins le désordonné, comme naguère, que le régulier insignifiant et prétentieux, adversaire difficile à vaincre et surtout à convaincre, parce qu'avec beaucoup d'orgueil il a peu d'ame et que ses défauts tiennent plus de la faiblesse que de l'excès. C'est sur cet ennemi que la critique doit faire porter ses principaux coups; et puisque le ridicule lui-même, ce sot voisin du sublime, a fait place, si l'on met de côté quelques exceptions trop solidement établies pour laisser de si tôt périmer leurs droits, à je ne sais quoi d'attiédi et d'énervant, qui a perdu jusqu'à l'attrait de la singularité, c'est à elle de revendiquer les droits de l'inspiration et de l'audace, après avoir soutenu ceux de l'ordre et du sens commun. Elle aura moins aussi, en général, à attaquer l'immoralité que la fadeur. A cet affaiblissement graduel correspond en effet, chez plusieurs, comme un retour vers les sages réflexions, vers les bonnes maximes de vivre, ainsi qu'il arrive à ceux qui meurent. C'est La Fontaine qui brûle ses contes et qui n'écrit plus rien qui vaille. Florian peut sourire aux essais de plus d'un jeune poète. Il est vrai qu'en se jetant, à l'instar de ce patriarche de la littérature innocente, dans une sentimentalité non moins insipide qu'honnête, ils n'en rient pas moins de ce pauvre Florian, comme dès long-temps ils font des descriptions à la façon de Delille en se moquant de Delille, de l'imitation comme Campistron et Luce de Lancival en se moquant de Luce de Lancival et de Campistron, et du bon sens assez déguisé, il est vrai, en criant haro à M. Ponsard.

Nous savons qu'à parler ainsi on risque d'encourir, aux yeux de bien des esprits bienveillans, le reproche d'un pessimisme littéraire trop ouvert aux défauts et trop indifférent aux mérites des œuvres contemporaines. Un tel reproche pourtant serait peu fondé. Nous le proclamons volontiers : s'il s'agissait non plus d'embrasser d'ensemble, mais de juger en détail l'état de la poésie, et de savoir, par exemple, si le niveau moyen n'est pas comparativement plus élevé qu'il ne l'é-

tait au dernier siècle; s'il ne s'est pas produit de nos jours plus de vers lisibles, agréables, revêtus d'une expression élégante, suffisante du moins, notre langage pourrait bien changer, et cette foule de poètes, emportés chaque année par le flot de l'oubli, opposerait, je le crois, une couronne et plus épaisse et de meilleur choix à celle des poètes secondaires du XVIIIe siècle. On n'a nulle peine à admettre que la postérité de Lamartine et de Victor Hugo ait peu à faire pour être supérieure à celle de Dorat et de Saint-Lambert. Mais ce qu'on ne saurait nier, c'est que ces vers agréables composent, en fin de compte, des pièces généralement assez faibles, ces pièces faibles de médiocres recueils, et ces recueils une assez pauvre poésie. C'est dans le même sens et dans cette mesure seulement qu'on a dit, ou du moins qu'on a pu dire, que le talent n'a jamais été si commun que de nos jours. Un certain ensemble de mérites moyens, la combinaison plus ou moins ingénieuse d'élémens d'emprunt, un progrès véritable dans les qualités de procédé et pour ainsi dire de cabinet, enfin l'expression élégamment incertaine d'idées insuffisantes et de sentimens sans profondeur, voilà le talent que montre un assez grand nombre de nos jeunes poètes. Chacun, pris à part, peut quelquefois paraître valoir mieux que la masse et ne pas mériter tout le mal qu'on a raison de dire de l'école. Des traits même réguliers peuvent former un visage sans caractère. Quoi qu'il en soit, insignifiance chez la plupart, insuffisance chez les mieux doués, presque toujours attribuable aux causes que nous avons essayé d'indiquer, voilà, en résumé, le principal reproche que nous paraît mériter la jeune école. Sans nous occuper des nombreuses productions marquées du cachet de l'insignifiance, nous prendrons, parmi les derniers volumes de poésies, ceux qui donnent des nouvelles tendances poétiques l'idée la plus précise et aussi la plus complète. Plus notre conclusion doit être sévère, plus nous devons apporter de soin dans le choix des pièces destinées à la motiver.

Bien que composé de quatre recueils publiés à des époques bien différentes, le volume de M. N. Martin porte dans toutes ses parties l'empreinte de la situation que nous venons de caractériser. M. N. Martin se recommande par un sentiment vrai, par une forme d'une élégance simple et naturelle. L'inspiration des *Harmonies de la Famille*, d'*Ariel*, de *Louise* et des *Cordes graves*, n'est pas une feinte, et l'analogie qu'elle présente à quelques égards avec les poètes allemands paraît chez l'auteur plutôt conformité d'imagination que parti pris systématique, engouement ou calcul. En dépit des préventions que serait bien faite pour inspirer aux lecteurs délicats la préface des éditeurs, manière de pétition adressée à l'opinion publique et revêtue de l'apostille des personnages les plus en crédit auprès d'elle, l'auteur peut être considéré comme un des représentans les moins infatués des défauts de la jeune poésie. Si le cercle de ses inspirations est assez restreint, du moins y reconnaît-on presque toujours l'accent naïf d'une ame douce et recueillie. M. Martin donne quelque part, pour symbole à sa poésie, une fleur de mai, et ce symbole est exact. C'est au mois de mai qu'elle semble emprunter sa couronne de tendre verdure et ses doux rayons; c'est le mois de mai qui sert de thème à ses motifs les plus aimables, à ses caprices les plus heureux. L'hirondelle, la brise, un coin du ciel entrevu seulement, parfois l'ombre d'une femme elle-même entrevue à peine et gardant

toujours tous ses voiles, ces images familières à l'auteur achèvent l'idée de cette aimable et discrète inspiration qui remplit les quatre recueils dont se compose l'œuvre de M. Martin. Que manque-t-il donc à l'auteur de ces recueils pour marquer sa place parmi les poètes, pour justifier les éloges de la préface? Une pensée nette, un sentiment fort. Quand vous aurez souri à la fraîcheur des *Harmonies de la famille*, ce bouton d'avril qui annonce la fleur de mai, ce prélude d'une muse de vingt ans à laquelle on n'en donnerait guère plus de seize pour la candeur, l'ingénuité adolescente et la grace un peu maladroite, n'allez pas demander à l'auteur de *Louise* et d'*Ariel* une de ces vives peintures prises dans la nature ou dans la vie morale, quelque inspiration qui jaillisse du cœur, un de ces mots du moins qui interrompent la rêverie pour élever ou attendrir l'ame. Un trait juste, heureux, mais peu pénétrant, une rêverie qui ne réussit que rarement à atteindre jusqu'à la pensée, le même horizon constamment uni, un sentiment du monde physique riant, calme, peu varié et sans grand élan, voilà ce que ne cesse de montrer M. N. Martin. Ses épanchemens contenus à l'excès se contentent d'ordinaire de quatre ou cinq petites strophes; ses élégies sont bien souvent courtes comme des épigrammes. M. Martin partage avec la jeune école le défaut général, l'absence d'une séve vigoureuse, d'une originalité forte; il a, de plus que la plupart de ses rivaux, la candeur et le charme.

Que dirai-je des *Impressions et Souvenirs* de Mme Damaris-Laurent? Ici encore, quoique avec une infériorité marquée, la fraîcheur, la délicatesse, ne manquent pas; mais je cherche l'originalité, l'accent, la passion, la pensée, la vie : je ne trouve qu'un certain sentiment superficiel de la nature et des rêveries au lieu d'émotions. Pourtant, — qu'il nous soit permis d'exprimer cette idée, quelque défaveur qui s'attache aux femmes poètes, défaveur dont le public ne doit pas seul porter la responsabilité, — ne serait-ce pas une chose belle, touchante et j'allais dire presque naturelle, que ce rôle de trancher par l'émotion sur la situation effacée où nous voyons languir la poésie échût à une femme, loin de l'influence des écoles, par la seule impulsion d'un instinct supérieur et surtout d'une ame éprouvée? Ce que nous demandons vainement à la jeune poésie, c'est bien moins encore l'imagination que le cœur; or, le cœur n'est pas seulement pour les femmes une des manières d'être poète; à vrai dire, c'est la seule. Le lyrisme, la grande description, la méditation philosophique et morale, ne sont que rarement de leur ressort : je n'en sais pas une à laquelle cette métaphysique ait réussi. C'est donc une grande duperie à elles d'aller chercher la poésie ici et là, au ciel et dans les abîmes, parmi les merveilles des mondes ou dans les secrets de la nature; elles n'ont pas pour la rencontrer à faire un si long voyage, elles l'ont pour ainsi dire sous la main. Elles ne devraient pas s'obstiner à l'oublier : leur génie ne ressemble en rien à ce mystérieux étranger, comme on représente le génie du poète, hôte capricieux qui vient le visiter à certaines heures privilégiées, et qui, après l'avoir charmé ou exalté par d'aimables ou d'héroïques discours, le quitte ensuite, l'abandonnant à sa médiocrité et à ses misères. Moins surnaturel, mais plus fidèle, il vit avec elles, il meurt avec elles, ou plutôt il ne peut mourir, car ce génie n'est que leur ame.

On ne peut reprocher à Mme Damaris-Laurent d'avoir oublié qu'elle est femme, et l'on souscrit à cet engagement qu'elle prend d'avance avec son lecteur :

La muse que je prends pour guide
N'a rien de viril en ses traits;
Son doux sentier n'est pas aride,
Mais le laurier n'y croît jamais.

Cependant, si elle n'a point oublié qu'elle est femme, on peut lui reprocher de ne pas s'en être assez complétement souvenue. Il y a deux mots que le genre humain commente depuis six mille ans, et qui jadis faisaient le fonds de toute poésie digne de ce nom : l'un dit amour, l'autre souffrance. On rencontre souvent ces mots, le premier surtout, dans la jeune école poétique; quant aux sentimens qu'ils représentent, il en est à peine trace. Il était digne de Mme Damaris-Laurent, que le bel esprit ne glace pas, que la préoccupation systématique trouble fort peu, de les exprimer dans leur réalité vivante, comme il est donné aux femmes de les ressentir et de les rendre. On regrette de la voir si rarement et si timidement poser le pied dans cette poésie un peu plus riche pourtant que le langage des fleurs. Elle se contente trop facilement de la superficie du sujet : poésie douce, du bout des lèvres, du bout de la plume, témoignage gracieux d'une ame délicate plutôt que vive, d'un esprit qui paraît plus propre à sentir le beau qu'à l'exprimer, une de ces plantes élégantes et frêles que le soleil tue, une de ces fleurs dont le parfum suffit à embaumer une chambre close, mais se dissipe dès qu'on laisse pénétrer le grand air.

Bien que plus vive d'allure, la poésie de M. Alfred Asseline ne brille guère que de la douteuse clarté des lucioles. Si l'on se décide à suivre cette lueur errante et capricieuse, on entrevoit en courant des arbres où se jouent les étoiles, des fleuves qui reflètent ces étoiles et ces arbres, des salons dorés, des ombres qui dansent, des cavaliers à la mine fière, et surtout force grandes dames. Malheureusement, dans cette course au clocher, les objets ne laissent pas plus de trace sur l'esprit que n'en laisse sur les flots l'aile de l'oiseau dans son vol. L'auteur de *Pâques-fleuries* échappe à l'analyse. Ce n'est pas que je prétende appliquer à la poésie, essence légère, la méthode quelque peu compassée à laquelle Voltaire soumet les vers, et la réduire à la pure raison aussi arbitrairement qu'il met ceux-ci en prose. Bien loin de là, la fantaisie, connue même chez les anciens, quoiqu'elle soit loin d'être chez eux ce qu'elle est devenue chez les modernes, n'a pas attendu la permission de la critique pour prendre dans l'art sa légitime place; mais la fantaisie a ses conditions propres et rigoureuses. Et d'abord de toutes les facultés poétiques elle est celle qui souffre le moins la médiocrité : rareté du plus haut prix qui unit ce qu'un naturel d'élite a de plus charmant à ce que l'art a de plus fin, ou pur jeu d'esprit qui, eût-il assez de ressources pour amuser un moment, tombe vite par le faible ou le faux qui s'y mêlent. Le poète n'a pas à craindre de se livrer à la passion, car la passion n'est pas tenue d'être neuve, il suffit qu'elle soit vraie, et sa nouveauté même n'est guère qu'un degré de vérité plus profond; il n'en est pas de même de la fantaisie; à prodigieusement d'esprit et de goût, il faut encore qu'elle unisse des ressources infinies et une nouveauté pour ainsi dire toujours rajeunie. Joignez à ces conditions déjà si difficiles une précision suprême dans l'expression en raison même de ce qu'il y a de singulier et d'insaisissable dans la pensée. Est-il besoin d'ajouter que la fantaisie doit se tenir éloignée de toute

ombre d'imitation? Il en est, peut-on dire, de la fantaisie imitée comme d'un bon mot traduit. M. Asseline, versificateur souvent ingénieux, se flatte-t-il de réunir ces qualités? Ne pourrait-on noter maint endroit où son cerveau paraît plus excité par la lecture que par cette inquiétude poétique impossible à méconnaître toutes les fois qu'elle anime le poète à écrire? Ses visions, indécises, flottantes, vivent-elles d'une vie réelle, ont-elles tout le degré de clarté désirable? Je suis loin de le penser. Au milieu de ces silhouettes esquissées d'un crayon léger, il n'en est pas une qui se détache, il n'est pas un type tant soit peu marqué, accusé, pas un trait significatif et profond. Les femmes y jouent un grand rôle, mais on dirait que l'auteur ne les a vues qu'au bal : elles sont pour lui plutôt une occasion de fatuité que d'inspiration : la nature y est à peine effleurée. M. Asseline, poète par la grace de la jeunesse et des vives impressions qu'ont faites sur lui les influences littéraires autant que les sentimens personnels, semble avoir épuisé cette ivresse juvénile où les sens et l'imagination à leur suite ont plus de part que l'ame. S'il ne veut pas qu'on appelle sa poésie du nom de cette beauté qui ne survit pas à ses vingt ans, et qu'on nomme beauté *du diable*, il lui reste à tremper dans la vie, dans la réflexion, son vers facile et souple, armure légère d'une pensée jusqu'ici sans force et sans profondeur.

Si je voulais caractériser d'un mot le genre de nos jeunes poètes, je dirais qu'ils font des arabesques, mot qui s'applique à merveille à des œuvres de caprice et de hasard, qui se proposent tout au plus un certain idéal d'élégance et de grace dans l'exécution. Ce mot, M. Eugène Bercioux l'a donné pour titre à son recueil. L'auteur des *Arabesques* est bien un de ces esprits tempérés et accommodans, où le plaisant et le sévère, la sentimentalité morale et l'air libertin, le bon sens et la fantaisie, le classique et le romantique vivent côte à côte, produit des influences les plus diverses, les plus contradictoires, miroir complaisant qui reflète tous les objets, imagination à la fois vive et indifférente, esprit facile et sans vigueur, qui se joue alentour de la réalité et cherche la poésie dans les poètes au lieu de la puiser dans son ame. Que chante au fond M. Eugène Bercioux? Demandez plutôt ce qu'il ne chante pas. Il chante les vengeances de Dieu au jour du jugement dernier et les Willis, la nature agreste et les femmes de Paris, la vertu et le bal masqué. Il trouve sur tous ces sujets des choses assez pieuses, assez galantes, assez morales et assez gaies. Il prouve en vers, tour à tour sonores, ou pittoresques, ou dégagés, qu'il a été vivement frappé des *Harmonies*, des *Orientales* et des *Contes d'Espagne et d'Italie*. M. Eugène Bercioux est un jeune homme d'esprit qui n'a pas d'idées, et qui ne répugne absolument par là même à aucune idée. Sa valeur et sa faiblesse sont dans l'équilibre de plusieurs qualités dont pas une n'est assez supérieure pour dominer les autres et les entraîner à sa suite. On trouve dans *les Arabesques* une certaine dose d'imagination, d'esprit, parfois même de sentiment, des détails qui plaisent, des vers agréables; mais où est l'ame? où est la pensée? où est la verve originale? Il manque à M. Bercioux de n'avoir qu'une inspiration au lieu de vingt et de s'y tenir.

Chantre rétrospectif de la mélancolie, M. Jules Gauthier, dans ses *Fugitives*, affirme qu'il doute, qu'il rêve, qu'il aime, qu'il souffre; il peut être de bonne foi, mais il faut l'en croire sur parole. J'en demande humblement pardon à tant de syllabes cadencées, à tant de rimes qui remplissent l'oreille : l'imitation

règne seule ici. Où marche cette armée de vers si régulière et si bien disciplinée, qui semble défiler au pas musique en tête? C'est le souvenir qui obsède l'esprit de M. Gauthier, et non sa pensée qui invente ou son cœur qui se répand. S'il est saisi d'un amer dégoût de l'existence, c'est presque toujours à des centons empruntés à M. de Lamartine qu'il confie le soin d'exprimer ses douleurs. S'il regrette les heures d'amour tombées dans les sombres abîmes de l'éternité, voici *le Lac* dont l'écho commence à murmurer dans ses vers. M. Jules Gauthier n'est guère que l'ombre d'un poète. Sa langue poétique est en général pure, vibrante, mais monotone; ses idées nobles, bien déduites, mais sans variété. On craindrait en le jugeant de condamner M. de Lamartine sur une édition défectueuse.

Voici deux poètes qui ont du moins le mérite de trancher sur le fond monotone de ces inspirations équivoques qui prennent le plus souvent une mémoire échauffée pour l'imagination inventive, deux poètes que distinguent, sinon la force et l'éclat du talent, du moins la sincérité de l'idée première, l'unité de direction et la vérité de l'accent. Tous deux répondent avec plus ou moins de mérite, mais enfin répondent à quelque chose de réel dans notre siècle, avantage assez rare pour qu'on leur en tienne grand compte, même si l'exécution faiblit ou s'égare. L'un est le poète des mœurs faciles, désœuvrées, telles que les ont rendues communes trente années de paix et de progrès industriel, le chantre du plaisir, non grossier, mais matériel, et, dans ses caprices élégans, au fond point trop exigeant, pourvu qu'il se satisfasse; l'autre représente un côté tout opposé de la jeunesse, le côté sombre, irrité, misanthropique, l'utopie inquiète, ici versant le dénigrement à pleines mains, là exagérant l'espérance. Le premier est M. Coran, l'auteur des *Rimes galantes;* le second, M. Laurent-Pichat, l'auteur des *Libres Paroles.*

Comme tout sentiment qui exprime la vie a un degré élevé, le plaisir peut avoir sa poésie : la poésie, au fond, est-elle elle-même autre chose, sous le double point de vue de la matière et de l'esprit, que la vie à son degré le plus haut? C'est de cette manière que la fougue des sens, les emportemens de la nature sensuelle, peuvent tenir dans l'art une place aussi inférieure sans doute à l'art spiritualiste que le corps l'est à l'ame, mais pourtant légitime, puisqu'elle répond à quelque chose en chacun, puisqu'elle réunit ces deux conditions essentielles de l'art, réalité et universalité. J'avoue toutefois que la galanterie, soit qu'on la prenne pour ce semblant composé d'agrémens et de manières, lequel est à l'amour ce qu'est au dévouement la politesse, ou tout simplement pour l'amour facile, me paraît de tous les mensonges ou de tous les sentimens le moins poétique. Or, ce que célèbre, fidèle à son titre, l'auteur des *Rimes galantes,* c'est bien la galanterie, au double sens que nous signalons. Dans les limites de ce genre, M. Coran déploie une certaine verve malicieuse de bon aloi, assez originale et divertissante. On entrevoit derrière ses vers tantôt un rire en dessous, et, comme on dit, sous cape, tantôt plus franc et à cœur ouvert, qui amène le sourire sur les lèvres. S'il était permis, suivant la mode du jour à propos de toutes les œuvres, de chercher des ancêtres à ce léger volume, nous dirions que les Marot, les Regnier, les Désaugiers, ces rieurs, ces Gaulois, se retrouvent là, bien affaiblis sans doute, et mêlés au Dorat, mais s'y retrouvent sans imitation. Il y a dans les meilleures pièces des *Rimes galantes* une bonne dose de cet es-

prit narquois allié au goût des jouissances positives, tel qu'il se conserve et se perpétue dans certaines provinces, de cet esprit picard et champenois qui s'unit ici sans trop de disparate à l'esprit précieux et aux graces un peu maniérées. Le trouvé dans le détail rachète plutôt qu'il ne couvre ce qu'il y a de hasardé et, on ne peut le dissimuler, de vulgaire dans le fond. Ce fond semble surtout être l'ingénieux commentaire d'une chanson dont, à l'occasion des *Rimes galantes*, il nous sera bien permis de citer du moins les premiers mots du *Allons, Babet*, de Béranger. J'aime mieux pour ma part, au point de vue de la réalité et comme tableaux de genre, ces petites pièces d'un goût un peu vieillot, marquées au coin de cette facilité de mœurs qui semble devenir innocente à force d'être naïve, et de cette philosophique insouciance, double trait qui, dit-on, caractérisait nos aïeux, que ces autres pièces plus pimpantes où l'auteur prend le ton petit-maître. J'aime mieux sa muse habillée en suivante qu'en princesse d'opéra. Quant au rhythme, il ne ressemble à rien de connu : les grands, les moyens et les petits vers s'y entrelacent de la plus singulière façon, de manière à produire une espèce de balancement imitant assez bien les poses légèrement chancelantes et les discours, qui tantôt se précipitent et tantôt se ralentissent, d'une demi-ivresse doucement égayée. La muse de M. Coran ne délire pas, mais elle cause, elle cause longuement autour de la table, elle coupe ses récits par des réflexions et elle les reprend, elle est vantarde, expansive à l'excès, portée au détail, se laissant volontiers soutirer tous ses secrets après quelques façons qui sont des avances, et avec quelques réticences qui ont soin d'être des indiscrétions. Le grand écueil d'un tel genre, on le sent, c'est la monotonie. M. Coran est loin d'y échapper. On n'est pas aimable un volume de suite impunément, et une galanterie sans intermède et sans relâche, une galanterie in-octavo, est une entreprise qui vaut les travaux d'Hercule. Ce souffle un peu sec, qui, dans les *Rimes galantes*, ne cesse de nous apporter je ne sais quelle odeur de musc et de patchouly, arrive à impatienter notre odorat, à fatiguer nos poitrines. Nous avons besoin d'un peu d'air pur qui nous rafraîchisse, d'un peu de tristesse qui nous console. M. Coran nous montre tant de contentement, qu'à la fin, vraiment, on n'en peut plus. Il nous semble pourtant que la poésie du plaisir n'exclut nullement, çà et là, une mélancolie voilée, passagère, une larme même, une larme furtive qui naît et s'efface entre un sourire et un baiser; l'éclair de l'idéal ne peut-il briller une seconde à travers l'enivrement du festin? Il y a quelque chose qui ne rend pas seulement la volupté plus douce, mais qui la rend plus poétique : c'est le nuage léger qui passe sur son front, c'est l'avertissement qui ajoute à son piquant et à sa grace, c'est surtout l'idée qu'elle n'a qu'un jour : *moriture Lolli. Heu! breves rosæ.* L'œil toujours sec, l'ame éternellement satisfaite de ses joies uniformes, en ce sens plus naïvement païenne que celle d'Horace, la muse de M. Coran a souvent une certaine originalité d'allure, un certain imprévu spirituel; elle n'a jamais la passion, même par intervalle.

Formant un frappant contraste avec la plupart de ces poètes, bardes sourians de la tristesse ou amans trop sages ou trop peu sincères de la fantaisie, aussi bien qu'avec ce mélange de grivois vieilli et de raffinement contemporain qui distingue les *Rimes galantes*, M. Laurent-Pichat est socialiste, humanitaire, républicain, encyclopédiste, rêveur, sceptique, et, par-dessus tout, romantique

sans réserve et sans scrupule. Voilà du moins qui est franc. M. Laurent-Pichat participe à la double nature du poète satirique et du prophète. Il crie malheur sur Jérusalem, mais il annonce la Jérusalem nouvelle qui sort des nuages de l'avenir, brillante de clarté. Institutions, philosophie, état passé et présent de la société et des lettres, il n'est rien que M. Laurent-Pichat ne passe en revue. Assurément, si les grandes prétentions faisaient les grands penseurs, et si les convictions honnêtes suffisaient à faire le bon style, nous n'aurions qu'à saluer dans l'auteur des *Libres Paroles* le messie attendu du socialisme et l'un des maîtres de la poésie. Malheureusement il n'en est point ainsi. Une ode politique vigoureuse, çà et là quelques fragmens d'une chaude couleur, sont la compensation rare d'une multitude de pensées dont le fond n'est pas moins contestable que la forme. Lors même que la lumière traverse ces phrases compactes comme un rayon pâle et amorti perçant le sombre, l'épais feuillage d'une forêt vierge, la vraie lumière, celle de l'ordre, fait absolument défaut. Et pourtant qui en aurait plus besoin que M. Laurent-Pichat? Le plus souvent il ne chante pas, il prêche et il enseigne. C'est à la lettre le cours de M. Quinet mis en vers dans un style à part avec l'exagération de ses défauts poussée jusqu'au paroxisme. La papauté et Luther, la découverte de l'Amérique et l'ultramontanisme, Voltaire et le XVIII[e] siècle, voilà les sujets non pas effleurés en passant, mais traités *ex professo* dans les *Libres Paroles*. Joignez-y la thèse du poète philosophe, prophète, homme d'état, tête et cœur, pensée et action, image et guide de son siècle, développée à grand renfort de preuves en plusieurs chapitres, et enfin une longue appréciation des principaux auteurs du moyen-âge et des temps modernes, marqués de traits plus remarquables par la crudité des couleurs que par la justesse du sens. Veut-on par exemple avoir, comme on dit, la formule de l'auteur sur Shakespeare, la voici :

> Où *personne* n'avait encore pénétré,
> Le *premier*, dans le cœur humain il est entré.
> Comme un passant hardi met le pied dans un bouge,
> Il se hasarda, lui, dans la taverne rouge,
> Où, *du matin au soir, buvant, cassant les pots,*
> *Hurlant, les passions se battent sans repos.*

Il dit au poète :

> Notre esprit, contenu dans ses transports ardents,
> A *mâchonner* son frein use et brise *ses dents.*
> Délivre-le. L'esprit va loin, quand un poète
> *Chevauche sur ses reins,* l'excite et le fouette.
> Tu dois, comme un centaure, à son *dos* te lier;
> En route! la monture aime le cavalier!
> Dans les cieux, sur les monts, ton coursier a des ailes,
> Et ses *quatre sabots* éclatent d'étincelles;
> *Ses jarrets sont d'acier.* . . . .
> *Monte à poil, sans harnais, et sans selle et sans mors.*

C'est avec ces images plus que bibliques et sur ce ton perpétuellement tendu,

c'est dans un style où ce que l'abstraction du langage a de plus sec se mêle à des métaphores prolongées sans mesure, que l'auteur juge le passé, flétrit le présent et préjuge l'avenir. On en éprouve une peine d'autant plus vive, que M. Laurent-Pichat tend naturellement aux pensées grandes, et que la direction de ses idées, trop souvent fausse, est du moins sérieuse et à quelques égards élevée. Les traits énergiques, fièrement sentis, fièrement exprimés, qui se dessinent sur le fond de cette généralisation, attestent la présence de l'ame. C'est par là qu'en méritant d'être jugé très sévèrement sous le rapport littéraire, M. Laurent-Pichat se détache heureusement de la jeune école; mais, même dans la sphère d'idées où sa pensée habite, l'auteur des *Libres Paroles* aurait pu à la fois montrer plus d'art et trouver plus d'inspirations neuves et éloquentes. Le socialisme n'a servi qu'à l'égarer; pourtant, disons-le en passant, bien que l'épreuve n'ait pas été jusqu'ici favorable, bien que le roman se soit mal trouvé des emprunts qu'il est venu leur faire, l'incompatibilité entre les idées socialistes, — non certes à titre de système, mais comme sentiment, — et la poésie nous paraît beaucoup moins radicale qu'il ne plaît de le dire à certains esprits; il y a là, ce nous semble, tout un ordre de plaintes et d'espérances qui pourrait fournir à la poésie une féconde matière, sous la réserve expresse et difficile de la mesure, du goût et surtout de la vie. Faites des tableaux et non des déclamations. Les misères populaires crient mille fois plus haut dans *le Vieux Vagabond* que dans toutes vos dissertations rimées.

Maintenant qu'avons-nous rencontré dans ces volumes qu'une certaine communauté de prétentions et de défauts nous a permis de rapprocher? L'absence de foi. Au fond de ces œuvres qui ont moins de valeur en elles-mêmes que comme symptôme, se cache une grande, une profonde et universelle indifférence pour tout ce qui est sentiment, pour tout ce qui est idée. On sent comme une grande fatigue dans tous ces écrits, œuvres de jeunes gens qui semblent porter le poids des travaux de leurs pères, et dont les bras tombent de lassitude avant d'avoir rien fait. On dirait que l'esprit a cessé de penser, l'ame de jouir et de souffrir, le cœur de battre. Ni les éternelles questions sur la destinée, ni ces sentimens de patrie, de liberté, de nationalité, qui intéressent la vie de l'espèce et qui en ce moment même remuent avec éclat ou agitent sourdement le monde, ni même ces impressions individuelles qui attestent encore la puissance de la vie, amours emportées ou tendres, haines vigoureuses, luttes du cœur en proie aux passions, ne semblent trouver et réveiller d'écho. *Nil admirari*, ne s'étonner de rien, n'admirer rien, n'aimer rien, voilà la devise en honneur. Ce ne sont au lieu de cela que jeux de bel esprit, fureur byzantine de combiner des formes, hardiesse à la suite et fantaisie d'après modèle. Sans dégager les individus de leur part de responsabilité, je mets en cause moins les individus que le temps. Chaque époque a son mal, que le devoir de la critique, qui forme l'opinion encore plus qu'elle ne l'exprime, est de signaler et de combattre : un des maux les plus caractéristiques de la nôtre, on l'a remarqué bien souvent, c'est la faiblesse de l'exécution faisant suite à l'emphase des préfaces, c'est l'ostentation de l'indépendance au sein de l'imitation, c'est l'ambition dans l'impuissance. La jeune poésie participe pour sa part à ces défauts. Très audacieuse de théorie et très timide de pratique, révolutionnaire en parole et en réalité fort conciliante, sa

faiblesse n'est pas seulement dans ce qui lui manque au cœur, mais dans ce qu'elle croit avoir et qu'elle n'a pas. Se croire indépendant quand on est esclave est un gage infaillible de l'éternité de la servitude, se croire original quand on imite est le plus sûr moyen de perpétuer l'imitation. Il faut donc que son orgueil souffre qu'on le lui dise : elle qui montrait naguère tant de colère, tant de dédaigneuse hauteur contre les tentatives d'éclectisme littéraire, son état est absolument le même que celui qu'elle prétendait stigmatiser de ses mépris. Il n'y a pas deux générations de poètes, il n'y en a qu'une. Toute la différence est en ceci que les uns cherchent à enhardir le classique, tandis que les autres émoussent le romantisme; voilà tout. Y a-t-il donc de quoi tant faire les fiers et de quoi soi-même tant s'applaudir? Ce qui manque de ce côté encore plus peut-être que de l'autre, ce n'est pas le savoir-faire, la mise en œuvre, l'habileté de la main, c'est cette force interne qui pousse à créer, à oser. Que faut-il pour que la vie revienne animer l'œuvre d'où elle est absente? Ce que la critique ne donne pas, ce qu'on n'a pas le droit de lui demander, ce que l'homme ne peut trouver qu'au fond de ses entrailles, ce qui n'accuse que lui quand il ne sait pas l'en faire jaillir, un sentiment énergique, une pensée noble, un cri du cœur, rien qu'un peu de cet esprit héroïque qui fait les grands peuples et les grands poètes. Il serait, en vérité, trop triste que la poésie inscrivît sur son drapeau pour unique signe de ralliement l'ordre et la paix; il serait trop affligeant que toute l'audace de l'esprit humain eût passé du côté de la spéculation industrielle et financière, et que, pour faire pendant aux témérités aventureuses de l'argent, on eût une poésie timide, amassant denier à denier son petit pécule et réduite pour toute vertu à celle d'une bonne ménagère. L'avenir ne trouvera-t-il à louer en nous que des qualités négatives, et, dans la stérilité commune des œuvres, n'aura-t-il à dire de cette génération rien autre chose, sinon que son humeur fut tranquille, ses idées conciliantes, ses goûts rangés et sa poésie circonspecte? C'est aux jeunes hommes, dans quelque rang qu'ils combattent, à y aviser.

Henri Baudrillart.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1847.

Le gouvernement s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, de la question d'Afrique. La nomination de M. le duc d'Aumale comme gouverneur-général est décidée, et paraîtra sous peu de jours. Le prince n'aura pas, comme on l'avait dit, le titre de vice-roi; le gouvernement a pensé avec raison que ce titre aurait des inconvéniens pour le principe constitutionnel de la responsabilité ministérielle. M. le duc d'Aumale sera un simple gouverneur-général, placé comme tout autre fonctionnaire sous les ordres d'un ministre responsable, et responsable lui-même de ses actes. C'est là un hommage rendu aux règles salutaires de notre constitution, et l'opinion en saura gré sans doute au gouvernement, qui a exigé cette condition, et au prince, qui l'a acceptée. La nomination de M. le duc d'Aumale sera accueillie avec joie à Alger; la colonie y verra la plus grande preuve qui ait jamais été donnée de l'union définitive de la France et de l'Afrique. En France, elle deviendra probablement un thème d'opposition; mais la discussion fera bientôt justice des défiances qui pourront être soulevées. N'est-ce pas une bien légitime ambition, pour un fils du roi, que d'attacher son nom et sa vie à l'œuvre la plus difficile que le pays ait entreprise, et la France ne doit-elle pas applaudir à ce jeune homme, qui préfère la peine et le danger d'une pareille chance à une brillante oisiveté?

Nous sommes moins sûrs de l'approbation de l'Europe. L'Europe, et en particulier l'Angleterre, voit avec jalousie notre établissement en Afrique. La nomination de M. le duc d'Aumale paraîtra extrêmement significative à ceux qui pouvaient encore nourrir quelque espoir de voir la France se lasser de sa conquête. Après le mariage de M. le duc de Montpensier, cette nomination est l'acte le plus hardi que notre politique aura accompli depuis long-temps. Il ne faut pas oublier que la conquête d'Alger n'a pas encore été reconnue par la Porte, qui

se prétend toujours souveraine des régences barbaresques, et que la reconnaissance des autres puissances de l'Europe a eu plutôt lieu en fait qu'en droit. Avec le mauvais vouloir qui anime lord Palmerston et dont il ne nous épargne pas les preuves, il peut y avoir là une occasion de sérieux embarras. Nous ne doutons pas que le gouvernement n'y ait songé et qu'il ne soit en mesure d'y faire face. L'avénement de M. le duc d'Aumale au gouvernement général nous impose plus que jamais l'obligation de fortifier les côtes d'Afrique contre les agressions maritimes, et d'y développer par tous les moyens une population de marins. Quand on prend de pareilles résolutions, il faut être bien décidé d'avance à les soutenir. M. le duc d'Aumale a lui-même prouvé dans plusieurs occasions, notamment à la prise de la Smala, qu'il n'était pas homme à reculer, et puisqu'il a recherché le gouvernement de l'Afrique, c'est qu'il en accepte d'avance toutes les conséquences.

L'ordonnance qui réorganise l'administration de l'Afrique paraîtra en même temps que la nomination du nouveau gouverneur-général. Cette ordonnance a pour but de satisfaire aux vœux exprimés par les deux chambres, et notamment par les deux rapporteurs des commissions, MM. de Tocqueville et Charles Dupin. Les trois directions centrales dont l'expérience avait démontré les inconvéniens sont supprimées. Tous les services civils aboutiront au directeur-général des affaires civiles, qui sera le premier personnage de la colonie après le gouverneur-général. Le conseil du contentieux est supprimé, le conseil supérieur d'administration refondu. Dans chaque province, on établit de véritables préfets sous le nom de directeurs des affaires civiles, ayant auprès d'eux des conseils de préfecture. En même temps, une ordonnance spéciale dont M. Vivien a été le rapporteur, et qui a été examinée par deux comités du conseil d'état, règle tout ce qui tient à l'administration communale. L'Algérie va enfin avoir ses municipalités. L'ordonnance est, dit-on, conçue sur des bases très libérales. Cependant les conseils municipaux ne seront pas électifs, la composition actuelle de la population civile en Afrique ne le permet pas; mais ils auront une existence réelle, et n'auront rien de commun avec les municipalités dérisoires qui existent aujourd'hui. Enfin une troisième ordonnance impose des formes nouvelles aux concessions de terres et de mines, et a pour but d'écarter, en multipliant les garanties, jusqu'à la possibilité du soupçon.

On ne dit pas qu'il ait été rien changé à l'organisation de l'administration supérieure de l'Afrique à Paris. Cette organisation suffira-t-elle désormais? C'est là une question qui paraît n'avoir pas été abordée. On dit seulement que le principe d'une large décentralisation a été posé, et que la plupart des affaires qui aboutissaient aux bureaux de la guerre seront décidées désormais soit à Alger par le gouverneur-général, soit dans les provinces par les autorités locales. Cette réforme était l'une des plus urgentes; on se plaignait surtout en Afrique des lenteurs interminables des moindres affaires, et on comprendra qu'en effet ces lenteurs devaient n'avoir point de fin, quand on songera que, pour obtenir une décision, il fallait que le plus mince dossier, formé à Guelma par exemple, allât d'abord à Constantine, puis à Philippeville, puis à Alger, puis à Paris, et revînt ensuite par le même chemin, après avoir parcouru près de mille lieues et passé par plus de cinquante mains. On ne peut malheureusement pas épargner ce trajet à toutes les affaires, car il en est d'une importance telle qu'elles

ne peuvent être décidées qu'après avoir été examinées successivement à Alger et à Paris; mais, pour le plus grand nombre des détails d'administration, ils peuvent sans inconvénient être expédiés sur les lieux. Dans un pays où tout va si vite, il faut que l'administration marche vite aussi, sinon elle s'expose à voir peu à peu les faits s'établir en dehors d'elle et les intérêts chercher à lui échapper : situation anormale et dangereuse, qui ne peut produire que désordre et confusion.

Maintenant peut-on espérer que cet ensemble de mesures mettra fin à toutes les difficultés de cette grande et redoutable question d'Afrique? Assurément non. De pareils problèmes ne sont pas de ceux qui se tranchent d'un seul coup. La nouvelle organisation n'est qu'un essai de plus tenté dans de meilleures conditions que les précédens, parce que l'expérience s'accroît tous les jours, mais qui a besoin de passer lui-même par l'épreuve difficile de la pratique. On fait ce qu'on peut pour parer aux inconvéniens connus; quand d'autres inconvéniens se produiront, on essaiera d'y remédier encore. Ceux qui ont des recettes toutes prêtes et d'un succès infaillible sont bien heureux. Nous croyons, nous, que les affaires humaines sont plus difficiles, et nous sommes loin de nous étonner que le gouvernement marche pas à pas dans cette œuvre immense. Nous verrons probablement se produire encore une fois à cette occasion tous les systèmes qui ont été déjà présentés; on les discutera, on les comparera de nouveau, et de cet examen naîtront, il faut l'espérer, quelques idées pratiques dont l'Afrique pourra faire son profit. En attendant, il faut féliciter le gouvernement d'avoir donné si vite une preuve de sa bonne volonté. C'est le ministère du 29 octobre, il faut le reconnaître, qui a achevé, par les mains de M. le maréchal Bugeaud, la conquête de l'Algérie; il commence maintenant, par les mains de M. le duc d'Aumale, une autre entreprise : il va travailler à la fondation et à l'organisation du nouvel empire. Rendons justice aux premiers efforts qu'il tente dans cette voie, ayons bon espoir dans l'avenir par l'exemple du passé, et surtout ne perdons pas de vue que tout ne peut pas se faire à la fois.

Cette perspective nouvelle dans la question d'Afrique fera, il faut l'espérer, une diversion bien désirable à toutes les accusations dont on voudrait flétrir l'administration française. On l'oublie trop, notre époque échappe aux jugemens passionnés qui prétendent la caractériser d'un seul trait, d'un seul mot; c'est montrer qu'on ne la connaît pas, ou que de dessein prémédité on veut la méconnaître, que de la comparer aux plus mauvais temps dont l'histoire ait gardé le souvenir. Il y a en effet dans la nature de nos institutions, dans la susceptibilité de nos mœurs, des garanties et des freins contre les déportemens, contre les élévations et les fortunes scandaleuses dont le passé nous offre le spectacle. C'est ce qu'a eu la bonne foi d'avouer, dans les dernières discussions de la chambre des pairs, un orateur dont la parole ne manque à coup sûr ni de décision ni de vivacité. M. de Montalembert a eu le bon goût de ne pas s'enrôler parmi ces déclamateurs violens et vulgaires qui ne peuvent plus parler ou écrire sans excommunier notre siècle : il n'a pas fait un réquisitoire contre la société, mais un discours sérieux d'opposition; il a critiqué les résultats de la session et la politique du cabinet, qu'a défendus contre ses attaques M. le ministre des affaires étrangères. M. Guizot a profité habilement des avantages que lui faisaient dans ce débat les éternelles préoccupations de M. de Montalembert sur la liberté reli-

gieuse, et il n'a pas moins tiré parti de ses concessions au sujet de la corruption sociale. Sur ce dernier point, il s'est attaché, dans de sérieuses considérations, à faire la part équitable du mal et du bien. Pourquoi faut-il que de cette hauteur le débat soit bientôt descendu à des incidens indignes de la tribune? Il était permis de penser que surtout à la chambre des pairs il y avait des convenances qui ne devaient jamais être violées; mais il y a des tempéramens excentriques, qui déjouent toutes les prévisions et se dérobent à l'observation de toutes les règles. Nous avons vu une discussion qui s'était annoncée avec gravité se rapetisser dans les plus tristes détails et dans de misérables dénonciations. C'est encore une plaie de notre temps. Depuis qu'un procès à jamais déplorable a été provoqué par des révélations imprévues, une manie fâcheuse d'enquête et de délation s'est emparée de quelques esprits. On cherche, on va furetant, on croit avoir sauvé la patrie, quand on a mis la main sur des papiers, sur des actes qui peuvent plus ou moins compromettre les personnes qu'on y voit figurer. Est-ce là vraiment le rôle que doit ambitionner la presse politique? Il est encore plus triste de voir la tribune prêter sa publicité retentissante à de pareilles accusations. Il y avait eu jusqu'à présent une limite que l'opposition la plus vive n'avait jamais osé franchir. Tout le monde semblait d'accord, dans les chambres, pour ne pas laisser la dignité parlementaire s'amoindrir et se perdre au milieu d'agressions et de personnalités qu'osaient à peine accueillir les organes les plus ardens de la presse. Aujourd'hui de pareils scrupules ne sont plus de saison, et la tribune souffre tout comme le papier. Autrefois les orateurs étaient contenus par l'unique crainte de dire quelque chose qui ne fût pas parlementaire; maintenant une pareille appréhension serait puérile, et l'on ne s'arrête plus à distinguer ce qui est parlementaire de ce qui ne l'est pas. Aussi, par ces déviations vraiment affligeantes, l'enceinte législative se trouve souvent changée en un prétoire de police correctionnelle. Quand des dénonciations sont lues à la tribune, comme dans une des dernières séances de la chambre des pairs, il faut bien, par des témoignages authentiques, montrer quelle estime est due à la personne du délateur. M. le garde-des-sceaux a rempli ce devoir avec mesure et fermeté. Qui pourrait l'en blâmer? Mais qui ne déplorera la nécessité où l'on se trouve de repousser de pareilles attaques?

On a beaucoup parlé du caractère et des résultats de la session dont la clôture définitive a été prononcée il y a peu de jours. On n'a pas assez remarqué cet esprit de licence et de dénigrement qui a imprimé aux débats parlementaires une allure inconnue jusqu'ici. Jamais les attaques personnelles n'ont été aussi persévérantes, aussi acharnées. Plus les questions étaient mesquines, plus les passions étaient violentes. Le pouvoir a été battu en brèche de tous côtés : on a attaqué ses représentans, non plus dans leur politique, dans leurs actes, mais dans leur considération. Quand les haines en viennent à de pareils excès, il y a péril non pas pour tel ou tel ministère, mais pour la société elle-même, et il y a un grand devoir à remplir : c'est de défendre l'ordre et la stabilité sociale. Qui court des dangers aujourd'hui? Est-ce la liberté? Il serait difficile de le prétendre en présence des débats de la tribune et de la presse. Ce qui importe vraiment au pays, c'est de mettre ses mœurs et ses idées politiques au niveau de ses institutions et de ses droits. On n'atteindra pas ce but en livrant au pouvoir des assauts furieux, mais en l'éclairant par des conseils, par des excitations

utiles, en le soutenant dans le bien qu'il accomplit, en lui signalant les fautes qu'il peut commettre. En suivant cette ligne, on est sûr de se rencontrer avec tous les esprits modérés, avec tous les hommes de bonne foi. Qu'importent les jugemens passionnés ou qui veulent être perfides de ceux qui ne comptent plus dans ces rangs? Il est certains suffrages dont il faut savoir se passer.

A ces débats dont nous signalions tout à l'heure le caractère fâcheux, il y a eu pour la chambre des pairs une compensation heureuse. M. Molé a prononcé à la tribune l'éloge du maréchal Valée. Il appartenait à l'homme d'état qui avait su discerner et utiliser le mérite supérieur de ce général d'artillerie de caractériser et de louer les services que ce dernier a rendus au pays. Consulté par le ministère du 15 avril sur les préparatifs qui avaient été faits pour le second siége de Constantine, le général Valée signala ce qu'ils laissaient encore à désirer, et l'événement démontra la sagesse de ses conseils. Outre ses avis, on réclamait sa présence en Afrique. A soixante-quatre ans, le comte Valée consentit à servir, en qualité de volontaire, à côté du général Damrémont, dont il était l'ancien de grade; seulement il était chargé d'organiser et de diriger le service de l'artillerie : abnégation noble et rare, qu'on ne saurait trop louer à une époque où dominent surtout les préoccupations personnelles et les prétentions égoïstes, et qu'au surplus la fortune ne tarda pas à récompenser d'une manière éclatante. Le dévouement du général Valée, son énergie, son triomphe, ont été racontés par M. Molé avec une simplicité éloquente. Le vainqueur de Constantine, devenu gouverneur-général de l'Algérie, après le premier moment d'une hésitation modeste, embrassa avec ardeur la tâche nouvelle qui lui était imposée. Les fragmens de dépêches cités par M. le comte Molé le montrent préoccupé de pensées non moins sages que grandes. « Je veux, écrivait-il, que la France refasse l'Afrique romaine... Sous mes ordres, l'armée ne parcourra pas à l'aventure les provinces africaines sans laisser plus de traces après elle que n'en laissent les bateaux à vapeur sur la Méditerranée. J'irai lentement, mais je ne reculerai jamais. Partout où je poserai le pied de la France, je formerai des établissemens durables. » Les pages que M. Molé a consacrées aux plans du maréchal serviront de documens aux historiens militaires de notre colonie, et ne contribueront pas médiocrement à honorer la mémoire de ce vieux soldat de l'armée du Rhin et de l'empire.

Malgré l'absence des chambres, nous ne manquerons pas de discours, s'il est vrai que sur plusieurs points il s'organise des banquets en l'honneur de la réforme électorale et parlementaire. Ces sortes de démonstrations sont dans le droit de tous les partis; il ne nous paraît ni équitable, ni habile de les condamner en masse, et d'y voir partout les symptômes des mêmes passions. Ce serait prêter au parti radical des forces sur lesquelles il sait mieux que personne ne pouvoir compter. Nous ne serions pas surpris que des hommes que la modération de leurs opinions sépare du radicalisme ne fissent pas difficulté d'avouer publiquement leurs sympathies pour certaines idées de réforme parlementaire, et l'on n'est pas nécessairement l'ennemi de la monarchie de 1830, pour penser qu'il faut modifier sur quelques points la loi des élections de 1831. Au lieu de tout confondre et de tout exagérer, il sera plus utile d'étudier l'esprit des manifestations qu'on nous annonce. Rappelons-nous les exemples de l'Angleterre, où tout ce qui se passe au grand jour de la publicité et dans les limites consti-

tutionnelles n'inspire d'alarmes à personne. Combien de temps la réforne n'y a-t-elle pas été demandée par voie de pétitions, dans des banquets, dans des *meetings*, avant d'arriver à un triomphe officiel! Parmi nous, la question vient de naître. Elle est si nouvelle, que les divers partis qui la prennent pour drapeau ne peuvent s'entendre encore sur les changemens à introduire. Que de débats dans l'avenir avant d'arriver à une solution acceptée par la grande majorité du pays! Dans l'opposition, les hommes les plus sincères en conviennent, surtout quand ils songent à leurs colléges électoraux.

D'ailleurs, ces manifestations publiques, ces réunions constitutionnelles, où les partis et les hommes politiques proclament leurs vues et leurs principes, qui empêche le parti conservateur d'y avoir recours? La majorité s'est sentie ébranlée, les chambres se sont séparées avec la conviction intime que la session n'avait pas donné tous les résultats qu'elle devait produire. Sur cette situation, sur les causes qui l'ont amenée, sur les efforts nouveaux qu'elle rend nécessaires pour l'avenir, les représentans de l'opinion conservatrice n'ont-ils rien à dire au corps électoral? Il nous semble que les hommes qui ont donné les meilleurs gages à la cause de l'ordre ont vraiment qualité pour adresser à leurs électeurs, à leurs concitoyens, de sages paroles qui seront utiles à tous. Cette franchise de langage et d'allure fortifierait le pouvoir dans sa louable résolution de ressaisir avec plus d'énergie le gouvernail, de préparer, pour la session prochaine, les projets et les mesures qui doivent la distinguer heureusement de celle qui vient de finir.

En Angleterre, les élections sont terminées. D'ici peut-être à long-temps encore l'opinion ne pourra guère formuler que des commentaires et des conjectures sur le rôle possible, sur le caractère réel de la législature qui commence. Jamais, de l'autre côté du détroit, il ne fut si difficile de représenter par des chiffres la consistance et la force des partis, parce que les chiffres eux-mêmes n'ont point, pour ainsi dire, d'unité commune à laquelle ils se rapportent, et qui leur donne une valeur connue.

Le vieux temps n'est plus où il s'agissait seulement, pour organiser le plan de campagne d'une session parlementaire, de compter sur les doigts combien l'on avait de whigs et combien de tories : deux camps et deux drapeaux; point d'auxiliaires indisciplinés, point d'aventuriers compromettans, point de neutres. C'était alors l'époque des grandes luttes politiques; on pensait plus à la réforme de l'état qu'à celle de la société, et les intérêts aux prises se rencontraient plus directement sur un champ mieux circonscrit. Une fois au contraire les questions sociales introduites dans l'arène avec toute la complexité qu'elles doivent au mouvement si multiple de la vie moderne, une fois l'antique constitution du pays ébranlée non plus à propos du système électoral, mais à l'occasion de tous les problèmes administratifs et commerciaux, de toutes les difficultés morales et religieuses, qu'est-il arrivé? Les désignations primitives des partis ont d'abord disparu, parce qu'elles n'en représentaient plus les fonctions nouvelles. Les tories ont fini par s'appeler des conservateurs, à mesure qu'ils cédaient davantage au progrès et conservaient moins du passé; puis ces conservateurs sont devenus bon gré malgré les instrumens de révolutions immédiates et radicales entre les mains d'un chef absolu. Celui-ci les a tellement absorbés en lui-même, avec son intelligence flexible et son inflexible volonté, qu'il les a dépouillés de toute si-

gnification propre, et ne leur a plus laissé d'autre nom que le sien. Ce sont les *peelites*, qualification bien plus étrange en Angleterre que nous ne pouvons le penser, habitués comme nous le sommes chez nous à distinguer les catégories politiques en les groupant derrière des individus. Chatham était un grand ministre, et il n'y eut point de *chathamites*.

Évanouissement encore plus singulier! ceux qui ont répugné, par sentiment ou par principe, à s'oublier ainsi, dans leur fidélité pour un homme, jusqu'à perdre tout souvenir d'un parti, ceux qui n'ont voulu se faire ni *conservateurs* ni *peelites*, ceux-là n'ont pas même défendu le vieux mot de *torysme*. On s'en décore çà et là par affectation ou par ignorance; mais le plus souvent on l'explique ou on le restreint. Le *torysme* s'efface pour la plus grande gloire du *protectionisme*, qui s'inscrit en son lieu et place dans le vocabulaire politique. Combien durera l'inscription? Des mots comme ceux-là tombent vite. Le *torysme* était un instinct et un principe; le *protectionisme*, qui l'abrite aujourd'hui, ne couvre plus qu'un recoin de l'ancien édifice; c'est une opinion.

Enfin, à l'autre bord, du côté des whigs, si le corps originaire ne s'est pas ainsi dissous en se morcelant, il s'est en quelque sorte abîmé au milieu d'une invasion. Les whigs ont tendu la main à des alliés si divers; pour obéir à leurs nécessités et à leur philosophie, ils ont été chercher du secours si loin et en tant de lieux, qu'ils ont peine maintenant à prendre le pas sur leurs recrues. Il n'y a qu'un nom possible pour cette foule qui se presse autour d'eux, et dans laquelle on distingue à peine cette petite association si intime et si exclusive, ce gouvernement vénitien que l'aristocratie whig formait autrefois à elle seule. Ce nom, dans lequel se perd le nom pourtant si beau de *whigs*, n'est plus même un mot de souche anglaise, c'est l'honneur commun de tous ceux qui, des quatre vents, poursuivent aujourd'hui le plus complet développement des facultés humaines, des devoirs et des droits publics. En face des conservateurs, *peelites* ou *protectionistes*, il y a les *libéraux*.

Voilà bien encore sans doute de grandes divisions, de grands fronts de bataille, mais n'entrez pas dans les rangs si vous ne voulez tout de suite apercevoir que rien ne tient ensemble: tout est juxtaposé, rien n'est relié. Que de fractions hostiles entre elles, depuis le chartiste, qui veut tout balayer en courant, jusqu'au vrai *whig*, son confédéré, qui parle toujours de réformes et les ajourne toujours, depuis le conservateur qui procède plus radicalement que les whigs jusqu'au vieux tory qui crie encore avec la populace le brutal *no-popery*, jusqu'au *néo-tory* qui prêche aux fils corrompus du XIXe siècle les beautés de la civilisation saxonne! D'où vient donc tant de confusion, d'où sort cette Babel parlementaire? Comment les opinions et les doctrines se sont-elles broyées en tant de parcelles, qu'on dirait la poussière sur un grand chemin? Comment n'y a-t-il plus de partis constitués dans ce pays où le monde moderne avait appris ce qu'on n'avait jamais su faire ailleurs, à gouverner en usant des partis eux-mêmes comme d'un ressort de gouvernement? Il y a là, dit-on, un malheur et une faute, et l'un et l'autre retombent sur la législature qui expire, sur l'homme qui l'a conduite ou dominée. Le parlement de 1841 avait été envoyé à Westminster pour fortifier les lois protectrices de la richesse aristocratique; il les a lui-même abrogées en proclamant le principe contraire, en poussant presque à ses dernières conséquences la doctrine du *free-trade*. Le mandat des électeurs

a été violé, s'écrient les ardens protectionistes, sans penser que l'esprit des électeurs a changé dans le même temps que celui des députés. Il y a eu le *parlement enragé,* le *parlement pensionné;* celui de 1841 sera le *parlement apostat.* Sir Robert Peel n'a point encore été assez puni en succombant au milieu même de son déplorable triomphe; l'histoire réserve ses plus sévères jugemens au *traître de Tamworth,* qui a tué l'esprit public de son pays en le traînant après lui de contradictions en contradictions!

Est-ce bien là réellement le fond des choses? est-il sûr que la machine constitutionnelle soit en souffrance parce qu'elle ne roule plus dans les mêmes ornières, et ceux-là sont-ils si coupables, qui, forcés par les idées et les événemens, lui ont retiré ses vieux étais, en aidant à la démolition des vieux partis? L'esprit des électeurs, déconcerté peut-être au milieu du tourbillon de ces partis nouveaux, de ces fragmens de partis, s'est-il vraiment laissé gagner par l'indifférence, et les élections ne sont-elles plus un combat? Il ne faudrait pas l'imaginer. On a vu sans doute, dans ces derniers jours, des choix regrettables, des échecs plus regrettables encore. Des candidats tout-à-fait politiques ont été évincés par d'autres qui n'avaient guère que l'avantage de ne pas l'être; c'est ainsi qu'on a supplanté, à Édimbourg, à Bath, à Lambeth, à Tower-Hamlets, des hommes tels que M. Macaulay, M. Roebuck, M. Hawes et M. Fox. Ce triste revirement s'explique cependant par des motifs trop spéciaux pour être très décourageans. Sans parler encore ici du débat religieux qui est venu compromettre des élections si essentielles, il y a d'autres causes encore à leur insuccès. Le meilleur système électoral a ses inconvéniens, le pire a ses mérites. Quels justes reproches n'ont pas encourus les bourgs-pourris, lorsque Gatton et Old-Sarum étaient représentés au parlement, tandis que Manchester et Birmingham ne l'étaient pas! C'était cependant grace au patronage qui disposait de ces colléges qu'il entrait tout d'un coup dans les communes de véritables aspirans politiques, des hommes d'étude et de cabinet qui devenaient les Burke, les Canning, les Mackintosh. Les grands colléges créés par le *reform bill* ne s'ouvrent pas si facilement à qui ne vit pas dans leur milieu, ils ne restent pas si sûrement inféodés à leur mandataire, et lui font naturellement sentir plus d'exigences, de plus diverses et de plus directes; ils ont tous les bons et aussi tous les mauvais côtés de leur indépendance. On disait, lors de la discussion du *reform bill* et contre le projet de la réforme, qu'il serait impossible d'être à la fois membre du gouvernement et député d'un bourg considérable, parce que la fermeté des électeurs ne serait point suffisante pour garantir auprès d'eux le député ministre de ces alternatives d'impopularité qui accompagnent toujours plus ou moins l'exercice du pouvoir exécutif. Il semble que la prophétie se soit aujourd'hui réalisée aux dépens des collègues de lord John Russell, mais ce n'est point là l'engourdissement de la vie publique; ce serait plutôt l'exagération de ses fantaisies ou peut-être même de ses susceptibilités, s'il fallait croire, comme l'ont affirmé M. Hawes et M. Macaulay, que beaucoup d'électeurs ont rejeté des membres si distingués du cabinet, pour ne point subir de trop près l'influence du gouvernement.

Quel mouvement d'ailleurs, quelle vie puissante dans ce grand corps politique! Quel vif échange de sentimens et de décisions entre les électeurs et les élus! De part et d'autre, on se prend au sérieux, et l'on se le prouve. Il ne faut

pas prêter plus d'attention qu'on ne doit aux puérilités grotesques, aux intermèdes bouffons qui traversent la pièce et scandalisent si fort notre délicatesse. Ces grossièretés se rencontrent justement dans le drame électoral comme dans le drame de Shakespeare. L'œuvre n'en est que plus vivante : ce sont les scories du métal en fusion. N'est-ce pas ainsi un cruel usage, une rude moquerie de la multitude, que de rappeler sur les *hustings*, après la bataille finie, tous les candidats qui l'ont livrée, les vaincus comme les victorieux, et de ne pas même laisser à la défaite la consolation du silence? Voyez cependant avec quelle fierté M. Macaulay, M. Hawes, M. Roebuck, relèvent ce gant qu'on leur jette; ils recommencent le débat comme s'il n'avait pas tourné contre eux, et soutiennent leur drapeau d'une mine d'autant plus haute que l'effort est plus désintéressé. Qu'on lise ces vertes paroles de M. Roebuck au moment où il écrase ses anciens commettans de ses adieux et de son mépris. « Je vous dis adieu, je ne reparaîtrai plus ici; mais vous n'aurez plus de représentans libéraux, car mon honorable et noble ami lord Duncan est trop honnête pour vous représenter pendant long-temps. D'autres colléges demanderont, chercheront un représentant tel que je l'ai été, et quant à ceux qui, après quinze ans de services, m'ont rejeté de leurs cœurs, que la honte et le scandale en retombent sur eux! » Le peuple à qui l'on adresse une si ferme leçon est certainement capable de la recevoir. Enfin ce sont toujours de grandes mœurs politiques que celles d'un pays où les chefs de l'état font aux plus simples de leurs concitoyens ces allocutions à la fois si familières et si sensées de sir Robert Peel à Tamworth et de lord Palmerston à Tiverton. Il faudrait traduire d'un bout à l'autre ces curieuses harangues pour bien comprendre comment on réussit en Angleterre à faire pénétrer dans la masse du corps électoral une si vive notion des choses publiques.

Il y a donc au fond de tout cela, d'après l'impression même que nous donne cette vaste scène ouverte, il y a contradiction singulière. D'une part, voici de l'animation, du mouvement, un intérêt général et réel qui s'attache à l'acte décisif d'où sortiront les prochaines destinées du pays. Qu'on se rappelle seulement la réprobation virulente lancée contre M. Harvey par les électeurs libéraux de Marylebone pour avoir trahi leur zèle! Et d'un autre côté néanmoins nous n'avons plus aperçu de partis organisés qui pussent servir de foyers à toute cette passion. Où donc se prend-elle et de quoi vit-elle? Nous ne craignons pas de le dire, c'est là qu'est le nœud de la situation présente du gouvernement et du peuple anglais. S'il n'y a plus les partis d'autrefois, qui ralliaient autour d'eux des masses si compactes, avec des couleurs si tranchées et des *cris* si clairs, il y a comme un grand courant d'opinion qui emporte les individus un à un, sans distinction de rang, d'origine et de *credo*, qui les enveloppe et les pousse pêle-mêle, les plus éminens comme les plus obscurs, vers une fin nouvelle, vers une immense transformation. Ceux-ci se raidissent pour ne point être précipités, ceux-là précipiteraient tout, d'autres essaient de se rejeter au dehors pour faire face au torrent; mais ce ne sont pas là des partis, ce sont les accidens qui traversent l'histoire d'une force en progrès, car le courant dont nous parlons, c'est la force vivante et croissante des principes modernes qui président maintenant au travail intérieur des sociétés. Nous l'oublions toujours trop en France : la révolution de 1688 n'a pas été celle de 1789; celle-là commence à

peine d'hier. Hier encore, l'Angleterre était une aristocratie majestueuse assise sur un privilége intact, un état purement chrétien fondé sur un culte exclusif. Toutes ses lois avaient été conçues au profit d'une église ou d'une oligarchie. L'oligarchie reçut son premier coup du bill de réforme, l'église du bill d'émancipation. Ce ne furent là dans le temps que des actes politiques; ils portent aujourd'hui leurs conséquences sociales. Le *free trade*, qui diminue la valeur de la propriété aristocratique, découle du bill de réforme; la dotation du clergé romain, qui ruine le principe même de l'établissement anglican, découle du bill d'émancipation. La démocratie, dans la plus large et la meilleure acception du mot, c'est-à-dire l'égale proportion des droits et des devoirs, pénètre ainsi sur le sol le plus rebelle qu'elle dût jamais rencontrer. Elle se présente avec toutes les conséquences qu'elle entraîne, le caractère laïque de l'état, le pouvoir public centralisé, l'éducation publique dirigée, et tel est l'ascendant de son approche, qu'elle fond pour ainsi dire devant elle les anciennes factions qui deviennent de pures apparences. Sous des noms, sous des prétextes différens, elle attire à elle des camps les plus opposés tous les grands esprits de l'Angleterre, et les réconcilie presque malgré eux pour les employer uniformément à son service.

Le parlement de 1841 était venu tout exprès pour combattre cette ascension merveilleuse des idées, pour sauver les *corn-laws*, pour défendre l'*établissement*. Le premier choc l'a brisé, et il en a fait cette poussière par-dessus laquelle lord John et sir Robert, rivaux de toute leur vie, se tendent la main comme sans le vouloir. Le *Chronicle* a bien compris ce profond événement : « La leçon des six années qui viennent de s'écouler, dit-il, doit servir au moins pour toute une génération. Elle a prouvé que de toutes les forces politiques la plus désespérée, la plus imbécile, c'est un grand parti parlementaire qui a le malheur de s'attaquer aux faits et aux lois de la science sociale, à cet esprit indomptable, à cette indomptable puissance de progrès qui vit et qui travaille dans le cœur des Anglais, qui, tôt ou tard, aura construit toute l'histoire anglaise. » Aussi quel a été le vrai terrain dans la lutte électorale de 1847? « La phraséologie des partis est tombée en désuétude, » disait M. Cardwell à Liverpool. On était ou l'on n'était pas *libéral*, tout revenait là; il n'y avait plus de distinctions qui tinssent, et les mêmes professions de foi sur les mêmes chapitres sortaient des rangs les plus contraires. Lord George Bentinck veut doter l'église catholique tout comme lord John Russell, et sir Robert Peel semble vouloir le faire plus vite que lord John Russell, qui l'annonce depuis plus long-temps. La bigoterie anglaise, la bigoterie écossaise, plus raide et plus dure encore, l'entêtement des débris du torysme primitif, se sont révoltés avec la vivacité saccadée d'un feu qui s'éteint. Les siéges de Bath et d'Édimbourg ont été repris dans ce suprême assaut, mais ce n'est plus le temps, en Angleterre du moins, où les *saints* étaient aussi des politiques; les politiques sont tous de l'autre côté avec la raison et la piété de leur siècle, et, ce qu'il y a de plus caractéristique, ils ne peuvent éviter d'y être ensemble. Dans cette vaste carrière où tous marchent en commun vers un avenir tout neuf, la place se fait chaque jour plus petite pour les divisions qui ne procèderaient que des personnes.

C'est un curieux spectacle, c'est presque le dénoûment et la moralité du drame que ce rapprochement de plus en plus étroit des deux hommes qui ont conduit jusqu'ici, chacun à son tour et séparément, la fortune britannique. Sir

Robert Peel complimente lord John Russell du milieu de ses commettans de Tamworth; lord John Russell parle à Guildhall sur le même texte et au nom des mêmes idées que sir Robert. L'un des membres de l'ancien cabinet, lord Dalhousie, entre au service de lord John du gré de tout le monde, et M. Masterman, le banquier tory de la Cité, s'asseoit aussi volontiers que ses collègues whigs à côté du député juif dont le premier ministre de l'Angleterre, le descendant des Bedford, a soutenu la candidature aussi vivement que si elle eût été la sienne. L'avenir est fermé, les questions de personnes sont toujours des barrières irritantes entre les hommes d'état qui pourraient s'allier; mais il importe peu que lord John et sir Robert gouvernent eux-mêmes à l'aide des principes qui leur sont communs, si ces principes, servis plus ou moins directement tantôt par l'un, tantôt par l'autre, arrivent enfin à prendre tout-à-fait pied sur le sol anglais. Cela, nous le croyons. Aux élections du comté de Buckingham, un fermier se présente pour disputer la place à M. Disraeli; excité sans doute par la concurrence d'un rival si lettré, l'honnête campagnard termine un discours assez peu poétique par ces vers de Shakespeare :

The people like a headlong torrent go
And every dam they break and overflow.

On ne pouvait ni mieux dire, ni dire plus; le bonhomme se sentait aussi dans le torrent. Ajoutons que M. Disraeli déclara sur ces mêmes *hustings* qu'il voulait infuser dans les institutions « encore plus d'esprit démocratique, » et n'oublions pas que le grand shérif du comté s'appelle Mayer de Rothschild Le comté de Buckingham n'offrait-il pas ce jour-là comme un abrégé de cette lente révolution qui change de fond en comble toute la société britannique?

En Italie, l'attitude de la population romaine et la confiance entière qu'elle a dans le gouvernement de Pie IX continuent de servir de la manière la plus heureuse la cause du parti modéré. N'oublions pas que tout dépend à Rome des sentimens que porte le peuple au pontife qui le gouverne. L'attachement à la papauté n'a pas cessé d'y être grand, et la foi religieuse est restée intacte. On a vu sous Grégoire XVI le peuple, dans la crainte de troubler les derniers jours d'un vieillard qu'il vénérait, s'abstenir d'exprimer publiquement aucun vœu d'amélioration et de réforme. Au moindre trouble, à la plus faible apparence de danger, les Transteverins se précipitaient sur les pas du pape lorsqu'il sortait, pour lui servir d'escorte. Malgré les tentatives faites dans les légations, malgré les excitations des *carbonari*, de la *jeune Italie* et de toutes les sociétés secrètes, Rome resta tranquille. Cependant elle souffrait, l'administration était mauvaise, l'état des finances était déplorable; mais le peuple comprenait qu'un vieillard de quatre-vingts ans ne pouvait entreprendre des réformes longues et difficiles. On ne voulait pas non plus lui demander de congédier sa *famiglia*, c'est-à-dire tout ce qui l'entourait, sa maison, sa cour, où les partisans du *statu quo* étaient en grande majorité. Rome ajourna donc toutes ses espérances à un nouveau règne. Cette résignation, cette longue attente, expliquent l'enthousiasme avec lequel fut salué l'avénement de Pie IX, qui devint sur-le-champ populaire, quand on sut qu'il avait été nommé par le concours des cardinaux Micara et Gizzi, qui étaient les libéraux du sacré collège. Pie IX a eu le mérite de comprendre qu'il fallait répondre à tant de confiance par un complet dévouement,

et c'est à l'ardente sincérité avec laquelle il s'est montré réformiste qu'il doit la sympathie dont il a reçu encore de si vifs témoignages après les graves événemens qui ont éclaté il y a un mois et après la création de la garde nationale. Nous avons fait connaître les premiers et heureux résultats dus à cette institution, qui vient d'être l'objet d'un règlement que l'opinion publique, après quelques momens d'hésitation, a généralement approuvé. On a compris que toutes les garanties accordées à l'ordre et à l'autorité étaient autant de gages de la durée de l'institution. Cette garde nationale, si nouvellement organisée, manifeste non seulement beaucoup d'ardeur, mais un grand esprit de discipline. La police romaine est dirigée avec une habile modération par Mgr Morandi, qui réussit à effacer les fâcheux souvenirs de son prédécesseur. L'administration s'épure; MM. Santucci et Sabattucci ont été destitués. S'il était vrai aussi que le duc Massimi Rignano et le prince Rospigliosi dussent être placés, le premier à la tête du département des finances, le second au ministère de la guerre, ce serait un grand pas vers la sécularisation. Enfin la convocation des députés des provinces est fixée au 5 novembre. On reconnaît que le choix du gouvernement est tombé, pour les deux tiers au moins des députés, sur les hommes les plus distingués des états du saint-siége. Seulement un bruit que nous croyons sans fondement a causé quelque inquiétude : on a prétendu que les députés convoqués pour le mois de novembre se réuniraient non pas dans une assemblée générale, mais par sections, ce qui fausserait entièrement l'institution nouvelle et produirait sur les esprits la plus mauvaise impression. On ne saurait donner de pire conseil au pape, qui, nous l'espérons, sera trop bien inspiré pour le suivre.

L'exemple de Rome n'est pas perdu pour le reste de l'Italie. Les provinces pontificales et la Romagne en particulier semblent vouloir rivaliser avec la métropole. A Bologne, les rôles de la garde nationale ont été complétés plus vite encore qu'à Rome. La milice se compose de six mille hommes. On s'occupe activement de l'organisation municipale. Les conseils provinciaux de la légation ont rédigé sur cette matière un projet qui a été présenté à Pie IX. Si Bologne est de toutes les villes des états romains celle qui sait le mieux conduire ses affaires, on se rappellera qu'elle a payé assez cher cette éducation politique. En Toscane, les populations appellent de leurs vœux les réformes qui s'accomplissent à Rome. On demande de tous côtés l'institution d'une garde nationale. Des pétitions se signent à Florence, à Pise, à Livourne, à Pistoja. La Toscane met son espoir dans la prudence et la modération du grand-duc, et, il y a peu de temps, elle trouvait la preuve de ses dispositions bienveillantes dans un *motu proprio* qui, par une singulière coïncidence, a été affiché à Florence le jour même où paraissait une notification du duc de Lucques, empreinte d'un esprit peu libéral. Dans cette pièce, le duc de Lucques invoquait la plénitude des droits que lui avaient légués ses aïeux, et se déclarait l'adversaire de toute tentative de réforme, jetant ainsi un défi maladroit à l'opinion publique. Le bon sens des Lucquois n'a répondu que par le silence à cette malencontreuse manifestation.

Le souvenir de l'Italie et du pontife qui travaille à sa liberté a été évoqué, ces derniers jours, aux applaudissemens de la jeunesse française, par M. le ministre de l'instruction publique, dans une solennité qui tous les ans ramène la pensée sur les plus graves intérêts, car il s'agit de l'éducation nationale et des progrès tant intellectuels que moraux des générations qui doivent nous succé-

der. La distribution des prix du concours général est non-seulement une fête qui a passé dans nos mœurs, elle est une sorte d'institution qui est un des utiles résultats de notre centralisation puissante. Là, l'élite de la jeunesse s'initie pour ainsi dire à la vie publique par la notoriété qui entoure ses premiers travaux. M. le ministre de l'instruction publique a surtout insisté, dans son discours, sur les innovations et les réformes qu'il a introduites dans le programme des études. Le but que doit se proposer l'Université a été défini par M. de Salvandy avec une justesse que personne ne contestera. L'Université doit à la fois conserver le culte et la pratique des lettres, et seconder tous les progrès de la science et de l'industrie. Maintenant comment accomplir cette double tâche? Ici les difficultés et les controverses commencent. Nous sommes convaincus, avec un professeur éminent, que dans l'état actuel de la société le collége doit offrir aux familles divers genres d'instruction pour répondre à la diversité des professions, que cette diversité d'études ne rompt pas dans le collége l'unité de la discipline et la communauté de l'éducation. Seulement, comme l'a fort bien dit encore M. Saint-Marc-Girardin, s'il faut que les colléges enseignent tout, il ne faut pas qu'ils enseignent tout à tout le monde, car on tombe dans cette manie encyclopédique qui énerve toute instruction sous prétexte de l'étendre. En 1840, M. Cousin avait promulgué un règlement qui était fondé sur le principe de la liberté et de la division des études. Ce règlement, en vigueur pendant sept ans, vient d'être modifié par un nouveau programme où M. de Salvandy cherche à combiner l'étude des lettres et celle des sciences, et qui est obligatoire pour tout le monde. Voilà la différence fondamentale qui sépare les deux systèmes. L'expérience seule peut prononcer en dernier ressort. Toutefois, dès aujourd'hui, des considérations assez graves, car elles sont de tous les temps, nous paraissent militer en faveur du principe de la liberté et de la division des études. Il ne peut plus être permis, à quiconque aspire à une éducation libérale, d'ignorer les élémens des sciences; mais n'est-il pas vrai que, pour s'élever au-dessus de ces élémens, il faut une aptitude particulière, une vocation spéciale? Ne regrettera-t-on pas un jour d'avoir déclaré obligatoire pour tous les élèves un programme scientifique dont une partie n'est déjà plus élémentaire? On se plaint que l'Université modifie tous les cinq à six ans ses programmes d'études. Voilà un nouveau remaniement. Sera-t-il définitif? C'est d'ailleurs pour les jeunes générations le moment où les hommes les plus graves leur prodiguent d'affectueux et utiles conseils. A côté des discours qu'elles entendent, on peut mettre les paroles d'un de nos hommes politiques qui ont le mieux apprécié les services rendus par l'Université. « Vous voyez par moi, a dit M. Thiers aux élèves du collége de Marseille, qu'*un enfant pauvre* peut arriver aux premiers rangs de notre société. » C'était signaler en deux mots la puissance du travail et du talent; c'était faire comprendre à cette jeunesse qui se pressait autour de l'illustre historien que la légitime ambition consiste à conquérir une place dans l'ordre social suivant la mesure de ses forces; c'était distinguer sagement le principe salutaire de l'émulation des mauvaises passions suggérées par l'envie et l'esprit de révolte. Nous préférons ces sobres et sages paroles à ces harangues pompeuses et ardentes, où l'orateur, s'adressant aux masses, travaille à les aigrir, à les enflammer, à ces entraînemens de poésie et de rhétorique qui peuvent produire de désastreux effets sur les imaginations populaires.

C'est une des manies de notre temps, sous prétexte qu'on écrit pour les masses, que d'imprimer à tout un caractère déclamatoire et passionné. Cette emphase est ce qu'il y a de plus contraire à la saine et sérieuse littérature. Heureusement de temps à autre ces mauvaises tendances sont combattues par des productions d'un ordre élevé et sévère, parmi lesquelles il faut mettre au premier rang le septième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. M. Thiers soutient avec éclat et courage la difficile et rude épreuve d'une publicité intermittente. Il est vrai qu'à chaque volume il a de si grandes choses à nous dérouler, que bientôt il a reconquis et de nouveau subjugué son lecteur. Iéna, la bataille d'Eylau, la victoire décisive de Friedland, le traité de Tilsitt, nous conduisent à travers de prodigieux efforts d'héroïsme militaire à la cime de l'époque impériale. Désormais il nous faudra descendre du faîte de tant de puissance, d'abord avec une lenteur insensible, puis avec une rapidité douloureuse. Cette période si brillante nous montre dans Napoléon non-seulement un tacticien supérieur et le premier homme de guerre de son siècle qui n'eût pas encore essuyé le moindre revers, mais le plus vigilant et le plus ingénieux des administrateurs. « Napoléon, dit M. Thiers, à son expérience profonde de l'organisation des troupes joignait une connaissance personnelle de son armée vraiment extraordinaire. Il savait la résidence, l'état, la force de tous les régimens. Il savait ce qui manquait à chacun d'eux, en hommes ou en matériel; et s'ils avaient laissé quelque part un détachement qui les affaiblît, il savait où le retrouver. » C'est cette grande armée, si bien connue dans tous ses détails, si forte, si aguerrie au lendemain d'Austerlitz, que Napoléon met en mouvement contre la Prusse, et avec laquelle il prend en Pologne ses quartiers d'hiver, après avoir frappé le grand coup d'Iéna. De ces quartiers d'hiver il écrivait au ministre Fouché qu'il avait de quoi nourrir l'armée pendant plus d'un an. Après la bataille d'Eylau, en attendant que le retour de la belle saison lui permît le triomphe de Friedland, Napoléon, à Finkenstein, s'occupait de tous les détails du gouvernement de l'empire. Les séances de l'Académie, l'Opéra, la maison d'Écouen, attiraient son attention. Il ne voulait d'exagération dans aucun genre; il réprimandait les journalistes qui, au lieu d'attaquer les excès du système exclusif de quelques philosophes, attaquaient la philosophie et les connaissances humaines. On sait avec quel art M. Thiers intercale dans son récit les fragmens de la correspondance inédite de l'empereur. Ces documens précieux et d'autres communications curieuses ont procuré à l'historien l'avantage de donner aux négociations de Tilsitt, aux entrevues d'Alexandre et de Napoléon, leur véritable physionomie. Le simple et large récit de M. Thiers place le lecteur au milieu des faits, et lui donne le sentiment complet et profond de la réalité. Il n'y a rien là d'arbitraire et de factice : on n'est pas dans le royaume de la fantaisie, mais dans les régions élevées de l'histoire, qui donne à l'esprit des leçons utiles et de graves plaisirs.

En ce moment, la même période historique, envisagée à un autre point de vue, vient d'être racontée par un écrivain dont nous avons déjà loué la sagacité consciencieuse. Le troisième volume de l'*Histoire des cabinets de l'Europe pendant le consulat et l'empire* embrasse les deux années qui se sont écoulées depuis la fin de la campagne de Prusse jusqu'aux événemens de Bayonne. Par la clarté, par la fermeté de son récit, M. Armand Lefebvre triomphe des difficultés que lui présentait l'étendue de son sujet, car il doit mener de front l'his-

toire de tous les états européens dans leurs relations internationales. Nos lecteurs connaissent déjà le piquant récit des tribulations des Bourbons d'Espagne et de leur déchéance. Il n'y a pas moins d'intérêt dans le tableau des affaires italiennes et de la lutte qu'a soutenue Pie VII contre l'inexorable volonté de Napoléon. En maintes circonstances, M. Armand Lefebvre montre sous un jour nouveau l'histoire diplomatique de l'époque impériale. Le succès qu'il obtient doit l'exciter à continuer son important ouvrage avec persévérance et étendue.

Napoléon, c'est encore un détail que nous devons au septième volume de M. Thiers, se plaignait, en 1807, des journalistes, qui, au lieu de contenir par une saine critique les productions du siècle, les décourageaient, les dépréciaient et les avilissaient. A quarante ans de distance, les choses sont bien changées. Si, en 1807, les critiques immolaient les auteurs, aujourd'hui ils les adulent; autrefois ils étaient leurs bourreaux, maintenant ils sont leurs complices. Cette connivence de la critique n'est-elle pas une des principales causes de la décadence du théâtre? Si le drame moderne, qui s'était signalé d'abord non par d'incontestables chefs-d'œuvre, mais au moins par de brillantes tentatives, ne nous offre plus aujourd'hui que des produits inférieurs fabriqués par des sociétés en nom collectif, ce triomphe de l'exploitation littéraire n'est-il pas dû en partie au désarmement de la critique? La dégradation du talent est cependant un spectacle digne d'émouvoir la bile de ceux qui auraient encore quelque culte pour l'art et les lettres sérieuses. Il y avait un dramaturge que la nature avait heureusement doué, auquel elle avait donné la justesse du coup d'œil, l'invention, la verve, sans lesquelles il n'y a pas de succès au théâtre. Tous ces dons, mûris par l'étude, pouvaient produire les plus heureux fruits. Dans ses mains, qu'est devenu le drame? Un roman monstrueux, une œuvre incohérente, informe, qui, après s'être étendue démesurément dans d'interminables feuilletons, est découpée en fragmens, mise en lambeaux pour qu'on puisse la produire sur la scène, et, à travers ce discordant assemblage, il y a çà et là des témoignages de force, de talent; il y a surtout une sorte d'animation grossière, d'industrie mécanique. Que trouvez-vous dans *le Chevalier de Maison-Rouge?* Un succès presque exclusivement conquis par des moyens matériels, par toutes les ressources que peut offrir une mise en scène pour laquelle on n'a rien épargné. Il y a des gens que scandalisent les prétentions de M. Alexandre Dumas; nous le trouvons au contraire devenu beaucoup trop modeste.

Des études archéologiques en France.

On sait quelle importance ont prise depuis quelques années dans nos provinces les études archéologiques, grace aux efforts intelligens de quelques sociétés établies à la fois pour diriger, pour encourager ces études, et pour veiller à la conservation de nos vieux monumens. Parmi ces associations utiles, où l'art

et l'érudition comptent plus d'un représentant distingué, la plus ancienne est la *Société des antiquaires de Normandie*, fondée en 1823. C'est en présence de cette société, et dans sa dernière séance annuelle, qu'a été prononcé le discours qu'on va lire. Un écrivain dont le goût et les lumières font autorité depuis long-temps en matière d'art et d'antiquités nationales, M. L. Vitet, a saisi l'occasion qui lui était offerte d'exprimer, comme directeur de la *Société des antiquaires de Normandie*, son opinion sur les progrès et les écarts de l'archéologie française. On reconnaîtra, dans les conseils donnés par l'éminent critique aux artistes et aux antiquaires, un sentiment vrai des devoirs imposés aux uns et aux autres dans cette difficile étude du moyen-âge, qui, long-temps compromise par notre indifférence, rencontre aujourd'hui un nouvel écueil dans notre engouement. Le jugement porté par M. Vitet, sur les tendances de l'archéologie française, méritait d'être recueilli et doit survivre à la solennité qui l'a inspiré.

Si nos monumens historiques commencent à être entourés de quelque vénération, s'ils sont dotés avec moins de parcimonie, si nous pouvons sans témérité concevoir l'espérance de transmettre à nos neveux ces nobles créations du génie de nos pères, c'est à vous, messieurs, je n'hésite pas à le dire, que le premier honneur en appartient. Lorsqu'il y a vingt-cinq ans vous jetiez les bases de votre société naissante, qui songeait à arrêter le marteau des démolisseurs? Quelques plaintes éloquentes, quelques poétiques imprécations avaient bien essayé de se faire entendre, mais ces voix isolées s'étaient évanouies sans rencontrer d'échos. L'œuvre de destruction se continuait avec persévérance; le public assistait sans émotion, sans regret, quelquefois même avec un secret plaisir, à la chute de ces vieux édifices qu'on lui avait appris à dédaigner au nom des règles de l'art et à railler au nom de la philosophie. Rien ne semblait pouvoir mettre un terme à cette barbare indifférence. Cependant, lorsqu'on apprit que dans une de nos provinces, dans ce pays justement nommé la terre classique du bon sens et de la raison, quelques hommes sérieux et cultivés s'étaient associés pour protéger, pour maintenir debout ce que partout on renversait; lorsqu'on sut qu'ils ne se bornaient pas à signaler dans ces monumens des beautés jusque-là méconnues, mais qu'ils leur demandaient comme à des témoins sûrs et fidèles de nouveaux renseignemens sur notre histoire, qu'ils découvraient dans les différens modes de leur construction le secret de leurs origines et préparaient ainsi les élémens d'une science nouvelle, ce fut un trait de lumière qui aussitôt frappa les esprits attentifs, et de ce jour, dans le public lui-même, commença sourdement un mouvement de réaction. L'effet ne s'en fit pas immédiatement sentir : les idées neuves et fécondes ont-elles jamais triomphé sans combats? Vous eûtes à soutenir des luttes laborieuses, et pendant long-temps il vous fallut souffrir que votre zèle conservateur passât aux yeux du plus grand nombre pour une sorte de monomanie; mais le germe que vous aviez déposé allait se développant; les esprits les plus rebelles s'ouvraient à la lumière. Bientôt, dans la plupart de nos provinces, des sociétés semblables à la vôtre se formèrent spontanément et vinrent en aide aux efforts de vos adeptes isolés. Enfin le gouvernement, auxiliaire plus puissant encore, en épousant votre cause, acheva de décider la victoire. Aujourd'hui cette victoire est complète; à quelques exceptions près, de jour en jour plus rares, personne, à l'heure qu'il est, ne se fait gloire d'être vandale ni même indifférent,

et tout semblerait vous inviter à jouir en paisibles spectateurs d'un succès si bien établi.

Mais vous ne l'ignorez pas, messieurs, rien de si périlleux que le succès. Ce n'est pas le moment, croyez-moi, d'abandonner votre œuvre et de rentrer dans le repos. Une tâche nouvelle et non moins difficile vous est encore réservée. Après avoir si puissamment contribué à réhabiliter les chefs-d'œuvre du moyen-âge, vous n'avez pas tout fait pour eux : il vous reste à les défendre contre l'enthousiasme exclusif de quelques-uns de leurs admirateurs. Après avoir planté les premiers jalons d'une nouvelle archéologie, il vous faut prendre soin qu'elle ne s'égare pas hors de ses vraies limites, et surtout ne pas permettre que, par une usurpation profane, elle envahisse un domaine qui n'est pas le sien, le domaine de l'art. Personne avec autant d'autorité que vous ne saurait faire entendre certaines vérités, certains avertissemens. Vous avez un droit incontestable à ne pas laisser altérer les idées que vous avez mises au jour et à séparer ce que vous croyez essentiellement vrai de ce qui n'est que mode, caprice ou rêverie. Donnez-vous donc cette mission nouvelle; soyez les modérateurs d'un mouvement que vous avez si heureusement provoqué. C'est par là que vous affermirez votre ouvrage et que vous ajouterez de nouveaux services à tous ceux que vous nous avez rendus.

Jusqu'à présent, je dois me hâter de le dire, le danger que je vous signale n'est pas encore bien grand; mais, vous le savez, tout parti qui triomphe a dans ses rangs certains esprits pour qui c'est un résultat misérable et vulgaire que d'avoir atteint le but : ils ne sont vraiment contens que lorsqu'ils le dépassent. Tâchez que leur exemple ne soit pas contagieux. Les meilleures causes sont si vite perdues par ceux qui les servent sans mesure et sans discernement!

Voulons-nous affermir dans l'estime et dans l'admiration de tous cette architecture du moyen-âge que nous aimons, et dont les sublimes beautés nous ont si souvent causé de si vives et si sincères jouissances, gardons-nous de pousser jusqu'à l'hyberbole les sentimens qu'elle nous inspire. Si nous allions tout exalter en elle, tout jusqu'à d'incontestables imperfections, si nous voulions attacher un sens précis à tout ce qu'elle a pu faire, trouver une intention, un mystérieux langage dans chaque pierre, dans la moindre moulure, dans chaque coup de ciseau, nous ne tarderions pas, croyez-moi, à perdre la meilleure partie du terrain que nous avons conquis; et si, comme souvent il arrive, notre enthousiasme tournait à l'intolérance, si, par prédilection pour l'ogive, nous allions déclarer la guerre à l'architrave, user de représailles, et, en souvenir d'une longue proscription, essayer de proscrire à notre tour tous les styles hors notre style favori, soyez certains que nous aurions bientôt provoqué une de ces justes et redoutables réactions auxquelles on ne résiste pas. Nous ne sommes pas encore, Dieu merci, témoins de pareilles imprudences; mais il faut tout prévoir, et les sages conseils que nous vous prions de donner ne seront certainement pas superflus.

Ce que nous disons des monumens du moyen-âge et de l'architecture qui les a produits, il faut le dire également de cette science qui les décrit et les commente, de cette science à peine adulte, mais pleine d'avenir, dont, les premiers parmi nous, vous avez constaté l'existence et à laquelle vous nous avez initiés. Permettez que pour elle aussi nous réclamions votre sollicitude; elle a grand be-

soin, pour se maintenir dans la bonne voie, de rester quelque temps encore soumise à vos paternelles leçons. Deux sortes d'adversaires bien différens peuvent la mettre en péril : ceux qui ne croient pas en elle et ceux qui y croient trop. Jusqu'ici vous n'avez eu à la défendre que contre le scepticisme, et vous l'avez défendue avec de bonnes armes, c'est-à-dire avec vos exemples, avec vos solides travaux, avec vos excellens essais de classification; vous avez, en un mot, prouvé le mouvement en marchant. Aussi les sceptiques ne font-ils plus qu'une ombre de résistance; peut-être ne reconnaissent-ils pas encore à l'archéologie du moyen-âge la même importance, les mêmes droits qu'à ces archéologies romaine, grecque, égyptienne, asiatique, dont la légitimité est depuis si longtemps établie; ils la croient de moins noble maison et ne lui pardonnent pas complétement son origine, mais ils n'osent plus lui contester son caractère scientifique; ils avouent que les observations qu'elle recueille reposent sur une base expérimentale et qu'il peut en résulter d'utiles et sérieuses conclusions. Nous aurions donc cause gagnée si nous n'avions affaire qu'aux incrédules; mais les croyans sont là qui, par excès de zèle et avec les meilleures intentions, menacent de tout compromettre. A les entendre, c'est un déni de justice envers l'archéologie du moyen-âge que de la confondre sur le pied d'égalité avec les autres archéologies. Il faudrait lui rendre hommage comme à l'archéologie par excellence, comme à une science supérieure et pour ainsi dire révélée, qui n'a besoin ni de justifier ce qu'elle explique, ni de prouver ce qu'elle affirme.

Avec de telles prétentions on ne tarderait guère à révolter contre l'archéologie du moyen-âge tous les gens de bon sens et ceux-là même qui sont le mieux disposés à reconnaître son autorité. Vous voyez donc combien il importe que vous ne gardiez pas le silence et que vous fassiez justice de ces chimères en établissant clairement quel est le rôle à la fois modeste et sérieux de la science que vous avez voulu fonder.

Son but est tout simplement l'étude des monumens du moyen-âge. A la vérité, c'est chose entièrement neuve et originale que de décrire, d'expliquer, de classer par ordre chronologique, non-seulement ceux de ces monumens qui tiennent au sol et les sculptures qui les décorent, mais toutes les créations, même les plus légères et les plus fragiles, de l'art et de l'industrie de nos pères. Jamais, jusqu'à nos jours, semblable travail n'avait été tenté. Ce qui ne veut pas dire pourtant que ce soit de nos jours, que ce soit depuis quinze ou vingt ans que le moyen-âge ait été découvert. Les générations qui nous ont précédés nous avaient épargné ce soin. Non-seulement elles avaient aperçu cette grande époque, mais elles l'avaient étudiée siècle par siècle, province par province, avec cette infatigable patience et ce labeur persévérant dont le secret est presque perdu pour nous. Sans les admirables érudits de l'ordre de Saint-Benoît, peut-être aurions-nous grand' peine à pénétrer aujourd'hui dans les profondeurs de ces temps obscurs; leurs travaux sont nos meilleurs guides; nous ne voyons pour ainsi dire que par leurs yeux; mais, il faut le reconnaître, sur un point ils étaient en défaut. Ils avaient fouillé dans les entrailles du moyen-âge, ils avaient déchiffré ses chartes, expliqué ses usages, interprété ses lois; ils n'avaient pas regardé ses monumens. Comment l'étude de la paléographie, du blason, des monnaies, ne les avait-elle pas conduits à l'étude des monumens? Comment ne s'étaient-ils pas aperçus que les monumens sont aux siècles passés ce que l'écriture est aux

idées, qu'eux seuls nous en transmettent une vivante image? C'est chose étrange en vérité. N'oublions pas cependant que ces hommes de savoir vivaient presque tous cloîtrés; eussent-ils été libres, les voyages étaient à cette époque d'une difficulté extrême. Or, sans voyages il n'y a ni comparaison, ni critique, et par conséquent point d'archéologie monumentale. La gravure, seul moyen de suppléer quelque peu aux voyages, n'était alors qu'un interprète infidèle et grossier. L'exactitude dans les copies des œuvres d'art est, comme vous le savez, quelque chose d'aussi neuf en son genre que l'emploi de la vapeur et que les autres merveilles de notre temps. Il ne faut donc pas s'étonner si dans les deux derniers siècles les monumens du moyen-âge ne furent pour personne un sérieux sujet d'étude. Malgré quelques observations ingénieuses et clairvoyantes de l'abbé Lebœuf, j'oserais même dire, malgré les savans travaux de Montfaucon, la lacune fut complète, lacune à jamais regrettable, car il est bien tard pour la combler aujourd'hui.

Nous la comblerons pourtant si nous suivons sans nous détourner la voie prudente et sûre que vous nous avez ouverte. Continuons à observer patiemment les faits, sans esprit de système, avec cette bonne foi qui distingue franchement ce qui est certitude de ce qui n'est que conjecture; gardons-nous de substituer l'hypothèse à l'observation, et les formes vagues et mystérieuses du sentiment aux lois sévères de l'analyse. Sans doute, en parlant des choses chrétiennes, on s'élève involontairement à un autre langage que s'il était question du monde païen et de son étroit horizon; mais il ne faut pas que la poésie des mots masque le vide des idées. C'est une science que nous voulons fonder; quel que soit son objet, il faut, pour qu'elle acquière confiance et crédit, qu'elle repose sur la même base que toutes les sciences, c'est-à-dire sur la méthode scientifique.

Quand nous aurons ainsi accompli notre tâche, ne croyez pas que nous n'ayons obtenu qu'une vaine satisfaction d'esprit; il en résultera, j'en ai la conviction, de notables profits pour nos études historiques. Il est telle page de nos annales, aujourd'hui presque entièrement effacée, que nous verrons revivre et que nous lirons couramment lorsque notre archéologie aura scientifiquement établi certains faits et les aura rendus incontestables. Connaissons-nous bien, par exemple, quels furent, depuis le VIe siècle jusqu'aux croisades, les rapports de l'Occident avec l'Orient? A ne consulter que les documens écrits, qui s'aviserait de supposer qu'entre les bazars de Byzance et les comptoirs de Cologne, entre les couvens de la Thessalie et les cloîtres de l'Auvergne ou du Poitou, il existât des relations, sinon toujours fréquentes, du moins jamais complétement interrompues? Les érudits n'en veulent rien croire, mais les monumens l'affirment, et ce sont eux qui auront raison. Il est bien d'autres problèmes historiques qui s'éclairciront à cette lumière nouvelle; mais, j'en conviens, ce ne sera pas l'œuvre d'un jour, et le but sera d'autant mieux atteint qu'on aura mis plus de temps et de patience à le poursuivre.

En attendant, nous sommes dès aujourd'hui en possession d'un autre résultat qui a bien aussi son importance, quoiqu'il soit purement pratique: je veux parler des enseignemens et des secours que notre archéologie nous procure pour la restauration des monumens du moyen-âge. Il ne suffit pas en effet d'avoir de l'argent et de la bonne volonté pour prévenir la ruine de certains édifices, il faut encore savoir comment s'y prendre. Si l'artiste ne connaît ni la règle ni l'esprit

qui ont présidé à leur construction, il risque en les restaurant de les déshonorer, trop souvent même de les détruire. Grace à vos leçons, grace à ces premiers élémens de la science archéologique que vous avez rendus populaires, nous n'aurons plus de telles chances à courir. Un certain nombre de jeunes artistes se sont approprié, sous vos auspices, les secrets du passé; ils ont exercé non-seulement leurs yeux à bien copier ce qui subsiste, mais leur intelligence à deviner ce qui est détruit, et désormais nous pouvons leur confier sans crainte, ils peuvent entreprendre sans témérité, une tâche naguère impossible.

A côté de cet avantage laissez-moi vous signaler un danger. L'étude approfondie de notre architecture du moyen-âge, la connaissance de plus en plus intime de ses beautés, semblent nous exposer à une triste tentation. Ne nous parle-t-on pas de ressusciter cette architecture, c'est-à-dire de la prendre servilement pour modèle, non-seulement quand il s'agit d'effacer les ravages du temps dans les œuvres qu'elle a créées, mais quand il faut construire à neuf pour nos propres besoins, pour nos propres usages? Je sais que de brillans esprits, loin de s'alarmer à cette idée, l'encouragent et la favorisent. Ils font, selon moi, bien bon marché du temps où nous vivons, et lui refusent bien durement cette faculté d'invention, cet esprit créateur dont aucun siècle ne fut complétement deshérité. Sans doute, à l'âge où sont parvenues nos sociétés modernes, avec nos habitudes d'analyse et de réflexion, au milieu de cette atmosphère de doute et d'égoïsme qui nous enveloppe, nous pourrions difficilement prétendre à créer un de ces types entièrement nouveaux qui n'apparaissent qu'aux époques où la foi est vive, ardente, généreuse; mais faut-il pour cela nous résigner dès l'abord à copier platement ce que d'autres ont inventé? L'imitation dans les œuvres de l'art sera toujours, quelque intelligente qu'on la suppose, un des plus pauvres emplois de la pensée humaine. Jamais, dans ce monde, l'art ne s'est produit deux fois sous la même forme, ou bien la seconde fois ce n'était que du métier. Pourquoi, je vous le demande, cette architecture qui régnait encore il y a vingt ans, et qui nous fatiguait de ses banales colonnes, de ses frontons inanimés, de ses monotones rosaces, pourquoi nous inspirait-elle un si grand éloignement? Était-ce parce qu'elle avait mal choisi ses modèles? Mais les monumens qu'elle s'imaginait reproduire sont la gloire de l'esprit humain; ce sont des types d'éternelle beauté; on se prosterne à leur aspect. Qu'est-ce donc qui nous révoltait? C'était l'imitation. Il en sera de même, quel que soit l'objet imité. Copiez le Parthénon, copiez la cathédrale de Reims, vous subirez la même influence : les modèles resteront sublimes, les contrefaçons feront pitié.

Honneur donc à ceux qui, même aujourd'hui, ne désespéreront pas d'inventer une architecture nouvelle, c'est-à-dire une combinaison de lignes et un système d'ornementation qui n'appartiennent qu'à notre époque et qui en perpétuent le souvenir! Qu'ils ne s'inspirent ni des formes antiques ni des formes du moyen-âge; qu'ils se pénètrent seulement de la pensée-mère qui les engendra, pensée d'artiste et non d'archéologue. Surtout qu'ils se préparent à tenir grand compte de toutes les exigences de notre civilisation, de nos idées, de nos habitudes. C'est en leur obéissant, c'est en cherchant à les comprendre et à les satisfaire, qu'ils auront chance de découvrir quelque chose d'original. Une architecture qui sait s'accommoder aux besoins de son temps n'est jamais ni banale ni insigni-

fiante. Elle exprime quelque chose, elle a une physionomie, ce qui est déjà un certain genre de beauté.

Si nous plaidons ainsi la cause de l'art, si nous voulons qu'il n'obéisse qu'à ses inspirations, qu'il jouisse de la plus entière liberté, ne croyez pas que ce soit au détriment de notre science favorite. Non, messieurs, l'archéologie du moyen-âge sera d'autant plus prospère, elle obtiendra d'autant plus de respect et de crédit, qu'elle ne se mêlera que de ce qui la regarde. Le plus sage conseil que vous puissiez lui donner, c'est de se renfermer dans son domaine, c'est-à-dire dans le champ du passé. Autorisez-la tout au plus à nous prêter son assistance pour la restauration des anciens monumens, et ne la laissez jamais en construire de nouveaux. Que par exception, dans de rares circonstances, elle se fasse comme un jeu d'esprit de présider à la construction de quelque oratoire, de quelque chapelle, et, par exemple, qu'elle exhume de la poudre du XIII[e] siècle un plan pour cette église de pèlerinage, cette Notre-Dame-de-Bon-Secours, dont le curé, quêteur intrépide, s'acquitte de son apostolat comme s'il était lui-même du siècle de saint Louis, c'est là une sorte de miracle qui ne saurait tirer à conséquence; mais que ces exceptions ne fassent pas coutume : qu'elle reste archéologie, c'est-à-dire étrangère au monde d'aujourd'hui. Et si dans quelques-unes de nos villes nous devons voir s'édifier à grands frais de soi-disant copies de chefs-d'œuvre inimitables, qu'il soit bien constaté que l'archéologie du moyen-âge, telle que vous l'avez conçue, telle que vous la maintenez, n'a pris aucune part à cette profanation, et qu'elle n'en est pas plus responsable que des vieux meubles de moderne fabrique et des armures de carton qu'on passe au compte du moyen-âge dans les boutiques de nos brocanteurs.

Je m'arrête, messieurs; si je me laissais aller à ces idées et à tous les développemens qu'elles comportent, j'abuserais trop long-temps de votre indulgente attention. Laissez-moi seulement vous remercier encore, non plus au nom de nos confrères en archéologie pour les services que nous avons reçus de vous, mais en mon propre nom pour l'insigne honneur que vous m'avez fait. En m'appelant cette année à diriger vos travaux, vous m'avez accordé un droit dont je viens d'user avec toute franchise. J'ai cru ne pouvoir mieux vous exprimer ma reconnaissance qu'en pensant tout haut avec vous. Puissent les idées que je vous ai soumises avoir obtenu votre sympathie! puissent-elles éveiller votre sollicitude! Je n'aurai pleine confiance au succès de notre cause que lorsqu'il me sera garanti par la sanction de votre exemple et par l'autorité de vos paroles.

V. DE MARS.